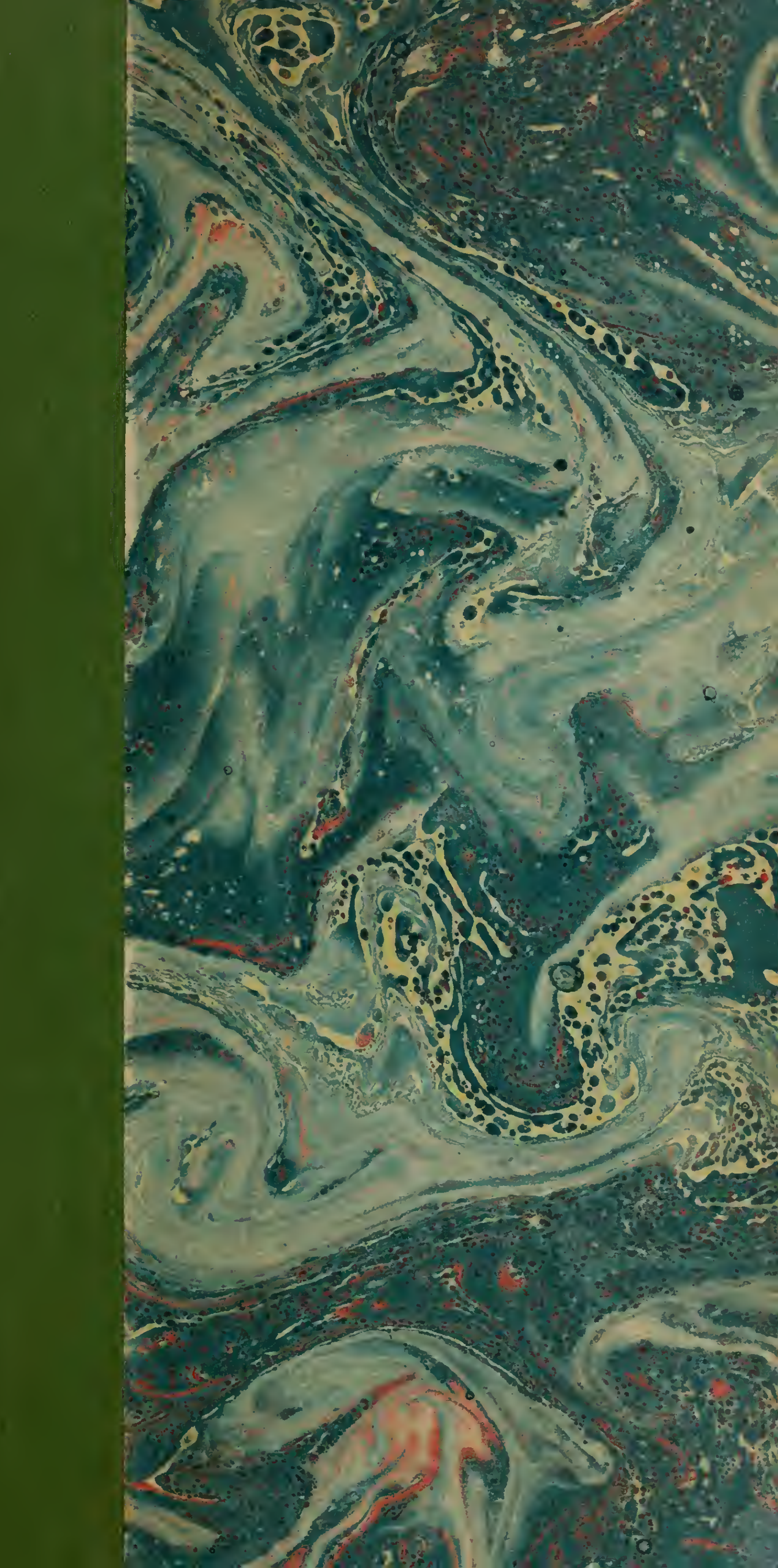


HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DES FRANÇAIS EN ÉGYPTE

SE VEND A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

RUE VIVIENNE, N° 2.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DES FRANÇAIS EN ÉGYPTE

PAR NAKOULA EL-TURK

PUBLIÉE ET TRADUITE

PAR M. DESGRANGES AINÉ

SECRÉTAIRE INTERPRÈTE DU ROI

Texte Arabe traduit en Français



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXIX

1839

AVERTISSEMENT.

En publiant l'histoire de notre expédition d'Égypte, écrite en arabe par un Syrien, le but que je me suis proposé n'est pas seulement d'offrir aux jeunes orientalistes, qui se livrent à l'étude de la langue de Mahomet, un texte facile et dont le style cependant n'est pas dépourvu d'élégance, mais de répandre parmi les Arabes eux-mêmes la gloire du nom français. En effet, quoique la France n'ait pas conservé la riche colonie que trente mille de ses enfants lui avaient acquise, le récit de nos victoires dans l'antique royaume des Pharaons n'en est pas moins propre à frapper l'esprit d'admiration; et les habitants de l'Atlas, déjà témoins de la valeur infatigable de nos troupes et des jeunes Princes qui marchaient à leur tête, pourront apprendre les mé-

morables événements qui ont illustré nos armes sur les bords du Nil.

Je n'ai point eu la prétention, en joignant une traduction au texte arabe, de présenter une relation plus complète et plus exacte que celles déjà publiées en français sur cette partie de notre histoire militaire ; j'ai pensé seulement qu'on verrait avec quelque intérêt le témoignage éclatant rendu par un Arabe au courage de l'armée d'Égypte, et l'impression que produisit notre présence dans cette contrée sur une population étrangère à nos mœurs et à nos usages. Cet ouvrage paraît d'ailleurs avoir été fait avec conscience et impartialité; mais son auteur, Nakoula el-Turk, à qui la langue française était inconnue, n'a pu consulter aucun document officiel et nous transmettre avec une exactitude rigoureuse les faits dont il n'était pas témoin. On lui pardonnera donc d'avoir commis quelques erreurs, dont la plupart ne portent que sur des détails peu importants, tels que le nombre des soldats qui composaient les différents corps d'armée, celui des morts, des blessés et des prisonniers. On lui pardonnera également de n'avoir pas toujours assigné exactement aux généraux la part de succès qui était due à chacun d'eux dans les combats et les batailles, et de n'avoir été quelquefois que

l'écho des nouvelles qui circulaient au Caire. Cette dernière remarque s'applique surtout au préambule qui précède le récit de l'expédition, et dans lequel l'auteur a voulu tracer les principaux événements de 1793, ainsi qu'à la révolution du 18 brumaire, dont il parle à l'occasion du retour de Bonaparte en France.

Il ne faut pas non plus s'attendre à trouver dans l'ouvrage de Nakoula el-Turk la critique qui accompagne ordinairement dans nos annales le récit des faits historiques et qui en rend la lecture aussi utile qu'intéressante. Cette manière d'écrire l'histoire est étrangère aux Orientaux, et leurs compositions en ce genre ne sont le plus souvent qu'une simple chronique dénuée de toute recherche sur la cause des événements, sur leur liaison entre eux et leurs conséquences. On pourra toutefois remarquer dans notre Syrien quelques réflexions judicieuses, de la chaleur dans le récit des combats, et des portraits tracés avec art.

Quant aux travaux des savants qui ont accompagné l'armée et auxquels la France doit le magnifique ouvrage de la Description de l'Égypte, l'auteur ne pouvait point les apprécier, et il n'en parle pas.

Nakoula el-Turk, fils de Iouçouf el-Turk, était de la religion catholique grecque. Il naquit dans

l'année 1763 à Daïr el-Kamar, en Syrie, où je l'ai connu, et y termina sa carrière en 1828. Sa famille est originaire de Constantinople, comme il nous l'apprend lui-même au sujet d'une ode qu'il a composée en l'honneur de Bonaparte, et dont M. Marcel, ancien directeur de l'Imprimerie royale, a donné une traduction avec un fac-simile lithographié d'après l'écriture de l'auteur. On lit en tête de cette ode : نظم هذه القصيدة نقولا الترك ولد يوسف الترك الاستنبولى الاصل « Nakoula el-Turk, « fils de Iouçouf el-Turk, Constantinopolitain « d'origine, a composé cette pièce de vers. »

Nakoula el-Turk était au service de l'émir Béchir, chef des Druzes. Ce prince l'ayant envoyé en Égypte vers l'époque de notre expédition, il s'y trouva les trois années pendant lesquelles nos armées occupèrent cette province, et c'est là qu'il réunit les matériaux qui lui servirent ensuite à écrire son histoire.

Pour composer l'édition que je publie, j'ai eu sous les yeux trois manuscrits : l'un, que j'ai fait transcrire en Syrie, d'après une copie donnée par l'auteur lui-même à un cheïkh maronite de ma connaissance; un autre, qu'a bien voulu me prêter M. Caussin de Perceval, professeur d'arabe; et le troisième, appartenant à la Bibliothèque royale. Ce dernier et le mien paraissent avoir été copiés

sur le même original; celui de M. Caussin de Perceval est plus abrégé et renferme quelques versions différentes, mais il est écrit plus correctement. Je dois prévenir que ces manuscrits contiennent tous trois des fautes contre les règles de la grammaire; j'ai corrigé dans cette édition les plus saillantes, mais il en sera nécessairement resté quelques-unes qui auront échappé à mon attention, ou que j'ai cru devoir conserver pour ne pas nuire à la rime, dont l'auteur, qui était poëte, orne souvent sa prose. Ces fautes, qui consistent en général dans l'emploi des cas des noms et des adjectifs pluriels réguliers et dans celui des aoristes, se retrouvent presque toujours dans les écrits modernes.

Il existe à la Bibliothèque royale un autre ouvrage en arabe, composé par un musulman du Caire, nommé Abdarrahman Gabarti, dans lequel sont racontés les événements arrivés en Égypte pendant le séjour de l'armée française. M. Cardin, mort en 1838, drogman-chancelier du consulat général de France à Alexandrie, en a fait une traduction publiée dernièrement par les soins de M. Bianchi, secrétaire interprète du Roi. Cet ouvrage, écrit sous la forme de journal, renferme des détails fort intéressants. M. Cardin, à la suite de sa traduction, a donné aussi des ex-

traits de l'histoire de Nakoula el-Turk; mais, à en juger par les morceaux traduits, le texte dont ils ont été tirés diffère sensiblement des manuscrits dont j'ai fait usage.

HISTOIRE

DE L'EXPÉDITION

DES FRANÇAIS EN ÉGYPTE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Au nom du Dieu vivant, l'immortel, l'immuable, l'éternel, le durable, le perpétuel, le seul, l'unique, l'incomparable, le sublime. Il n'y a pas d'autre seigneur que lui, et lui seul doit être adoré. Il a créé les cieux, les a ornés de planètes errantes et d'étoiles fixes. Par sa toute-puissance et sa profonde sagesse, la terre a été formée avec art et solidité. Il a fait l'homme, l'a rendu le maître de tout ce qu'il avait créé sur le globe, l'a doué d'un esprit supérieur, d'une intelligence admirable, et lui a ordonné de se conduire suivant la justice, d'observer les lois, d'aimer son prochain et de s'abstenir de discordes.

Adorons le Très-Haut; que son nom soit glorifié par des louanges dignes de sa grandeur pleine de majesté, tant que se lèvera l'astre des nuits et brillera le flambeau du jour !

C'est un usage antérieurement établi parmi les hommes de composer des ouvrages sur les vicissitudes et les événements dont ils ont été témoins, tels que

les révolutions dans les gouvernements, les guerres désastreuses et les malheurs effrayants qui en sont inséparables. Il est donc permis au faible esclave de Dieu, à l'auteur de cet ouvrage, de raconter, pour l'utilité des lecteurs, les changements que la main du destin a opérés dans l'Égypte.

Je parlerai d'abord de la république française dont le Tout-Puissant a permis l'établissement, des troubles qu'elle a causés dans l'Europe, du meurtre du roi des Français et de la ruine de leur pays. Je dirai comment la gloire de ce peuple s'est répandue au loin, quels
P. 2. ont été ses revers et les victoires qui les ont suivis, victoires qu'il a dues à l'incomparable commandant de ses troupes, le lion formidable, le héros valeureux, le général en chef des armées, le prince Bonaparte.

Je décrirai ensuite la guerre dont l'Égypte a été le théâtre, les maux et les désastres que cette contrée a essuyés, les conquêtes des Français dans les provinces où ils ont pénétré et les victoires merveilleuses qu'ils y ont remportées. On verra ces guerriers, plus prompts que l'éclair, se transporter d'Occident en Orient, fondre sur l'île de Malte avec la rapidité de la foudre, et s'emparer d'Alexandrie et de toute l'Égypte. Je ferai connaître également les combats qu'ils livrèrent aux Mamlouks et les avantages qu'ils en retirèrent, leur expédition en Syrie, le siége de Saint-Jean-d'Acre la forte, séjour du redoutable Akmet-pacha, surnommé *le Boucher,* et leur retour en Égypte.

Les batailles qu'à cette époque ils eurent en outre à

livrer à des armées de terre et de mer envoyées contre eux par deux grandes puissances, l'Angleterre et la Porte ottomane, feront aussi l'objet de mon récit, ainsi que leur capitulation et leur sortie d'Égypte, après des dangers extraordinaires et des combats continuels qui durèrent l'espace de trois années entières, depuis mouharrem, premier mois de l'année 1213 de l'hégire (1798 de J. C.) jusqu'à rebi ul-sani 1216 de la même ère.

Enfin, on lira dans cet ouvrage de quelle manière, après le départ des Français, les gouvernements anglais et ottoman prirent possession de l'Égypte, et ce qui arriva ensuite à ces deux puissances avec la milice P. 3.
des Mamlouks.

La force réside en Dieu; lui seul peut donner un secours efficace.

Dans l'année 1792 de J. C., qui répond à l'an de l'hégire 1209, des troubles éclatèrent dans la ville de Paris et y répandirent la terreur. Le peuple de cette capitale, violemment agité, se souleva avec fureur contre le roi, les princes et les nobles, et manifesta la haine qu'il tenait cachée contre eux depuis longues années. Il demandait de nouvelles lois, de nouveaux règlements, prétendait que le pouvoir absolu du roi avait causé d'affreux désastres dans le royaume, et que les nobles jouissaient seuls de tous les biens de la France, tandis que le reste de la nation était accablé de charges et de misère. Telles furent les causes du soulèvement général à la suite duquel le peuple pé-

nétra dans le palais du roi. Louis XVI, saisi de frayeur, ainsi que les principaux personnages de sa cour, demanda aux révoltés ce qu'ils désiraient et quel motif les engageait à se soulever. Ils lui firent alors connaître leurs prétentions; ils voulaient que le roi ne donnât plus désormais aucun ordre, ne décidât rien de lui-même, et que l'administration, le maintien de l'ordre et la décision des affaires appartinssent à un grand conseil composé d'hommes vénérables choisis parmi le peuple et investis de sa confiance, et dans lequel le roi n'aurait que la première voix. Voilà, dirent-ils, le moyen de remédier aux abus et de délivrer le peuple des injustices qui pèsent sur lui.

Louis XVI, instruit des motifs de cette révolte et des changements que les séditieux voulaient opérer
p. 4. dans le gouvernement, leur répondit en ces termes : « Et moi aussi, je désire la prospérité et le bien-être « de ce royaume, et je me soumets à ce que vous croi« rez convenable pour l'affranchir de ses maux et de « ses souffrances. — Si tu es réellement, reprirent-ils, « dans les sentiments que tu manifestes, signe-nous les « articles d'une constitution qui renferme l'établisse« ment de la république et puisse améliorer le sort de « la France. » Le roi y consentit par crainte, et signa les articles qu'ils lui présentèrent.

Mais, quelque temps après, il se prépara à prendre la fuite, et, pour se soustraire au pouvoir du peuple, il sortit, pendant la nuit, de Paris, avec son frère et quelques-uns de ses amis, se dirigeant vers l'Allemagne,

pour se réfugier auprès de l'empereur, frère de sa femme.

Lorsque les chefs du peuple eurent appris son évasion, ils mirent tout en œuvre pour le faire arrêter, et on l'atteignit en effet dans une auberge située sur le chemin; il y fut pris, ramené à Paris, et placé dans une prison avec sa femme et son fils. Quant à son frère, il avait pu s'échapper et gagner l'Allemagne.

Le peuple, à cette nouvelle, demanda la mort du roi à grands cris. « Qu'il périsse, disait-on; les lois de « la république le condamnent; il a violé sa promesse « envers la nation, et il n'allait se réfugier auprès de « l'empereur d'Allemagne, frère de sa femme à qui « nous devons tous nos malheurs, que pour lui de- « mander du secours contre nous. » Après l'avoir retenu quatre mois en prison, on le fit comparaître devant l'assemblée du peuple, le lundi 21 janvier, et il fut condamné à mort. Louis XVI alors désira parler à sa famille; les personnes chargées de le garder firent venir dans sa prison sa femme, sa fille et sa sœur; elles restèrent avec lui environ deux heures et demie dans l'endroit où il prenait ses repas, et il adressa ces paroles à sa fille Marie-Thérèse : « Que les malheurs P. 5.
« de ton père te servent d'expérience; mais ne venge « pas ma mort. » Sa famille lui témoigna le désir de le revoir encore; il s'y refusa.

Le lendemain, ses gardiens lui ayant appris que la république avait ordonné sa mort, il demanda à s'entretenir un instant avec son confesseur, ce qui lui fut

permis. Ensuite il présenta une lettre à l'un de ses gardiens, en le priant de l'envoyer à l'assemblée nationale; le gardien répondit qu'étant chargé de l'accompagner au lieu du supplice, il ne pouvait s'acquitter de cette commission. Le roi donna alors sa lettre à une autre personne qui consentit à la porter à l'assemblée. Cet écrit renfermait son testament, que voici :

« Au nom de la très-sainte Trinité, du Père, du « Fils et du Saint-Esprit.

« Aujourd'hui, vingt-cinquième jour de décembre « mil sept cent quatre-vingt-douze, moi, Louis XVI « du nom, roi de France, étant depuis quatre mois « enfermé avec ma famille dans la tour du Temple, à « Paris, par ceux qui étaient mes sujets, et privé de « toute communication quelconque, même depuis le 10 « du courant, avec ma famille; de plus, impliqué dans « un procès dont il est impossible de prévoir l'issue, à « cause des passions des hommes, et dont on ne trouve « aucun prétexte ni moyen dans aucune loi existante; « n'ayant que Dieu pour témoin de mes pensées, et au-
P. 6. « quel je puisse m'adresser, je déclare ici, en sa pré- « sence, mes dernières volontés et mes sentiments.

« Je laisse mon âme à Dieu mon créateur; je le prie « de la recevoir dans sa miséricorde, de ne pas la juger « d'après ses mérites, mais par ceux de Notre Seigneur « Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice à Dieu son « père pour nous autres hommes, quelque indignes « que nous en fussions, et moi le premier.

« Je meurs dans l'union de notre sainte mère l'Église « catholique, apostolique et romaine, qui tient ses « pouvoirs, par une succession non interrompue, de « saint Pierre, auquel Jésus-Christ les avait confiés.

« Je crois fermement et je confesse tout ce qui est « contenu dans le symbole et les commandements de « Dieu et de l'Église, les sacrements et les mystères, « tels que l'Église les enseigne et les a toujours en- « seignés. Je n'ai jamais prétendu me rendre juge « dans les différentes manières d'expliquer les dogmes « qui déchirent l'Église de Jésus-Christ; mais je m'en « suis rapporté et m'en rapporterai toujours, si Dieu « m'accorde vie, aux décisions que les supérieurs ec- « clésiastiques, unis à la sainte Église catholique, don- « neront, conformément à la discipline de l'Église, « suivie depuis Jésus-Christ.

« Je plains de tout mon cœur nos frères qui peu- « vent être dans l'erreur; mais je ne prétends pas les « juger, et ne les aime pas moins en Jésus-Christ, « suivant ce que la charité chrétienne nous enseigne. « Je prie Dieu de me pardonner tous mes péchés. J'ai « cherché à les connaître scrupuleusement, à les dé- « tester et à m'humilier en sa présence. Ne pouvant « me servir du ministère d'un prêtre catholique, je P. 7.
« prie Dieu de recevoir la confession que je lui en ai « faite, et surtout le repentir profond que j'ai d'avoir « mis mon nom (quoique cela fût contre ma volonté) « à des actes qui peuvent être contraires à la discipline « et à la croyance de l'Église catholique, pour m'ac-

« cuser de tous mes péchés, et recevoir le sacrement « de pénitence.

« Je prie tous ceux que je pourrais avoir offensés « par inadvertance (car je ne me rappelle pas d'avoir « fait sciemment aucune offense à personne), ou ceux « à qui j'aurais pu avoir donné de mauvais exemples « ou des scandales, de me pardonner le mal qu'ils « croient que je peux leur avoir fait. Je prie tous ceux « qui ont de la charité d'unir leurs prières aux miennes « pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés.

« Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont « faits mes ennemis, sans que je leur en aye donné « aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner, de « même qu'à ceux qui, par un faux zèle, ou par un « zèle mal entendu, m'ont fait beaucoup de mal.

« Je recommande à Dieu ma femme et mes enfants, « ma sœur, mes tantes, mes frères et tous ceux qui « me sont attachés par le lien du sang ou par quelque « autre manière que ce puisse être. Je prie Dieu par-« ticulièrement de jeter des yeux de miséricorde sur « ma femme, mes enfants et ma sœur, qui souffrent « depuis longtemps avec moi, de les soutenir par sa
P. 8. « grâce, s'ils viennent à me perdre, et tant qu'ils res-« teront dans ce monde périssable.

« Je recommande mes enfants à ma femme; je n'ai « jamais douté de sa tendresse maternelle pour eux; « je lui recommande surtout d'en faire de bons chré-« tiens et d'honnêtes hommes; de ne leur faire regar-« der les grandeurs de ce monde (s'ils sont condamnés

« à les éprouver) que comme des biens dangereux et « périssables, et de tourner leurs regards vers la seule « gloire solide et durable de l'éternité. Je prie ma sœur « de vouloir continuer sa tendresse à mes enfants, et « de leur tenir lieu de mère s'ils avaient le malheur « de perdre la leur.

« Je prie ma femme de me pardonner tous les maux « qu'elle souffre à cause de moi, et les chagrins que « je pourrais lui avoir donnés dans le cours de notre « union, comme elle peut être sûre que je ne garde « rien contre elle, si elle croyait avoir quelque chose « à se reprocher.

« Je recommande bien vivement à mes enfants, « après ce qu'ils doivent à Dieu, qui doit marcher « avant tout, de rester toujours unis entre eux, sou- « mis et obéissants à leur mère, et reconnaissants de « tous les soins et les peines qu'elle se donne pour eux « et en mémoire de moi : je les prie de regarder ma « sœur comme une seconde mère.

« Je recommande à mon fils, s'il avait le malheur « de devenir roi, de songer qu'il se doit tout entier au « bonheur de ses concitoyens; qu'il doit oublier toute « haine et tout ressentiment, et nommément ce qui a « rapport aux malheurs et chagrins que j'éprouve; « qu'il ne peut faire le bonheur des peuples qu'en ré- « gnant suivant les lois; mais en même temps qu'un « roi ne peut les faire respecter, et faire le bien qui est « dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire, « et qu'autrement, étant lié dans ses opérations et n'ins-

« pirant point de respect, il est plus nuisible qu'utile.

P. 9. « Je recommande à mon fils d'avoir soin de toutes « les personnes qui m'étaient attachées, tant que les « circonstances où il se trouvera lui en donneront les « facultés; de songer que c'est une dette sacrée que « j'ai contractée envers les enfants ou les parents de « ceux qui ont péri pour moi, et ensuite de ceux qui « sont malheureux pour moi.

« Je sais qu'il y a plusieurs personnes de celles qui « m'étaient attachées, qui ne se sont pas conduites « avec moi comme elles le devaient, et qui ont même « montré de l'ingratitude; mais je leur pardonne (sou- « vent, dans les moments de trouble et d'effervescence, « on n'est pas maître de soi), et je prie mon fils, s'il « en trouve jamais l'occasion, de ne songer qu'à leur « malheur.

« Je voudrais pouvoir ici témoigner ma reconnais- « sance à ceux qui m'ont montré un attachement vé- « ritable et désintéressé. D'un côté, j'ai été sensible- « ment touché de l'ingratitude et de la déloyauté des « gens à qui je n'avais jamais témoigné que des bontés, « à eux ou à leurs parents ou amis; de l'autre, j'ai eu « de la consolation à voir l'attachement et l'intérêt « gratuit que beaucoup de personnes m'ont montrés; « je les prie d'en recevoir tous mes remercîments. « Dans la situation où sont encore les choses, je crain- « drais de les compromettre, si je parlais plus explici- « tement; mais je recommande spécialement à mon fils « de chercher les occasions de pouvoir les reconnaître.

« Je croirais calomnier les sentiments de la nation,
« si je ne recommandais ouvertement à mon fils MM. de
« Chamilly et Hue, que leur véritable attachement
« pour moi avait portés à s'enfermer avec moi dans
« ce triste séjour, et qui ont pensé en être les malheu-
« reuses victimes. Je lui recommande aussi Cléry, des
« soins duquel j'ai eu tout lieu de me louer, depuis
« qu'il est avec moi. Comme c'est lui qui est resté avec P. 10.
« moi jusqu'à la fin, je prie messieurs de la Commune
« de lui remettre mes hardes, mes livres, ma montre,
« ma bourse et les autres petits effets qui ont été dé-
« posés au conseil de la Commune.

« Je pardonne encore très-volontiers à ceux qui me
« gardaient les mauvais traitements et les gênes dont
« ils ont cru devoir user envers moi. J'ai trouvé quel-
« ques âmes sensibles et compatissantes; que celles-là
« jouissent de la tranquillité que doit leur donner leur
« façon de penser.

« Je prie MM. de Malesherbes, Tronchet et de Sèze
« de recevoir ici tous mes remercîments et l'expression
« de ma sensibilité pour tous les soins qu'ils se sont
« donnés pour moi.

« Je finis en déclarant devant Dieu, et prêt à pa-
« raître devant lui, que je ne me reproche aucun des
« crimes qui sont avancés contre moi.

« Fait double, à la tour du Temple, le 25 décembre
« 1792. »

Signé LOUIS.

A deux heures et demie du matin, l'officier public entra dans l'appartement de Louis XVI et lui fit savoir qu'il devait se hâter de marcher à la mort. « Je suis « tout prêt, » répondit le roi; et aussitôt il sortit de la prison et monta dans une voiture où se trouvait son confesseur.

P. 11. Des troupes avaient été rangées en ligne sur la place de l'exécution, où régnait le plus profond silence. Le roi Louis, après avoir récité la prière des agonisants, se dépouilla de ses habits avec un courage unique et un cœur calme; puis il s'écria à haute voix : « Français! « je meurs innocent; je pardonne à tous mes ennemis, « et je désire que ma mort vous soit profitable. » L'officier public ordonna ensuite au bourreau de faire son devoir, et aussitôt sa tête fut tranchée. Cet événement causa une profonde affliction aux partisans du roi; mais le peuple, au contraire, en ressentit une joie vive, et chaque année, à pareil jour, il fit une fête pour en perpétuer le souvenir et rappeler la victoire qu'il avait remportée dans les premiers jours d'août 1792. Cette époque fut aussi pour les Français le commencement d'une nouvelle ère qu'ils nommèrent l'ère de la république. Ils changèrent les mois chrétiens, et donnèrent aux nouveaux des noms différents; enfin, contre l'ancien usage, ces mois eurent tous également trente jours.

On vit alors en France le culte de Dieu abandonné. Les églises et les couvents furent fermés. Des moines, des religieuses et plusieurs évêques reçurent la

mort. Les saintes images étaient renversées, les croix brisées, et le pays n'offrait plus qu'un spectacle de ruines et de dévastations épouvantables.

Plusieurs événements se passèrent encore à Paris entre les républicains et les royalistes, dont la haine réciproque ne cessait de croître. Partout on rassemblait des troupes, et les massacres continuaient. Enfin le parti du roi s'affaiblit, celui de la république devint fort et redoutable; et lorsque la balance de son installation fut en équilibre, que ses colonnes furent affermies, et qu'elle eut détruit ses ennemis, les Français adressèrent des lettres à tous les rois pour leur annoncer l'établissement de leur république sur des bases solides. Voici ce que contenaient ces lettres : P. 12.
« Tous ceux qui reconnaîtront notre république seront « nos amis, et ceux qui ne la reconnaîtront pas, nos « ennemis. Que ces derniers se préparent à la guerre, « car nous sommes prêts à combattre le monde entier. »

Une pareille lettre fut envoyée au gouvernement ottoman, dont l'union avec la France remontait à l'époque de son établissement en Europe. Il accueillit favorablement la lettre et reconnut la république. Mais les rois d'Europe, à la réception de cette notification, prirent les armes d'un commun accord, et résolurent de faire la guerre à ce peuple qui sortait de la voie accoutumée, de peur que les autres nations ne suivissent son exemple. Le premier qui déclara la guerre aux Français fut l'empereur d'Allemagne, dont la sœur, femme de Louis XVI, avait péri sur l'échafaud; ensuite l'Angleterre, puis les

rois d'Espagne et d'Italie; le pape, roi de la ville de Rome la grande, et en général tous les souverains d'Europe.

Cependant la France, plus peuplée qu'aucun autre pays, se réunit en un seul parti et se prépara à repousser tous ses adversaires. Ses armées sortirent de Paris pour aller combattre les ennemis qui s'avançaient de tous côtés; elles commencèrent par assiéger successivement les villes, et attaquèrent les royaumes, les uns après les autres. Elles étaient aussi nombreuses que les flots de la mer agitée, pourvues abondamment d'instruments de guerre et de tout ce qui pouvait rendre leurs forces redoutables : aussi leurs conquêtes s'étendirent bientôt au loin, et la valeur indomptable des Français devint célèbre. Ils s'emparèrent de villages, de châteaux forts, de citadelles et de villes. Les
P. 13. royaumes d'Italie, gouvernés par onze rois, tombèrent en leur pouvoir, ainsi que plusieurs places fortes de l'Allemagne. Ces victoires éclatantes furent l'ouvrage du lion redoutable et impétueux, l'unique et invincible héros, le général en chef Bonaparte. Cet illustre guerrier, l'un des grands de la république française, était petit de taille, grêle de corps et jaune de couleur; il avait le bras droit plus long que le gauche, était âgé de vingt-huit ans, rempli de sagesse, et dans une position heureuse et opulente. Italien d'origine, l'île de Corse lui avait donné le jour, et il avait été élevé à Paris, capitale de la France.

Lorsque les armées françaises se furent approchées

de la capitale de l'empereur, c'est-à-dire du roi d'Allemagne, le général en chef Bonaparte fit avec lui un traité de paix dont les articles restèrent secrets. Il se dirigea ensuite vers Venise où il fit une entrée magnifique. Cette ville était la vierge des vierges, car aucun ennemi n'avait pénétré dans ses murs et ne l'avait prise depuis l'époque de sa fondation et de l'établissement de sa république. Bonaparte s'empara de toutes les places et de toutes les îles de sa dépendance, ainsi que de ses trésors et de ses approvisionnements; il la remit ensuite au roi d'Allemagne, et garda pour lui l'île de Corfou où il laissa six mille soldats. De là il marcha sur Rome la grande, et, après une guerre longue et acharnée contre les troupes du pape, il les mit en déroute, s'empara des trésors du saint-père et de ses provisions, et livra au pillage les biens des particuliers. P. 14.
L'ordre qui régnait dans cette ville fut bouleversé, le corps du clergé et les moines avilis, les croix et les reliques méprisées, et l'on traita les chrétiens avec une extrême violence. Cependant un grand nombre d'habitants de Rome adoptèrent l'opinion des Français. Bonaparte, après avoir séjourné quelque temps dans cette capitale, revint à Paris. La guerre des Français en Europe avait duré six ans, et la plupart des pays dont on a parlé plus haut étaient soumis à leur obéissance.

Ce fut vers cette époque qu'ils préparèrent dans Toulon une flotte considérable, composée de quatre cent cinquante bâtiments, montés par soixante mille

hommes ayant à leur tête vingt-six généraux renommés par leur courage, leur force et leur habileté. Parmi les soixante mille hommes, on comptait trente-six mille soldats; le reste se composait d'officiers, d'artisans et de marins. Lorsque la flotte fut prête, Bonaparte s'embarqua et se dirigea vers Malte. Arrivé devant cette île, il l'assiégea pendant un court espace de temps, et s'en empara dans le mois d'avril, qui répond au mois de zilkadè de l'an 1212 de l'hégire; c'était cinq ans après l'établissement de la république française. On a dit que cette conquête fut due à la trahison des chevaliers français qui se trouvaient dans la ville.

Bonaparte, maître de Malte, en abolit le gouvernement composé de chevaliers parmi lesquels tous les rois de l'Europe avaient des représentants. Par son ordre, les musulmans renfermés dans l'île furent délivrés et renvoyés sains et saufs dans leur pays. Il leur promit que désormais les Maltais ne feraient plus de prisonniers musulmans, et leur ordonna de répandre cette bonne nouvelle dans tous les pays de l'islamisme
P. 15. et de témoigner ainsi leur reconnaissance aux Français. Après ces dispositions, le général en chef mit dans la ville six mille soldats français tirés de son armée, qu'il remplaça par autant de Maltais, et continua sa route vers Alexandrie. Tels sont les événements qui lui arrivèrent. Quant aux Anglais, lorsqu'ils apprirent le départ de la grande flotte des Français, croyant qu'elle se dirigeait vers l'Angleterre, ils fortifièrent leurs côtes et leurs ports de mer; mais, lors-

qu'ils surent positivement que l'Égypte était le but de leur expédition, ils équipèrent vingt-quatre grands vaisseaux de guerre et partirent pour aller les combattre. Une ancienne haine et une inimitié implacable régnaient entre la France et l'Angleterre. Cette dernière puissance venait d'enlever dans les Indes plusieurs villes aux Français, et c'était là le motif de leur expédition en Égypte; ils espéraient qu'après s'en être emparés ils pénétreraient dans l'Inde par la mer de Suez, peu éloignée de cette contrée.

La flotte des Anglais, étant arrivée dans le port d'Alexandrie, envoya une chaloupe à terre pour demander le gouverneur de la ville. C'était le douanier Seïd Mouhammed Kérim qui commandait au nom de l'émir Mourad-bey. Il se rendit à l'invitation des Anglais, et, étant arrivé à bord de la flotte, il leur demanda la cause de leur apparition, et apprit qu'ils étaient à la recherche de vaisseaux français pour les empêcher d'entrer à Alexandrie. Seïd Mouhammed douta de la vérité de cette nouvelle et pensa intérieurement que c'était une véritable fourberie de la part des Anglais. « Il n'est pas possible, leur dit-il,
« que les Français viennent dans notre pays; ils n'y
« ont pas d'affaires; aucune inimitié n'existe entre eux P. 16.
« et nous, et nous ne leur avons fait aucun mal. Com-
« ment donc puis-je ajouter foi à ce que vous dites?
« D'ailleurs, si, comme vous le prétendez, ils se pré-
« sentaient sur nos côtes, nous saurions bien les re-
« pousser, et ils ne pourraient pas pénétrer chez nous.

« Quant à votre séjour ici, il ne peut avoir lieu, à « moins que ce ne soit pour prendre de l'eau ou des « vivres, ce que vous êtes les maîtres de faire. » Les Anglais lui répondirent : « Vous n'êtes pas maintenant « en état de repousser les Français; vous vous repen- « tirez d'avoir refusé notre secours, et vous gémirez « sur les malheurs qui vont vous arriver. » Puis aussitôt ils remirent à la voile et s'éloignèrent d'Alexandrie. Ceci arriva le 13 du mois de mouharrem, au commencement de l'année 1213.

Cependant Seïd Mouhammed Kérim revint chez lui, très-inquiet de la sinistre nouvelle qu'il venait d'apprendre, et s'empressa d'en instruire l'émir Mourad-bey, au Caire.

Trois jours après le départ de la flotte anglaise, au moment de la prière de l'après-midi, on aperçut en mer un grand vaisseau qui, s'étant approché du canal, envoya une chaloupe au débarcadère de la ville, pour demander le consul de France. A cette nouvelle, la terreur se répandit dans la ville. On assembla un conseil où l'on arrêta de ne point laisser partir le consul; mais le commandant du vaisseau *la Réala*, alors mouillé dans le canal, se trouvant à terre, ordonna de le laisser aller. « Je prends sur moi la res- « ponsabilité de cette mesure, » dit-il au conseil. En conséquence, le consul s'embarqua dans la chaloupe et alla rejoindre le vaisseau.

A peine le soleil avait-il disparu de l'horizon, que la flotte innombrable des Français s'approcha du canal.

Les habitants d'Alexandrie, voyant la surface de la mer couverte de vaisseaux, furent saisis de crainte et d'épouvante. Seïd Mouhammed Kérim écrivit à P. 17.
Mourad-bey pour lui apprendre l'arrivée de cette flotte. « Seigneur, lui disait-il, la flotte qui vient de « paraître est immense; on n'en peut apercevoir ni le « commencement ni la fin. Pour l'amour de Dieu et « de son prophète, envoyez-nous des combattants. » Pendant la nuit, il n'expédia pas moins de treize courriers; dans la ville, on se croyait perdu sans ressource.

Les Français employèrent la nuit à débarquer leurs troupes avec des chaloupes, dans un endroit nommé Adjémi, à deux lieues d'Alexandrie; et, lorsque le jour fut venu, les habitants de la ville virent sur la plage cette armée innombrable et invincible.

Cependant les musulmans se préparèrent à soutenir le siége et à repousser les infidèles. « Voici le jour « de combattre pour la religion, » s'écriaient-ils. Mais comme Alexandrie n'avait point à craindre ordinairement une pareille attaque, et que les habitants n'étaient pas préparés à un semblable malheur, on ne trouva dans les forts qu'une petite quantité de poudre dont la plus grande partie avait même été réduite en poussière par le temps.

Au lever du soleil, les Français, pareils à des lions furieux et semblables aux flots de la mer irritée, se précipitèrent sur les Turcs, et en moins de deux heures s'emparèrent des murailles et entrèrent de vive force dans la ville. C'était le 15 de mouharrem

de l'année de l'hégire 1213, qui répond au mois de juin 1798 de J. C.

Les habitants ayant imploré la clémence de l'armée française, le général en chef leur fit grâce, et ils n'eurent à souffrir aucun mauvais traitement. Dans cette journée, les musulmans eurent cent hommes tués; les Français en perdirent peu, mais le général Kléber
p. 18. reçut une blessure grave.

Les notables de la ville vinrent ensuite faire leur soumission au général en chef, qui les reçut avec bonté et les rassura. Il choisit entre eux les sept personnes les plus marquantes; c'étaient le maître par excellence, l'ingénieux, le sage, le très-savant cheïkh Mouhammed el-mèciri, célèbre par sa vertu et sa générosité, puis Mouhammed Kérim, le chef des notables et du divan, et avec eux cinq autres habitants de la ville des plus estimés. Bonaparte leur remit les rênes du gouvernement d'Alexandrie et les chargea d'y rétablir l'ordre dont elle avait besoin. Il voulut qu'ils tinssent chaque jour un grand conseil dans lequel on expédierait les affaires des musulmans. « La justice, « leur dit-il, exige que le gouvernement soit confié aux « sujets les plus sages. Tous les hommes sont égaux « devant Dieu, et aucun d'eux ne doit l'emporter sur « un autre que par sa sagesse et ses bonnes inten- « tions. » Bonaparte ordonna ensuite de préparer les imprimeries qu'il avait apportées de Rome avec lui, et au moyen desquelles on pouvait imprimer en français, en latin, en grec, en syrien et en arabe. Il fit

rédiger une proclamation que l'on imprima en arabe, et qu'il répandit dans le pays égyptien. En voici la copie, lettre pour lettre :

« Au nom de Dieu miséricordieux et indulgent; il
« n'y a de Dieu que Dieu, il n'a point de fils et règne
« sans associé.

« De la part de la république française établie sur
« les principes de la liberté, et de la part du général
« en chef Bonaparte le Grand, le prince des armées
« françaises.

« Nous faisons savoir à tous les habitants de l'Égypte P. 19.
« que depuis longtemps les beys, qui gouvernent cette
« contrée, accablent de mépris et d'opprobre la nation
« française, et font éprouver à ses négociants toute
« sorte d'avanies et d'injustices. Le moment de leur
« châtiment est arrivé.

« Depuis longtemps cette troupe de Mamlouks, tirée
« du mont Caucase et de la Géorgie, tyrannise la plus
« belle partie du globe de la terre; mais le Seigneur des
« mondes, celui dont le pouvoir s'étend sur tout, a or-
« donné que leur empire finît.

« Égyptiens! on vous dira que je viens ici avec l'in-
« tention de détruire votre religion; c'est un mensonge
« évident, ne le croyez pas : répondez aux imposteurs
« que je suis venu vers vous pour vous restituer vos
« droits envahis par des usurpateurs, que j'adore Dieu
« plus que ne le font les Mamlouks, et que je respecte
« le prophète Mahomet et l'admirable Coran. Dites-

« leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu; « que l'intelligence, les vertus et les sciences mettent « seules de la différence entre eux. Or quelle intelli- « gence, quelles vertus, quelles sciences les distinguent « des autres hommes, et les rendent dignes de possé- « der tout ce qui fait le bonheur de la vie?

« Partout où il se trouve une terre fertile, elle ap- « partient aux Mamlouks; les habits de prix, les belles « esclaves, les maisons les plus agréables, tout est à « eux. Si la terre d'Égypte est leur ferme, qu'ils mon- « trent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est « miséricordieux et juste pour les hommes; et, avec
P. 20. « son aide, aucún Égyptien ne sera exclu désormais « des grandes charges, et tous pourront parvenir aux « dignités les plus élevées; les plus intelligents, les « plus vertueux et les plus savants dirigeront les af- « faires. Par ce moyen, le peuple sera heureux.

« Autrefois il y avait en Égypte de grandes villes, « de grands canaux, un commerce considérable, qui « n'ont cessé d'exister que par l'avarice et la tyrannie « des Mamlouks.

« O vous cadis, cheïkhs, imams, tchorbadjis et no- « tables du pays, dites au peuple que les Français sont « aussi de véritables musulmans : ce qui le prouve, « c'est qu'ils ont été à Rome la grande et ont détruit le « trône du pape qui excitait sans cesse les chrétiens à « faire la guerre aux musulmans; qu'ils ont chassé de « Malte les chevaliers qui s'imaginaient que Dieu exi- « geait d'eux qu'ils combattissent l'islamisme, et qu'en

« outre ils se sont montrés dans tous les temps les amis « particuliers de sa hautesse le sultan des Ottomans « (que Dieu fasse durer son royaume!), et les ennemis « de ses ennemis. Les Mamlouks, au contraire, se sont « toujours abstenus de lui obéir; ils ne se conforment « jamais à ses ordres et ne suivent que leurs caprices.

« Heureux, oui, heureux les Égyptiens qui s'uniront « promptement avec nous! leur sort deviendra meil- « leur et leur rang plus élevé. Heureux aussi ceux qui « resteront dans leur demeure, sans s'inquiéter de l'un « ou de l'autre des deux partis qui se font la guerre! « lorsqu'ils nous connaîtront davantage, ils se hâteront « de venir à nous, et de tout leur cœur. Mais malheur, « malheur à ceux qui se joindront aux Mamlouks et les « aideront à nous faire la guerre! il n'y aura pour eux « aucune voie de salut; leurs traces seront effacées
« sur la terre. P. 21.

ARTICLE PREMIER.

« Tous les villages situés à trois lieues des endroits « où passera l'armée française enverront des commis- « saires au général en chef, pour lui faire connaître « qu'ils se soumettent et ont arboré le drapeau français « blanc, bleu et rouge.

ART. 2.

« Tous les villages qui prendront les armes contre « l'armée française seront brûlés.

ART. 3.

« Tous les villages qui seront soumis à l'armée fran-

« çaise arboreront le pavillon français et celui du sultan « ottoman, notre ami (que Dieu prolonge ses jours!).

ART. 4.

« Dans toutes les provinces, les cheïkhs mettront « sur-le-champ les scellés sur tous les biens, maisons « et propriétés des Mamlouks, et apporteront le plus « grand soin à ce que rien n'en soit détourné.

ART. 5.

« Il est enjoint aux cheïkhs, aux cadis et aux imams, « de continuer les fonctions de leurs places, et à tous « les habitants de rester tranquilles dans leurs de- « meures. Les prières auront lieu dans les mosquées, « suivant l'usage, et tous les Égyptiens en général ren- « dront grâces à Dieu de la destruction du gouverne- « ment des Mamlouks; ils diront à haute voix : « Que « Dieu très-élevé conserve la gloire du sultan ottoman; « que Dieu très-élevé conserve la gloire de l'armée « française; qu'il maudisse les Mamlouks, et rende « heureux le sort de la nation égyptienne!

« Écrit à l'armée d'Alexandrie, le 23 du mois de « messidor, l'an VI de la république française, c'est-à- « dire la fin du mois de mouharrem de l'an 1213 de « l'hégire. »

P. 22. Deux jours après avoir envoyé cette proclamation

dans les provinces de l'Égypte, le général en chef Bonaparte fit partir d'Alexandrie des troupes qu'il dirigea sur Damanhour et Rosette. Lorsque les habitants de cette dernière ville apprirent l'arrivée des Français, ils députèrent à leur rencontre les oulémas et les notables pour leur livrer le pays, afin d'éviter de plus grands malheurs. En conséquence, le général Menou, l'un des plus braves généraux de l'armée, en prit possession et s'y établit en qualité de gouverneur.

Nous avons déjà rapporté que Mouhammed Kérim avait annoncé à Mourad-bey le fatal événement de l'apparition de la flotte française. Lorsque les courriers furent parvenus au Caire et que Mourad-bey eut appris l'arrivée des Français devant Alexandrie, il jeta la lettre qui lui annonçait cette nouvelle et appela ses soldats à grands cris. Ses yeux étaient devenus rouges et le feu dévorait ses entrailles. Il ordonna qu'on lui amenât un cheval, et se rendit, dans cet état, à la demeure d'Ibrahim-bey.

Bientôt le bruit de l'invasion des infidèles se répandit dans la ville; il y causa le trouble et la confusion, et les habitants sortirent de leurs demeures consternés et remplis d'inquiétude.

Cependant les émirs, les kiachefs et les schérifs se réunirent dans le palais d'Ibrahim-bey. Békir-pacha sortit du château impérial et vint à ce palais appelé *el-Aïné*, où se rendirent aussi tous les notables et sandjaks, tels qu'Ibrahim-bey le Grand, Mourad-bey le Grand, Moustapha-bey le Grand, Eyoub-bey le Grand,

Ibrahim-bey le Jeune, Mourad-bey le Jeune, Suleïman Aboudiab, Osman-bey el-cherkawi, Mouhammed-bey el-elfi, Mouhammed-bey el-manoufi, Osman-bey el-
P. 23. berdici, Osman-bey l'artilleur, Kacim-bey le Russe, Kacim-bey Aboucéïf, Kacim-bey l'intendant de la marine, l'émir Merzouk, fils d'Ibrahim-bey le Grand, Osman-bey le Long, et Cherwan-bey. On y vit en outre paraître les principaux oulémas. C'étaient le cheïkh Mouhammed el-sadi, le cheïkh Abdoullah el-cherkawi, le cheïkh Suleïman el-faïoumi, le cheïkh Moustapha el-sawi, le cheïkh Mouhammed el-mohdi, le cheïkh Halil el-bekri, Seïd Omar le chef des émirs, le cheïkh Arébi, et le cheïkh Mouhammed el-djewhéri. Quant aux oulémas d'un rang inférieur, nous ne pouvons les énumérer, à cause de leur grand nombre.

Les gouverneurs de provinces nommés ci-dessus, avec Békir-pacha et les principaux oulémas, tinrent un conseil où assistèrent également les sept colonels des janissaires, quelques officiers de ce corps et de simples particuliers ayant habituellement voix dans les conseils. Ils commencèrent par s'entretenir des Français, de leur entrée à Alexandrie, et ne pouvaient s'expliquer cet événement terrible et jusqu'alors inouï. « Certes, » dit Mourad-bey, informé des mauvaises dispositions de la sublime Porte à son égard, et se tournant vers le pacha, « les Français n'ont pu venir « dans ce pays qu'avec la permission du gouvernement « ottoman, et nécessairement le pacha avait connais- « sance de leurs projets ; mais Dieu nous aidera contre

« eux et contre lui. » — « Il ne te convient pas, émir, « répondit le pacha, de tenir un pareil langage. Com- « ment est-il possible que le gouvernement des Os- « manlis permette aux Français d'entrer dans les pro- « vinces de l'islamisme? Repoussez loin de vous ces « paroles, dit-il à l'assemblée; levez-vous comme se « lèvent les braves, et préparez-vous au combat. » On P. 24.
convint ensuite de renfermer le consul et les négociants français qui se trouvaient au Caire, de crainte de perfidie et de trahison, et ils furent tous conduits dans la glorieuse forteresse.

Tous les membres du conseil, les principaux comme les moins marquants, tombèrent aussi d'accord sur la nécessité de combattre; et il fut arrêté que Mourad-bey, avec tous les sandjaks et un nombreux corps de troupes, marcherait à la rencontre des Français du côté de Damanhour, tandis qu'Ibrahim le Grand et Bekir-pacha, avec le reste des troupes, demeureraient dans la ville.

La plus grande partie des oulémas et des notables avaient demandé à grands cris la mort des chrétiens du Caire. « Certainement, disaient-ils, nous les exter- « minerons par le sabre, avant de marcher contre les « infidèles. » Mais le pacha et le cheïkh el-beled Ibrahim-bey s'y opposèrent, en disant que ces chrétiens étaient les sujets du sultan possesseur de gloire et de grandeur, et qu'il leur était impossible de se soumettre à ce désir et à cette opinion. Cependant les chrétiens étaient en proie aux plus vives alarmes et menacés du

pillage et de la mort par les musulmans. « Maudits « infidèles, leur disaient-ils, votre dernière heure est « arrivée. Il est permis maintenant de vous tuer et de « vous piller. » C'était un effroyable moment pour les chrétiens. Un feu dévorant les entourait. Mais le Seigneur (que sa grandeur soit glorifiée !) leur fit la grâce de toucher et d'attendrir pour eux le cœur du pacha et du cheïkh el-beled; et ces deux personnages envoyèrent chaque jour Sélim-aga, alors chef des janissaires, pour les rassurer sur la conservation de leur vie et de leurs propriétés, et firent en outre proclamer dans toute la ville la défense de les inquiéter et de les molester.

Revenons maintenant aux événements de la guerre. Mourad-bey rassembla les cavaliers, les Mamlouks, les Arabes et les habitants des environs, au nombre
P. 25. de plus de vingt mille combattants, tant piétons que cavaliers; et avec cette armée, pareille à la mer agitée, il partit, le vendredi, pour la ville de Rahmanïè, située près de Rosette. Il avait envoyé ses vivres et ses munitions par le Nil, sous la conduite des troupes crétoises avec lesquelles se trouvaient Ali-pacha el-djerram, chassé d'Alger et depuis établi au Caire, et Nacif-pacha, fils de Saaddin-pacha le Grand, exilé par la Porte. Tous deux étaient venus à cette époque demander asile à Mourad-bey, qui les avait chargés d'accompagner ses vivres et ses munitions. Ce bey marchait en avant avec les troupes, en suivant les bords du Nil. Lorsqu'il fut arrivé à Rahmanïè, il

rencontra l'armée française s'avançant comme un fleuve impétueux et précédée par ses chaloupes canonnières qui remontaient le Nil. Lorsque ces chaloupes aperçurent les bateaux qui portaient les provisions de l'armée égyptienne, elles fondirent dessus : le combat s'engagea et ils se lancèrent réciproquement des boulets et des bombes. Une de ces bombes étant tombée sur le bateau égyptien renfermant les munitions, la poudre prit feu; ce bateau devint la proie des flammes, ainsi que ceux qui étaient près de lui, et l'explosion fit voler les hommes en l'air comme des oiseaux. Le feu gagna la terre, et, se communiquant aux munitions qui s'y trouvaient déposées, les consuma également. Les troupes égyptiennes, à la vue de cet incendie, furent saisies de frayeur; elles en tirèrent un mauvais augure et regardèrent comme certaines leur défaite et leur ruine. Dans ce moment, les Français les chargèrent précipitamment et leur firent beaucoup de mal. Tournant alors le dos, les Égyptiens prirent la fuite et ne cessèrent leur course rapide et rétrograde qu'à un endroit appelé *le Pont des Noirs,* P. 26.
où ils s'arrêtèrent tout consternés et humiliés.

Tels furent le résultat des dispositions prises par les Égyptiens, le sort qu'éprouva Mourad-bey et la déroute honteuse de ses troupes. Quant à Bekir-pacha et à Ibrahim-bey le Grand, aussitôt après le départ de Mourad-bey, ils s'étaient rendus à Boulak pour y faire dresser les tentes, et avaient ordonné d'élever des retranchements le long du Nil. Lorsqu'ils apprirent la

défaite des troupes égyptiennes et la perte que les ennemis infidèles, ces méchants Français, leur avaient fait éprouver, ils tombèrent dans l'abattement et la consternation.

Le jour où cette nouvelle parvint au Caire fut aussi un jour de terreur. Cependant les habitants coururent aux armes et se préparèrent au combat; ils menacèrent de nouveau les chrétiens. « O maudits, criaient-ils, il « est permis maintenant de vous tuer, et les musul- « mans peuvent vous regarder comme une proie qui « leur appartient. »

Ibrahim-bey expédia ensuite quelqu'un à Mourad-bey pour l'engager à se rendre à Embabè, devant Boulak, et à construire sur les bords du Nil des retranchements garnis d'artillerie, où il se tiendrait avec son armée, tandis que lui Ibrahim resterait à Boulak. Tous deux étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre et séparés par le Nil; ils calculaient que, si les Français s'avançaient par le fleuve, Ibrahim s'opposerait à eux, et que, s'ils venaient par le chemin de terre, ce serait Mourad-bey qui marcherait à leur rencontre.

Le vendredi, 6e jour du mois de safer, les oulémas, accompagnés du peuple, montèrent au château impérial, en tirèrent l'étendard du prophète, au milieu de cris bruyants, et le portèrent ensuite à Boulak, suivis d'une foule immense dont l'agitation ressemblait à celle de la mer en furie.

P. 27. Les habitants de la province du Delta, remplis d'une frayeur mortelle, adressaient au Seigneur généreux des

prières prolongées; et les cheïkhs des mosquées, saisis d'effroi, montèrent en chaire pour consulter le Coran sur l'avenir.

Le samedi, 17 de safer, l'armée française s'avança par le Nil et par terre. Aussitôt les Égyptiens marchèrent à sa rencontre, firent leurs dispositions pour livrer bataille, et, fortifiant leur âme contre la crainte du danger, ils sonnèrent la trompette des combats. Le général Dupuy, guerrier valeureux et regardé comme valant mille braves, à lui seul, un jour de bataille, s'étant alors approché pour les attaquer, les deux armées s'entre-choquèrent et en vinrent aux mains. Les courageux fondirent les uns sur les autres; les lâches prirent la fuite, et l'on put distinguer l'intrépide du pusillanime. Les Arabes allaient au-devant des coups de l'ennemi et se précipitaient vaillamment dans le fort de la mêlée, en criant : « Voici le jour de com« battre pour la foi ! » Après eux les sandjaks, armés d'épées tranchantes, de lances aiguës, et montés sur des coursiers rapides, fondirent sur les Français avec la vélocité de l'épervier. Ils tirèrent ensuite des canons semblables au tonnerre, et remplissaient l'air de leurs cris. En ce moment apparut le lion rugissant, le defterdar Eyoub-bey. Cet intrépide guerrier, lançant son cheval au milieu de la poussière, cria aux ennemis : « Malheur à vous, infidèles maudits! l'or« gueil vous a poussés vers nos villes pour en faire « la conquête; mais nous allons remplir les tombeaux « de vos cadavres, et nous rendrons cette journée mé-

« morable par votre défaite. Voici le moment où nos « valeureux guerriers vont se distinguer, où l'on verra « nos cavaliers atteindre le sommet le plus élevé de « la gloire et mériter des louanges et des actions de « grâces. Celui qui mourra parmi nous gagnera la cou- « ronne du martyre et le paradis sera sa demeure. Celui « qui survivra, enrichi de vos dépouilles et sans faire « aucune perte, sera heureux pendant sa vie. »

P. 28. Cependant le combat se prolongeait et le carnage était horrible. Les Français battirent alors leurs tambours de cuivre, et précédés par ce brave dont nous avons déjà parlé, le fameux général Dupuy, ils se précipitèrent sur les retranchements ennemis, en présentant leurs poitrines aux boulets, et en foulant aux pieds leurs morts et leurs blessés. Enfin ils se rendirent maîtres de ces retranchements. Cette manœuvre fut fatale aux Mamlouks; les Français les foudroyèrent avec leur artillerie, et les firent hériter de la mort. Les Francs, au moment où le général Dupuy s'était emparé des retranchements, avaient fait des prodiges de valeur. Leur armée s'élevait à trente mille hommes, en comptant l'infanterie et la cavalerie; chaque soldat tirait sept coups de fusil par minute.

Au moment de la prise des retranchements, le désordre se mit dans les rangs des Mamlouks, et ils crièrent : « Fuyons ces infidèles ! » Les Arabes tournèrent aussi le dos, et les courageux furent mis en déroute. Le seul chemin que les musulmans pouvaient prendre étant étroit, ils se jetèrent dans le Nil où la

plupart d'entre eux trouvèrent la mort. Le brave defterdar Eyoub-bey, ce lion intrépide, perdit aussi la vie après avoir tué un grand nombre d'ennemis et résisté longtemps à leurs coups. Il fut foulé sous les pieds des chevaux et il ne resta aucune trace de son corps. Quant à Mourad-bey, il prit la fuite avec ses braves cavaliers, et, cherchant à se mettre en sûreté, il entra dans Djizè; puis, ayant brûlé un grand bateau qu'il avait fait préparer, dans la crainte que l'ennemi ne s'en emparât, il marcha vers la province du Saïd.

Békir-pacha et Ibrahim-bey quittèrent également Boulak avec précipitation, le cœur dévoré de chagrins et les yeux inondés de larmes; dans le désespoir où les plongeait leur défaite, ils exhalaient leur douleur par des lamentations. Ils allèrent chercher leur famille et leur P. 29. suite, et, sortant du Caire par la porte de la Victoire, ils se dirigèrent vers la Syrie en suivant la route du désert. Le reste des habitants du Caire passèrent la nuit dans la plus grande frayeur. Le matin, les cadis et les aïans se réunirent. « Puisque nos chefs ont pris la fuite, dirent-« ils, et que leur pouvoir est anéanti, le meilleur parti « que nous puissions prendre, le plus convenable et le « plus utile, est de nous rendre et de ménager le sang « musulman. » Ils firent alors venir le consul et les négociants français renfermés, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, dans la forteresse de la montagne (1), et les prièrent de les accompagner à Boulak et d'intercéder pour eux. Le consul leur conseilla d'envoyer Mouhammed, ketkhouda (lieutenant) d'Ibrahim-bey, avec deux

négociants. Ces trois personnes se rendirent en effet à Embabè. A leur arrivée, ils se présentèrent chez le général Dupuy et en reçurent un excellent accueil. Le général les interrogea sur l'état du Caire et leur demanda quel était le désir de ses habitants. « Les gouverneurs de la ville ont pris la fuite, répondirent-ils, « et le peuple s'humilie; en conséquence, nous venons « de la part des oulémas et des aïans vous demander « grâce. » Le général Dupuy leur répondit que la vie de ceux qui mettraient bas les armes serait respectée, qu'ils n'éprouveraient aucun mauvais traitement de la part du commandant en chef non plus que de la sienne, ni d'aucun Français venu en Égypte; il demanda seulement qu'on lui envoyât dans la nuit des bateaux et des barques pour transporter des troupes, car son intention était d'entrer dans la ville avant le jour.

Après cet entretien, Mouhammed-ketkhouda et les négociants revinrent rendre compte de leur mission aux oulémas, qui, de concert avec les principaux officiers de la ville, ordonnèrent d'envoyer sur-le-champ à Embabè des chaloupes et des barques, et le général Dupuy se rendit à Boulak avec cent cinquante hommes, ainsi que les oulémas en étaient convenus. Quand
P. 30. ceux-ci vinrent à sa rencontre, il leur renouvela le pardon promis et les suivit au Caire. Sa marche était éclairée par des torches, et des crieurs le précédaient en annonçant l'amnistie accordée au peuple et aux aïans. Il alla descendre dans la maison d'Ibrahim-bey

le Jeune, et envoya aussitôt quelques soldats prendre possession du château impérial.

Dans cette même nuit, le feu prit à l'hôtel de Mourad-bey. Il avait été mis par des gens de la ville adonnés au pillage. Le général Dupuy se rendit à l'instant sur le lieu de l'incendie et le fit éteindre.

Le lendemain lundi, 9 de safer, les troupes françaises commencèrent à se rendre de Djizè et d'Embabè au Caire. A l'approche du général en chef, les oulémas et les aïans, suivis de chrétiens et de musulmans, sortirent de la ville et vinrent à sa rencontre. Bonaparte les accueillit avec un air satisfait, les traita honorablement et leur promit de s'occuper de leur bonheur et d'établir l'ordre dans le pays. Il commanda ensuite de lui meubler un logement dans le voisinagedu Nil. On lui prépara la demeure de Mouhammed-bey el-elfi, située sur le bord de l'étang de Iezbéquïè, et ce fut George el-djewhéri, le chef des Coptes chargés des recettes des provinces de l'Égypte, qui s'occupa de son ameublement. Le mardi, Bonaparte s'y installa et l'armée française entra dans la ville; elle était si nombreuse, qu'on n'en pouvait distinguer ni le commencement ni la fin.

Le général en chef ordonna que tous les habitants du Caire missent à leur tête ou sur leur poitrine le signe de la république. C'était un morceau de soie blanc, bleu et rouge, de la grandeur d'une rose. Tout le monde, hommes et femmes, le plaça sur ses vêtements, et les crieurs publics annoncèrent que quiconque entrerait dans la ville sans le porter serait puni.

P. 31. Lorsque les troupes françaises étaient entrées au Caire, elles s'étaient livrées au pillage des maisons des Mamlouks; mais ceux-ci avaient eu soin de cacher leurs trésors dans la terre, et n'avaient laissé chez eux que des meubles et des marchandises, dont les gens de la ville avaient même pillé la plus grande partie. Le 12 du même mois, le général en chef fit cesser ce désordre, et les habitants du Caire furent tranquilles dans leurs maisons. Tels sont les événements qui signalèrent l'entrée des Français au Caire.

Ibrahim-bey et Békir-pacha, après être sortis de la ville, accablés de honte et de chagrin, étaient allés à Belbeïs; Mourad-bey s'était retiré dans le Saïd. Les autres Mamlouks, humiliés et abattus, quittèrent également la ville la Bien Gardée. Ils se dispersèrent de tous côtés, en éprouvant des fatigues extrêmes, et en gémissant sur leur éloignement du Caire. Leurs biens furent livrés au pillage, et leurs familles restèrent captives. Ils avaient quitté leurs kaoucs jaunes, et cette coiffure ne se vit plus en Égypte. Enfin ils burent dans la coupe de l'exil le plus amer, et furent réduits à l'état de simples particuliers.

Le général en chef Bonaparte, après son arrivée au Caire, fit venir en sa présence les négociants du divan des épices, connu sous le nom de divan du café, et leur demanda seize cents bourses; il en exigea autant des Coptes employés dans la perception des impôts, et huit cents des négociants chrétiens. Ces quatre mille bourses lui furent remises dans l'espace de six

jours; il promit de les rendre lorsque l'ordre et la tranquillité seraient rétablis. Il s'occupa ensuite d'organiser le gouvernement du Caire, ainsi que nous allons le rapporter. Il fit d'abord appeler cinq des principaux oulémas : c'étaient les cheïkhs Abdoullah el-cherkawi, P. 32.
Khalil el-bekri, Moustapha el-sawi, Mouhammed el-mohdi, et Suleïman el-faïoumi. Il fit venir en outre deux officiers des janissaires, Ali-ketkhouda et Ioucef tchaouch-bachi, et de plus un négociant nommé Seïd Ahmed el-mahrouki. Par son ordre, on leur donna un local particulier; des appointements mensuels leur furent assignés, et il les nomma chefs du conseil particulier qui s'assembla chaque jour. Enfin il leur adjoignit un Français pour traduire la langue française en langue arabe. Il organisa également un autre conseil, composé de sept membres choisis parmi les négociants, et d'un interprète français. Ce conseil eut aussi un local particulier et fut destiné aux affaires de la marine, ainsi qu'aux procès des négociants et des marchands.

Bonaparte fit ensuite venir en sa présence Mouhammed-ketkhouda, surnommé *le Musulman*. Cet homme était d'origine arménienne; mais, ayant embrassé la religion musulmane, il s'était élevé en grade sous l'administration des Mamlouks, et était parvenu à la place de lieutenant d'Ibrahim le Jeune, celui qui s'était noyé dans le Nil, le jour de la bataille des Pyramides. Bonaparte le nomma chef des janissaires. Il choisit un des officiers de cette troupe, le chargea de la compta-

bilité, et fit gouverneur de la ville un nommé Ali-aga. Il ordonna aussi de désigner un emplacement pour établir l'imprimerie qu'il avait apportée de Rome et avec laquelle on pouvait, comme nous l'avons rapporté plus haut, imprimer dans toutes les langues. On prit pour cette imprimerie un endroit situé sur la place de Iezbéquïè.

Bonaparte divisa le Caire en quartiers, dans chacun desquels il mit pour chef un Français. D'autres offi-
P. 33. ciers, également français, gardaient jour et nuit les portes de la ville, et veillaient en dehors à la sûreté de la route jusqu'à Boulak et Djizè. Par ce moyen, la race des filous, des voleurs et des brigands arabes fut anéantie.

Chaque samedi, les chefs des quartiers faisaient avertir les habitants de la ville, par des crieurs publics, de balayer les rues et les places, et d'y jeter de l'eau afin d'en entretenir la propreté. Ils ordonnèrent aussi que chaque porte de maison ou d'okkal (2) eût une lanterne allumée pendant toute la nuit; si, dans leurs rondes nocturnes, ils en trouvaient une sans être éclairée, ils y mettaient un clou, et, le lendemain, une punition était infligée au propriétaire de la maison. La ville fut alors aussi bien éclairée la nuit que le jour.

Après ces règlements, le général en chef fit appeler auprès de lui Moustapha-aga, lieutenant de Békir-pacha. Il le reçut avec bienveillance, le revêtit d'une pelisse d'honneur et le nomma chef de la caravane de la Mecque, en lui ordonnant de faire tous les prépa-

ratifs nécessaires pour le pèlerinage. « Pourquoi, lui « dit-il, Békir-pacha s'est-il enfui avec les Mamlouks? « ne connaît-il pas notre union avec le gouvernement « ottoman? Ne sait-il pas que nous ne sommes venus « dans ces contrées qu'avec la permission du sultan « Sélim? Écrivez-lui de venir habiter de nouveau la « forteresse. Il trouvera ici honneurs et sûreté. » Mous- « tapha-aga revint de cette audience le cœur plein de joie, et fort émerveillé de ce qui venait de lui arriver.

Le général en chef fit reprendre le travail de la monnaie comme auparavant, et voulut que, suivant l'usage, le nom du sultan Sélim fût placé sur les pièces qui seraient frappées. Il ordonna aussi de disposer un local appelé hôpital, pour recevoir les malades et les blessés. Ce fut le château El-Mâni, situé sur les bords P. 34. du Nil, entre l'ancien et le nouveau Caire, auquel on donna cette destination. Un autre bâtiment fut arrangé pour la préparation des médicaments, et l'on y attacha un médecin et un chirurgien en chef.

Ces dispositions étant terminées, le général Bonaparte dispersa les généraux dans les provinces de l'Égypte. Desaix, héros indomptable, aussi ferme qu'une citadelle dans les combats, fut envoyé dans le Saïd. Le beau Murat, encore dans la fleur de l'âge, et déjà l'un des braves les plus distingués, alla dans la province de Kaloubïè. Lannes, expérimenté dans l'art de la guerre, affrontant toujours les dangers, mais pourtant doux et affable, reçut le gouvernement de

Menoufïè, dans la partie de l'Ouest. La ville célèbre de Mansoura et son vaste territoire furent confiés au général Dugua, doué d'un bel extérieur et connu par des actions d'éclat. Vial fut envoyé à Damiette avec trois mille hommes. Ce brave d'entre les braves, rempli de qualités estimables, se rendit à son poste avec plaisir et empressement, et, au moment de son entrée dans la ville, les oulémas et les aïans étant venus au-devant de lui, il leur accorda une amnistie. La province, par ses soins, vit régner un ordre meilleur que celui qui existait. Quant au général Dupuy, cet intrépide guerrier, ce lion valeureux, ce vainqueur comblé de gloire, lui qui n'avait pas son pareil dans les armées françaises, il fut nommé par le général en chef cheïkh el-béled à la place d'Ibrahim-bey, en récompense de la victoire remportée à Embabè et de la prise du Caire, auxquelles il avait tant contribué par son courage.

Le général en chef fit venir ensuite en sa présence
p. 35. un des principaux commissaires des guerres nommé Poussielgues, auquel il confia les recettes appartenant au miri (3) et les revenus des provinces égyptiennes. Cet homme occupait un grade élevé, réunissait toutes sortes de qualités éminentes et possédait la science du calcul. Les Égyptiens l'appelaient le vézir par excellence de la république française. Il fut installé dans la maison du cheïkh Bekri, située sur la place de Iezbéquïè. Cette expression de commissaire désignait ceux qui ne se mêlaient pas des affaires de la guerre, mais

qui étaient chargés des revenus, de la comptabilité, du matériel et de tout ce qui en dépend.

Bonaparte nomma également à la place de trésorier de la république un commissaire versé dans la comptabilité, appelé Estève, auquel toutes les affaires étaient soumises. Il ordonna ensuite que les savants et les philosophes occupassent les hôtels de Kacim-bey et de Haçan-bey, ainsi que les maisons environnantes appartenant aux kachefs et situées près la porte de la Victoire, qui conduit au vieux Caire. Il voulut aussi que l'on choisît, hors de la ville, ainsi qu'auprès d'Alexandrie et de Rosette, des endroits séparés pour y faire quarantaine. On décida que le lazaret du Caire serait établi à Boulak, et celui de Damiette dans la ville de Kourba. Les Français commencèrent alors à construire, suivant l'usage de leur pays, des bâtiments particuliers pour ces lazarets, afin de se préserver des miasmes empoisonnés de la peste.

Bonaparte, après avoir fait tous les règlements dont nous venons de parler, prit un corps de troupes pour aller combattre Békir-pacha et Ibrahim-bey. Il sortit P. 36.
du Caire dans le mois de safer et se dirigea sur Belbeïs. Lorsqu'il fut près de cette ville, il apprit que le pacha et Ibrahim-bey avaient fui vers Salahïè. Il suivit aussitôt leurs traces, et sa cavalerie les ayant atteints dans une prairie, près de cette ville, elle fondit sur eux. Alors commença un combat acharné. Cependant, comme les Français ne peuvent pas résister à cheval aux Mamlouks égyptiens, ils furent défaits et revinrent sur leurs pas

après avoir perdu plusieurs d'entre eux. Aussitôt que le général en chef apprit cette nouvelle, il marcha lui-même contre les Mamlouks; mais ils ne l'attendirent pas et se mirent à fuir en désordre jusqu'à la ville de Gaza. Les Français retournèrent au Caire, se vantant d'avoir été heureux et vainqueurs. Après cet événement Ibrahim-bey envoya des lettres dans les provinces de l'Égypte, pour les exciter à se soulever; il fit aussi répandre des bouïourouldis (4) et des firmans au nom de Djezzar et de Békir-pacha, tandis que tous les Mamlouks poussaient à la révolte les Arabes et les fellahs (5). Bonaparte fit alors venir auprès de lui les chefs du divan dont nous avons parlé, leur expliqua les motifs de l'arrivée des Français en Égypte, et leur dit qu'ils n'étaient venus dans cette contrée que d'après un accord conclu avec le gouvernement ottoman. Il ajouta que la France, après avoir aidé la Sublime Porte à vaincre les Russes, s'était opposée à leurs projets évidents d'envahissement, et leur avait fait rendre les pays musulmans dont ils s'étaient emparés. Il leur remit ensuite le modèle d'une lettre pour la faire imprimer en arabe et l'envoyer dans les provinces. Les chefs du divan exécutèrent cet ordre.

P. 37. Voici la copie de cette lettre, adressée aux villes et aux provinces par les oulémas et les aïans du Caire.

« Habitants des villes et des campagnes, et vous, « Arabes, grands et petits, nous vous annonçons « qu'Ibrahim-bey et Mourad-bey, ainsi que les autres

« beys qui restent encore du gouvernement des Mam-
« louks, ont répandu des lettres et des proclama-
« tions dans toutes les provinces de l'Égypte, pour
« semer la discorde parmi les créatures de Dieu. Ils
« prétendent que ces proclamations ont été envoyées
« par sa hautesse notre seigneur le sultan, et par quel-
« ques-uns de ses vézirs. Mais tout cela est mensonge
« et imposture. La cause d'une pareille conduite est
« le chagrin et le dépit violent qu'ils éprouvent de ce
« que les oulémas et les habitants du Caire n'ont pas
« voulu les suivre et abandonner leurs familles et leur
« patrie; ils sont irrités de voir leur puissance anéantie
« et de perdre le royaume de l'Égypte, la protégée de
« Dieu. Aussi voudraient-ils maintenant jeter le trouble
« et la mésintelligence parmi le peuple et les Français,
« dans le but de détruire le pays et de faire périr tous
« les habitants. S'ils étaient sincères en disant que ces
« lettres viennent de sa hautesse le sultan des sultans,
« certes elles eussent été envoyées sans mystère par
« des agas choisis pour cette mission.

« Nous vous annonçons aussi que les Français se sont
« distingués d'une manière particulière, entre toutes les
« nations européennes, par leur constante amitié en-
« vers les musulmans; ils aiment l'islamisme et détes-
« tent ceux qui donnent des associés à Dieu, ainsi que
« leurs croyances. Ils sont remplis d'un sincère atta-
« chement pour notre seigneur le sultan; font des
« vœux pour le voir victorieux, et sont toujours prêts
« à lui donner des marques d'attachement et à venir à

p. 38. « son secours. Amis de ceux qui l'aiment, ils haïssent
« ses ennemis. C'est ainsi qu'une violente inimitié règne
« entre eux et les Russes, à cause de la haine que ces
« derniers portent à l'islamisme et à ceux qui n'adorent
« qu'un seul Dieu. Les Français n'ignorent pas que les
« Russes convoitent Constantinople la Bien Gardée, et
« qu'il n'est sorte de ruses et de machinations exécra-
« bles qu'ils n'emploient pour s'emparer des provinces
« musulmanes; mais l'attachement des Français pour
« la Sublime Porte, leur union avec ce gouvernement,
« et les secours qu'ils lui donneront, les empêcheront
« de réussir dans leurs projets. Les Russes voudraient
« se rendre maîtres de Sainte-Sophie et des autres
« mosquées de l'islamisme, pour les changer en églises
« d'un culte corrompu et d'une religion détestable;
« mais les Français aideront, s'il plaît à Dieu, sa hau-
« tesse notre seigneur le sultan à s'emparer de la Russie,
« et ses habitants seront tous exterminés.

« Peuples des provinces de l'Égypte, nous vous in-
« vitons à ne point fomenter de troubles et de sédi-
« tions. Gardez-vous bien de causer le moindre dom-
« mage aux troupes françaises; il n'en résulterait pour
« vous que des malheurs et des désastres. N'écoutez pas
« non plus les discours des perturbateurs, et refusez
« votre obéissance à ceux qui répandent leur corrup-
« tion sur la terre, et qui ne font rien de bien : vous
« vous en repentiriez. Payez avec soin à tous les fer-
« miers du gouvernement les impôts qui vous sont
« demandés, afin que vos biens soient respectés et que

« vous et vos familles soyez en sureté dans votre pa- « trie. Son excellence le général en chef, le grand, le « commandant des armées, est convenu avec nous de « n'inquiéter personne à l'occasion de l'islamisme et « de ne pas nous empêcher d'observer ses lois. Il veut « faire cesser l'injustice qui pèse sur tout le peuple, « diminuer les impôts et abolir les avanies que la ty- « rannie avait créées. Ne mettez pas votre espérance « dans Ibrahim et Mourad, et revenez à votre Seigneur, P. 39.
« le maître des royaumes, le créateur des hommes ses « esclaves. Son prophète et son envoyé très-honoré a « dit : La sédition est endormie; que Dieu maudisse « celui qui la réveillera parmi les peuples.

« Celui qui prie pour vous, le pauvre Seïd Khalil el- « bekri, chef des chérifs.

« Celui qui prie pour vous, Abdoullah el-cherkawi « (que Dieu lui pardonne). »

(Suivent les autres signatures.)

Le général en chef, après avoir expulsé de l'Égypte Ibrahim-bey et Békir-pacha, revint au Caire dans le mois de safer; il fit venir en sa présence le consul Charles (6) P. 40.
et lui ordonna de se rendre auprès de Mourad-bey dans le Saïd, de l'engager à se soumettre et à devenir un membre de la république française, et de lui dire qu'à cette condition le gouvernement de la ville de Djerdjè et de la province du Saïd lui serait donné; que ce serait le moyen d'assurer son propre repos, et de rendre la tranquillité au pays et à ses habitants. En conséquence, le consul se transporta auprès de

Mourad pour lui proposer ces conditions. Il en fut accueilli avec beaucoup de bienveillance et d'amitié, car il était établi depuis longtemps au Caire, où il s'était fait aimer de tous les beys, et particulièrement de Mourad qui lui avait confié une certaine somme d'argent. Interrogé par Mourad sur les nouvelles du Caire, il lui apprit tous les changements que Bonaparte avait faits dans l'administration de l'Égypte, puis il ajouta : « Le général en chef m'a envoyé près de toi dans l'in« tention d'établir des liens d'amitié et de bonne har« monie, et pour t'engager à épargner le sang des « peuples et à rendre la tranquillité à ces contrées. » — « Retourne, répondit Mourad-bey, auprès du gé« néral en chef; dis-lui de rassembler ses troupes et « de rentrer dans Alexandrie. Je lui paierai dix mille « bourses pour la dépense de son armée. Il ménagera « de cette manière la vie de ses soldats et m'évitera « la peine de le combattre. » Le consul revint au Caire et rendit compte de la réponse de Mourad-bey. Bonaparte en fut courroucé, et ordonna sur-le-champ au général Desaix, désigné pour le commandement du Saïd, de partir avec des troupes et d'aller le combattre. En conséquence, Desaix prit quatre mille hommes et se dirigea vers le Saïd.

Revenons maintenant sur nos pas. Nous avons dit
P. 41. que le général en chef Bonaparte, aussitôt son arrivée en Égypte, avait fait débarquer ses troupes sur la plage d'Alexandrie. Calculant que, si la victoire ne favorisait pas ses armes en Égypte, il aurait besoin de ses vaisseaux

pour se rembarquer, il avait ordonné au commandant de la flotte de rester dans le canal et de protéger les fortifications de cette ville, quand il en serait maître; mais il lui avait recommandé de ne pas mouiller dans le port, de se tenir sous voiles et de courir des bordées devant la ville. Lorsque ensuite il se fut emparé du Caire, il expédia un courrier à l'amiral pour lui ordonner de partir. Ce courrier mourut, dit-on, en route; il en envoya un second, qui fut arrêté par les Arabes et ne parvint pas non plus à sa destination. Cependant l'amiral avait jeté l'ancre dans la rade d'Aboukir et s'y croyait en sûreté. Sa flotte se composait de vingt-trois vaisseaux de haut-bord, parmi lesquels il en était un fameux, nommé *la Moitié-du-Monde,* armé de cent huit pièces de canon, et portant mille hommes d'équipage. Ce vaisseau contenait en outre des approvisionnements et des richesses précieuses, que les Français avaient pris dans les pays dont ils avaient fait la conquête, ainsi que nous l'avons rapporté.

La flotte était donc mouillée dans la rade d'Aboukir, sans avoir la précaution de se tenir sur ses gardes, lorsque des vaisseaux anglais vinrent fondre sur elle à l'improviste, et se mirent à la canonner et à lui lancer des bombes. Les Français eurent à soutenir pendant un jour et une nuit un terrible combat. Enfin, quatre grands bâtiments de cette flotte formidable, parmi lesquels se trouvait le fameux vaisseau, cette forteresse redoutable, nommé *la Moitié-du-Monde,* devinrent la proie

des flammes, et ne cessèrent de brûler pendant quatre jours. Les hommes qui les montaient perdirent la vie, ainsi que l'amiral dont les mauvaises dispositions
P. 42. avaient causé la perte de tant de monde. Les Anglais s'emparèrent ensuite de la plupart des vaisseaux français, et en firent prisonniers les équipages. Mais presque tous étaient morts par les boulets et les bombes.

Quand la triste nouvelle de cet épouvantable malheur parvint au général en chef Bonaparte, il en fut atterré; il frappa des mains, et battit la terre avec ses pieds; la prunelle de ses yeux devint rouge, et, dans sa colère contre cet amiral désobéissant et insubordonné, il dit que la mort qui venait de le frapper était une punition du ciel. « O malheur! s'écrièrent « alors les Français; voilà nos espérances renversées; « nos braves marins ont péri. Les richesses et le sort « heureux que nous promettaient nos victoires sont « anéantis. Nous sommes privés désormais de secours, « et tout espoir de revoir la patrie nous est ravi. « Quelle joie pour nos ennemis et pour ceux qui nous « portent envie! Les musulmans vont nous regarder « comme une proie qu'ils chercheront à saisir, et les « inimitiés auxquelles nous sommes en butte vont en« core s'accroître. »

La bataille d'Aboukir fut en effet l'époque où la fortune des Français changea, et le commencement de leurs revers. Ils se trouvaient dans l'impossibilité de recevoir des renforts, et les musulmans leur témoignaient toujours de l'éloignement. Aussi, quoiqu'ils

fussent maîtres de l'Égypte, regardaient-ils leur perte comme certaine. Forcés par la nécessité, ils employèrent une infinité de ruses et tentèrent tous les moyens possibles pour se maintenir. C'est ainsi qu'ils proclamèrent leur admiration pour l'islamisme et renièrent la religion chrétienne; qu'ils feignirent d'accorder la liberté au peuple égyptien, et assurèrent qu'ils étaient les alliés du gouvernement ottoman, et n'étaient entrés en Égypte qu'avec sa permission. Ils prétendaient avoir pour les musulmans les meilleures intentions et les sentiments les plus purs, aimer leur religion et ne désirer que leur bonheur. Ils étaient très-sociables, doués d'une tolérance extraordinaire, et préférables, pour leur conduite, à toutes les autres nations. Ils pardonnaient facilement à leurs ennemis; se montraient patients et indulgents, observaient la justice, faisaient de bons règlements et possédaient de bonnes lois.

Cependant, malgré tous leurs efforts, ils ne pouvaient faire pénétrer la confiance dans les cœurs. P. 43.
Les musulmans cachaient intérieurement leur haine contre eux, formaient des vœux pour leur perte et leur malheur, et, par leur conduite, inspiraient des craintes au général en chef. Alors il commença à feindre la bonté et la douceur afin de s'attirer l'affection des habitants et d'atteindre le but de ses désirs. Ce fameux général était un être extraordinaire, un véritable lion, un des héros les plus célèbres; il avait la sagesse en partage et connaissait toutes les ruses de ce monde.

RELATION DE CE QUE FIT LE GÉNÉRAL EN CHEF À L'ÉPOQUE DU DÉBORDEMENT DU NIL.

Peu de temps après l'entrée des Français dans la ville du Caire, la crue du Nil bienfaisant ayant eu lieu, le général en chef appela près de sa personne les oulémas du divan, leur demanda quels étaient les usages observés en cette occasion et en fit prendre note. Il ordonna ensuite de faire sortir les troupes hors de la ville, et de les mettre en ligne suivant leur rang; puis il sortit à cheval de sa demeure, située sur la place de Iezbéquïè, escorté des aïans de la ville, des oulémas, des chefs et des négociants chrétiens et musulmans, qu'il avait mandés chez lui. Les habitants du Caire, de quelque nation qu'ils fussent, se portèrent également hors de la ville, et formèrent un cortége magnifique et une foule innombrable dont le souvenir se perpétuera de siècle en siècle. Le général en chef fit distribuer beaucoup d'argent dans cette journée. Des salves d'artillerie furent tirées au grand château et de tous côtés. Dans la nuit, on fit un superbe feu d'artifice et tel qu'on n'en avait jamais vu
P. 44. de pareil. Une amnistie générale avait été accordée à l'occasion de cette fête; tout le monde, hommes et femmes, purent sortir et y assister sans empêchement. Enfin, le général en chef donna un grand festin où furent invités tous les aïans, les oulémas, les membres du divan, ainsi que les généraux, les officiers et les chefs de quartiers de la ville. Les habitants du

Caire furent dans l'admiration de ces brillantes réjouissances et de tout ce qui venait d'avoir lieu.

RELATION DE CE QUE FIT LE GÉNÉRAL EN CHEF À L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU PROPHÈTE, LE 12 DE REBI UL-EWEL DE L'ANNÉE 1213.

Le 12 de rebi ul-ewel, après la prise du Caire par les Français, arriva l'anniversaire de la naissance du prophète Mahomet. Le général Bonaparte en célébra la fête avec une grande pompe, sur la place de Iezbéquïè, suivant l'usage observé par les habitants du Caire. Ce fut une nuit mémorable; toutes les troupes qui se trouvaient dans la ville furent rangées en ligne avec leurs tambours et leurs instruments de musique; on ordonna de tirer un feu d'artifice magnifique, et de faire de nombreuses décharges d'artillerie. Il y eut à cette fête superbe un concours immense de monde. Le général en chef assista au festin qui fut donné dans l'hôtel du cheïkh Khalil el-bekri, dont la famille avait le privilége de présider à cette solennité. Les généraux et les officiers, les oulémas, les aïans et les membres du divan y furent également invités. Bonaparte conféra ensuite au cheïkh Khalil el-bekri, la dignité de nakib el-achraf (7), à la place de l'honorable Seïd Omar, qui avait fui en Syrie avec les Mamlouks. Le cheïkh Khalil el-bekri était attaché à la république française, et pour cette raison les Mamlouks le haïssaient.

P. 45. RÉCIT DE LA FÊTE QUE DONNA LE GÉNÉRAL EN CHEF EN L'HONNEUR DE LA RÉPUBLIQUE, DANS LE MOIS DE REBI UL-SANI DE L'ANNÉE 1213.

Au commencement du mois de rebi ul-sani, les Français firent une grande fête en l'honneur de la république. Voici comment ils la célébrèrent. Ils fabriquèrent une longue colonne toute dorée, y peignirent le portrait de leur sultan et de sa femme qu'ils avaient tués dans Paris, et la dressèrent sur la place de Iezbéquïè. Ils posèrent ensuite, depuis la colonne jusqu'au bord de la place, des planches peintes de trois couleurs, sur lesquelles ils représentèrent les combats qui avaient eu lieu à Embabè, et la prise du Caire. On y voyait des guerriers des deux partis, le portrait d'Eyoub-bey, tué dans la bataille d'Embabè, et ceux des beys qui avaient péri; on avait également représenté la fuite des Mamlouks, et tout ce qui s'était passé dans cette bataille. Les Français disaient que cette colonne était l'arbre de la liberté; mais les Égyptiens répondaient que c'était plutôt le pieu avec lequel ils étaient empalés, et la marque de la conquête de leur pays. Elle resta dressée pendant dix mois environ, et lorsqu'on l'enleva les Égyptiens en éprouvèrent une grande joie. Les Français étaient dans l'usage de célébrer cette fête, chaque année, partout où ils se trouvaient.

RÉCIT DE CE QUI ARRIVA AU CHEF DE LA CARAVANE SORTIE DU CAIRE AVANT L'ENTRÉE DES FRANÇAIS EN ÉGYPTE.

La noble caravane des pèlerins était partie du Caire dans l'année 1212. Son commandant, Salih-bey, à son retour de la visite des lieux saints, apprit en route l'entrée des Français en Égypte et la retraite P. 46.
des Mamlouks. Il versa des larmes sur la ruine de sa patrie, la dispersion de ses amis, la perte de ses biens et la captivité de sa famille, et fut plongé dans une mer de pensées sinistres. Stupéfait d'un tel malheur, accablé de désespoir, il craignait de rentrer au Caire, et ne savait quel parti prendre. Il tint pourtant avec ses amis et ses compagnons un conseil, dans lequel il résolut de se diriger vers Jérusalem avec le chameau sacré (8). Ensuite il continua de marcher jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans cette ville, toujours irrésolu sur le parti qu'il avait à suivre.

Lorsque les habitants le virent arriver, ils se mirent à l'insulter : « Que Dieu vous maudisse, dirent-ils, « ô infâmes, ô les plus grands des oppresseurs ! Vous « avez livré la ville de l'islamisme à ces vils Français. « Vous avez fui devant les infidèles, et maintenant « vous venez pour ruiner notre pays. » Salih-bey, à ces insultes pleines de fiel et dictées par la colère, sentit des feux s'allumer dans son cœur. Absorbé par la douleur, et semblable à un homme dans l'ivresse, il alla descendre dans la demeure préparée pour lui.

Il y tomba malade de désespoir, et, après quelques jours, il se cacha dans son tombeau.

Ibrahim-bey et ceux qui l'accompagnaient reçurent le même accueil lorsqu'ils arrivèrent en Syrie, et eurent aussi à essuyer des habitants de cette contrée les injures les plus grossières. Ils venaient, dans leur traversée du désert, d'éprouver des peines et des fatigues inouïes, et avaient été réduits aux extrémités les plus humiliantes. Ils furent de nouveau accablés de honte et de mépris, et en butte à des reproches qu'ils ne méritaient pas. Les Syriens ignoraient combien les Mamlouks avaient souffert dans les combats qu'ils avaient livrés aux infidèles; ils croyaient qu'ils avaient fui de
P. 47. l'Égypte sans tourner le fer de leurs lances contre l'ennemi, et n'avaient aucune nouvelle de ce qui leur était arrivé avec ces valeureux Français.

Tels sont les événements relatifs aux Mamlouks en Syrie. Revenons maintenant à ce qui arriva au fameux général en chef.

Les Français, quoique établis depuis long-temps en Égypte, voyaient que les musulmans conservaient toujours dans leurs cœurs des sentiments hostiles contre eux; ils ne pouvaient éprouver aucune tranquillité, et craignaient de confier leurs lettres aux courriers piétons, qui étaient des Égyptiens. En conséquence, le général en chef ordonna de ne plus employer ces piétons entre le Caire et les ports de mer, et on se servit, pour le transport des lettres, de bateaux sur lesquels on plaça des soldats. Cette précaution parut

nécessaire, parce que les bateaux, appartenant à des gens du pays, étaient conduits par des marins arabes. Mais, comme les habitants des provinces qu'il fallait traverser étaient mal intentionnés contre les Français et cherchaient à leur nuire, on perdait, pendant le trajet, beaucoup de soldats et de voyageurs qui se rendaient aux villes de la côte. Le général en chef fut obligé de renoncer aux bateaux et de se servir de nouveau des piétons, suivant l'usage du pays.

Nous avons déjà rapporté que, lorsque Bonaparte se fut emparé de la ville d'Alexandrie, il confirma Seïd Mouhammed Kérim dans la place d'administrateur de la ville, qu'il occupait du temps de Mourad-bey. A l'époque où nous sommes parvenus de cette histoire, il tomba entre les mains du général en chef des lettres de ce Seïd Mouhammed Kérim, adressées à Mourad-bey, pour l'engager avec instance à venir à Alexandrie, avec la promesse de lui livrer la ville. Bonaparte se fit traduire ces lettres, et, ayant compris ce qu'elles renfermaient, il adressa sur-le-champ au commandant d'Alexandrie l'ordre de se saisir de Seïd Mouhammed Kérim et de le lui envoyer. Lorsque le bey fut en sa présence, il l'interrogea au sujet de ses lettres. Seïd Mouhammed nia les avoir écrites; mais, P. 48.
lorsqu'elles lui furent présentées, il resta confondu et ne sut que répondre. Bonaparte alors ordonna de le conduire auprès du cheïkh el-beled. Lorsque son procès fut terminé, les oulémas et les aïans vinrent solliciter sa grâce : Bonaparte leur répondit que son affaire

avait été portée devant la justice, et qu'il avait été condamné à mort. Ils lui offrirent cinquante bourses dans l'espoir de le tirer d'affaire, mais le général en chef les refusa, et leur dit que les lois françaises ne permettaient pas de racheter le crime avec de l'argent; que personne, pas même le général en chef, ne pouvait le sauver, et que lorsque quelqu'un avait été condamné par les lois à la peine de mort il fallait absolument qu'il subît sa peine. Il leur montra ensuite les lettres de Seïd Mouhammed Kérim, et, l'ayant fait venir, lui demanda s'il reconnaissait son écriture. « Oui, » répondit-il. Alors le général le fit ramener en prison, et, lorsque les oulémas se furent retirés, il ordonna de le conduire dans la plaine de Ramla et de le fusiller. En se rendant au lieu du supplice, ce malheureux criait : « O peuple « de Mahomet! aujourd'hui c'est moi qui meurs, de- « main ce sera vous! » Son exécution causa un grand chagrin aux Égyptiens, et, depuis lors, leurs cœurs furent glacés d'effroi.

Les Anglais avaient fermé l'entrée du canal d'Alexandrie, après avoir pris la flotte des Français, et les tenaient bloqués en Égypte. L'amiral anglais ayant expédié à son souverain la nouvelle de cette victoire, elle fit éclater en Angleterre des transports de joie. Les autres gouvernements de l'Europe s'en réjouirent également, et excitèrent leurs sujets à faire la guerre aux Français. Leur haine venait de ce que la république française, après les avoir vaincus et subjugués, les avait dépouillés de leurs richesses, et s'était em-

parée de villes et de châteaux forts qui leur appartenaient. Ces succès étaient dus au courage du général P. 49. des Français, de celui qui faisait flotter partout leur drapeau, le héros brillant, le prince de leur armée, Bonaparte. Ce lion victorieux avait laissé toute l'Europe frappée d'épouvante; sa terreur augmenta encore quand elle apprit qu'il venait de conquérir l'Égypte. Mais lorsque l'on sut que les Anglais s'étaient emparés de la flotte des Français et les tenaient enfermés en Égypte, les rois d'Europe reprirent courage et crurent qu'ils allaient atteindre le but de leurs désirs. En conséquence, ils résolurent de chasser les troupes françaises laissées dans leur pays. L'empereur d'Allemagne leur déclara la guerre, et entraîna avec lui le roi de Prusse. Les gouvernements d'Italie se levèrent également, ainsi que Rome la Grande. Nous reviendrons dans un autre endroit sur ces événements.

On a vu précédemment que, lorsque les Français s'étaient emparés de Malte, ils y avaient laissé six mille hommes de leurs troupes et avaient pris un pareil nombre de Maltais, qu'ils avaient emmenés avec eux. Vers l'époque où l'Europe se souleva de nouveau contre la France, les Anglais se dirigèrent sur le canal de Malte, et assiégèrent la ville avec la plus grande activité. Bientôt les Français, pressés par la famine, et regardant leur perte comme certaine, livrèrent la ville par capitulation. Cette conquête fortifia le parti des Anglais et augmenta leurs ressources, car Malte est située dans le voisinage d'Alexandrie.

RÉCIT DE CE QUI ARRIVA DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

Lorsque la nouvelle de la prise de l'Égypte se fut répandue dans les pays soumis à l'islamisme, les Turcs se soulevèrent pour aller combattre les Français. « O zèle de la religion ! s'écriaient-ils, ô nous, vrais « croyants, qui en sommes le soutien ! marchons. » La
P. 50. Sublime Porte excitait cet enthousiasme et engageait le peuple à se rendre en Égypte, pour la délivrer des mains des infidèles. Elle adressa en outre à tous les pachas et gouverneurs l'ordre de voler à la défense de la religion de Mahomet, et le sultan nomma Ahmed-pacha el-Djezzar généralissime des troupes destinées à faire la guerre aux Français.

Bonaparte, ayant appris les préparatifs du gouvernement turc pour reconquérir l'Égypte, prit de son côté le parti d'écrire à Djezzar. En conséquence il fit appeler un commissaire des guerres, et l'envoya à Damiette pour s'embarquer et aller à Saint-Jean-d'Acre. Voici la lettre qu'il adressa au pacha. Après les compliments d'usage : « Vous savez qu'une sincère ami« tié unit, depuis longues années, la France avec le « gouvernement ottoman. Vous n'ignorez pas non plus « que nous sommes ennemis des Anglais ; qu'ils se sont « emparés des villes que nous possédions dans les « Indes, et nous ont forcés, par cet acte d'hostilité, « à venir en Égypte. Mais c'est avec le consente« ment et la permission du gouvernement ottoman. « Notre but est d'anéantir la race des Mamlouks,

« rebelles à la Sublime Porte, et, après avoir ex-« terminé ces tyrans, délivré le pays des mains de « cette troupe scélérate et rétabli le bon ordre, nous « marcherons vers les contrées de l'Inde, pour re-« prendre nos villes et nos possessions aux Anglais. « Nous travaillons déjà à détruire cette milice sédi-« tieuse. Nous ne sommes venus d'ailleurs que pour « protéger les musulmans et faire respecter les lois « de leur religion. Nous enverrons au temple sacré « le chameau du noble pèlerinage. La monnaie sera « frappée et la prière récitée toujours au nom de sa « hautesse, notre ami le sultan Sélim, pour qui « nous faisons des vœux de bonheur et de gloire. En « conséquence, nous vous écrivons cette lettre afin P. 51.
« que vous sachiez de nous le véritable motif de notre « arrivée en Égypte. Soyez donc dans la plus complète « sûreté et la plus grande sécurité sur ce qui peut ar-« river de notre part. Ouvrez vos ports, laissez cir-« culer les négociants, pour le bien du pays et le repos « des sujets. Salut. »

Le commissaire chargé de porter cette lettre, nommé Beauvoisin, se rendit du Caire à Damiette, où il s'embarqua sur un bâtiment appartenant à Djezzar et retenu dans le port. Il prit avec lui un drogman et deux négociants de Saint-Jean-d'Acre. A son arrivée dans cette ville, il écrivit un billet à Djezzar, pour lui annoncer qu'il venait de la part du général en chef Bonaparte. Le capitaine du bâtiment se rendit à terre, et s'étant présenté devant Djezzar, ce pacha lui

demanda des nouvelles de l'Égypte, et par quel moyen il avait pu se sauver de Damiette. « Les Français, lui « répondit-il, m'ont laissé partir, et ont envoyé avec « moi un commissaire, actuellement à bord de mon « bâtiment, porteur d'une lettre de la part de leur « général en chef. » Puis il lui remit le billet de Beauvoisin. Djezzar, ayant compris les paroles qu'il renfermait, entra dans une violente colère. « Retourne, « dit-il au capitaine, vers cet infidèle, et fais-le partir. « S'il ne quitte pas sur-le-champ ce pays, je le fais je« ter dans le feu. » Il lui demanda ensuite s'il était venu quelqu'un avec lui. « Personne, lui dit le capitaine, si « ce n'est le drogman du commissaire et deux négo« ciants chrétiens arabes. » — « Eh bien! dit Djezzar, « fais-les débarquer avec leurs marchandises. » Le capitaine retourna à son bord, et après avoir instruit le commissaire de la réponse de Djezzar, il lui procura
P. 52. un petit bâtiment qui le ramena aussitôt à Damiette. Pour les négociants, ils furent arrêtés par ordre du pacha.

Il existait, entre Djezzar et la France, une inimitié ancienne et une haine profonde à l'occasion d'un consul que le pacha avait renvoyé de Saint-Jean-d'Acre. C'était là le motif qui empêchait ce dernier d'accepter aucun arrangement avec les Français.

Djezzar-pacha s'occupa d'écrire dans toutes les provinces de l'Égypte, pour engager les habitants à se soulever contre les Français. Les Mamlouks venus en Syrie écrivirent dans le même but aux fellahs et

aux Arabes, et les excitèrent à la révolte. Ces lettres déterminèrent les Égyptiens à manifester leurs sentiments de haine et de rébellion, et les quatre provinces, celles du midi, du nord, du couchant et du levant, s'insurgèrent contre les Français. Il y eut alors tous les jours des combats entre les habitants et les généraux des quatre provinces. Les villes furent incendiées et un grand nombre de fellahs et d'Arabes périrent.

Le commissaire dont nous avons parlé, étant revenu à Damiette, se rendit aussitôt au Caire et instruisit le général en chef du résultat de sa mission près de Djezzar. Bonaparte en fut très-irrité, et de ce moment il se mit à faire les préparatifs d'une expédition, et à se procurer tout ce qu'elle exigeait.

A cette époque, les habitants de Mansoura, où, comme nous l'avons rapporté, plus de cent trente soldats avaient été placés, commencèrent à tenir conseil entre eux pour les exterminer. Cette ville étant éloignée du Caire, son district étendu, et les Arabes qui l'habitent fort nombreux, il s'y tient, le jeudi de chaque se- P. 53.
maine, un marché où se rassemble beaucoup de monde pour vendre et acheter. Un de ces jours de marché, les habitants de la ville fondirent à l'improviste sur les soldats français. Le combat s'engagea aussitôt : les Français, se voyant serrés de près et au moment de manquer de poudre, sortirent de leurs retranchements et entrèrent dans un bateau, au milieu de la foule qui les assaillait de toute part. C'était l'époque de la crue du Nil, et, cette circonstance empêchant les Français

de faire avancer le bateau, ils furent obligés de revenir sur le rivage, et formèrent le projet de gagner le Caire par terre : mais les Arabes ne leur en laissèrent pas le moyen, et, les attaquant sans relâche, ils les firent hériter du néant. Les Français combattirent avec courage, et se défendirent jusqu'à ce qu'ils fussent massacrés jusqu'au dernier; de manière qu'il ne resta d'eux aucune trace. Cependant cette nouvelle parvint au général en chef, et le mit dans une violente colère. Il ordonna au général Dugua de marcher sur Mansoura, de la réduire en cendres et d'en passer tous les habitants au fil de l'épée. En conséquence, ce général partit avec trois mille soldats. Quand les habitants de Mansoura eurent connaissance de sa marche, ils prirent presque tous la fuite, et, au moment de son arrivée, le général Dugua trouva la ville déserte. Quelques hommes seulement étaient restés et vinrent au-devant de lui, pour implorer son pardon. Ils dirent que les habitants de Mansoura n'étaient pas les auteurs du meurtre des soldats; que c'étaient les fellahs et les Arabes des environs, venus en grand nombre au marché; et que, pour eux, ayant reconnu l'impossibilité de s'opposer à ces méchants, ils avaient pris la fuite par crainte des Français. Le général Dugua, après les
P. 54. avoir entendus, agréa leurs excuses et voulut bien ne pas détruire la ville : il leur ordonna d'y rentrer, de se soumettre et d'obéir. Ayant ensuite assemblé un divan, il leur adressa ces paroles : « J'avais ordre, de la « part du général en chef, de brûler cette ville et de

« faire périr tous ceux qui s'y trouveraient, mais je « veux bien accepter vos excuses et vous pardonner « votre faute. Cependant, comme vous n'avez pas fait « connaître, avant l'exécution de cet attentat, ce que » vous saviez de la véritable disposition des fellahs, « quoique les mauvais sentiments et l'obstination qui « les animaient vous fussent bien connus, vous payerez, « pour éviter la punition de votre faute, et comme rachat « de votre sang, la somme de quatre mille bourses. » Les habitants de Mansoura acceptèrent cette condition, et en peu de temps apportèrent la somme demandée. Le général Dugua ayant envoyé au général en chef un rapport sur la manière dont il avait terminé cette affaire, en reçut une réponse dans laquelle il lui était ordonné de faire arborer le pavillon français sur tous les minarets de ces cantons, et de brûler sur-le-champ les pays qui ne se conformeraient pas à cette injonction.

Nous avons déjà rapporté comment le général en chef, après être entré au Caire et en avoir réglé les affaires, avait nommé des généraux gouverneurs des provinces, et avait envoyé à Damiette le général Vial : ce général, guerrier courageux et en même temps fin et rusé, après s'être établi dans la ville, appela près de lui sept des principaux négociants, et les chargea de l'administration de la ville et de la province. Il pourvut aussi aux places d'aga des janissaires, de gouverneur de la ville, de douanier, et rétablit l'ordre qui existait anciennement. Il fit venir

ensuite le cheïkh du village de Chouara, situé près de Damiette, le fit revêtir d'une pelisse et lui donna un
P. 55. sabre. Il manda également le cheïkh du district de Menzalè, appelé le cheïkh Hassan le Boiteux, auquel il fit cadeau d'un sabre doré. Ce cheïkh avait une grande influence sur les habitants de cette contrée, et sa conduite leur servait de règle. Au moment où le général Vial venait de le confirmer dans sa place, il reçut des lettres d'Ahmed-Djezzar-pacha et d'Ibrahim-bey, par lesquelles ils l'engageaient à ne point recevoir les Français dans son district, à exciter contre eux les habitants du pays, et à combattre pour la foi en faisant la guerre aux infidèles. Le pacha et Ibrahim lui promettaient dans ces lettres de venir bientôt le rejoindre avec une nombreuse armée. Dès lors le cheïkh ne cacha plus ses perfides projets contre les Français; il fit soulever les habitants des villages situés autour de lui, et résolut avec eux de se réunir dans le village de Chouara, près de Damiette, et de tomber sur les Français pendant la nuit. Les Arabes communiquèrent leur projet aux habitants de Damiette, et s'entendirent avec eux pour l'exécuter. En effet, au mois de rebi ul-sani, ils vinrent fondre sur la ville pendant la nuit, et attaquèrent, avec un tumulte et un vacarme affreux, les Français qui demeuraient dans des okkals, sur le bord du Nil. « Aujourd'hui, criaient-ils, est le jour de combattre les « infidèles et les chrétiens attachés à leur parti! Aujourd'hui nous ferons triompher la religion, et nous exterminerons ces maudits de Dieu! » Les troupes françaises

se réveillèrent aussitôt, et, après s'être préparées pour le combat, elles allèrent à la rencontre des Arabes et se rangèrent en bataille. Faisant ensuite usage des armes à feu et de leurs épées, elles les empêchèrent de pénétrer dans les okkals et les firent hériter du néant. Quelle nuit affreuse! Quel feu brillant! Honneur aux P. 56.
braves Français! Grand Dieu! avec quel courage ils combattirent! Les Arabes étaient deux fois plus nombreux, pourtant ils furent défaits complétement, éprouvèrent une perte considérable, et, forcés d'évacuer la ville avant le lever du soleil, se retirèrent dans l'intérieur des terres, et retournèrent au village de Chouara, dans le plus grand désordre et pleins d'effroi.

Le lendemain matin, les habitants de Gourba, petit village situé auprès du canal de la mer salée, ayant entendu dire que les musulmans, après avoir attaqué Damiette, avaient exterminé entièrement les infidèles et tué tous les chrétiens du pays, dont il ne restait plus même un seul, fondirent sur cinq Français établis dans leur village et les massacrèrent, ainsi que trois autres qui arrivaient en ce moment sur un bateau. Ils attaquèrent ensuite le fort où se trouvaient vingt soldats. Mais ceux-ci, ayant fermé les portes, repoussèrent les assaillants à coups de fusil. Au milieu de la journée, les véritables nouvelles arrivèrent; on sut que les musulmans avaient été vaincus et que les Français étaient toujours à Damiette. Les habitants de Gourba se repentirent alors de leur action, et, craignant pour leurs femmes et leurs enfants, ils rassem-

blèrent aussitôt tout ce qu'ils possédaient, s'embarquèrent avec leurs familles, et prirent la fuite en se dirigeant vers Saint-Jean-d'Acre.

Lorsque l'on eut connaissance à Damiette de ce qui venait de se passer à Gourba, le général Vial monta à cheval et se rendit à ce village; mais il n'y rencontra plus aucun habitant, et, après avoir enlevé tout ce qu'il trouva, il y fit mettre le feu et revint à Damiette. Les Français commencèrent ensuite à construire dans cet endroit un fort pour leurs troupes.

P. 57. Le général Vial, à son retour de cette excursion, apprit que les habitants des villages environnants continuaient de se rassembler à Chouara. Il prit alors la résolution de marcher contre eux et fit mettre les malades et les blessés sur des bateaux, de peur qu'ils ne fussent maltraités par les musulmans de la ville, et qu'il n'arrivât quelque événement fâcheux pendant son absence. Aussitôt que les chrétiens du pays apprirent que les troupes françaises allaient évacuer la ville, ils se rendirent auprès du général Vial et lui adressèrent ces paroles : « Il ne te convient pas, général, de partir et « de nous laisser au pouvoir des méchants musulmans. « Nous les avons souvent entendus dire qu'il fallait tuer « les chrétiens du pays avant les Français, parce qu'ils « étaient unis avec eux. » Le général Vial, voyant leur frayeur et le danger qu'ils couraient, renonça à son projet d'expédition, et prit le parti d'écrire au général Dugua, gouverneur de la ville de Mansoura, pour lui demander du secours. Celui-ci lui envoya un renfort

de cent cinquante hommes, et dès qu'ils furent arrivés le général Vial se rendit avec eux au village de Chouara, après avoir laissé ses troupes à Damiette. Aussitôt qu'il parut, les Arabes prirent la fuite; le village fut livré aux flammes, et ceux que les Français y trouvèrent encore furent passés par les armes. Le général Vial revint ensuite à Damiette, joyeux de ses succès et plus puissant. Il fit faire de grandes réjouissances, arbora le drapeau signe de la victoire, et abaissa celui des Ottomans qu'il avait laissé flotter, d'après les ordres du général en chef de respecter le pavillon de la Sublime Porte partout où les Français le trouveraient.

Peu de temps après, le général Dugua vint à Damiette, pour s'entendre avec le général Vial au sujet de la prise de l'île et de la ville de Menzalè. Il retourna ensuite à Mansoura, et de là, se dirigeant avec P. 58.
des troupes vers la petite mer (9), se rendit à Menzalè. Les Arabes de cette province marchèrent contre lui et le rencontrèrent dans un endroit nommé Djumla. Leur nombre était considérable, et ils avaient en outre un fort détachement de cavalerie. Le vaillant et formidable général français les attaqua cependant, en tua un grand nombre et dispersa le reste. Il incendia le village de Djumla et marcha ensuite sur Menzalè. A l'approche des Français, le cheïkh du pays, Haçan le Boiteux, saisi d'épouvante, prit aussitôt la fuite et alla se réfugier en Syrie. Les habitants vinrent alors au-devant du général Dugua faire leur soumission, et lui apprirent la fuite du cheïkh. Le général leur

fit grâce, demanda le frère de Haçan le Boiteux et l'établit cheïkh de la contrée. Il s'empara ensuite des embarcations avec lesquelles les Arabes traversaient la petite mer pour se rendre à Damiette, et les envoya à cette ville. Il y en avait au moins cinq mille. Elles devaient servir à transporter les troupes de Djezzar qu'Haçan le Boiteux attendait et qu'il devait conduire à Damiette. Depuis lors les Français n'eurent plus d'inquiétude du côté de la province de Menzalè. Quelques jours après, le général Dugua revint à Mansoura, et battit, chemin faisant, une grande quantité d'Arabes qui avaient voulu se mesurer avec lui, et étaient venus pour lui fermer le chemin. Après cette expédition, les provinces de Menzalè et de Damiette restèrent soumises aux Français; mais les habitants n'en conservèrent pas moins des sentiments d'inimitié dans leurs cœurs.

Nous avons déjà rapporté que, dans la répartition des gouvernements des provinces égyptiennes entre
P. 59. les généraux français, le général en chef avait conféré celui de la province de Kaloubïè au général Murat, guerrier plein de courage et d'audace au jour du combat. Cette province était la plus difficile de toutes à soumettre, à cause du grand nombre d'Arabes rebelles et pleins d'orgueil qu'elle renfermait et de la vaste étendue de ses plaines et de ses vallons. Cependant ce valeureux général, après avoir livré un grand nombre de combats, tué beaucoup d'Arabes, anéanti des tribus nombreuses et incendié une infinité de villes, réduisit

le pays à son obéissance. Le cheïkh de cette province, nommé le cheïkh Chewarèbi, pouvait rassembler un grand nombre de troupes, et la ville où il demeurait, peuplée de gens courageux, était à une journée de distance du Caire. Il fut obligé de courber la tête, et de se soumettre bon gré mal gré aux Français. Le général Murat, après s'être emparé de cette province, fit saisir les biens appartenant au gouvernement et au sultan, et retourna au Caire victorieux et couvert de gloire.

Le général Lannes, gouverneur de la province de Menoufîè et des districts de l'ouest, s'étant rendu à Menouf, y fixa sa résidence. Il leva des contributions dans la ville, les villages et les montagnes, et dispersa ses troupes dans le pays. Les habitants de cette contrée, les plus doux et les plus faciles à gouverner de toute l'Égypte, en même temps les meilleurs et les plus beaux, se soumirent à son obéissance; il n'eut donc que très-peu de combats à livrer. D'ailleurs la plupart des Égyptiens, redoutant la valeur des Français, sentaient dans les combats leurs cœurs trembler devant eux.

Cependant les Français, ayant vu brûler leur flotte, P. 60.
après leur entrée en Égypte, avaient perdu tout espoir de secours. Ils remarquaient en outre l'aversion des habitants à leur égard et la haine qu'ils leur portaient, et poussaient du fond du cœur de longs soupirs de désespoir; mais, lorsqu'ils se précipitaient sur les ennemis, jamais leur grand nombre ne les effrayait; ils combattaient d'après les règles savantes de la tactique

et affrontaient la mort avec des cœurs de rocher, sans craindre en rien le fatal moment. Le général Lannes séjourna longtemps dans la province de Menouf, et, après avoir recueilli les biens du gouvernement, établi l'ordre et la tranquillité parmi les habitants, il mit un lieutenant à sa place et revint au Caire, victorieux et couvert de gloire.

Le général Desaix, comme nous l'avons déjà dit, avait reçu de Bonaparte le gouvernement de la province du Saïd, et choisi un corps de troupes pour aller combattre Mourad-bey. Nous avons également parlé de la mission du consul Charles auprès de ce bey, retiré dans le Saïd, pour lui faire des propositions de la part du général en chef, et nous avons rapporté la réponse qu'il fit au consul, réponse d'après laquelle Bonaparte avait ordonné au général Desaix de partir avec quatre mille hommes. Mourad-bey, de son côté, avait rassemblé auprès de lui à Minïè, éloignée de trois journées du Caire, une armée de vingt mille hommes au moins, composée d'Hawares, de paysans et d'Arabes. Il se trouvait aussi dans le Saïd plusieurs Mamlouks qui avaient fui du Caire; ils se réunirent à lui, ainsi que Haçan-bey el-djerdawi et Osman-bey, tous deux Mamlouks d'Ali-bey le Grand, et chassés précédemment par les autres Mam-
P. 61. louks. Lorsqu'ils vinrent trouver Mourad-bey, ils se donnèrent la main en témoignage d'une amitié sincère, et, laissant toute haine de côté, ils se pardonnèrent mutuellement leurs fautes et tout ce qui s'était passé entre eux. Ils récitèrent ensuite plusieurs fatihats pour le

succès des combats qu'ils allaient livrer pour la cause du Seigneur, puis ils s'écrièrent : « Allons! montrons le « zèle qui nous anime pour la religion. Puisse la victoire « être aux musulmans! Dieu est tout-puissant contre « ces infidèles. » Après cette réconciliation, ils firent de grands préparatifs pour marcher contre les ennemis. Les Mamlouks étaient les meilleurs cavaliers de leur temps et les plus habiles à manier la lance.

Cependant le général Desaix, sans s'inquiéter de leur nombre, s'avançait toujours contre eux avec son corps d'armée. Enfin il les atteignit, et, voyant qu'ils formaient une armée considérable et une foule immense, il rangea ses troupes en bataille, d'après les règles de l'art militaire, fit battre les tambours, tirer deux coups de canon pour avertir ses soldats, et marcha en avant. Aussitôt les Mamlouks et les Arabes fondirent sur les Français avec un courage de lion. Ils étaient montés sur des coursiers arabes, armés du sabre indien et de la lance droite, et ressemblaient, en se jetant au fort de la mêlée, à des corbeaux qui se précipitent sur leur proie.

« C'est aujourd'hui, s'écriaient-ils, le jour du com« bat, le jour où l'on doit quitter la vie et passer dans « un autre monde. » Puis on les voyait descendre des hauteurs environnantes avec le fracas de la foudre élevée, et charger les Français avec l'impétuosité des flots agités. On eût dit alors que les montagnes s'ébranlaient et que les collines se déchiraient. Le combat et le carnage étaient terribles. Le général Desaix, usant d'un

habile stratagème, ne tarda pas à gagner du terrain sur l'ennemi. Ensuite il foudroya les musulmans avec des bombes, des boulets et des balles auxquels rien ne peut résister, et fit exécuter des manœuvres savantes et des manières de combattre extraordinaires qu'ignoraient
P. 62. les Arabes, les cavaliers et les Mamlouks; il poussait en même temps contre eux de scris pareils à ceux dont un lion en furie fait retentir les montagnes et les vallées. Les musulmans ne purent tenir devant ce héros, et les Français les pressèrent avec une telle violence, qu'ils s'emparèrent de leurs retranchements, les culbutèrent et les dispersèrent dans les montagnes et les collines. Les canons, les armes, les drapeaux et les tentes des Arabes tombèrent en leur pouvoir, et, par la permission du Tout-Puissant, ils remportèrent une victoire complète. Mourad-bey, stupéfait de la force de ces braves, de la fermeté de leur cœur, de leur intrépidité et de leurs manœuvres extraordinaires, prit la fuite avec sa troupe et se retira dans le fond du Saïd.

Le général Desaix, après sa victoire, entra dans la ville de Miniè et s'y arrêta pour en fortifier le château et les remparts. Ensuite il se mit à la poursuite de Mourad-bey dont il n'était séparé chaque soir que par une journée de marche, et finit par l'atteindre dans un endroit nommé Ahwan; là il y eut encore un combat très-animé, dans lequel le général Desaix mit en déroute les hordes nombreuses qui s'étaient rassemblées de nouveau auprès de Mourad-bey, et les força de se disperser dans les déserts. Il continua de com-

battre dans le Saïd, jusqu'à ce qu'il eût soumis à son obéissance tous les habitants, les jeunes comme les vieux, et qu'il fût redouté des maîtres et des esclaves.

Mourad-bey, fatigué de ces combats acharnés et hors d'état de soutenir la guerre contre les Français, continua de fuir et se réfugia dans la ville d'Assouan, et de là à Bérim. Le général Desaix le poursuivit jusqu'à cette ville, et revint après dans le Saïd dont il organisa l'administration avec le jugement droit qui le distinguait. Il ordonna de construire des remparts élevés dans toutes les villes fortifiées, s'empara des revenus du sultan et des biens appartenant au gouvernement, et fit régner le plus grand ordre dans la province.

Lorsqu'on eut connaissance dans le Hedjaz de l'entrée des Français en Égypte, les habitants de cette contrée en furent saisis d'effroi; le trouble et l'agitation se répandirent parmi eux et ils se soulevèrent. Un de leurs chefs, nommé Esseïd Mouhammed, de la province du Djilan, après s'être donné beaucoup de mouvement, rassembla un corps de sept mille hommes déterminés et passa avec eux dans le Saïd, où dix mille Arabes de cette province se joignirent à lui. Son parti acquit alors de l'importance et de la célébrité dans toute la contrée. P. 63.

Cependant le général Desaix apprit l'approche de Esseïd Mouhammed sans en éprouver aucune crainte; et sans paraître même s'en occuper; puis il fondit sur lui pendant la nuit avec impétuosité, et son attaque fut conduite avec tant d'habileté, que l'armée musulmane éprouva l'humiliation d'être vaincue et périt presque

entièrement. Le peu qui s'échappa se dispersa dans les déserts. Esseïd Mouhammed el-djilani trouva la mort dans cette bataille. Ce chef présomptueux s'était imaginé qu'en jetant du sable et de la poussière aux visages des infidèles (10), il les aveuglerait et pourrait ensuite les saisir avec la main; mais tous ses efforts furent vains.

Quelque temps après cet événement, les Arabes qui avaient pu s'échapper se rassemblèrent de nouveau et revinrent dans le Saïd pour en corrompre les habitants et les exciter à la révolte. Le général Desaix envoya contre eux un corps de troupes qui les repoussa dans le désert. Depuis lors les Français n'eurent plus d'ennemis à combattre dans la haute Égypte, la tranquillité des habitants fut rétablie, et le général en chef, par sa conduite et son administration pleine de droiture, se concilia dans le pays un attachement sincère. En effet, ce général, d'une famille illustre, était généreux et clément. Il aimait à faire construire de beaux monuments, et, comme nous l'avons rapporté, il établit un ordre parfait dans la province du Saïd.

P. 64. Parmi les Coptes employés à son service, il y avait un nommé Jacob du Saïd, homme doué d'une grande force, d'un zèle infatigable, et renommé pour son habileté à monter à cheval; il avait été précédemment au service de Suleïman-bey. On remarquait aussi, parmi les chrétiens au service des Français, un homme appelé Petro Saferlu. Il était éloquent, plein de science, connaissait toutes les langues, et joignait à cela la

force, le courage, et une beauté au delà de toute expression : aussi les habitants du Caire le nommaient-ils la merveille du siècle. Un certain nombre de Mamlouks l'avaient reconnu pour chef et s'étaient attachés à lui. Les Français avaient encore avec eux un Grec appelé le capitaine Nicolas, jeune homme renommé par son grand courage. Il avait été précédemment au service de Mourad-bey, et chargé par lui du commandement de troupes grecques et de quelques bâtiments, à Djizè. Lorsque les Français entrèrent dans le village d'Embabè et s'emparèrent des retranchements dont la défense lui avait été confiée, il se jeta dans le Nil, le traversa à la nage et se rendit au Caire. Ensuite il entra au service de la république, ainsi qu'un grand nombre de musulmans, entre autres des moukaddems, des kawas et des drogmans.

RÉCIT DES ÉVÉNEMENTS DU CAIRE.

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Bonaparte en Égypte, et, comme il avait déclaré n'être venu dans cette contrée qu'avec la permission du sultan Sélim, les musulmans s'attendaient toujours à voir arriver les firmans de la Porte qui devaient con- P. 65.
firmer les Français dans leur possession. On avait également promis aux habitants du Caire qu'un pacha nommé par la Porte viendrait habiter le château impérial, et le général en chef avait annoncé que le grand Abdoullah-pacha avait quitté Damas pour se rendre en Égypte ; il lui avait fait même préparer et meubler un

hôtel ou il pût descendre. Cependant le temps indiqué était écoulé, et, personne ne paraissant, un grand mécontentement se manifesta parmi le peuple.

Déjà plusieurs causes avaient disposé les esprits à se révolter. D'abord le meurtre de Seïd Mouhammed Kérim, car c'était un chérif; l'arrivée de lettres de Djezzar-pacha et des grands personnages du Caire retirés en Syrie, qui excitaient les Égyptiens à se soulever contre les Français; la nouvelle d'une armée musulmane marchant contre eux; la révolte des habitants de Damiette, que les Français s'étaient abstenus de punir, et tous les bruits répandus par les Arabes et les fellahs. Ensuite, l'obligation que les Français avaient imposée aux femmes et aux filles musulmanes de sortir dans les rues le visage découvert; la permission de vendre du vin aux troupes et d'en boire; la démolition de minarets et de mosquées sur la place de Iezbéquïè, dans le but d'élargir les chemins pour le passage des voitures. Toutes ces innovations étaient regardées par les musulmans comme une grande calamité : ils en gémissaient du fond du cœur, et disaient hautement que le moment était arrivé de se lever contre les vils infidèles et de faire triompher l'islamisme.

Le général en chef, s'étant aperçu des sentiments
P. 66. de haine renfermés dans leur âme, ordonna à tous les gouverneurs des quartiers du Caire de faire ôter les grandes portes placées à l'entrée des marchés. Elles furent enlevées dans un seul jour, et l'on en brûla même quelques-unes. Il prit ensuite avec lui des ingé-

nieurs, alla visiter les points élevés situés autour de la ville et fit planter un drapeau sur chacun d'eux, pour indiquer que l'on devait y construire une forteresse. Parmi les ingénieurs qui accompagnaient Bonaparte dans cette tournée se trouvait le général Cafarelli, l'un des officiers du génie les plus distingués de la France, et surnommé *le Père du bois,* parce que, ayant eu une jambe coupée, on lui en avait fait une autre en bois.

Lorsque les musulmans virent ces préparatifs, ils se mirent en mouvement pour exécuter la révolte qu'ils préméditaient, et se hâtèrent de se rendre à la grande mosquée nommée la *mosquée el-Azhar,* en poussant des cris. Là, ils tinrent conseil, et, après s'être communiqué leurs pensées les plus secrètes, ils envoyèrent un des fakihs de la mosquée dans les rues du Caire, pour avertir les musulmans de se rendre promptement à la mosquée el-Azhar, où s'étaient déjà rassemblés des soldats. Celui-ci se mit à parcourir les rues en criant au peuple : « Que tous ceux qui croient « à l'unité de Dieu se rendent à la mosquée el-Azhar. « C'est aujourd'hui le jour de combattre les infidèles, « de nous venger et d'effacer la honte dont nous sommes « couverts. » A la voix de ce fakih, les musulmans fermèrent les boutiques et les khans : c'était un dimanche, dixième jour du mois de djemaïz ul-ewel, que se passait cet événement.

Le général Dupuy, apprenant que les habitants du Caire, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, s'étaient révoltés, se leva, les yeux étincelants de colère. Il croyait

P. 67. cette sédition dirigée contre lui personnellement, et occasionnée par les sommes qu'il avait demandées à la ville. Il sortit aussitôt avec huit personnes pour aller l'apaiser, dissiper les rassemblements et rétablir la tranquillité générale. Mais l'argent exigé des habitants n'avait pas seul causé leur soulèvement, et d'autres motifs qu'il ignorait venaient en grand nombre se joindre à ce grief. C'étaient des injustices et des excès réitérés; c'était la haine renfermée au fond de leurs cœurs ulcérés, et une inimitié connue seulement de celui qui connaît ce qui est caché. Comme il passait dans le marché des Chaudronniers, un Turc s'avança vers lui, le frappa avec un morceau de bois sur les reins et le renversa de son cheval, sans connaissance. Ceux qui l'accompagnaient le transportèrent dans l'ancien jardin des Européens; mais à peine y fut-il arrivé qu'il but dans la coupe de la mort.

Les Français étaient alors dispersés dans la ville, et, ne sachant pas la langue arabe, ils n'avaient pu connaître ce qui venait d'arriver. Les Arabes fondirent sur eux de différents côtés et massacrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, ainsi que les chrétiens du pays, quels qu'ils fussent, bourgeois ou gens du peuple. Ce fut un jour de grandes calamités et de terreurs effroyables. Les musulmans se portèrent ensuite dans le quartier de l'église du mont Sinaï, y tuèrent plusieurs personnes, prirent ce qu'ils voulurent dans les maisons chrétiennes, et enlevèrent des femmes et des filles. Dans cette journée, dont on parlera long-

temps, les chrétiens se défendirent avec la force des braves dans le couvent du mont Sinaï, contre la foule des révoltés qui poussaient des cris pareils à ceux des bêtes féroces. Pour les Français, ils se réfugièrent sur la place de Iezbéquïè.

En ce moment, le général en chef était à Djizè.
Aussitôt qu'il entendit le bruit qui partait de la ville, P. 68.
il s'y rendit, dispersa les rassemblements formés sur sa route, et arriva à la place de Iezbéquïè. Il plaça des troupes autour de la ville, et envoya l'ordre à la garnison du château de la canonner et de la bombarder.

Les musulmans étaient rassemblés à la porte de Nasr, dans le quartier des Chaudronniers, au khan de Kalil, dans le quartier de la Mosquée el-Azhar et de la Gouria, et aussi dans le marché des Charbonniers du quartier de l'ouest. Tous ces endroits étaient situés dans l'intérieur de la ville, et les révoltés s'y étaient construit des retranchements.

Cette insurrection jeta parmi les Français une grande terreur; ils en redoutaient les suites, car ils savaient quelle quantité innombrable de monde renfermait le Caire, où se trouvait alors un million d'habitants. Cependant ils dirigèrent des mortiers et de gros canons contre cette foule immense, et elle eut extrêmement à souffrir du grand nombre de bombes, de boulets et de balles qui pleuvaient sur elle. Le combat dura trois jours; le quatrième, les Français assaillirent la mosquée el-Azhar, et, après avoir fait éprouver

une grande perte aux musulmans, ils les forcèrent à prendre honteusement la fuite. Puis, s'étant emparés de leurs retranchements, ils se rendirent maîtres de la mosquée, et pillèrent les dépôts et les trésors qui s'y trouvaient renfermés. Ils prirent aussi, les uns après les autres, les différents quartiers, et la plus grande partie de la ville tomba de nouveau en leur pouvoir. Les musulmans se cachaient dans les maisons et les bâtiments en ruines, ou bien jetaient leurs armes en demandant grâce. Les Français ne firent aucun mal à ceux qu'ils virent désarmés; mais quiconque était rencontré les armes à la main fut massacré.

Lorsque les oulémas virent la défaite des révoltés et la victoire des Français, ils se rendirent auprès du
P. 69. général en chef, l'esprit troublé et le cœur rempli d'effroi, pour le conjurer de retirer ses troupes de la mosquée, et de faire cesser le combat partout où il durait encore. Le général leur adressa de sévères reproches sur cette coupable sédition et les malheurs affreux qui en étaient résultés, mais les oulémas lui jurèrent, au nom de Dieu, qu'ils n'en avaient eu aucune connaissance, aucun avis; que la demande d'argent adressée à la ville en était la cause, et que la populace seulement y avait pris part. Bonaparte n'ajouta aucune foi à leurs serments, ne voulut point consentir à faire évacuer la mosquée par ses troupes, et, dans son mécontentement, il leur tourna le dos.

Les oulémas se retirèrent de sa présence, les larmes aux yeux, déplorant leur sort, et profondément affli-

gés de voir violer l'asile sacré de leur mosquée et détruire leur religion. Dans la même journée, cependant, ils députèrent vers le général en chef le cheïkh Mouhammed el-djewhéri. Cet homme ne s'était jamais mêlé des affaires publiques, et, de sa vie, ne s'était présenté chez aucun gouverneur de l'Égypte. « Jusqu'à présent, dit-il en entrant chez Bonaparte, je « n'avais visité aucun homme en place, quel qu'il fût, « juste ou tyran; et maintenant je viens te supplier de « retirer tes soldats de la mosquée el-Azhar et de par- « donner au pauvre peuple. Si tu daignes m'accorder ma « demande, crois que, toute ma vie, j'adresserai des « vœux au ciel pour toi, et que je publierai partout ta « générosité. » Le général en chef fut satisfait de cette allocution, et lui répondit qu'il pardonnait à ses amis en faveur des paroles qu'il venait de lui adresser. Il ordonna ensuite d'évacuer la mosquée, et fit proclamer le pardon dans la ville. Cependant, ayant pris des informations sur ceux qui s'étaient réunis en conseil pour faire éclater l'affreuse révolte, il fit arrêter le cheïkh Saïd, cheïkh des aveugles, et le cheïkh qui avait parcouru la ville en invitant le peuple à se ras- P. 70.
sembler. On arrêta aussi plusieurs fakihs et des individus méprisables; ils furent tous conduits au château, et on leur fit goûter la coupe de la mort. Ainsi cette sédition, où périrent deux mille soldats français et au moins cinq mille musulmans, ne produisit que la honte et le mépris sur ses auteurs et la profanation du sanctuaire de la religion.

Au moment où les habitants du Caire se préparaient à la révolte dont nous venons de parler, ils avaient écrit au cheïkh Chouerbi, cheïkh de la province du Saïd, pour le prier de venir à leur aide avec des troupes, et lui avaient marqué le moment de paraître avec les tribus arabes. Le cheïkh vint au jour indiqué : c'était celui où les Français entouraient le Caire pour le bombarder. Aussitôt que ceux-ci le virent avancer, ils lui envoyèrent des volées de canon et firent des décharges de mousqueterie qui mirent bientôt en déroute ces paysans et ces Arabes incapables de résister au feu et à la manière de combattre des valeureux Français : aussi furent-ils obligés de retourner chez eux, humiliés et frustrés dans leurs espérances.

Lorsque la sédition du Caire fut réprimée, le général Murat se rendit dans la ville de Kaïloub, la brûla, s'empara du cheïkh Chouerbi et l'envoya au Caire. Le général en chef le fit mettre à mort et donna sa place à son frère.

Nous avons déjà dit que le général du génie devait construire des forteresses. En effet, lorsque les troubles furent apaisés, Bonaparte ordonna d'en bâtir aux quatre côtés de la ville : l'une sur la butte des Scorpions, qui domine le quartier de Nasriè; la deuxième sur la butte des Limons, au-dessus de la place Iezbéquïè; la troisième sur la butte de l'Étranger, située au-dessus du quartier el-Azhar, et la quatrième en dehors de la porte de la Victoire, au-dessus de la

mosquée Abi-Barad. En peu de temps ces forteresses furent terminées. On y plaça des canons et des obu- P. 71. siers avec des munitions de guerre, et l'on y mit des troupes. Des remparts munis d'une nombreuse artillerie furent également construits dans le grand château, où l'on transporta de l'huile et des matières combustibles. On voulait, par ces préparatifs, montrer aux habitants du Caire que, s'ils se révoltaient une seconde fois, leur ville serait anéantie par les flammes. Les oulémas furent chargés d'en avertir le peuple.

Le général en chef, après ces dispositions, choisit parmi les Français ceux qui possédaient un métier, et les établit à Djizè, ainsi que les fondeurs de canons et de boulets. Il fit construire dans cet endroit, ainsi que sur la butte des Limons, des moulins à vent avec lesquels on faisait la quantité de farine suffisante à la consommation journalière de l'armée; et dans le village de Embabè il fit bâtir des fours pour le biscuit. Par son ordre on confectionna au Caire de la poudre à canon, quoiqu'il y eût des munitions de guerre pour dix ans, quand même on se serait battu tous les jours. Il fit venir ensuite le général Destaing, homme d'une sagesse supérieure, et le nomma cheïkh el-beled à la place du général Dupuy. La mort de ce dernier avait réjoui les habitants du Caire, car il était très-dur et d'un caractère que rien ne pouvait fléchir.

Au moment où les musulmans s'étaient insurgés contre les Français, Mouhammed, chef des janissaires,

avait pris la fuite. C'était un lâche, et la lâcheté ne convient pas à la place qu'il occupait. Un aga des janissaires doit être, au contraire, un homme très-courageux dans les combats, rempli de ruse et d'astuce, et veiller jour et nuit à la sûreté de la ville; il ne faut pas qu'on puisse lui adresser de reproche. En conséquence le général en chef, après la révolte du Caire, le déposa, et nomma à sa place Moustaphâ-aga
P. 72. tchorbadji, autrefois l'un des Mamlouks d'Abdoulrahman-aga, chef des janissaires du temps d'Ali-bey. Lorsqu'il se présenta chez le général en chef, il reçut un sabre et une pelisse d'honneur; et, en lui donnant l'investiture de sa nouvelle place, Bonaparte lui adressa ces paroles: « J'ai appris que ton ancien maître « était un administrateur habile et très-expérimenté, « qu'il savait maintenir l'ordre et remplissait religieuse- « ment tous les devoirs de sa place; j'espère que tu « lui ressembleras et que tu marcheras sur ses traces. » Moustapha lui baisa la main et se retira fort satisfait. Cet homme ressemblait véritablement à son maître par son caractère et par sa conduite; il était fidèle et très-zélé dans son service. On dit qu'à l'exemple de son patron il tua beaucoup de Mamlouks; depuis que ces derniers avaient massacré Abdoulrahman-aga, il avait conçu contre eux une haine violente. Lorsqu'il en découvrait dans la ville, où souvent ils pénétraient et se tenaient cachés, il s'en défaisait secrètement.

Après ces événements, les habitants du Caire, fati-

gués de combattre, se tinrent tranquilles. Ils avaient tellement éprouvé le courage et la force redoutable des Français qu'ils furent réduits à l'obéissance; ceux-ci finirent aussi par s'attirer le cœur de beaucoup d'habitants. Ils durent ce résultat à leur bonne administration, à leur équité, à leur éloignement pour les difficultés, à leur excellente conduite, à leur fidélité, à leur vive amitié pour les musulmans, à leur soin de délivrer les fellahs des injustices qui pesaient sur eux, et de tenir leurs soldats dans une discipline sévère; à la familiarité des chefs, à la sincérité de leurs paroles et à leur bonne manière de conduire les affaires. Ils le durent aussi à ce qu'ils firent jouir de la liberté tous les sujets, au pardon qu'ils accordèrent partout, à leur application extraordinaire pour établir l'ordre dans le pays, et à leur amour singulier pour le repos P. 73.
du peuple. En effet, ils avaient déjà fait disparaître les traces des filous, des voleurs de grands chemins et des Arabes pillards. Ils affermirent aussi leur gouvernement par une bonne police, par l'abondance et le bon marché des vivres, et en se montrant généreux.

Ce fut alors que le général en chef commença des préparatifs de départ pour la province de Syrie. Il envoya l'artillerie, avec les provisions de guerre et de bouche, dans les villes de Belbeïs et de Salahïè, puis il avertit les troupes de se tenir prêtes à marcher avec tout ce qui leur était nécessaire pour une expédition. Bientôt la nouvelle de la marche de cette armée formidable se répandit dans le pachalik d'Acre

et la Syrie. Ahmed Djezzar-pacha se hâta de préparer ce qu'il lui fallait pour soutenir un siége. Craignant que les infidèles ne s'emparassent du pays et ne vinssent l'attaquer, il munit la ville de Saint-Jean-d'Acre de tours et de murailles sur lesquelles il fit mettre des mortiers et de gros canons. Il fortifia également la ville de Kaïfa, et envoya des troupes et de l'artillerie à Jaffa. Sa ligne de défense s'étendait jusqu'à Gaza et même jusqu'au château d'El-Arich, où ses soldats étaient arrivés et s'étaient établis. Toutes les villes du pachalik reçurent aussi des contingents de troupes, et les Mamlouks se disposèrent aux combats.

Dans le mois de chaban de l'année 1213, les Français se mirent en marche pour se rendre à Belbeïs et à Salahïè. Le général Kléber fut chargé de commander l'avant-garde et reçut l'ordre par écrit de quitter Damiette et de suivre la route de Katiè. Le général en chef Bonaparte, après le départ de ses troupes, manda près de lui les oulémas du divan, Moustapha-ketkhouda, qu'il avait nommé chef de la caravane, l'aga des janissaires, le vali, le vérificateur des poids et mesures, et, lorsqu'ils furent en sa présence, il leur adressa ces paroles : « Les Mamlouks que l'Égypte a vu fuir de-
P. 74. « vant mon épée se sont réfugiés auprès d'Ahmed « Djezzar, pacha de Syrie. Il a levé des troupes pour « les soutenir, et ils sont venus à El-Arich avec l'in- « tention de rentrer en Égypte pour la dévaster et en « massacrer tous les habitants. A cette nouvelle j'ai « senti mon zèle s'enflammer, j'ai imploré les faveurs

« divines qui sont les plus précieuses de toutes, et j'ai « pris la résolution de marcher contre eux et de les « chasser du château d'El-Arich par la force de mon « épée tranchante. Je veux, avec le secours de Dieu « l'unique et le vainqueur, mettre l'Égypte à l'abri de « leur attaque, les disperser dans le désert, anéantir « jusqu'à leurs traces, et en faire un exemple pour ceux « qui voudraient les imiter.

« J'ai choisi pour mon lieutenant et pour me rem- « placer ici pendant mon absence le général Dugua. « Je vous recommande d'écouter ce qu'il vous dira et « de lui obéir ; le général Destaing sera votre cheïkh el- « beled : mais c'est à vous principalement, oulémas, « hakims, aïans et négociants, qu'il appartient de veil- « ler sur les habitants de ce pays et d'empêcher que « personne ne commette des injustices et des vexa- « tions. Je veux que le peuple soit en parfaite sûreté « dans ses foyers. Je vous préviens que s'il arrivait, « pendant mon absence, le moindre mouvement de « révolte contre les Français, j'ai ordonné à mon lieu- « tenant, au cheïkh el-beled, ainsi qu'au gouverneur « de la citadelle, de détruire la ville par les boulets « et les bombes, et de passer tous les habitants au fil « de l'épée. Soyez donc sur vos gardes contre le sort « qui vous serait réservé. »

Les oulémas et les autres officiers répondirent qu'ils serviraient de caution pour les habitants du Caire, et qu'ils garantissaient qu'aucun événement fâcheux n'aurait lieu pendant son absence.

Le général en chef ordonna ensuite à Moustapha-ketkhouda et aux oulémas du divan de se disposer à partir avec lui pour El-Arich. Ils répondirent qu'ils
P. 75. avaient entendu et qu'ils obéiraient; et, le cinquième jour du mois de ramazan, il monta à cheval avec eux et se dirigea vers Belbeïs, escorté d'une troupe nombreuse de guerriers valeureux. Au moment où il arrivait à Salahïè, le chef de la caravane, Mouhammed-ketkhouda, prit la fuite, se rendit à Gaza, et de là à Saint-Jean-d'Acre. S'étant présenté devant Djezzar, ce pacha lui demanda s'il n'était pas le même qui avait été chef des janissaires. « Oui, lui répondit-il, mais j'ai quitté les « infidèles et je viens vers toi. » — « Alors tu n'es qu'un « espion, » reprit Djezzar. Et il le fit mettre à mort.

Les oulémas, à Salahïè, représentèrent au général en chef qu'ils ne pouvaient plus continuer leur voyage dans le désert, et obtinrent la permission de retourner au Caire. Pour lui, il continua de marcher avec ses troupes. Avant son départ il avait ordonné aux cheïkhs Abdoullah el-cherkawi et Mouhammed el-mohdi, principaux chefs du divan restés au Caire, d'envoyer des lettres dans toutes les provinces pour annoncer son expédition en Syrie. En conséquence de cet ordre, ils écrivirent des lettres, les firent imprimer, et les expédièrent dans toutes les provinces. Voici quel en était le contenu :

« De la part du divan particulier du Caire, à toutes « les provinces de l'Égypte.

« Nous vous annonçons qu'hier, cinquième jour du P. 76.
« très-illustre mois de ramazan, son excellence le très-grand et très-honoré général en chef Bonaparte, « prince des armées françaises, est parti pour aller « combattre Ibrahim-bey le Grand et le reste des Mamlouks d'Égypte. Son absence doit durer environ trente « jours; il a pour but de délivrer entièrement l'Égypte « de ces tyrans, et de rendre une tranquillité parfaite à « cette contrée dont aucun habitant, sous leur règne, « n'a été traité avec humanité et n'a joui de quelque « repos. L'avant-garde de l'armée française est déjà à « El-Arich. Bientôt vous apprendrez qu'Ibrahim-bey et « les Mamlouks qui l'accompagnent ont été vaincus, « comme l'ont été, dans le Saïd, Mourad-bey et ses partisans; et de même que sa puissance a été anéantie « dans cette province, de même celle d'Ibrahim-bey le « sera en Syrie. Alors cesseront ces vains propos et ces « mensonges que vous entendez répéter par les plus « vils d'entre les hommes.

« Nous vous annonçons également que le général en « chef est rempli de bienveillance pour vous, et qu'il « éprouve chaque jour de nouveaux sentiments de « miséricorde et de commisération à votre égard. Il « veut que, sous son administration, le peuple de l'Égypte jouisse d'un parfait repos, et que le bonheur et « la joie renaissent dans toutes les provinces. Un sort « prospère leur est réservé maintenant que, par la volonté de Dieu, elles sont soumises à son pouvoir. « C'est Dieu, en effet, qui l'a établi fortement dans

« cette contrée et qui l'a aidé à vaincre les Mamlouks « corrompus qui la tyrannisaient. Cependant elle ne « sera entièrement purgée et délivrée du gouvernement « de ces méchants que par les soins du général en chef « et par le sage parti qu'il a pris de les exterminer avec « son épée tranchante, pour faire régner un ordre « parfait. Alors on verra fleurir l'agriculture honorable « et les diverses branches d'un commerce brillant. Les « bons règlements qu'il établira feront naître les métiers
P. 77. « utiles et les arts agréables, et l'Égypte pourra créer « de nouveau les ouvrages perdus de ses anciens sages. « Enfin sous son administration la misère des pauvres « sera soulagée.

« Habitants des provinces, et vous, laboureurs, atta- « chez-vous à la vertu et aux bonnes actions; éloignez- « vous des mauvaises, et n'ajoutez pas foi, pendant « son absence, aux bruits mensongers, afin qu'à son « retour, dans un mois, il puisse voir que vous vous « êtes parfaitement bien conduits, et que vous avez « marché dans le droit chemin. Alors il sera satisfait « de vous, sa poitrine se dilatera de contentement à « votre égard, et il vous regardera avec l'œil de la « clémence. Mais si, pendant son absence, vous vous « rendiez coupables du moindre trouble et d'opposi- « tion à ses ordres, la perte et la destruction tombe- « raient sur vous; le repentir ne vous serait d'aucune « utilité et le repos serait perdu pour vous. Sachez bien « que le gouvernement des Mamlouks a disparu par « les décrets de la puissance de Dieu, et que c'est aussi

« par la volonté divine que votre sultan Bonaparte les « a vaincus.

« L'homme sage se conforme aux ordres de Dieu et « agrée celui qu'il lui donne pour prince ; Dieu dis- « pense les royaumes à qui bon lui semble.

« Salut et miséricorde de Dieu sur vous.

« Celui qui fait des vœux pour vous, le pauvre Abdoul- « lah el-Cherkawi, président du conseil particulier ; « Dieu veuille lui pardonner !

« Celui qui fait des vœux pour vous, le pauvre Mouham- « med el-Mohdi, du rit *hanifè*, secrétaire et premier « écrivain du conseil ; que Dieu lui pardonne ! »

Nous avons déjà rapporté que le général en chef avait écrit au général Kléber de partir avec les troupes qu'il avait à Damiette. A la réception de cet ordre, il se mit en marche en suivant le chemin de Katïè. De cet endroit il se dirigea sur la forteresse de
El-Arich ; mais, s'étant égaré en chemin avec son corps P. 78.
d'armée, il fut, ainsi que ses soldats, trois jours sans aucune provision, et réduits tous par la faim à manger de la viande de cheval et de chameau ; ayant ensuite retrouvé la route, ils arrivèrent devant la forteresse d'El-Arich, dans le même moment où des troupes de Djezzar s'y rendaient de leur côté, conduisant avec elles des provisions de guerre et de bouche. Aussitôt que ces troupes aperçurent le corps d'armée de Kléber, elles prirent la fuite en abandonnant leurs provisions ; les Français s'en emparèrent et se réjoui-

rent de cette capture qui suffit à leur subsistance pendant trois jours.

Le général en chef, étant venu avec le reste de l'armée, fit dresser sa tente devant la forteresse. Cette place renfermait huit cents combattants, parmi lesquels se trouvaient Ahmed-kachef le Grand, officier d'Osman-bey le Blond, et Ibrahim-kachef l'Abyssinien. Le lendemain de son arrivée, il fit sommer la garnison de se rendre, et, sur son refus de se soumettre à cette sommation, il ordonna de canonner la forteresse. Le siége dura huit jours, au bout desquels les assiégés, manquant de munitions, demandèrent à capituler. Bonaparte consentit à les laisser se retirer sains et saufs, à condition qu'ils déposeraient leurs armes; mais les musulmans ne voulurent pas accepter cette clause.

Deux jours après, Kaçim-bey le Moscovite parut auprès d'El-Arich avec un corps de troupes et un convoi de munitions; il se tint éloigné de la forteresse, mais son intention était d'y pénétrer à l'improviste pendant la nuit. Bonaparte, instruit de son arrivée et de ses projets, lui barra le chemin; et, l'ayant fait attaquer pendant la nuit, tous ses soldats, sauf un petit nombre, furent passés au fil de l'épée, et le convoi tomba entre les mains des Français. Kaçim-bey et plusieurs kachefs et Mamlouks perdirent la vie dans cette affaire. Aussitôt que les assiégés d'El-Arich en eurent connaissance, ils désespérèrent de leur sort et offrirent de nouveau de se rendre, à con-

dition pourtant qu'ils pourraient se retirer avec leurs P. 79. armes. Bonaparte y consentit; il les fit sortir devant lui, et leur ayant laissé le chemin libre, chacun d'eux partit pour son pays, à l'exception d'Ahmed-kachef et d'Ibrahim-kachef, qui demandèrent la permission de se rendre au Caire avec leur suite, auprès de leurs familles. Le général en chef la leur accorda, et les fit escorter par quelques soldats, pour les protéger pendant la route. A leur arrivée au Caire, ils furent conduits chez le général Dugua-kaïmakam, et, la nouvelle de leur arrivée s'étant répandue dans la ville, une foule considérable accourut pour les considérer. Ils étaient entrés au Caire avec toutes les marques de l'abattement et de l'humiliation, montés sur des ânes, et vêtus d'habits en lambeaux. Leur entrevue avec le kaïmakam et le cheïkh el-beled étant terminée, ils se rendirent à leur demeure, et trois jours après Ahmed-kachef mourut de désespoir et se cacha dans son tombeau.

Après la prise d'El-Arich, le général Bonaparte y plaça un corps de troupes et envoya l'ordre aux oulémas du divan d'adresser, suivant leur coutume, des lettres dans les provinces, pour annoncer la nouvelle de sa victoire.

COPIE DE LA LETTRE DES OULÉMAS DU DIVAN,
ADRESSÉE EN ÉGYPTE.

« Il n'y a pas de Dieu, si ce n'est le Dieu possesseur
« de l'évidente vérité, celui qui tient ses promesses
« et dont la science est certaine; Mouhammed est son
« envoyé. Peuple du Caire et de toutes les provinces,
« nous vous annonçons que les Français, partis pour
« l'expédition de Syrie, ont assiégé la forteresse d'El-
« Arich depuis le 10 de ramazan jusqu'au 17 du même
« mois. Pendant cet espace de temps, il s'est livré des
« combats acharnés en dehors de la forteresse, dans
« laquelle se trouvaient quinze cents hommes, outre
« ceux qui périrent dans les sorties. Quand les musul-
P. 80. « mans virent que le siége continuait et que leurs
« murailles étaient renversées par l'artillerie ennemie,
« ils ne doutèrent plus de leur perte s'ils résistaient
« davantage, et demandèrent à capituler. Le général
« en chef leur accorda une amnistie complète, et en-
« viron huit cents d'entre eux se dirigèrent vers Bag-
« dad par la route du désert. Ces hommes durent la
« vie à sa générosité, au moment même où ils regar-
« daient leur mort comme certaine. C'est ainsi que
« les courageux Français se comportent avec leurs
« ennemis : ils leur donnent la liberté après les avoir
« vaincus. Plusieurs kachefs et Mamlouks qui se trou-
« vaient dans la forteresse, au nombre de trente-six
« combattants environ, demandèrent la permission de
« revenir au Caire, habiter leurs maisons, au milieu

« de leurs familles; le général en chef a bien voulu leur « accorder cette faveur et nous les a adressés ainsi qu'à « son lieutenant. Ils sont arrivés chez lui le dimanche « 26 de ramazan, et ont été accueillis avec bienveil- « lance et distinction. Le général en chef a écrit à son « lieutenant de leur témoigner des égards s'ils obser- « vaient la bonne conduite qu'ils avaient juré à El-Arich « de tenir; mais, s'ils étaient traîtres et parjures, il lui a « ordonné d'en tirer vengeance. Il a également envoyé « au général Dugua l'ordre de faire partir pour la Syrie « des caravanes chargées de marchandises, afin que les « négociants pussent se livrer à des opérations lucra- « tives, que les habitants de la Syrie eussent l'avantage « de recevoir les produits de l'Égypte comme autrefois, « et que la sécurité pût renaître dans le pays par le réta- « blissement des transactions commerciales. Enfin il a « ordonné au général Alexandre Berthier de nous ap- « prendre, ainsi qu'à son lieutenant, le sort qu'avaient « éprouvé les troupes d'Ibrahim-bey et celles de Djez- « zar, qui leur avaient porté du secours. Vous saurez « aussi que les Français ont trouvé dans la forteresse
« d'El-Arich des magasins de riz, d'orge et de biscuit, P. 81.
« trois cents chevaux excellents, beaucoup d'ânes et de « chameaux. Ils se sont emparés de tout; mais, obéis- « sant à leurs sentiments généreux, ils ont pardonné « à leurs ennemis, malgré qu'ils fussent victorieux, et « c'est là une des qualités des hommes courageux et « magnanimes. O frères! ne vous opposez donc pas « aux décrets du Très-Haut, abstenez-vous de vains

« propos, occupez-vous à bien vivre dans ce monde « et à vous perfectionner dans l'exercice de votre re- « ligion; recourez à Dieu votre créateur.

« Salut sur vous.

« Le pauvre ABDOULLAH EL-CHERKAWI, chef du divan; « que Dieu lui pardonne!

« Le pauvre MOUHAMMED EL-MOHDI, secrétaire du divan; « que Dieu lui pardonne!

« Le pauvre SEID KHALIL EL-BEKRI, chef des émirs; « que Dieu lui pardonne! »

Le 19 de ramazan, le général en chef ayant quitté El-Arich, se rendit avec son armée au khan Iounez. Le lendemain, les troupes d'avant-garde, commandées par les généraux Kléber et Murat, et remplies d'ardeur et de courage, arrivèrent devant Gaza. Cette ville renfermait des Mamlouks et des troupes de Djezzar, qui prirent la fuite à l'approche de l'armée française. Le général Murat fondit sur eux avec ses braves cavaliers, montés sur des coursiers rapides, et fit exécuter des décharges de mousqueterie. Les Mamlouks ne purent tenir un seul moment contre les Français, et continuèrent à chercher leur salut dans
P. 82. la fuite. Pendant que le général Murat livrait ce combat, le général Kléber entra sans coup férir dans Gaza. Il y trouva des provisions de biscuit, d'orge, quatre cents quintaux de poudre, des boulets, douze canons de gros calibre, de grands mortiers, et un amas considérable de tentes. Il s'empara de

tout ce butin, et, après avoir passé une nuit dans la ville, il continua sa marche jusqu'à Jaffa. Lorsqu'il fut arrivé devant la ville, il fit faire des retranchements et dresser des canons contre les murailles. Quatre jours après, le général en chef arriva lui-même; il s'informa du nombre des soldats renfermés dans la place, et apprit qu'ils étaient huit mille. Son vézir, Alexandre Berthier, leur écrivit pour les engager à livrer la ville, s'ils voulaient être sauvés; mais ils refusèrent de se rendre, et, s'étant emparés du porteur de la lettre, ils le massacrèrent. Le général en chef, instruit de cet événement, entra dans une violente colère, et ordonna de canonner et de bombarder la ville. Le feu commença au point du jour, du côté du quartier des chrétiens, et dura jusqu'à la neuvième heure; ensuite l'ordre fut donné aux soldats de faire un assaut général, de montrer la manière dont ils savaient combattre, et de piller la ville de fond en comble. L'attaque eut lieu pendant une soirée du mois de ramazan. Oh! quelle affreuse soirée! On eût dit que la fin du monde était arrivée. Les Français se précipitèrent comme des lions sur la P. 83.
ville, et quand les musulmans les virent ils ne doutaient plus que la mort, l'anéantissement et l'éternité allaient être leur partage; ils furent en proie au repentir et au plus affreux désespoir. Ces malheureux, ne trouvant aucun moyen de fuir et de se sauver, s'abandonnèrent aux décrets de la Providence, jetèrent leurs armes, et se livrèrent d'eux-mêmes aux ennemis.

Les Français commencèrent alors à les pousser devant eux comme on pousse un troupeau de moutons, et les horreurs de la guerre et du carnage s'étendant sur toute la ville, parvinrent à leur comble. Les têtes étaient tranchées, les âmes anéanties, les personnes respectables déshonorées, et les choses secrètes et voilées découvertes. Les pleurs et les gémissements se faisaient entendre au-dessus du bruit de la poudre; hommes, femmes, enfants, tout était égorgé. On voyait les uns étendus par terre et massacrés impitoyablement, d'autres nageant dans leur sang, d'autres enfin humiliés par l'esclavage. Personne ne fut épargné. Les Français continuèrent de piller, de violer et de tuer toute la nuit et jusqu'à la fin de la matinée; pendant tout cet espace de temps, on entendit le cliquetis de leurs armes et on les vit brandir leurs longues épées et massacrer les musulmans. Dans ce jour de douleur et de destruction, toutes les richesses et les marchandises précieuses renfermées dans la ville furent pillées, et le sabre tranchant continua d'agir jusqu'à la nuit. C'était un jeudi, jour de fête, que cette calamité fondit sur le peuple, et qu'il fut plongé dans la douleur la plus violente; plus de cinq mille soldats et deux mille habitants de la ville furent tués. Les Français se précipitèrent aussi sur les bâtiments mouillés dans le port, et s'emparèrent des marchandises de prix qu'ils renfermaient.

Le lendemain, il eût été impossible de rencontrer dans Jaffa un seul habitant qui n'eût souffert des mal-

heurs de la nuit; tous étaient privés d'abri. Ce fut une terrible leçon pour ceux qui la reçurent. Le deuxième P. 84.
jour, le général en chef ayant fait venir en sa présence les prisonniers, laissa partir librement ceux qui étaient de Syrie; il distingua aussi de la foule les Égyptiens, et les traita avec beaucoup de considération. Parmi ces derniers, se trouvait l'honoré Esseïd Omar, chef des émirs, le même qui s'était enfui du Caire à l'arrivée des Français; Bonaparte néanmoins lui pardonna et lui ordonna de retourner dans sa patrie; mais, quant aux Arnaoutes et aux Hawares, il les fit mettre tous à mort parce que, après avoir été pris à El-Arich et renvoyés à condition qu'ils iraient dans leur pays, la plupart étaient venus à Jaffa et en avaient soutenu le siége. Il laissa la vie seulement à quelques-uns de leurs principaux officiers, et les envoya prisonniers, avec des courriers montés sur des dromadaires, à son lieutenant au Caire. Il lui écrivit en même temps pour lui annoncer la victoire que les Français venaient de remporter, et lui ordonna d'en répandre la nouvelle dans toute l'Égypte, au moyen de lettres émanées, comme de coutume, du divan.

COPIE DE LA LETTRE ADRESSÉE PAR LES OULÉMAS DU DIVAN AUX HABITANTS DES PROVINCES, POUR LEUR ANNONCER LA PRISE DE JAFFA.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, gloire « à ce roi du monde, il fait ce qu'il veut dans son « empire; louanges à ce monarque très-juste, l'agent

« par excellence; il possède une force infinie. Voici la « relation de la manière dont le Dieu très-haut et « digne de louanges a fait tomber la ville maritime de « Jaffa, en Syrie, au pouvoir de la république française.

« Habitants du Caire et de toutes les provinces « d'Égypte, nous vous faisons savoir que le 23 de « ramazan, l'armée française s'est mise en marche de « Gaza, et est arrivée en très-bon état et très-heureu-
p. 85. « sement à Ramla le 25 du même mois; là elle a vu « les troupes de Djezzar prendre la fuite en toute hâte « et en criant *sauve qui peut!* Les Français ont trouvé « dans cette ville et dans celle de Lidda une grande « quantité de biscuits et d'orge, et quinze cents outres « que Djezzar avait fait préparer pour marcher vers « l'Égypte, demeure des pauvres et des malheureux; il « comptait s'y rendre par le pied de la montagne, ac- « compagné des méchants Arabes, dans l'intention de « répandre le sang humain, suivant son ancien usage; « mais les décrets de Dieu font échouer les perfidies. « Son orgueil et sa tyrannie sont connus de tout le « monde, car il est l'élève des Mamlouks, ces op- « presseurs de l'Égypte; son jugement est si borné, « son esprit si mauvais, qu'il ignore que les événe- « ments sont dans la main de Dieu et que tout arrive « en vertu de ses décrets et de ses dispositions.

« Le 26 de ramazan, l'avant-garde des Français « arriva devant Jaffa, située sur le territoire de Syrie; « la ville fut aussitôt environnée et bloquée du côté

« du couchant et de l'orient; cependant les Français
« envoyèrent quelqu'un au gouverneur, lieutenant de
« Djezzar, pour l'engager à livrer la forteresse avant que
« la mort vînt fondre sur les habitants et les troupes de
« la garnison. Mais cet homme sans jugement et mal
« avisé, courant de lui-même à sa perte, ne voulut pas
« faire de réponse, et, contre le droit de la guerre, il
« fit tuer l'envoyé des Français. A la fin de ce même
« jour, 26 de ramazan, toutes les troupes françaises se
« trouvèrent réunies pour faire le siége de la place;
« l'armée se partagea en trois corps, dont l'un alla se
« poster sur la route de Saint-Jean-d'Acre, à quatre
« lieues de distance de Jaffa. Le 27, le général en chef
« ordonna d'ouvrir la tranchée autour des remparts P. 86.
« de la ville, afin d'établir des retranchements où l'on
« fût en sûreté, et d'autres ouvrages bien fortifiés. Ces
« précautions lui paraissaient nécessaires, parce qu'il
« avait trouvé les murs de Jaffa garnis d'une artillerie
« de gros calibre et couverts des troupes nombreuses
« de Djezzar. La tranchée ayant été conduite jusqu'à
« cent cinquante pas des murailles, le 29 de ramazan,
« le général en chef fit mettre des canons et des mor-
« tiers en batterie d'une manière forte et solide; il fit
« placer aussi des canons pour protéger les soldats
« qui monteraient à l'assaut et ceux qui étaient em-
« ployés à percer la muraille; d'autres furent encore
« mis du côté de la mer pour empêcher les Turcs
« de sortir des bâtiments mouillés dans le port, car il
« y en avait alors plusieurs que les troupes de Djezzar

« avaient préparés pour prendre la fuite en cas de dé-« faite ; mais la fuite n'est d'aucune utilité contre les « arrêts du destin.

« Les troupes du pacha, renfermées dans la cita-« delle, croyaient que les Français étaient en petit « nombre, parce que, la tranchée et les batteries les « dérobant à la vue, ils ne paraissaient pas être plus « de deux mille hommes, et, trompés par leur avi-« dité, ils sortirent en toute hâte de la forteresse pour « les attaquer. Ils s'imaginaient qu'ils allaient facile-« ment les vaincre ; mais les Français, au contraire, « se précipitèrent sur eux, en tuèrent un grand nombre, « et forcèrent le reste à rentrer dans la place.

« Le jeudi, dernier jour de ramazan, le général en « chef, touché de compassion pour les habitants de « Jaffa, et craignant pour eux la fureur de ses soldats « s'ils entraient de vive force dans la ville, leur envoya un « parlementaire avec une lettre conçue en ces termes :

P. 87. « Il n'y a de Dieu que Dieu, il est unique et n'a « point d'associé. Au nom de Dieu clément et misé-« ricordieux ; de la part de son excellence le général « Alexandre Berthier, major général de l'armée, à son « excellence le gouverneur de Jaffa. Nous t'annonçons « que son excellence le général en chef Bonaparte « nous a ordonné de te faire savoir, par cette lettre, « que son arrivée ici n'a pour but que de renvoyer « de cette ville les troupes de Djezzar ; ce pacha a « commis un acte d'hostilité en envoyant des soldats « à El-Arich, et en mettant une garnison dans cette

« place dépendante de la province d'Égypte, que Dieu « a donnée aux Français; il n'avait pas le droit de la « faire occuper, puisqu'elle n'est pas située sur son « territoire; il a donc abusé de son pouvoir en pre- « nant le domaine d'autrui. Sachez, habitants de Jaffa, « que nous tenons votre ville assiégée de tous côtés, « qu'elle est entourée d'un grand nombre de canons, « de boulets, de bombes et d'autres instruments de « guerre. Dans l'espace de deux heures, nous pouvons « certainement renverser vos murailles; alors vos armes « et tous vos moyens de défense vous seront inutiles. « Apprenez cependant que son excellence le général en « chef Bonaparte, touché d'une grande compassion, « particulièrement pour les plus faibles d'entre le peu- « ple, redoute pour vous la fureur de ses soldats, qui « vous extermineraient tous s'ils entraient de vive force « dans vos murs; en conséquence, il a fait retarder « d'une heure le feu des canons et des mortiers, et « nous a ordonné de vous envoyer cet avis comme « gage d'une pleine et entière sûreté pour les habitants « de la ville et les étrangers qu'elle renferme; je vous « conseille sincèrement d'en profiter. »

« Les assiégés, pour toute réponse, au mépris des « règles de la guerre et des saintes lois de Mahomet, P. 88. « massacrèrent le porteur de la lettre. A l'instant, le « général en chef, outré de colère contre eux, or- « donna de commencer le feu des canons et des mor- « tiers destructeurs. En peu de temps, l'artillerie de « Jaffa, opposée aux assiégeants, fut démontée, et les

« troupes de Djezzar, réduites aux abois, furent cul« butées. Le même jour, à midi, la brèche fut établie, « et l'épouvante se répandit parmi les assiégés; le mur « fut percé à l'endroit battu par l'artillerie française, « tant son feu était violent; car il n'y a aucun moyen « de s'opposer aux décrets de Dieu. Au même instant, « le général en chef commanda l'assaut, et en moins « d'une heure les Français furent maîtres des rem« parts et de la ville; cependant l'épée continua de s'a« giter parmi les guerriers, la mer des combats devint « furieuse et mugissante, et la ville fut livrée au pillage « pendant la nuit.

« Le lendemain, vendredi, 1er de chawal, le glo« rieux général en chef accorda un pardon géné« reux à ceux qui restaient; il sentit aussi son cœur « touché de compassion envers les habitants de l'É« gypte, riches ou pauvres, humbles ou orgueilleux, « qui se trouvaient à Jaffa; il leur fit grâce, et leur « ordonna de retourner dans leur patrie, après leur « avoir donné des marques de sa bienveillance; il en « usa de même à l'égard des Damasquins et des Alé« pins, qu'il renvoya chez eux, afin de leur faire con« naître l'étendue de sa clémence et de sa modération, « et de leur apprendre qu'il savait pardonner au mo« ment de la victoire, et user d'indulgence envers « ceux qui demandaient pardon, tant sont grandes sa « puissance et sa force!

« Plus de quatre mille hommes des troupes de « Djezzar périrent par le glaive ou les armes à feu,

« pour avoir suivi de pernicieux conseils. Les Français, « au contraire, eurent peu de morts et de blessés, « parce qu'ils s'étaient approchés de la forteresse par « des chemins couverts qui les dérobaient à la vue des P. 89. « assiégés. Des provisions de toute espèce, beaucoup « de richesses et des marchandises d'un grand prix « tombèrent en leur pouvoir, ainsi que les vaisseaux « mouillés dans le port; ils trouvèrent en outre plus de « quatre-vingts pièces de canon dans la citadelle, car « les vaincus ne savaient pas que les instruments de « guerre ne sont d'aucune utilité contre les décrets de « Dieu.

« O serviteurs de Dieu! restez donc tranquilles, sou- « mettez-vous aux décrets du Tout-Puissant, et ne vous « opposez pas à sa volonté. Craignez-le, et sachez que « l'empire appartient à Dieu, et qu'il le donne à qui « bon lui semble. Que la paix et la miséricorde de « Dieu soient avec vous!

« Imprimé au Caire la Bien Gardée, à l'imprimerie française et arabe.

« Signé :

« Le Seïd Khalil el-bekri, de présent syndic des chérifs « au Caire;

« Le pauvre Abdoullah el-cherkawi, de présent prési- « dent du divan au Caire;

« Le pauvre Mouhammed el-mohdi, de présent secrétaire « du divan au Caire. »

Bonaparte, après avoir achevé la conquête de Jaffa, se dirigea avec son armée vers la ville de Saint-

Jean-d'Acre, par le chemin des montagnes. Arrivé sur
le territoire de Kakoun, des troupes de Djezzar et
de Naplouz, cachées en embuscade dans un vallon,
détachèrent cinq cents cavaliers, qui vinrent courir
devant les Français en agitant leurs lances, afin de les
P. 90. attirer dans le vallon; mais Bonaparte s'étant aperçu
de leur dessein, partagea son armée en trois corps; le
premier marcha vers l'entrée du vallon, et les deux
autres gravirent la montagne. Lorsque le premier
corps fut arrivé près de l'entrée du vallon, il fit des
décharges d'artillerie et de mousqueterie, et les deux
autres descendirent du sommet de la montagne; alors
le combat s'engagea, la mêlée devint terrible, et les
musulmans, après avoir perdu quatre cents des leurs,
cherchèrent leur salut dans la fuite. Les Français, dé-
livrés de toute inquiétude de ce côté, passèrent la
nuit dans un endroit appelé les Petites-Sources, et le
lendemain, continuant leur marche, ils arrivèrent au
vallon d'El-Mélic.

Djezzar, instruit de leur approche, fit retirer les munitions de guerre enfermées dans Khaïfa, et rappela les troupes qui s'y trouvaient. Lorsque l'armée française arriva devant cette place, les habitants vinrent à sa rencontre, et livrèrent les clefs de la ville et du château au général en chef; ils en furent accueillis avec bienveillance, et obtinrent une amnistie. Les Français, en entrant dans Khaïfa, trouvèrent une petite embarcation montée par des marins de la flotte anglaise, et les firent prisonniers. Après ce nouveau

succès, Bonaparte se transporta avec son armée devant la ville de Saint-Jean-d'Acre, fit dresser les tentes dans un endroit nommé Abou-Atba, où, par son ordre, des retranchements furent construits et couverts d'une bonne artillerie.

La nouvelle de l'arrivée de ce guerrier indomptable, suivi d'une armée qui, semblable à la mer en furie, renverse tout sur son passage, se répandit bientôt dans les cantons voisins; tout le pays fut saisi d'épouvante, et les habitants, connaissant déjà par la P. 91.
renommée la puissance redoutable de cet illustre héros, son infatigable activité et son irrésistible impétuosité, résolurent de se soumettre à son obéissance. Les musulmans s'attendaient à ce que Djezzar-pacha, assiégé, et dans une position aussi critique que la sienne, allait être perdu et anéanti; tous répétaient : « Certes, nous appartenons à Dieu, et nous allons re« tourner à lui à cause de la méchanceté de ces mau« dits infidèles. »

Le général en chef avait écrit à tous les cheïkhs de la contrée de venir le trouver, en les assurant qu'ils seraient reçus avec bonté et bienveillance; en conséquence, les principaux du pays commencèrent à se rendre près de lui, et obtinrent de sa part une amnistie entière. Les généraux Murat et Menou se rendirent à Nazareth, et un officier fut envoyé pour gouverneur à Chifa-Amer.

Le jeudi, 5 de chawal de l'année 1213, la tranchée étant terminée, le général en chef fit commencer

l'attaque de Saint-Jean-d'Acre; elle dura vint-quatre heures de suite, et fut épouvantable; jamais pareil combat n'avait eu lieu. Les Francais se servaient de leurs canons et de leurs mortiers; les batteries des forts, des remparts et des murs de la ville tiraient également, et enfin les vaisseaux musulmans et anglais faisaient un feu terrible; on eût dit, en entendant un tel bruit et en voyant un tel spectacle, que Saint-Jean-d'Acre allait être détruit de fond en comble.

Djezzar, tremblant d'effroi, était sur le point d'évacuer la ville, déjà même il avait fait venir des vaisseaux pour le transporter, et toutes ses dispositions étaient prises pour le départ, lorsque le général anglais nommé Smith, celui qui était chargé de rester devant les embouchures du Nil avec des vaisseaux, le rassura : « J'ai
P. 92. « ôté à tes ennemis, lui dit-il, les moyens d'accomplir « leur projet, en m'emparant de trois bâtiments chargés « de munitions de guerre et de grosse artillerie; prends « donc courage, et ne crains pas de les combattre, car « j'ai diminué leurs forces. »

C'était la vérité; le général en chef, ne pouvant pas transporter par terre toutes les munitions de guerre et les canons de gros calibre, avait ordonné de les charger à Damiette sur trois bâtiments, et de les envoyer par mer; mais le général Smith, qui croisait sans cesse devant les embouchures du Nil pour empêcher tout secours de parvenir aux Francais, s'empara des trois bâtiments à leur sortie de Damiette, et, lorsque arriva le siége de Saint-Jean d'Acre, il s'y

rendit avec ses vaisseaux, et débarqua des canonniers de sa flotte pour les employer aux batteries de la citadelle et des remparts.

L'attaque terrible dont nous venons de parler avait diminué les munitions de guerre des Français. Le général en chef, apprenant en outre que les trois bâtiments expédiés de Damiette pour lui en rapporter avaient été pris et brûlés par les Anglais, fut très-sensible à cette perte, et donna l'ordre de lui envoyer celles qui étaient déposées à Jaffa.

A cette époque, deux vaisseaux musulmans, chargés de munitions de guerre et expédiés de Constantinople à Djezzar, étaient arrivés devant Jaffa. Lorsque les Français, qui l'occupaient alors, les aperçurent, ils arborèrent le pavillon turc, et les deux bâtiments, croyant que la ville était toujours au pouvoir des musulmans, entrèrent avec une entière confiance dans le port en déployant leur pavillon; puis ayant jeté l'ancre, les capitaines descendirent à terre; mais ils furent arrêtés aussitôt, et les Français s'emparèrent des deux bâtiments avec les canons, les obusiers, et toutes les munitions de guerre qu'ils contenaient. Ils y trouvèrent en outre trente-six mille dinars que le gouvernement turc envoyait à Djezzar pour l'aider à soutenir la guerre, et qui leur furent d'un grand secours. P. 93

Nous avons déjà rapporté que le général en chef, à son arrivée devant Saint-Jean-d'Acre, avait écrit à tous les cheïkhs des environs pour les engager à venir près de lui. En conséquence, le cheïkh Abbas, fils de

Daher Omer, se rendit à son camp et lui exposa l'état de ses affaires. Bonaparte l'accueillit avec amitié, lui fit présent d'armes, de vêtements et de dix bourses, et le nomma gouverneur du pays de son père. Plusieurs cheïkhs mutualis vinrent aussi le trouver et furent confirmés dans leur gouvernement. Ils se rendirent ensuite à la ville de Tyr, envoyèrent au général en chef des provisions tirées du pays, et lui livrèrent les châteaux qu'ils tenaient de leurs pères.

On vit également arriver un homme de la montagne de Chaïkha, nommé Moustapha Béchir : le général en chef le reçut avec distinction, lui ordonna de rassembler des troupes dans son pays et de marcher sur la ville de Safad. Moustapha Béchir exécuta cet ordre et partit avec cinquante hommes. Lorsque les habitants de Safad apprirent son arrivée, ils chassèrent les troupes de Djezzar, et lui livrèrent leur ville.

Nous avons déjà dit que les généraux Kléber et Menou étaient partis pour Nazareth. Vers cette époque, une armée de trente mille hommes, tant piétons que cavaliers, composée de Barbaresques, d'Hawares, d'Arabes et de Mamlouks qui avaient suivi Ibrahim-bey, arriva dans la prairie de Ibn-Amer (11). Le général Kléber, apprenant l'approche de ces troupes, marcha contre elles avec quinze cents combattants. Aussitôt que les musulmans l'aperçurent, ils prirent la fuite; mais cette tactique avait pour but de l'attirer
P. 94. dans un piége. En effet, le général Kléber, les ayant poursuivis jusqu'à l'extrémité de la prairie, se vit

entouré de tous côtés; alors il partagea ses troupes en quatre corps ayant chacun une pièce de canon, et le combat commença. Les habitants de Nazareth, voyant combien l'armée de Damas était supérieure en nombre aux Français, allèrent prévenir en toute hâte le général Bonaparte de cet état de choses. Celui-ci fit venir le général Leturc, et lui ordonna de préparer à l'instant trois mille hommes. En une heure ils furent prêts à partir, et, s'étant munis de quatre pièces de canon, ils eurent l'ordre de se rendre au vallon appelé Abline. Trois heures après leur départ, le général en chef monta lui-même à cheval et suivit leurs traces. Vers le milieu de la nuit, il arriva avec son corps d'armée à un endroit nommé le Puits-des-Bédouins : il fit demander dans un village, nommé Safoura, les provisions dont il avait besoin pour la nuit. Le lendemain il se remit en route, et marcha jusqu'à ce qu'il fût parvenu près de la vallée de Merdj-el-Amir. Là il monta sur une colline élevée d'où l'on découvrait la vallée, et vit au milieu le général Kléber entouré par l'armée musulmane, qui l'attaquait de tous côtés sans pouvoir l'entamer. Bonaparte aperçut aussi des tentes dressées sur une montagne éloignée : c'était le camp des Mamlouks. Il descendit aussitôt de la colline, détacha cinq cents hommes de son armée, et leur ordonna de marcher sur cette montagne et d'assaillir le camp; puis il partagea les troupes qui lui restaient en trois corps, dont deux étaient composés de mille P. 95.
hommes chacun et le troisième de cinq cents. Ayant

pris un des deux corps composés de mille hommes avec une pièce de canon, il marcha en personne, ordonnant au deuxième corps de le suivre de loin, et au troisième, de cinq cents hommes, de se diriger d'un autre côté avec deux pièces de canon, de manière à pouvoir entourer les armées qui étaient aux prises. Lorsque Bonaparte fut arrivé à une petite distance des combattants, il tira un coup de canon; le deuxième corps en tira un également, et de même le troisième. Les troupes musulmanes entendirent alors les trois coups de canon, et, voyant le secours arrivé au général Kléber, elles comprirent qu'elles étaient entourées elles-mêmes, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Les Français, en les voyant courir dans les montagnes, se mirent à rire de leur frayeur.

Cette armée ayant été ainsi dispersée, le général en chef vint trouver le général Kléber. Les deux guerriers se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en s'embrassant, et se réjouirent de la défaite de leurs ennemis. Ils étaient encore ensemble lorsque les cinq cents hommes envoyés sur la montagne pour assaillir le camp des Mamlouks revinrent chargés de butin : ils n'avaient trouvé pour le garder qu'une centaine de Mamlouks; les autres prenaient part au combat dans la vallée de Merdj-el-Amir, éloignée de deux heures de marche. Lorsque les cent Mamlouks avaient vu les Français s'avancer contre eux, ils avaient pris la fuite, abandonnant leur camp et tout ce qu'il renfermait de précieux. Des chevaux, des chameaux,

des tentes, des armes, des vêtements, des marchandises et le trésor de l'armée furent la proie du vainqueur.

Le général en chef passa la nuit qui suivit cette bataille dans la vallée de Merdj-el-Amir. Le lende- P. 96.
main, il fit partir cinq cents hommes pour aller piller et brûler le village de Djeïnine, ce qui fut exécuté. Il ordonna également de réduire en cendres les villages de la montagne de Naplouz, dont les habitants n'avaient pas voulu reconnaître son autorité. Après cette expédition, il revint à Nazareth avec ses troupes, et de là à Saint-Jean-d'Acre.

Nous avons déjà rapporté que le général en chef avait envoyé à Safad Moustapha Béchir, le Safadien; que la citadelle de cette ville était tombée en son pouvoir, et que les troupes de Djezzar, qui en formaient la garnison, s'étaient retirées à Damas : mais peu de temps après un nommé Ibn-Akil, ayant rassemblé des troupes, revint à Safad, la pilla, et forma le siége de la citadelle, qu'il savait n'être défendue que par un petit nombre de soldats. Il l'attaqua avec violence; mais il fut repoussé par une vive fusillade, et s'éloigna après avoir perdu beaucoup de monde. Un des assiégés sauta par une fenêtre, poursuivit les fuyards, tua d'un coup de fusil le porte-étendard, prit son drapeau et rentra dans la citadelle.

Bonaparte, ayant appris que des troupes de Damas s'étaient portées sur Safad, ordonna au général Murat de s'y rendre avec cinq cents hommes. Au bruit de

son approche, les Damasquins se portèrent au pont des Filles-de-Jacob et, lorsqu'il arriva à Safad, il apprit leur retraite. Néanmoins, il se mit à leur poursuite; mais, parvenu au pont des Filles-de-Jacob, il ne les trouva plus, et sut des habitants du pays qu'ils s'étaient retirés à Damas. Moustapha Béchir, étant dégagé, alla trouver le général en chef, dont il reçut un accueil amical et distingué. Il lui rendit compte de l'action du soldat qui avait pris un drapeau : Bonaparte fit donner cent cinquante piastres à cet homme;
P. 97. il chargea Moustapha Béchir de former un corps de troupes choisies parmi les fellahs, et leur assigna une paye journalière de trente paras par chaque soldat. En conséquence, Moustapha Béchir repartit pour Safad, et, après avoir rassemblé des soldats, il se rendit avec eux au pont des Filles-de-Jacob, auprès du général Murat : celui-ci lui laissa la garde du pont et retourna à Saint-Jean-d'Acre.

Les généraux Menou et Kléber étaient toujours à Nazareth. Ce dernier, apprenant que des troupes de Djezzar se trouvaient à Tabarïè, prit avec lui trois cents cavaliers français, ainsi que les cheïkhs Salih et Abbas, tous deux fils de Daher Omer, et se dirigea vers cette ville. Quand il en fut près, les soldats de Djezzar, au nombre de deux mille environ, sortirent pour l'attaquer. Les deux corps de troupes marchèrent l'un contre l'autre, et le combat s'engagea; bientôt les musulmans furent vaincus, et prirent la fuite en laissant deux cents morts sur le champ de bataille. On dit que,

dans l'action, le courageux général Kléber atteignit un homme et le sépara en deux d'un seul coup de sabre.

Après cette victoire, le général Kléber entra dans Tabarïè et y trouva des magasins renfermant au moins deux mille sacs de froment, d'orge et de blé de Turquie : il en donna avis au général en chef, qui lui répondit de les faire moudre et de les envoyer à son armée.

Au mois de chawal, qui répondait alors au mois d'avril, la peste se manifesta dans le camp des Français, et fit de grands ravages parmi leurs rangs. Elle fut une grande calamité pour eux, occupés comme ils l'étaient à escalader les murailles, et à combattre jour et nuit devant la ville, au milieu des bombes et des boulets, qui tombaient sur eux comme des torrents de pluie.

De leur côté, les troupes anglaises et musulmanes perdaient aussi considérablement de monde, dans les sorties qu'elles faisaient contre les Français; et les fortifications de la ville éprouvaient les plus grands P. 98.
dommages de l'artillerie et des assauts.

Djezzar, voyant les tours et les remparts de la ville s'écrouler, s'occupa de faire élever des murs dans toutes les rues et de percer les maisons, afin de pouvoir passer de l'une à l'autre. Il faisait tous ces préparatifs dans la crainte d'être assailli par les Français, dont il connaissait le courage. En effet, ces guerriers ne se fatiguaient pas de donner des assauts; comptant pour

rien le danger, ils ne craignaient point d'abréger leur vie et de périr dans ces contrées : avides de succès et de gloire, ils ne songeaient qu'à vaincre le pacha Djezzar, et à s'emparer de la Syrie. La destruction de leur flotte par les Anglais, leurs ennemis, auprès de l'embouchure du Nil, était un événement que Dieu avait permis pour secourir les Turcs; elle les avait affaiblis considérablement, et les avait jetés dans les plus grands embarras. Aussi furent-ils obligés, dans ces combats, de faire des prodiges de valeur sans exemple dans le passé, et dont on parlera de siècle en siècle.

Ce fut dans ce siége que périt le général Cafarelli, commandant en chef du génie, officier célèbre par son savoir, son expérience et sa brillante valeur. Ce redoutable guerrier, dont tout le monde parlait, n'avait qu'une jambe, l'autre était faite de bois; ce qui lui avait valu, de la part des habitants du Caire, le surnom de *Père du Bois*. Il fut atteint à l'épaule par un boulet de canon : les chirurgiens s'étant mis aussitôt à le panser, il leur demanda si la blessure serait longue à guérir. « Oui, répondirent-ils, il faudra beau-
« coup de temps, à moins que l'on ne vous fasse l'am-
« putation du bras. » — « Eh bien ! répondit-il, coupez-
P. 99. « le, et laissez-moi aller remplir mon devoir envers la
« république. » L'opération eut lieu, mais il n'eut pas la patience de rester tranquille et de prendre les précautions nécessaires jusqu'à ce que la blessure fût cicatrisée; il se mit, au contraire, à parcourir les retranchements pour donner des ordres aux canonniers, et

leur montrer les endroits sur lesquels il fallait diriger les canons et les mortiers. Le vent et le soleil firent enfler sa blessure, et il mourut. La république perdit en lui un ingénieur célèbre et un officier rempli de science.

On eut aussi à regretter dans ce siége le général Bon, l'un des plus intrépides guerriers. Ce brave s'étant accroché aux murs de la ville, jeta son chapeau dans l'intérieur de la place. Cette action répandit l'épouvante parmi les troupes de Saint-Jean-d'Acre : elles trempèrent alors des couvertures dans de l'huile et de la poix et, après y avoir mis le feu, les jetèrent pardessus les murailles, en tirant des boulets et des bombes sur les assiégeants. Ces braves, malgré tant d'obstacles, malgré une grêle de balles et les pierres énormes qu'on lançait sur eux du haut des toits, ne cessaient de revenir à la charge. Ce fut ainsi que le général Bon, en escaladant les murs, reçut une pierre sur la tête et fut renversé : ses soldats l'enlevèrent aussitôt; mais ses lèvres avaient touché la coupe du malheur, et il succomba.

Après tant d'assauts, de combats sanglants, de fatigues insupportables et de dangers continuels, le général en chef résolut d'abandonner le siége de Saint-Jean-d'Acre la Difficile. Il fut déterminé à prendre ce parti par plusieurs puissants motifs. Le principal était l'arrivée d'un bâtiment où se trouvait une personne venant de Paris, chargée de lettres pour lui de la part de quelques chefs de la république, ses amis : P. 100.

ils lui annonçaient que les principaux membres du gouvernement, ses collègues, formaient un complot contre lui, et que, déjà, ils avaient empêché qu'on lui envoyât des secours en Égypte, afin qu'il pérît dans cette contrée. On lui mandait aussi que les Anglais avaient repris tout le pays dont les Français avaient fait la conquête; que les rois de l'Europe s'étaient déclarés contre eux, et que, s'il ne revenait pas promptement, ils perdraient tout le fruit de leurs efforts. Tel était le contenu des lettres que lui adressaient quelques chefs de la république.

D'un autre côté, il reçut la nouvelle que la flotte ottomane, commandée par Koucè Moustapha-pacha, était prête à mettre à la voile, et viendrait bientôt en Égypte. Enfin, il apprit que des vaisseaux russes étaient venus à l'île de Corfou, dépendante de la république de Venise, et que les Français en avaient été chassés.

Bonaparte comprit, par ces nouvelles, que le monde entier était conjuré contre lui, et qu'il serait forcé de combattre en Égypte une foule d'ennemis, avec une armée réduite à un petit nombre de soldats. Mais le cœur de ce héros indomptable, plus dur que le fer, ne fut pas effrayé des difficultés et des dangers qui l'entouraient; il conserva la même attitude, et tint les rênes de son commandement avec la même vigueur; son âme n'éprouva aucune faiblesse, et, renfermant en lui-même ses inquiétudes, il montra, en cette circonstance, toute la fermeté de son caractère.

En conséquence, il fit venir de Nazareth le général
Kléber, et lui ordonna de livrer un dernier assaut à la
ville. Ce valeureux général se prépara aussitôt à donner
un nouveau témoignage de sa valeur déjà si célèbre,
et, après avoir fait battre le tambour signal du combat,
il s'avança vers l'ennemi. Ce fut une journée des plus
mémorables, et une bataille capable de faire blanchir
les cheveux de la jeunesse. Le général poussait des cris
comme un lion intrépide qui ne redoute pas la mort.
Les bombes et les boulets, tirés de la ville et des vais- P. 151.
sseaux, tombaient sur les Français comme les ondes
de la mer en furie tombent sur le rivage : les combattants
étaient entourés de flammes; la lumière
du jour était obscurcie par la fumée des canons, et
le bruit de leurs détonations ôtait aux oreilles la faculté
d'entendre. Dans le fort de l'action, les Français,
ayant sauté par-dessus les murailles, pénétrèrent
dans une mosquée. On eût dit alors que la fin du
monde était arrivée, et que personne ne pourrait éviter
la mort dans ce moment de destruction. En effet,
les horreurs de ce combat acharné firent blanchir la
tête des enfants, et les hommes courageux tremblent
encore à son souvenir.

Les troupes de la ville et de la flotte se hâtèrent d'apporter de l'huile, de la poix et du goudron; elles lancèrent ces matières enflammées contre les assiégeants; et, poussant des cris épouvantables, ils firent pleuvoir en même temps sur eux une grêle de balles, de boulets et de bombes.

Les Français, après avoir pénétré dans l'intérieur de la ville et obtenu quelque avantage sur les Turcs, se retirèrent en bon ordre de ce carnage affreux, emportant avec eux les vases de cuivre jaune qu'ils avaient arrachés de la fontaine de la grande mosquée. Cent vingt des leurs seulement restèrent dans la mosquée. Ces soldats avaient déjà combattu avec leurs camarades tant qu'ils avaient été ensemble; ils recommencèrent encore à se battre pour défendre leur vie. La foule de leurs ennemis s'augmentait sans cesse, et, n'ayant plus de poudre et de munitions, ils virent qu'ils allaient être la proie des musulmans et regardaient leur mort comme certaine, lorsqu'arriva en toute hâte le commandant anglais Sidney Smith. Ce général leur adressa en français des paroles pleines de sagesse. « La république, leur dit-il, n'a envoyé « votre chef dans ces contrées que pour le plonger « dans une mer de dangers. Voyez : nous tenons blo-
P. 102. « quées les embouchures du Nil, et nous ne laisserons « rien pénétrer en Égypte. Vous êtes enfermés dans « cette contrée, sans pouvoir désormais recevoir au- « cun secours. Tous les habitants sont irrités contre « vous, et cherchent à vous anéantir. Certes, vous « avez assez exposé votre vie, en vous laissant con- « duire par l'ambition de votre général. Renoncez « donc à cette guerre et cherchez à vous délivrer des « périls qui vous environnent. Pour moi, je m'engage « à vous procurer les moyens de retourner sains et « saufs dans votre patrie. » Les soldats français se ren-

dirent à ce discours, et le commandant Sidney Smith les fit sortir de la mosquée en les préservant de tout danger.

Le général en chef vit alors que la guerre serait sans résultats, et que, de longtemps, il ne pourrait entrer dans Saint-Jean-d'Acre. Il s'aperçut aussi que les soldats commençaient à montrer moins d'ardeur pour les combats et les assauts, et demandaient à retourner au Caire. En effet, trois mille cinq cents des leurs avaient succombé sous les murs de la ville, et un millier au moins par la peste et les fatigues de la route. Cependant, malgré tous les maux et les dangers qu'ils avaient essuyés, ils conservaient pour leur général une obéissance aveugle, et lui témoignaient toujours un dévouement sans bornes. Ils se soumettaient à ses ordres comme s'il eût été leur dieu, partageaient sans murmurer sa mauvaise fortune, et ne cessaient pas de chanter ses louanges.

Le 11 de zoulhidja de l'année 1213, Bonaparte ordonna de ployer les tentes, et se transporta à Kaïfa. Cette ville renfermait des magasins de coton appartenant à Djezzar; il y fit mettre le feu et se dirigea ensuite sur Jaffa. Il s'empara des gros canons et des marchandises qui lui appartenaient, et les fit enterrer sous le sable. Les Français jetèrent aussi à la mer P. 103. quatre mille fusils, pris sur des bâtiments de transport, brûlèrent ces bâtiments, et firent prisonniers trois cents hommes, environ, qui les montaient. Le général en chef ordonna ensuite de faire des litières, pour y

placer les blessés et les malades, et de les donner à porter aux prisonniers. Chaque litière était portée par quatre d'entre eux, et précédait l'armée. Bonaparte s'empara en outre de Seïd Iahïa, mufti de Jaffa, et de quatre négociants, qu'il emmena aussi prisonniers avec lui.

De Jaffa, il se rendit à Gaza. Le général qui commandait dans cette ville fit venir, avant son départ, cinq négociants du pays, et exigea d'eux une somme d'argent; ensuite, l'armée se transporta au château d'El-Arich, où le général en chef fit déposer les malades et les blessés. De là, il ordonna au général Kléber de se rendre à Damiette avec son corps d'armée, par la route de Katïè, et se dirigea lui-même vers le Caire, avec le reste des troupes et les prisonniers qui marchaient devant lui. Arrivé à El-Adelïè, auprès de la ville de Belbeïs, il envoya prévenir de son retour le général Dugua, son lieutenant.

Ce général, ainsi que les cheïkhs de la ville, les généraux et les troupes, les oulémas, les aïans, les membres du divan et les officiers des janissaires, vinrent à sa rencontre et le félicitèrent sur son heureuse arrivée et sa bonne santé. Bonaparte, s'étant assis, leur adressa ces paroles : « J'ai appris que des
« séditieux, des ennemis envieux et imposteurs avaient
« répandu dans ces contrées le bruit de ma mort :
P. 104. « regardez-moi bien, afin de vous assurer par vos yeux
« de la vérité. Voyez : Bonaparte est-il mort, ou plein
« de vie? Dites donc à ces perturbateurs de ne point

« se bercer d'une vaine espérance ; assurez-les que « Bonaparte est revenu en bonne santé et chargé « de butin, et que, si Dieu le permet, il ne mourra « pas avant d'avoir foulé sous ses pieds tous les Mam- « louks. » Les cheïkhs et les autres notables du Caire répondirent à ce discours : « Puisses-tu, général, être « à l'abri des dangers ! Ceux qui ont répandu le bruit « de ta mort sont des imposteurs : que Dieu nous « fasse la grâce de te conserver, et qu'il nous permette, « s'il était nécessaire, de racheter ta vie au prix de la « nôtre. Puissent tes ennemis être toujours dans l'im- « possibilité de te nuire ! »

La nouvelle de la mort de Bonaparte avait, en effet, circulé en Égypte, et les habitants s'en étaient réjouis.

Le vendredi dixième jour du mois de mouharrem de l'année 1214, le général en chef fit son entrée au Caire par la porte de la Victoire, avec un brillant cortége. Il était précédé de toutes les troupes, des gouverneurs, des notables de la ville, des oulémas et des officiers des janissaires. La population entière, les grands comme les petits, put le voir dans cette cérémonie magnifique.

Lorsqu'il fut arrivé à sa demeure, située sur la place de Iezbéquïè, il écrivit une proclamation en français, et l'envoya au divan des oulémas avec ordre de la traduire en arabe, de la faire imprimer, et de l'adresser, en leur nom, aux habitants des provinces de l'Égypte. Il voulut aussi que cette proclamation fût

affichée dans les rues du Caire, afin que le peuple en pût prendre connaissance; en voici la copie :

« De la part des membres du divan particulier de « la ville du Caire la Bien Gardée, aux habitants des « provinces de l'orient, du couchant, de Menouf, de
P. 105. « Kaloub, de Djizè et de Bahira.

« Donner un conseil est un acte religieux. Dieu très- « haut a dit dans le Coran, dont les sentences ne sont « pas ambiguës : *Ne marchez pas sur les pas du démon.* « Il a dit aussi : *N'obéissez pas à ceux qui s'écartent du* « *vrai chemin, ils ne font pas le bien, ils répandent la* « *corruption sur la terre.* Le sage doit prendre des pré- « cautions contre les malheurs de la vie avant qu'ils ne « soient arrivés. O peuple de vrais croyants! n'écoutez « pas les imposteurs; vous auriez à vous repentir d'avoir « ajouté foi à leurs propos.

« Nous vous annonçons que le général en chef, son « excellence Bonaparte, notre gouverneur, l'ami de la « nation de Mahomet, est arrivé avec son armée au « Caire la Bien Gardée; il avait campé la veille à El- « Adelïè, sans accident et en parfaite santé, en ren- « dant des actions de grâce au Seigneur très-savant, « et en reconnaissant son unité. Il est entré dans la « ville du Caire par la porte de la Victoire, le ven- « dredi 10 de mouharrem, de l'année 1214 de l'hé- « gire de Mahomet (sur qui soit le salut!), avec un « cortége magnifique, et une pompe pleine de gran- « deur et de majesté. Outre un nombre immense de

« troupes, on voyait à sa suite les oulémas de l'Azhar, « les seigneurs de la famille de Béqri, les cheïkhs des « tribus de Ananïè, de Damourachïè, de Khadouwïè, « d'Hamedïè, de Réfaaïè et de Kaderïè, les sept com- « pagnies impériales des janissaires, les employés du « divan et les principaux négociants du Caire. Ce fut « un jour mémorable, et jamais on n'avait vu pareille « solennité dans les temps les plus reculés. Tous les « habitants du Caire sortirent pour aller à sa rencon- « tre, et virent que c'était bien le général en chef lui- « même, Bonaparte en personne. Il a montré par sa « présence combien les séditieux en avaient imposé « sur son compte. Dieu a rempli son cœur de senti- « ments favorables à l'islamisme, et a jeté sur lui des « regards de bonté.

« Ceux qui ont répandu de fausses nouvelles sur « lui sont de vils Arabes et des Mamlouks, qu'il a for- « cés de prendre la fuite. Leur intention, en propa- « geant ces mensonges, était de massacrer le peuple, P. 106.
« d'anéantir la nation musulmane et de piller les biens « du gouvernement; car ils sont ennemis du repos pu- « blic. Mais Dieu a fait cesser leur puissance, à cause « de la violence de leur tyrannie.

« Nous avons appris que l'Elfi était allé dans la pro- « vince de l'Est, suivi de quelques gens couverts de « crimes, tirés des viles tribus arabes. Ces hommes cor- « rompus ne cherchent qu'à piller les biens des musul- « mans : mais *ton seigneur observe*. Ils écrivent, pour les « paysans, de fausses lettres dans lesquelles ils pré-

« tendent que les armées du sultan vont arriver : la « vérité est que rien n'annonce l'approche de ces ar- « mées, et que cette nouvelle est sans fondement. Ils « ne voudraient voir venir des troupes que pour faire « le mal et massacrer le peuple. C'est ainsi qu'agissait « Ibrahim-bey à Gaza, lorsqu'il envoyait des firmans « remplis de mensonges, et qu'il disait être envoyés « par le sultan. Les ignorants habitants des campa- « gnes ajoutaient foi à ses discours et ne songeaient pas « au résultat de leur conduite; ils sont tombés dans « le malheur. Les peuples de la province du Saïd, au « contraire, ont chassé les Mamlouks de leur pays; « ils les redoutaient pour leurs familles et pour eux- « mêmes, et ils ont agi en cela avec plus de pru- « dence que les habitants de la province maritime de « Bahira.

« Certes, à défaut du criminel on prend un de ses « voisins : Dieu est irrité contre l'injustice; soyons « préservés de la colère de celui qui dispense les châ- « timents et les récompenses.

« Nous vous annonçons aussi qu'Ahmed-pacha, sur- « nommé le Boucher, à cause de la grande quantité de « personnes qu'il a fait périr, sans distinction des bons « et des méchants, a rassemblé des vagabonds turcs, « mamlouks et arabes, ainsi que le bas peuple d'El- « Arich. Son intention est de s'emparer du Caire et de
P. 107. « la province de l'Égypte. Tous ces hommes ne se sont « réunis sous ses drapeaux que pour se livrer au pillage « et déshonorer les femmes; mais les arrêts du destin

« ne leur sont pas favorables. Dieu fait ce qu'il veut « et ce qu'il préfère : les faveurs de Dieu sont cachées; « la parole doit être conforme à la pureté de l'inten- « tion.

« Djezzar avait envoyé quelques-unes de ses troupes « au fort d'El-Arich, et devait lui-même se rendre en- « suite à Katïè; mais le général en chef Bonaparte, s'é- « tant avancé contre eux, les mit en déroute, et ces « méchants, après avoir essuyé une perte considérable, « prirent la fuite en criant : Sauve qui peut! Ils étaient « environ trois mille.

« Le général en chef s'étant ensuite emparé de vive « force de la forteresse d'El-Arich, où se trouvaient « des provisions appartenant à Djezzar, marcha sur « Gaza, dont la garnison se sauva comme des oiseaux « qui s'échappent d'une cage. En entrant dans la ville, « il fit publier un pardon général pour les habitants, « défendit d'inquiéter les familles musulmanes, et « traita avec distinction les oulémas et les agas. De « Gaza, il se transporta à Ramla, où se trouvaient dé- « posées des provisions de biscuit, d'orge et de riz. « Tout tomba en son pouvoir, ainsi que deux mille « outres, tant grandes que petites, que Djezzar avait « fait préparer pour son passage en Égypte. Mais les « arrêts du destin ne lui sont pas favorables.

« Le général en chef se rendit ensuite à Jaffa, qu'il « assiégea pendant trois jours. Il s'en rendit maître, « ainsi que de toutes les provisions et munitions de « guerre qu'elle renfermait. Les habitants de cette ville,

« aveuglés par leur méchanceté, repoussèrent le par-
« don qu'il leur offrait, et ne voulurent pas se ranger
« sous son obéissance. C'est alors qu'outré de colère,
« et usant de sa force et de sa puissance, il ordonna de
« les passer au fil de l'épée. En conséquence, leurs rem-
« parts furent détruits, et quatre mille de ces malheu-
« reux furent exterminés. Cet événement fut l'ouvrage
P. 108. « de Dieu, lui qui dit aux choses : *Soyez,* et elles sont.
« Cependant il traita honorablement les Égyptiens qui
« se trouvaient dans la ville, leur fit donner des vivres
« et des vêtements, et les fit conduire sur des bâti-
« ments, avec des gardes pour les protéger contre les
« Arabes. Il y avait, dans Jaffa, plus de cinq mille
« hommes de troupes de Djezzar, outre les habitants
« de la ville; ils périrent tous, excepté quelques-uns
« qui purent prendre la fuite. L'armée française se di-
« rigea ensuite sur la montagne de Naplouz : là, les
« troupes de Djezzar furent défaites de nouveau, dans
« un endroit nommé Kakoun, et cinq villages de ce
« district furent livrés aux flammes; *ce que Dieu a dé-*
« *crété arrive infailliblement.*

« Le général en chef abattit ensuite les murs de
« Saint-Jean-d'Acre, et détruisit cette forteresse formi-
« dable : dont il ne reste plus, maintenant, pierre sur
« pierre. Il y avait vingt ans que Djezzar travaillait à ses
« fortifications, qu'il n'avait achevées qu'avec l'argent
« injustement arraché aux pauvres serviteurs de Dieu.
« Quelques jours ont suffi pour les renverser : telle est
« la fin des édifices des tyrans.

« Lorsque les troupes que ce pacha avait fait venir « de tous côtés marchèrent contre le général en chef, « elles furent toujours défaites honteusement. Mainte- « nant leur trace a disparu, la foudre du ciel est « tombée sur eux. Certes, les Syriens confirmeront nos « paroles.

« Cependant deux motifs engagèrent le général en « chef à retourner en Égypte : le premier était la pro- « messe qu'il nous avait faite de revenir parmi nous « dans quatre mois; et, *pour l'homme d'honneur, la pro- « messe est une dette.* Le second fut la nouvelle, qui « lui parvint, que quelques hommes corrompus d'entre « les Mamlouks et les Arabes cherchaient, pendant « son absence, à fomenter des troubles et des sédi- « tions dans des villes et des provinces de l'Égypte. « Mais, à son arrivée, ils ont été dissipés comme les « nuages au milieu du jour, que le soleil dissipe en « reparaissant. Certes, tant que des maux et des injus- « tices pèseront sur le peuple, il emploiera soir et « matin son zèle infatigable et ses précieuses qualités « à les faire disparaître. Il est tout dévoué aux habi- P. 109.
« tants du Caire et de l'Égypte, et ne songe qu'à leur « bonheur. L'amélioration de la navigation du Nil, « celle de l'agriculture, sont l'objet de sa pensée et « de ses soins; il désire aussi faire fleurir les arts et « l'industrie; enfin, il veut le bien, mais il le veut « pour les hommes bons et soumis.

« Il a ramené de Syrie des prisonniers de distinc- « tion et d'autres sans importance; des canons et des

« drapeaux pris dans les combats. Malheur à ses enne-« mis, bonheur à ceux qui l'aiment! O vous, esclaves « de Dieu! soumettez-vous à ses jugements divins; car « il est le maître de la terre : agréez ses décrets, accep-« tez ses décisions; car les royaumes lui appartiennent, « et il les donne à qui bon lui semble parmi ses esclaves. « Telle est la foi qu'il faut avoir en Dieu. Abstenez-vous « donc de ce qui peut faire répandre votre propre sang « et déshonorer vos femmes; ne soyez pas cause du « meurtre de vos enfants et du pillage de vos biens. Ne « dites pas que la révolte est un moyen de glorifier la « parole de Dieu (puisse-t-il vous préserver d'une pa-« reille croyance!); la révolte ne peut amener que le « trouble, le carnage et l'avilissement de la nation du « prophète : que le salut soit sur lui!

« Ne prêtez pas l'oreille aux Mamlouks et aux Arabes, « qui cherchent à vous séduire et à vous tromper; « leur intention est de piller ce que vous possédez. « Lorsqu'ils étaient ici et qu'ils ont vu les Français « s'avancer, ne vous ont-ils pas abandonnés, en pre-« nant la fuite comme des troupes d'Iblis (12)?

« Vous savez que le général en chef Bonaparte, à « son arrivée en Égypte, a déclaré à tous les membres « du divan qu'il aimait la religion de l'islamisme, ho-« norait le prophète (sur qui soit le salut!), respec-« tait le Coran, le lisait chaque jour et y ajoutait foi. « Il a ordonné de maintenir les rites observés dans les « mosquées de l'islamisme, de conserver les avantages « que produisaient les wakfs impériaux, et de ne pas

« déroger aux usages qui régissaient l'institution des « janissaires ; enfin, il a mis tous ses soins à pourvoir « à la nourriture du peuple. Considérez donc ces fa- P. 110.
« veurs et ces avantages qu'il vous a accordés par amour « pour notre prophète, la plus noble des créatures. Le « général en chef nous a promis, en outre, deux choses « d'une grande importance : la première, de bâtir, dans « le Caire, une mosquée magnifique, et telle qu'on « n'en verra de pareille dans aucun pays ; la seconde, « qu'il ferait connaître à tout le monde son entrée « dans la religion de Mahomet, l'élu de Dieu : pour « lui soient le salut et les prières les plus ferventes ! »

Les oulémas du Caire, les aïans et les chefs des janissaires signèrent cette proclamation, comme nous l'avons rapporté plus haut ; elle fut imprimée et répandue dans toutes les provinces. L'intention de Bonaparte, en la publiant, était de corriger le naturel sauvage des Égyptiens et d'adoucir leurs inclinations grossières, d'apaiser les séditions, et de faire disparaître les inimitiés. Forcé de retourner en France, à cause du soulèvement des rois de l'Europe contre la république, et connaissant tous les dangers auxquels les Français étaient exposés en Égypte, il voulait les laisser dans la meilleure position possible. En conséquence, il traitait les musulmans avec bonté, leur témoignait une grande amitié, paraissait plein de respect pour la religion musulmane, et prétendait qu'il suivait l'évidente vérité, ainsi qu'eux-mêmes. Mais les Égyptiens n'ajoutaient pas foi à ses discours, ils les

regardaient comme une déception et n'avaient pas de tranquillité. Bonaparte mettait également tous ses soins à satisfaire leurs désirs, à s'attirer leur affection, et à les accoutumer à la domination française. Il prenait des informations sur ce qui intéressait leur croyance, et leur disait que les Français suivaient comme eux la véritable religion. Il était d'ailleurs rempli de science et de sagesse : on dit même qu'il possédait l'art de deviner d'après les astres, car il annonçait d'avance à quelle époque devaient arriver les événements. Il répétait qu'il était celui dont l'arrivée était annoncée dans les écritures saintes, que nul autre ne viendrait
P. 111. après lui, et que c'était lui qui ferait régner la justice sur la terre. Beaucoup d'Égyptiens le regardaient en effet comme le Mèhdi (13) ; et ses habits à l'européenne étaient le seul obstacle à ce qu'ils ajoutassent foi à ses paroles : s'il s'était montré à leurs yeux avec le vêtement nommé *féredjè* (14), tout le peuple l'aurait suivi.

Nous avons raconté ce qui était arrivé aux Français dans le commencement de leur entrée en Égypte, au milieu de mouharrem 1213 de l'hégire. Nous avons fait connaître aussi les embarras et les maux qu'ils avaient soufferts, leurs fatigues, les combats et les guerres qu'ils avaient soutenus. Nous avons vu qu'ils avaient perdu beaucoup de monde, que leurs ennemis les Anglais avaient bloqué les embouchures du Nil, que les provinces égyptiennes ne leur montraient aucune sympathie, et qu'ils avaient au contraire éprouvé mille tourments. En effet, les habitants du

pays massacraient tous ceux qu'ils rencontraient isolés, et même dans leurs maisons, où les soldats entraient avec confiance; car ils étaient en sécurité à l'égard des musulmans et ne portaient jamais d'armes qu'aux jours de combat. Attirés aussi chez les femmes publiques, en grand nombre au Caire et dans les environs, ils y étaient impitoyablement égorgés et leurs corps jetés dans des puits afin de faire disparaître les traces du crime. C'est ainsi que tant de Français disparurent. Beaucoup d'entre eux éprouvèrent en outre les effets pernicieux de la maladie vénérienne, maladie très-répandue dans ce pays, et ils perdirent plus de quinze mille hommes depuis leur entrée en Égypte jusqu'à leur retour de Syrie. Cependant, quoique leur nombre fût diminué, leur courage ne s'affaiblissait pas; leur position pénible et les maux qu'ils éprouvaient ne faisaient, au contraire, qu'augmenter leur force et P. 112.
leur intrépidité; la bonté de leur caractère et leur générosité n'éprouvaient non plus aucune altération. Pendant leur séjour en Égypte les vivres furent toujours à bas prix et le bien-être général; l'injustice et les inimitiés firent place à l'équité et à la bonne foi.

Après le retour des Français, le cadi ayant pris la fuite et laissé sa famille au Caire, Bonaparte ordonna de conduire son fils à la forteresse et de mettre le séquestre sur tous ses biens. A cette nouvelle, les oulémas et les membres du divan se réunirent et adressèrent une pétition au général en chef pour le prier de remettre le fils du cadi en liberté et de lui rendre son

héritage. Le général, touché de la position de ce jeune homme, agréa leur demande et lui rendit la liberté à condition qu'il quitterait l'Égypte. En effet il le fit partir et lui laissa emmener sa famille et ses biens. Il fit venir ensuite le cheïkh d'El-Arich, le revêtit d'une pelisse d'honneur d'un grand prix et le nomma cadi amine.

Dans le mois de mouharrem 1214 parut dans la province de Bahira, près de Damanhour, un homme que l'on disait fils du sultan de l'Afrique occidentale et auquel s'était joint un grand nombre de Mogrébins, d'Hawares, d'Arabes et de fellahs qui interceptaient les communications. Informé de cette nouvelle, le gouverneur d'Alexandrie envoya contre eux un corps de troupes qui les attaquèrent vivement; lorsque le combat fut engagé, le Mogrébin et son armée prirent la fuite à travers les collines et dans les déserts; mais les Français les poursuivirent et en tuèrent la plus grande partie.

Cet homme prétendait être un prophète et disait qu'il lui suffirait de jeter les yeux sur les infidèles pour les faire disparaître comme la poussière poussée par le vent; mais le contraire arriva, ce furent les Français qui firent boire ses troupes dans les coupes de la mort.
P. 113. Ce rassemblement s'étant dissipé, les Français revinrent et purent se livrer au repos.

Le 12 de safar de l'année 1214 de l'hégire, il arriva d'Alexandrie un courrier monté sur un dromadaire, avec une lettre adressée au général en chef, dans la-

quelle on lui annonçait que la flotte ottomane, forte de quatre-vingts bâtiments, tant grands que petits, avait paru devant Alexandrie; mais que, les boulets et les bombes qu'on lui avait lancés l'ayant empêché de s'approcher du grand canal, elle s'était décidée à aller au château d'Aboukir. Ces nouvelles étaient parvenues au général en chef vers le coucher du soleil, au moment où il était à table; en les lisant il sauta comme un homme effrayé, demanda un cheval de selle, et envoya aux généraux l'ordre de le suivre à Rahmanïè avec les troupes. Il écrivit aussi au général Kléber, à Damiette, de s'y rendre par le chemin de terre, et partit aussitôt lui-même avec sa garde particulière habillée de drap vert. Il marcha avec cette escorte jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Rahmanïè. Dans cette ville, il reçut d'Alexandrie la nouvelle que les Français avaient abandonné la forteresse d'Aboukir dont la flotte ottomane s'était emparée, et que toutes les troupes embarquées sur la flotte, étant descendues à terre, avaient, avec l'aide des Anglais, construit de forts retranchements munis de grosses pièces de canon. Il sut aussi que les Turcs avaient répandu des proclamations dans toute la province pour engager les habitants des villes, les paysans et les Arabes à se soulever contre les Français, et que plusieurs chefs du pays étaient même venus trouver Moustapha-pacha et en avaient reçu des pelisses d'honneur. En effet, l'arrivée de ces troupes répandit la joie parmi les musulmans et fit craindre à Bonaparte un soulèvement général au

P. 114. Caire et dans les autres villes. En conséquence, il écrivit aux oulémas du Caire et aux membres du divan pour leur annoncer l'arrivée de la flotte et le débarquement des troupes; il marquait que cette flotte était composée de bâtiments chrétiens parmi lesquels, cependant, il s'en trouvait quelques-uns de musulmans. En donnant cette nouvelle au divan du Caire, Bonaparte voulait détruire l'effet que devait produire le firman de la Porte adressé à Djezzar et aux habitants de Syrie; car il était dit dans ce firman : « Bientôt il vous arrivera une flotte impériale et une « flotte du gouvernement russe, qui est uni avec « notre Sublime Porte par les liens d'une amitié sin« cère. Je vous envoie aussi par terre vingt mille « hommes de mes troupes redoutables, outre les ma« rins de la flotte, afin de chasser les Français. » Le général en chef avait une copie de ce firman et il était également connu des oulémas du divan et des habitants des provinces. Ce motif engagea donc le général en chef à leur adresser l'écrit suivant, dans lequel, pour apaiser les séditions qui pourraient avoir lieu, il prétendait que les bâtiments dont on parlait appartenaient aux Européens chrétiens.

LETTRE DE BONAPARTE AINSI QU'ELLE FUT IMPRIMÉE.

« De la part de son excellence le général en chef « commandant des troupes, le grand Bonaparte, au « divan du Caire le Bien Gardé. Il n'y a pas d'autre

« Dieu que Dieu, Mahomet est son envoyé : puisse Dieu « lui faire miséricorde et lui accorder le salut ! Voici « ce que nous adressons aux oulémas du divan du « Caire, choisis parmi les meilleurs et les plus parfaits « en sagesse et en prudence : que le salut de Dieu, sa « miséricorde et sa bénédiction soient sur eux !

« O membres honorés du divan ! Après vous avoir « présenté nos salutations nombreuses et nos vœux « abondants, nous vous annonçons que nous avons « placé une partie de notre armée sur la montagne P. 115. « de Tonna, et qu'ensuite nous nous sommes rendus « dans la province maritime pour procurer le repos « au pauvre peuple, et punir les ennemis qui nous font « la guerre. Nous sommes arrivés en bonne santé à « Rahmanïè et nous avons accordé un pardon général « à tous les habitants de la province de Bahira ; aussi « sont-ils dans un repos complet et un bonheur parfait. « Maintenant les troubles ont cessé et la tranquillité est « rétablie.

« Nous vous annonçons également qu'il est arrivé « quatre-vingts bâtiments, tant grands que petits. Ils ont « paru devant Alexandrie avec le dessein d'y entrer, « mais la grande quantité de boulets qu'on a lancés « sur eux les en a empêchés ; en conséquence ils sont « partis et ont été dans la rade d'Aboukir où ils ont « opéré leur débarquement. Je ne m'oppose pas à leur « descente, parce que mon intention, lorsqu'ils seront « tous débarqués, est de fondre sur eux, d'exterminer « ceux qui ne se soumettront pas et de laisser la vie

« aux autres. Je vous les conduirai prisonniers afin que
« cet événement fasse une grande sensation dans la
« ville du Caire.

« Ceux qui montent cette flotte ne sont venus ici
« que dans l'espoir de se réunir aux Mamlouks et aux
« Arabes pour piller et ruiner le pays ; ce sont en
« grande partie des Russes qui abhorrent ouvertement
« et traitent en ennemis ceux qui croient à l'unité de
« Dieu et ont foi en son prophète. Ils détestent l'isla-
« misme, n'ont aucun respect pour le Coran, et,
« d'après leur croyance entachée d'infidélité, ils re-
« connaissent trois dieux et prétendent que le vrai
« Dieu est le troisième de cette trinité. Mais combien
« Dieu n'est-il pas au-dessus de toute association ! Ils
« verront bientôt que la trinité ne donne pas la force
« et que le grand nombre de dieux n'est d'aucune uti-
P. 116. « lité, car ce grand nombre est une illusion. C'est
« Dieu l'unique qui donne la victoire à celui qui croit
« à son unité; il est le clément et le miséricordieux;
« c'est lui qui aide, on peut se fier à lui, il est secou-
« rable; il donne de la force aux justes et aux unitaires,
« il ressuscite les morts, il détruit l'opinion des corrup-
« teurs et de ceux qui lui donnent des associés. Il savait
« déjà, dans sa science éternelle, par ses décrets souve-
« rains et ses dispositions invariables, qu'il me don-
« nerait cette contrée célèbre. Il avait aussi décidé et
« ordonné ma présence au Caire pour faire cesser la
« corruption qui régnait dans les affaires, détruire tous
« les genres de tyrannie, mettre à la place la justice,

« rendre la tranquillité au pays et corriger les abus du « gouvernement.

« La preuve de sa toute-puissance et de son unité « éternelle, c'est qu'il ne donne pas à ceux qui croient « à la trinité une force pareille à la nôtre; car les trini- « taires n'ont pu faire ce que nous avons fait. Pour nous, « nous croyons à l'unité de Dieu, nous reconnaissons « qu'il est le cher, le puissant, le fort, le vainqueur, le « directeur des créatures, que c'est lui dont la science em- « brasse les cieux et les terres, et qu'il dirige les affaires « des créatures. Or, tout cela est écrit dans les versets « du Coran, et dans les livres descendus du ciel. Sachez « que si des musulmans sont avec les Russes, ils seront « l'objet de la colère divine à cause de leur opposi- « tion aux recommandations du prophète (sur qui soit « le plus parfait des saluts!), et à cause de leur accord « avec les maudits infidèles; car les ennemis de l'isla- « misme ne sauraient contribuer à sa gloire. Malheur « à celui qui serait aidé par les ennemis de Dieu, « quel qu'il soit, infidèle ou musulman! Quant aux « Russes, le destin les a poussés vers leur perte et leur « destruction. Est-il possible que des musulmans se « soient embarqués sur des vaisseaux où flotte le pa- « villon de la croix, et puissent entendre tous les jours « les infidèles adresser des paroles de blasphème et de
« mépris à Dieu l'unique, le seul, l'éternel! Un musul- P. 117.
« man qui consentirait à se trouver dans une pareille « situation serait, sans aucun doute, plus coupable « qu'un infidèle plongé primitivement dans les ténèbres.

« Nous désirons, membres du divan, que vous ré-
« pandiez ces nouvelles dans tous les villages et dans
« toutes les villes, afin d'empêcher les fauteurs de cor-
« ruption de semer la discorde parmi le peuple des
« provinces; car le pays où se commettraient des désor-
« dres aurait à souffrir et serait puni. Conseillez donc
« aux Égyptiens de s'abstenir de mauvaises actions, de
« peur que nous leur fassions éprouver les maux et les
« afflictions que nous avons fait éprouver aux habitants
« de Damanhour et d'autres pays que nous avons punis
« à cause de leur coupable conduite. Salut sur vous!
« Que Dieu vous fasse miséricorde et vous bénisse!

« Écrit à Rahmanïè, le dimanche 17 de safer de l'année
« 1214.

« Imprimé en arabe, à l'imprimerie française. »

Le général en chef, après avoir rassemblé toutes les troupes françaises auprès de lui, se dirigea vers la forteresse d'Aboukir pour combattre l'armée innombrable des Turcs. S'étant aperçu que leurs retranchements étaient élevés et fortifiés, il prit, pour s'en emparer, les mesures que son génie profond lui inspira. En conséquence il fit venir le général Murat, un des braves de l'armée, commandant de la courageuse cavalerie, et lui ordonna de faire d'abord une charge, afin que si les ennemis tiraient leurs canons, ils atteignissent seulement les chevaux, et que l'infanterie fût sauvée. Il voulait que les fantassins pussent

ensuite se précipiter de droite et de gauche sur les
retranchements et s'en emparer. Il rangea donc son P. 118.
armée en bataille; puis, les deux armées étant prêtes
pour le combat, on battit le tambour et les trompettes
sonnèrent la charge. Alors le général Murat s'avança
à la tête de ses valeureux cavaliers pareils à des lions
furieux, et fondit sur l'armée ennemie. Les Turcs tirè-
rent sur eux avec les canons de leurs retranchements,
et atteignirent les chevaux. Les cavaliers furent ren-
versés, et la plupart périrent; mais ceux qui n'eurent
point de mal ne songèrent pas au danger, et s'avan-
cèrent pour combattre. L'infanterie s'étant aussi préci-
pitée de droite et de gauche, le combat devint acharné
et la mêlée épouvantable. Les musulmans se virent alors
attaqués d'une manière dont ils n'avaient aucune idée;
ils en furent saisis de crainte et d'épouvante, et ne dou-
tèrent plus de la honte d'éprouver une entière défaite.
En effet, les Français, une fois maîtres des retranche-
ments, entourèrent de tous côtés les musulmans, tom-
bèrent sur eux avec fureur et en firent un grand carnage.
Les Turcs, voyant qu'il ne leur restait aucun moyen de
fuir, perdirent tout espoir de salut. Le désir de con-
server la vie leur fit jeter leurs armes à terre et de-
mander grâce, préférant ainsi la honte et l'esclavage
à la mort. Dans l'état déplorable où ces malheureux se
trouvaient, les Français n'eurent plus qu'à les prendre
avec la main, et de toutes ces tribus il ne s'échappa
aucun cavalier ou fantassin; tous jusqu'au dernier res-
tèrent au pouvoir de l'ennemi; les uns furent tués, les

autres couverts de blessures ou prisonniers. Ceux qui avaient voulu se sauver en se jetant dans la mer n'avaient pas pu gagner les vaisseaux, et l'on voyait une foule de corps sans âme.

Un soldat français s'étant précipité dans la tente du vézir Moustapha Kouça-pacha, le saisit pour le
p. 119. tuer; il lui avait même déjà porté un coup de sabre qui le blessa à la main, lorsque le pacha se fit connaître : le soldat lui accorda la vie et le conduisit devant le général en chef. Celui-ci l'accueillit avec bonté, tira de sa poche un mouchoir de prix dont il banda sa blessure, le fit asseoir à côté de lui, et lui prodigua les plus grands égards.

Les Français s'emparèrent aussi d'Osman-khodja, ancien gouverneur de la ville de Rosette du temps des Mamlouks. A l'arrivé des Français en Égypte il avait pris la fuite, était allé à Constantinople et était revenu avec Moustapha-pacha. Quand on l'amena, le général en chef se rappela sa conduite et le fit garder avec soin.

Un corps de troupes turques s'était retiré dans la forteresse d'Aboukir, avec le fils de Moustapha-pacha. Bonaparte ordonna de canonner et de bombarder la forteresse, et, quatre jours après, les Turcs se rendirent à discrétion. On prit le fils du pacha et on l'amena devant le général en chef, qui donna l'ordre de le conduire dans la tente de son père et de lui témoigner des égards. Il fit ensuite embarquer les blessés musulmans sur trois bâtiments, et les renvoya dans leur pays, afin qu'ils fissent connaître ce qui leur

était arrivé. Les autres prisonniers restèrent dans une captivité humiliante et devinrent la proie des Français; ils étaient au nombre de trois mille, sans compter les blessés auxquels le général en chef avait fait grâce et qu'il avait laissés retourner dans leur P. 120.
famille. Tout le reste avait été détruit par le fer tranchant et les balles meurtrières.

Cette bataille eut lieu le 24 du mois de safer de l'année 1214. Trois cents soldats environ et le général Leturc y perdirent la vie; le général Murat y fut blessé grièvement par une balle qui l'atteignit au cou. Bonaparte, en apprenant cet événement, entra dans une violente colère.

Après la défaite de l'armée musulmane le général en chef envoya au général Dugua, son lieutenant au Caire, la nouvelle de la victoire qu'il venait de remporter. Ce général fit faire, à cette occasion, des réjouissances publiques pendant trois jours, et adressa une lettre aux oulémas de la ville pour leur annoncer ce glorieux événement. En voici la copie :

« De la part du général Dugua, lieutenant du général « en chef au Caire, aux oulémas et à tous les membres « du divan.

« Après vous avoir offert mes salutations et tous les « vœux que je fais pour vous, je vous annonce que j'ai « appris d'une manière certaine que les Français se sont « emparés de la forteresse d'Aboukir le 14 du mois de « thermidor, qui répond au mois de safer de l'année

« 1214. Nos troupes ont fait trois mille prisonniers, au « nombre desquels se trouve Moustapha-pacha. Cet « événement a eu pour résultat l'entière destruction « des quinze mille hommes que la flotte avait amenés « à Aboukir, sans qu'un seul ait pu s'échapper. Je vous « invite, de la part du général en chef Bonaparte, à « faire connaître sur-le-champ cette nouvelle à tout le « monde généralement, et de la répandre dans les pro-
P. 121. « vinces de l'Égypte; car c'est une nouvelle qui doit « causer de la joie et du plaisir. Je vous enjoins également de me faire savoir promptement que vous avez « divulgué cet événement glorieux et admirable. Vous « saurez que le général en chef paraîtra bientôt parmi « vous. Que Dieu vous conserve! salut.

« Écrit le 22 de thermidor de la septième année de la république française, répondant au 3 de rebi ul-ewel.

« Imprimé à l'imprimerie française et arabe du Caire. »

Le général en chef quitta les environs d'Aboukir avec son armée et se rendit à Rahmanïè. De là il envoya Osman-khodja à Rosette et ordonna de le mettre à mort.

Lorque la défaite que venait d'éprouver l'armée ottomane fut connue au Caire, les musulmans de cette ville la regardèrent comme une calamité, ils furent accablés d'un profond chagrin et perdirent l'espoir qu'ils conservaient de voir l'Égypte rentrer sous la puissance de l'islamisme. Le 5 de rebi ul-ewel,

Bonaparte revint au Caire; son entrée fut pompeuse et triomphante, et causa à ses ennemis la honte et le dépit. Il était suivi de Moustapha-pacha, de son fils et de tous les autres prisonniers. Le dixième jour de son arrivée, tous les gouverneurs, les notables, les oulémas et les membres du divan vinrent chez lui pour le féliciter de son retour et de sa victoire. Il les regarda avec un œil scrutateur et intelligent, et s'aperçut de l'affliction qu'ils éprouvaient. Il était instruit de l'espoir qu'ils avaient eu de le voir renversé P. 122.
et des troubles arrivés pendant son absence. Il n'ignorait pas non plus les lettres que Moustapha-pacha et Osman-bey leur avaient adressées quand ils étaient venus à Aboukir. « Oulémas et seigneurs, leur dit-il, « je m'étonne du chagrin que vous cause ma victoire. « Vous n'avez donc pas encore su m'apprécier : pour-« tant je vous ai souvent dit et vous ai répété que j'étais « un musulman, que je croyais à l'unité de Dieu, que « j'honorais le prophète Mahomet et aimais les musul-« mans; vous n'avez pas ajouté foi à mes paroles, « et vous avez cru qu'elles m'étaient inspirées par la « crainte. Cependant vous avez vu de vos yeux et en-« tendu de vos oreilles combien étaient grandes ma « force et ma puissance, et vous avez su, à n'en pas « douter, que j'étais victorieux. Je vous le dis en-« core, j'aime le prophète Mahomet; je l'aime parce « qu'il était un brave comme moi et que son appari-« tion sur la terre a eu lieu comme la mienne. Je « l'emporte même sur lui, car mes conquêtes sont plus

« grandes que les siennes; mais il m'en reste encore bien « d'autres à faire; vous entendrez de vos oreilles, et « vous verrez de vos yeux les nombreuses victoires « que je remporterai. Si vous me connaissiez, vous « m'adoreriez. Un temps viendra où vous serez humi- « liés, vous vous repentirez alors de ce que vous avez « fait et vous verserez des larmes de regret sur le temps « où nous sommes.

« Certes, je hais les chrétiens; j'ai détruit leur reli- « gion, renversé leurs autels, tué leurs prêtres, mis « en pièces leur croix, renié leur foi; et cependant je « les vois se réjouir de ma joie et s'affliger de mon « chagrin. Comment donc voulez-vous que j'embrasse « de nouveau la foi chrétienne? Et si je prenais ce parti, « quel avantage y verriez-vous pour moi? Au reste, ne « vous mêlez pas de ces affaires-là; conformez-vous
P. 123. « à l'ordre de Dieu très-haut. Soyez contents et tran- « quilles, afin que le bonheur et la paix soient votre « partage.

« Je vous ai déjà souvent avertis et vous ai donné « des conseils utiles; si vous savez les apprécier, et si « vous vous en souvenez, vous y trouverez profit et « prospérité; mais, si vous les repoussez, vous éprou- « verez du malheur, et vous vous repentirez. »

Après ce discours, les oulémas se retirèrent troublés et stupéfaits de ce qu'ils venaient d'entendre; pas un seul d'entre eux ne put répondre.

Bonaparte donna pour demeure à Moustapha-pacha, à son fils et à quelques personnes de leur

suite, une maison magnifique, et leur assigna la somme nécessaire à leurs besoins. Ensuite il s'occupa d'écrire au gouvernement ottoman par l'entremise de Moustapha-pacha; il rappela dans sa lettre l'ancienne amitié de la France pour la Porte, et l'alliance qui durait entre elles depuis plusieurs siècles; puis il l'excitait contre les autres gouvernements européens, et lui disait que le parti le plus convenable pour le grand seigneur était de laisser les Français s'établir en Égypte, que leur présence dans ce pays était préférable à celle des Mamlouks. Il promettait d'obéir aux ordres de sa hautesse, assurait que la prière serait toujours dite en son nom, la monnaie toujours frappée à son coin, et que la caravane du pèlerinage aurait lieu comme de coutume; enfin que les Français payeraient l'impôt ordinaire au trésor de Constantinople. Moustapha-pacha envoya cette lettre par quelqu'un de sa suite.

Les conquêtes des Anglais ayant excité dans le cœur du général en chef un dépit violent, il s'occupa de son départ pour Paris.

Nous avons déjà rapporté que Bonaparte avait envoyé Osman-khodja à Rosette; cet homme, à son arrivée, fut jeté en prison; le général commandant de la ville fit venir des témoins musulmans dont il réclama le témoignage devant le conseil particulier. Les té- P. 124.
moins déclarèrent, en présence du cadi et du mufti, qu'Osman-khodja avait été un tyran, et qu'il méritait la mort. Le général fit dresser alors une sentence signée

de tous les notables, et ordonna de mettre Osman-khodja à mort, après l'avoir promené dans la ville. Ensuite il fit répandre cette sentence dans toutes les provinces, afin qu'on apprît l'exécution du coupable.

COPIE DE LA SENTENCE RENDUE CONFORMÉMENT À LA NOBLE LOI, PAR LE TRIBUNAL DE ROSETTE (QUE SA GLOIRE SOIT ÉTERNELLE !), CONTRE OSMAN-KHODJA, ET ADRESSÉE AU GÉNÉRAL COMMANDANT DE LA VILLE SUSDITE, EN DATE DU 24 THERMIDOR AN VII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, OU LE 8 DE REBI-UL-EWEL DE L'ANNÉE 1214 DE L'HÉGIRE.

« Nous avons reçu votre lettre avec l'ordre de prendre « des informations et des renseignements sur toutes « les actions émanées d'Osman-khodja Kérouli; nous « voyons que le mal l'emporte sur le bien. Suivant donc « ce qu'exigeait cette affaire, et en présence de son ex- « cellence notre seigneur le cheïkh ul-islam, le savant, « le pieux, le noble Ahmed el-khadawi, mufti de la « secte d'Anef, du nakib el-achraf, le considéré, l'ho- « noré, le noble Bédawi, du modèle des aïans, le pè-
P. 125. « lerin Ahmed-aga silihdar, de l'honoré Ali Chawich- « ketkhouda, du modèle des négociants Ahmed Chahal, « de l'honoré Sélim-aga, de l'honoré Ibrahim el-djémal, « du chérif Ali Djumani, du cheïkh Moustapha Daher, « du chérif Ibrahim Séïd, de l'honoré Mouhammed el- « kadem, du pèlerin Bach Suleïman, et aussi en pré- « sence de plusieurs autres musulmans, ont paru les « nommés Ramadan Hamoudi, Moustapha el-djebbar « Ahmed Chawich Abdoullah, le pèlerin Hassan Abou-

« Djoudi, le pèlerin Bédawi Makrali, Ali-Abou Zérari-
« Bédawi-Déïab et Hassan Arab. D'après l'affirmation
« et le témoignage de ces derniers, il a été reconnu
« que le susdit Osman-khodja les avait tyrannisés d'une
« manière violente en les faisant battre et mettre en
« prison sans en avoir le droit, qu'il avait pillé leurs
« biens et s'était rendu coupable d'autres injustices.
« Alors on demanda à tous les musulmans présents à
« cette assemblée si Osman-khodja avait commis plus
« de mauvaises actions que de bonnes; tous répondirent
« unanimement que le mal l'avait emporté sur le bien :
« pour ce motif Osman-khodja, ancien gouverneur de
« Rosette, a eu la tête tranchée.

« Certifié conforme à l'original et au sens qu'il renferme, et
« publié au nom du commandant actuel de Rosette.

« Imprimé à l'imprimerie arabe des Français, au Caire le
« Bien Gardé. »

Le 12 de rebi ul-ewel, le général en chef ordonna, comme l'année précédente, de célébrer la naissance du prophète; il fit circuler, à cette occasion, un magnifique cortége dans la ville, et réunit dans un banquet splendide Moustapha-pacha, tous les oulé- P. 126.
mas et les aïans. Pendant le festin on entendit des instruments de musique. Quatre jours après, sous le prétexte d'aller visiter les habitants des provinces, et de les tranquilliser, il quitta le Caire avec sa garde particulière; il prit aussi avec lui trois cents hommes de

l'armée et les généraux Alexandre Berthier et Murat, se dirigea d'abord sur la ville de Menouf, et de là se rendit à Alexandrie. Peu de temps après son arrivée, il se disposa à partir; on prépara trois bâtiments sur lesquels il fit porter, pendant la nuit, des coffres remplis de pierres précieuses, d'armes magnifiques, de marchandises, d'étoffes et d'objets qu'il avait gagnés dans la guerre. Il avait aussi avec lui de jeunes Mamlouks attachés à son service et qu'il avait richement habillés.

Ces préparatifs terminés, il donna un grand dîner au général Smith, général en chef des Anglais. Ce dernier, à l'époque où les Français avaient levé le siége de Saint-Jean d'Acre, était venu avec ses vaisseaux devant Alexandrie. Il est d'usage parmi les Européens, lorsqu'ils ne sont point en position de se livrer des combats, de se voir réciproquement, quoique d'ailleurs ils soient en guerre. Bonaparte témoigna donc au général Smith toute sorte de prévenances et lui fit des cadeaux de prix. Il lui demanda ensuite et obtint la permision d'expédier trois petits bâtiments en France. Le général Smith étant retourné, dans la nuit même, sur ses vaisseaux, Bonaparte s'embarqua avec sa suite et sortit du canal par un vent violent. Deux jours après, le général Smith apprit son départ. Cette nouvelle
P. 127. lui fit une grande impression; il mit sur-le-champ à la voile pour le poursuivre, mais il ne put en apprendre aucune nouvelle, et n'en vit aucune trace. Bonaparte, saisissant l'occasion, s'était envolé comme

un oiseau de sa cage, et avait échappé aux Anglais par son adresse, son extrême intelligence et son génie supérieur. C'est ainsi qu'avec le secours de Dieu, après un séjour de quatorze mois en Égypte, il se tira d'affaire et arriva à Paris.

Son retour en France fut un des événements les plus extraordinaires de l'époque, et les contemporains en furent très-étonnés; on disait que c'était une preuve du bonheur qui lui était prédestiné. Avant de s'embarquer, il avait écrit au général Kléber, alors à Damiette, pour lui apprendre son départ. Il le nommait, dans sa lettre, général en chef à sa place, et promettait de lui envoyer des secours et des renforts lorsqu'il serait arrivé en France. Il confirmait le général Dugua, son lieutenant au Caire, dans le commandement de cette place et l'engageait à continuer de servir avec zèle. Il lui ordonnait, en même temps, de faire connaître son départ aux membres du divan afin qu'ils en répandissent la nouvelle parmi les notables et le peuple, et qu'ils assurassent tous les habitants que leur sûreté et leur tranquillité ne seraient pas plus troublées qu'auparavant.

Bonaparte écrivit aussi à tous les généraux pour leur annoncer son départ et leur donner des instructions sur la conduite qu'ils auraient à tenir pendant son absence; il leur recommandait de bien garder le pays et de ménager le peuple, promettait d'envoyer des secours, et de revenir bientôt lui-même avec des troupes valeureuses. Le délai qu'il leur assigna pour

son retour était de quatre mois pleins; s'il laissait passer cet espace de temps sans reparaître, il les autorisait à livrer le pays aux musulmans en faisant la paix avec
P. 128. eux, à en stipuler les conditions par l'entremise des Anglais, et à revenir à Paris.

Quand la nouvelle du départ du général en chef fut répandue dans le pays, les habitants du Caire et de l'Égypte se réjouirent et les Français s'affligèrent. Le général Dugua ordonna aux membres du divan d'écrire dans les provinces pour en donner connaissance. Voici la copie de leur lettre.

« De la part du conseil particulier, à toutes les pro« vinces de l'Égypte, du côté du sud et du côté de la « mer, à tout le peuple en général : que Dieu lui soit « favorable!

« Nous vous annonçons que le général Dugua, lieu« tenant du commandant des armées le grand Bona« parte, a écrit au divan pour lui annoncer que ce « général en chef des troupes françaises était parti pour « la France. Le but de son voyage est de procurer le « repos à toutes les provinces de l'Égypte; de plus, il a « reçu de la république française l'ordre de se hâter de « revenir, parce que son absence durait depuis long« temps. Le général Dugua le kaïmakam nous annonce « que Bonaparte, avant de quitter l'Égypte, a choisi « pour le remplacer un homme prudent, rempli d'af« fection et de clémence pour tout le peuple, et qu'il « l'a nommé général en chef des armées françaises. Le

« kaïmakam nous annonce également que nous pouvons « toujours être aussi tranquilles, au sujet de la conser- « vation de notre religion, de nos femmes, de nos mar- « chandises, de nos richesses, et de tout ce qui est « nécessaire à notre vie, que nous l'étions avec le gé- « néral en chef le grand Bonaparte. Nous vous conseil- « seillons, ô peuple, de ne point obéir aux fauteurs P. 129. « de révolte, d'abandonner les dissensions et la déso- « béissance, et de vous conformer à l'ordre du Créa- « teur des êtres. Salut à vous.

« Signé :

« Le pauvre Esseid Khalil bekri, chef des émirs.
« Le pauvre Abdoullah cherkawi, chef du divan.
« Le pauvre Mouhammed mohdi, secrétaire du divan.
« Le pauvre Moustapha sawi, Chafii.
« Le pauvre Suleiman Fayoumi, Mèléki.
« Le pauvre Esseid Ahmed mahrouki.
« Le pauvre Ali-ketkhouda Medjerli bach-ikhtiar.
« Le pauvre Youcef, commandant des fusiliers.
« Le pauvre Loutf Allah, l'Égyptien.
« Le pauvre Youcef Feraht.
« Le pauvre Djeberan Sakroudj.
« Le pauvre Lomar.
« Le pauvre Bodeuf.
« Le pauvre Zoul-Fekar-ketkhouda, commissaire « musulman.

« Pour copie conforme : le commissaire français Djè- « loutiè.

« Imprimé à l'Imprimerie française, au Caire le Bien Gardé. »

P. 130. Après l'envoi de cette circulaire, le général Kléber se rendit de Damiette à Boulak. Le kaïmakam général Dugua et le général Destaing, cheïkh el-beled, vinrent au-devant de lui; il fit son entrée dans la ville avec pompe et magnificence et descendit à l'hôtel qu'avait occupé Bonaparte. Cet hôtel était celui de Mouhammed-bey el-elfi, situé sur la place de Iezbéquïè.

Le lendemain tous les généraux, les officiers, les commissaires et les employés civils vinrent le complimenter à l'occasion de son arrivée et de sa nomination de général en chef. Les oulémas du divan, les agas, le wali, le mouhtasib, les négociants et les aïans vinrent aussi lui offrir leurs félicitations sur son arrivée. Il les reçut avec un visage riant, leur promit de maintenir la paix et la tranquillité, et leur ordonna de rassurer le peuple. Cependant son air imposant et redoutable les remplit de trouble et d'étonnement. Ce général était en effet un lion formidable redouté des guerriers, prudent, sage et orné de perfections; son aspect répandait la crainte dans les cœurs et jetait l'épouvante parmi les lions. Les oulémas et les aïans se retirèrent de sa présence, intimidés par son discours. Moustapha et son fils vinrent aussi lui présenter leurs hommages et en reçurent un accueil distingué.

Le vaillant général en chef Kléber, étant donc monté sur le trône du Caire, examina les papiers que Bonaparte lui avait laissés, et prit connaissance de toutes les instructions qu'il lui donnait et des lettres

qu'il avait adressées au gouvernement ottoman par l'entremise de Moustapha. Il s'occupa ensuite, avec ce pacha, des moyens de conclure la paix. Mais alors on apprit que le grand vézir Youçouf-pacha Dia-el-Madèni était parti de Constantinople, à la tête d'une armée impériale, pour venir délivrer l'Égypte du pouvoir des Français. Ce pacha avait quitté la ville de Constantinople, dans le mois de rebi ul-ewel de l'année 1213, et le général Kléber reçut de sa part des lettres qui lui furent remises par Moustapha-pacha. P. 131.

Les mouvements de révolte furent apaisés en Égypte pendant le commandement de ce général; il s'appliquait à faire régner le calme et la tranquillité, à prévenir toute collision entre les habitants et les troupes. Il avait du penchant vers le luxe et la représentation; matin et soir on entendait les instruments de musique devant son hôtel. Il aimait, d'ailleurs, fort peu se montrer en public; on le craignait généralement. Il ne voulut faire aucun changement à ce que Bonaparte avait établi et réglé en Égypte; ainsi, à l'époque où le Nil atteignit sa plus grande hauteur, il sortit de la ville en grande pompe, accompagné de toutes les troupes et des habitants; la joie la plus vive et un ordre parfait régnèrent, pendant cette brillante fête, au milieu du concours immense de monde qui s'y était rendu; on tira aussi un nombre infini de salves d'artillerie.

Le général Kléber, en quittant Damiette, avait installé à sa place le général Verdier en qualité de gou

verneur. Après son départ arrivèrent sur la rade de cette ville environ cinquante vaisseaux musulmans remplis de troupes, et quelques bâtiments anglais de la flotte qui était en station devant Alexandrie. Les vaisseaux musulmans étaient les mêmes qui avaient amené Moustapha-pacha Kouça et son armée; après le débarquement et la défaite de cette armée à Aboukir, la flotte, ayant mis à la voile, avait été prendre
P. 132. de nouvelles troupes et était venue dans le canal de Damiette. Les soldats furent débarqués pendant la nuit au village d'Euzbè.

Le général Verdier, apprenant que des musulmans étaient descendus à terre et avaient construit des retranchements, partit aussitôt avec cinq cents hommes; il se dirigea sur Euzbè, et atteignit les Turcs avant le coucher du soleil. Ayant ensuite partagé ses troupes en trois corps, il fondit sur eux avec impétuosité. Les feux de la guerre et du carnage s'enflammèrent alors, les braves et les héros se pressèrent, et le combat devint très-animé; mais les musulmans ne purent tenir qu'un instant contre les Français, et, voyant la mort les assaillir de tous côtés, il jetèrent leurs armes et demandèrent grâce; une grande partie d'entre eux se précipita dans la mer pour éviter la mort ou la honte de la servitude, quelques-uns parvinrent aux vaisseaux, d'autres périrent dans les flots; ils étaient venus trois mille sur lesquels huit cents au moins furent faits prisonniers. Le général Verdier, satisfait, rentra avec honneur à Damiette, et donna une brillante fête à l'oc-

casion de cette victoire dont il recueillit une grande
gloire. Il en instruisit ensuite le général en chef;
celui-ci le blâma d'avoir attaqué les Turcs avec trop
de précipitation et de ne pas les avoir laissés tous
descendre à terre, afin de pouvoir les exterminer en-
tièrement. Le commandant des troupes de débarque-
ment, Zernadji-bachi, avait été fait prisonnier dans
le combat et blessé dangereusement; le général Ver-
dier le fit soigner par des médecins. Quatre jours
après, il mourut de sa blessure douloureuse et du pro-
fond dépit qu'il éprouvait. Le général Verdier lui fit
faire des obsèques magnifiques, avec un cortége nom- P. 133.
breux, ainsi qu'il est d'usage pour les chefs d'armée;
il invita les oulémas de la ville, tous les aïans, les of-
ficiers supérieurs et les membres du divan à s'y trou-
ver, et leur ordonna de marcher devant le corps; les
chevaux étaient couverts de caparaçons noirs et les
soldats portaient leurs fusils inclinés vers la terre. Il
fut enterré dans un endroit remarquable de la plus
grande mosquée de la ville.

A la fin du mois de rebi-ul-ewel de l'année 1214, le grand vézir, ce ministre très-célèbre, s'avança vers la Syrie, avec pompe et magnificence et suivi d'une armée innombrable. A son approche les provinces tremblèrent; grands et petits, tout le monde redoutait sa puissance. Cependant c'était un ministre rempli de justice et d'une profonde sagesse; protecteur des lois, il haïssait la tyrannie et la cruauté, aimait la justice et se plaisait à pardonner.

La terre était couverte des troupes, des tribus et des nations qui composaient son armée. Les émirs, les gouverneurs, les receveurs de contributions et tous les habitants en général, se hâtant de se ranger sous son obéissance, vinrent faire leur sousmission et lui adresser des félicitations; ils lui offrirent en outre des présents précieux et d'abondantes provisions. Youçouf-pacha se transporta ensuite à Gaza, accompagné, dans sa marche imposante, des principaux chefs de l'armée, d'illustres pachas et des Mamlouks d'Égypte, mis en fuite et chassés de leur patrie par les Français. Il traita avec bonté toutes les villes et les villages situés sur son passage, y fit régner la justice et rassura les habitants en leur promettant sa protection, comme l'exigeaient les lois ottomanes et la volonté du sultan.

Il avait invité Djezzar-pacha à se rendre auprès de lui avec ses vigoureux soldats, mais celui-ci s'excusa, montra de la froideur et ne voulut point quitter Saint-Jean-d'Acre; il se dispensa même de fournir des vivres,
P. 134. d'envoyer des troupes, et désobéit à l'ordre noble et glorieux du sultan.

Youçouf-pacha étant arrivé à Gaza, le général en chef des Français entama avec lui une correspondance dans le but de rétablir la paix et l'union, et de faire cesser les maux de la guerre et les inimitiés. Moustapha-pacha Kouça, celui qui était prisonnier et dont nous avons parlé précédemment, était chargé de cette négociation, dont nous ferons connaître plus tard le résultat, s'il plaît à Dieu.

Nous avons déjà dit que le général en chef Kléber, suivant les instructions de son prédécesseur Bonaparte, avait continué d'écrire à la Porte par l'entremise de Moustapha-pacha, et cherchait à lui faire approuver l'occupation française en Égypte au moyen des promesses que nous avons rapportées. Le gouvernement ottoman ne voulut point y consentir, mais le grand vézir proposa de conclure la paix d'après des conditions équitables et des stipulations émanées du sultan, parmi lesquelles se trouvait l'obligation de rendre l'Égypte la Bien Gardée, et de l'évacuer, de manière, toutefois, que les troupes françaises ne seraient point troublées pendant leur retraite.

Lorsque le général Kléber eut reconnu que la Porte ne voudrait jamais laisser les Français en Égypte, il consentit à se retirer, d'après un traité qui garantirait leur sûreté et dont les clauses seraient bien arrêtées. Mais, avant de conclure ce traité, il envoya chercher dans le Saïd le général Desaix, dont la sagesse et l'habileté lui étaient connues et qui joignait à un rang très-élevé une grande considération.

Il fit venir aussi plusieurs des principaux généraux, assembla un conseil dans lequel, leur ayant expliqué l'état des affaires, il vit que la plupart désiraient quitter l'Égypte. Ils dirent qu'étant privés de secours ils se trouvaient exposés plus que jamais à l'inimitié et à la haine des habitants, et que d'ailleurs le temps fixé par Bonaparte pour son retour était écoulé.

A cette époque arrivèrent des lettres du grand vézir

dans lesquelles il menaçait d'exterminer les Français s'ils ne sortaient pas de l'Égypte : il annonçait qu'il allait marcher sur eux avec ses braves et ses héros aussi
P. 135. nombreux que les grains de sable, aussi impétueux que les torrents, et ses cavaliers invincibles armés d'épées tranchantes. Il les invitait à livrer le pays afin d'épargner leur sang et celui des peuples, et les prévenait que, s'ils ne suivaient pas ses conseils et ne craignaient pas sa puissance, ils allaient être anéantis, et se repentiraient lorsqu'il n'en serait plus temps. Le général Kléber lui répondit en ces termes : « Certes tu dis « la vérité, tes soldats sont aussi nombreux que les « étoiles du ciel, cela est bien connu; mais ils sont éloi- « gnés de ton obéissance autant que les étoiles le sont « de la terre. Tu compares encore leur multitude au « sable de la mer; il n'y a pas de doute à cela, leur « nombre est infini, mais peu d'entre eux savent résister « à l'ennemi et supporter son choc; leur cœur est plus « petit qu'un grain de sable, et leur force n'égale pas « celle de la fourmi. Quant à nos troupes, elles sont « en petit nombre, il est vrai, mais elles sont invinci- « bles dans les combats; elles sont près de nous et « nous obéissent toujours. Si nous les faisons marcher « à la mort, elles y marchent; si nous les rappelons, « elles reviennent; si nous les empêchons de faire « quelque chose, elles s'en abstiennent. A chaque ins- « tant du jour nous sommes préparés à combattre et « à vaincre les cavaliers et les braves, et résignés au « sort que nous réserve le Dieu miséricordieux. »

Les affaires restèrent quelque temps en cet état; chaque parti avait une égale crainte de la guerre et cherchait les moyens de l'éviter. Tous deux voulaient épargner le sang des peuples, faire cesser la dévastation des provinces, et rétablir la paix. Celui qui servait d'intermédiaire entre le vézir et le général Kléber était Moustapha-pacha Kouça. Le général Smith, commandant en chef des Anglais, qui tenait la mer devant Alexandrie et fermait l'entrée du Nil, proposa aussi sa médiation. Alors il fut arrêté d'un commun accord que l'on enverrait sur la frontière du territoire P. 136.
d'El-Arich deux personnes de la part du grand vézir, et deux de la part du général Kléber, et que l'on ouvrirait en cet endroit des conférences, pour que les Français pussent exposer leurs conditions et stipulations. En conséquence, Moustapha-effendi le defterdar, et Moustapha-effendi, le chef du conseil, s'y rendirent au nom du grand vézir; et, du côté du général en chef Kléber, le général Desaix et le commissaire Poussielgue. Ces quatre plénipotentiaires s'étant réunis auprès d'El-Arich, les conférences commencèrent. Les Français et les Osmanlis proposèrent tour à tour leurs conditions, puis les plénipotentiaires écrivirent ce qui avait été arrêté entre eux à leurs chefs respectifs, et en attendirent la réponse.

Le grand vézir était alors à Gaza.

Lorsque cette négociation fut terminée et que la nouvelle de la paix fut répandue parmi les habitants du pays, des troupes musulmanes vinrent sur le terri-

toire d'El-Arich et dressèrent leurs tentes près de la forteresse où se trouvaient trois cents Français commandés par le général Gazal. Quelques soldats turcs, s'étant approchés des murailles, parlèrent avec les soldats français et leur annoncèrent la paix qui venait d'être conclue entre eux; les Français, descendant alors de la forteresse, se mêlèrent avec les musulmans; l'amitié s'établit en même temps entre le général Gazal et Moustapha-pacha Arnaout; ce dernier fut invité à venir dans la forteresse où un superbe repas lui avait été préparé. Le pacha s'y rendit avec peu de monde; mais il avait ordonné à ses troupes d'assaillir la porte
P. 137. lorsqu'il y serait entré, de s'emparer de la forteresse, et de faire main-basse sur tous ceux qui s'y trouvaient. Autour de cette forteresse régnait un fossé, et devant la porte était un pont de bois, que les Français élevaient et abaissaient avec des cordes; lorsque le pacha fut entré, ses troupes se précipitèrent sur la porte en poussant des cris affreux; les Français, ne pouvant plus relever le pont, les Turcs entrèrent dans la forteresse, et sabrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. Un des assiégés, à la vue d'une pareille perfidie, alla en toute hâte vers le magasin de poudre, y mit le feu, et, la poudre s'enflammant, tout ce qui se trouvait renfermé dans la forteresse sauta en l'air. Ce fut un moment terrible : une foule de Turcs et de soldats français furent brûlés, et la muraille de la forteresse s'écroula du côté de la porte. Moustapha-pacha périt dans les flammes; il ne resta qu'une centaine de Français dont

s'emparèrent les Turcs qui étaient accourus en foule.

La nouvelle du sort que venaient d'éprouver les Français dans la forteresse d'El-Arich parvint bientôt au général Kléber; il en fut saisi d'étonnement, entra dans une violente colère et avertit ses troupes de se préparer à marcher. Il fit venir ensuite Moustapha-pacha Kouça, lui apprit la perte de ses soldats, et lui raconta le manque de foi et la perfidie des musulmans. « Comment, lui dit-il, après un pareil événement, la sécurité peut-elle entrer dans nos cœurs ? » Il regardait en effet l'affaire d'El-Arich comme d'une P. 158.
grande importance et en était fort affecté.

Moustapha Kouça chercha des excuses et tâcha de calmer l'irritation du général en chef; il allégua pour raison l'ignorance des troupes turques, leur manque de soumission envers leurs chefs, et, s'efforçant d'atténuer la gravité de cet événement, il le conjura de ne point empêcher les affaires de suivre l'heureuse direction qu'elles avaient prise. Cependant le général Kléber n'en resta pas moins déterminé à se préparer à la guerre et à partir.

Au commencement du mois de chaban de l'année 1214, il quitta donc le Caire et se rendit à Belbeïs par Salahïè, avec un fort détachement de troupes. Avant son départ il avait mandé près de lui les oulémas, les membres du divan et les autres chefs et notables, et leur avait recommandé de bien se garder de commettre aucune trahison, d'éviter les troubles et les désordres, et de préserver le pays des méchants;

les assurant qu'ils seraient perdus et anéantis si, renouvelant leur conduite passée, ils suivaient les drapeaux de l'hypocrisie, et se livraient à des actes d'hostilité. Les oulémas l'assurèrent, sous leur propre responsabilité, de la tranquillité du peuple et lui promirent d'empêcher les séditions.

Le général partit alors du Caire; on voyait le feu de la colère dont son cœur était dévoré, et l'on entendait de profonds soupirs s'exhaler de sa poitrine. Lorsqu'il fut arrivé à Salahïè, il sonda les dispositions des troupes avec son intelligence parfaite : il trouva la discorde parmi eux et ne vit que des visages attristés; leur âme était troublée et remplie d'irritation; la soif du départ les dévorait, ils désespéraient de pouvoir jamais inspirer aucune confiance aux Égyptiens et redoutaient leur perfidie. A Belbeïs, le gouverneur lui avait annoncé qu'ayant donné aux troupes l'ordre de partir, elles s'y étaient refusées. On lui apprit aussi que, d'après ses instructions, le général Verdier, gouverneur de
P. 139. Damiette, ayant voulu se rendre à Katïè et fait battre le tambour en signe de départ, les soldats n'avaient point obéi et avaient refusé positivement de marcher. Cette conduite, contraire aux usages des troupes françaises, jeta le général Kléber dans une inquiétude extrême. Il apprit en même temps, par le gouverneur d'Alexandrie, que plusieurs commissaires des guerres, auxquels il avait permis de s'embarquer pour l'Europe, en avaient été empêchés par les soldats qui s'étaient soulevés contre eux en leur adressant ces mots : « Nous

« sommes vos égaux et libres comme vous; nous ne « souffrirons jamais que vous vous en alliez avec des « richesses, tandis que nous resterons ici en proie à « tous les maux : ou nous partirons avec vous, ou bien « vous resterez avec nous. » Enfin le général en chef fut informé qu'un des généraux, en passant sur le territoire de Tanta, autrefois résidence de Seïd el-Bédawi, homme célèbre en Égypte (sur lui soient les plus nobles saluts !), avait été attaqué par un corps d'Arabes et de paysans, et que trois mille soldats dont il était accompagné avaient refusé de combattre les Arabes. À la réception de ces nouvelles, le général vit clairement que les cœurs des Français n'étaient plus animés des mêmes sentiments; il n'en parla à personne et se proposa de faire la paix et de rendre l'Égypte.

Tel était l'état des affaires des Français. Quant au grand vézir, il faisait tous ses efforts pour les expulser; mais, connaissant leur courage indomptable, leur force dans les combats, leur insouciance de la mort, craignant aussi la destruction du pays, la perte de ses habitants et des troupes, il désirait éviter la guerre. Ces motifs l'empêchèrent de se réjouir de la prise de vive force de la forteresse d'El-Arich; il regrettait d'ail- P. 140.
leurs la perte des musulmans tués dans cette explosion épouvantable; cependant il affectait de vouloir la guerre et cherchait à effrayer les Français en donnant des ordres sévères, tandis que son intention et son désir étaient de les renvoyer sans violence, pour délivrer le Caire; c'était en effet le meilleur parti qu'il eût à

prendre, car les Français sont les plus courageux des peuples guerriers, et leur manière de combattre est très-redoutable. En outre ils étaient maîtres des châteaux forts, des citadelles, des provinces et des villes. Le pacha savait aussi qu'ils se défendraient longtemps avant de se rendre, et qu'il ne pouvait pas les attaquer sans danger. Ces raisons le portaient à désirer la paix; chaque parti la voulait donc également et cherchait à se rapprocher par des moyens de conciliation. Tous deux désiraient donner aux affaires une heureuse issue, faire cesser les inimitiés et parvenir à leur but. Les plénipotentiaires s'interposèrent de nouveau entre les partis, reprirent les négociations au point où elles en étaient restées au sujet des articles de la paix, et consolidèrent ce qui avait été arrêté. Continuant ensuite de négocier, ils ne cessèrent de confirmer une chose, d'en rejeter une autre, d'accepter et de refuser des conditions, jusqu'à ce que tous les articles du traité fussent complets, et que l'objet de tous les désirs fût atteint. Enfin on convint que l'armée française sortirait de l'Égypte sans être aucunement inquiétée, et qu'elle livrerait cette province aux Osmanlis, d'après des conditions invariablement fixées et que l'on observerait fidèlement. Ces conditions furent signées d'un côté par le général Kléber, son ministre le général Damas, le général Desaix et le directeur des frontières Poussielgue; de l'autre, par le grand vézir, le defterdar Rachid, et par Moustapha-effendi, ministre des affaires étrangères. Chaque parti en eut un exemplaire et en

envoya la copie à son gouvernement, le grand vézir à la Sublime Porte, et le général Kléber au gouvernement de la république française à Paris. En voici la copie (15) : P. 141.

« L'armée française en Égypte, voulant donner une « preuve de ses désirs d'arrêter l'effusion du sang et « de voir cesser les malheureuses querelles survenues « entre la république française et la Sublime Porte, « consent à évacuer l'Égypte, d'après les dispositions « de la présente convention, espérant que cette con- « cession pourra être un acheminement à la pacifica- « tion générale de l'Europe.

ARTICLE PREMIER.

« L'armée française se retirera avec armes, bagages « et effets, sur Alexandrie, Rosette et Aboukir, pour y « être embarquée et transportée en France, tant sur ses « bâtiments que sur ceux qu'il sera nécessaire que la « Sublime Porte lui fournisse; et, pour que lesdits bâti- « ments puissent être promptement préparés, il est « convenu qu'un mois après la ratification de la pré- « sente il sera envoyé, au château d'Alexandrie, un « commissaire avec cinquante personnes de la part de « la Sublime Porte.

ART. 2. P. 142.

« Il y aura un armistice de trois mois en Égypte, à « compter du jour de la signature de la présente con-

« vention; et cependant, dans le cas où la trêve expi-
« rerait avant que lesdits bâtiments à fournir par la
« Sublime Porte fussent prêts, ladite trêve sera pro-
« longée jusqu'à ce que l'embarquement puisse être
« complétement effectué, bien entendu que, de part et
« d'autre, on emploiera tous les moyens possibles pour
« que la tranquillité de l'armée et des habitants, dont
« la trêve est l'objet, ne soit point troublée.

ART. 3.

« Le transport de l'armée française aura lieu d'a-
« près le règlement des commissaires nommés à cet
« effet par la Sublime Porte et par le général en chef
« Kléber; et, si, lors de l'embarquement, il survenait
« quelques discussions entre lesdits commissaires sur
« cet objet, il en sera nommé un par M. le commo-
« dore Sidney-Smith, qui décidera les différends d'après
« les règlements maritimes de l'Angleterre.

ART. 4.

« Les places de Katïè et Salahïè seront évacuées
« par les troupes françaises le huitième jour ou, au
« plus tard, le dixième jour après la ratification de la
P. 143. « présente convention. La ville de Mansoura sera
« évacuée le quinzième jour, Damiette et Belbeïs le
« vingtième jour; Suez sera évacué six jours avant le
« Caire; les autres places situées sur la rive orientale
« du Nil seront évacuées le dixième jour; le Delta sera

« évacué quinze jours après l'évacuation du Caire. La « rive occidentale du Nil et ses dépendances resteront « entre les mains des Français jusqu'à l'évacuation du « Caire; et cependant, comme elles doivent être occu-« pées par l'armée française jusqu'à ce que toutes les « troupes soient descendues de la haute Égypte, ladite « rive occidentale et ses dépendances pourront n'être « évacuées qu'à l'expiration de la trêve, s'il est impos-« sible de les évacuer plus tôt. Les places évacuées par « l'armée seront remises à la Sublime Porte dans l'état « où elles se trouvent actuellement.

ART. 5.

« La ville du Caire sera évacuée dans le délai de « quarante jours, si cela est possible, et au plus tard « dans quarante-cinq jours, à compter du jour de la « ratification de la présente.

ART. 6.

« Il est expressément convenu que la Sublime Porte « apportera tous ses soins pour que les troupes fran-« çaises des diverses places de la rive occidentale du « Nil, qui se replieront avec armes et bagages vers « leur quartier général, ne soient, pendant leur route, « inquiétées ni molestées dans leurs personnes, biens P. 144. « et honneur, soit de la part des habitants de l'Égypte, « soit par les troupes de l'armée impériale ottomane.

ART. 7.

« En conséquence de l'article ci-dessus, et pour « prévenir toute dissension et hostilité, il sera pris « des mesures pour que les troupes turques soient « toujours suffisamment éloignées des troupes fran- « çaises.

ART. 8.

« Aussitôt après la ratification de la présente con- « vention, tous les Turcs et autres nations sans dis- « tinction, sujets de la Sublime Porte, détenus ou re- « tenus en France, ou au pouvoir des Français en « Égypte, seront mis en liberté; et, réciproquement, « tous les Français détenus dans toutes les villes et « échelles de l'empire ottoman, ainsi que toutes les « personnes, de quelque nation qu'elles soient, atta- « chées aux légations et consulats français, seront mis « en liberté.

ART. 9.

« La restitution des biens et des propriétés des « habitants et des sujets de part et d'autre, ou le « remboursement de leur valeur aux propriétaires, « commencera immédiatement après l'évacuation de
P. 145. « l'Égypte, et sera réglée à Constantinople par des « commissaires nommés respectivement pour cet « objet.

ART. 10.

« Aucun habitant de l'Égypte, de quelque religion « qu'il soit, ne sera inquiété, ni dans sa personne, « ni dans ses biens, pour les liaisons qu'il pourra « avoir eues avec les Français, pendant leur occupa- « tion de l'Égypte.

ART. 11.

« Il sera délivré à l'armée française, tant de la part « de la Sublime Porte, que des cours ses alliées, « c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne et de « Russie, les passe-ports, sauf-conduits et convois né- « cessaires pour assurer son retour en France.

ART. 12.

« Lorsque l'armée française d'Égypte sera embar- « quée, la Sublime Porte, ainsi que ses alliés, pro- « mettent que, jusqu'à son retour sur le continent « de la France, elle ne sera nullement inquiétée; « comme, de leur côté, le général en chef Kléber et « l'armée française en Égypte promettent de ne com- « mettre aucune hostilité pendant ledit temps, ni P. 146. « contre les flottes, ni contre les pays de la Sublime « Porte et de ses alliés, et que les bâtiments qui trans- « porteront ladite armée ne s'arrêteront à aucune « autre côte que celle de France, à moins de néces- « sité absolue.

ART. 13.

« En conséquence de la trêve de trois mois stipulée « ci-dessus avec l'armée française, pour l'évacuation « de l'Égypte, les parties contractantes conviennent « que si, dans l'intervalle de ladite trêve, quelques « bâtiments de France, à l'insu des commandants « des flottes alliées, entraient dans le port d'Alexan- « drie, ils en partiront après avoir pris l'eau et les « vivres nécessaires, et retourneront en France munis « de passe-ports des cours alliées; et, dans le cas où « quelques-uns desdits bâtiments auraient besoin de « réparations, ceux-là seuls pourront rester jusqu'à « ce que lesdites réparations soient achevées, et par- « tiront aussitôt après pour France, comme les pré- « cédents, par le premier vent favorable.

ART. 14.

« Le général en chef Kléber pourra envoyer sur-le- « champ en France un aviso, auquel il sera donné
P. 147. « les sauf-conduits nécessaires pour que ledit aviso « puisse prévenir le gouvernement français de l'éva- « cuation de l'Égypte.

ART. 15.

« Étant reconnu que l'armée française a besoin de « subsistances journalières pendant les trois mois « dans lesquels elle doit évacuer l'Égypte, et pour « les trois autres mois, à compter du jour où elle sera

« embarquée, il est convenu qu'il lui sera fourni les « quantités nécessaires de blé, viande, riz, orge, et « paille, suivant l'état qui en est présentement remis « par les plénipotentiaires français, tant pour le séjour « que pour le voyage. Celles desdites quantités que « l'armée aura retirées de ses magasins, après la rati- « fication de la présente, seront déduites de celles à « fournir par la Sublime Porte.

ART. 16.

« A compter du jour de la ratification de la pré- « sente convention, l'armée française ne prélèvera « aucune contribution quelconque en Égypte; mais, « au contraire, elle abandonnera à la Sublime Porte « les contributions ordinaires exigibles qui lui reste- « raient à lever jusqu'à son départ, ainsi que les cha- « meaux, dromadaires, munitions, canons et autres « objets lui appartenant, qu'elle ne jugera pas à pro- « pos d'emporter, ainsi que les magasins de grains « provenant des contributions déjà levées, et enfin « les magasins de vivres; ces objets seront examinés P. 148. « et évalués par des commissaires envoyés en Égypte « à cet effet par la Sublime Porte et par le commandant « des forces britanniques, conjointement avec les « préposés du général en chef Kléber, et reçus par « les premiers au taux de l'évaluation ainsi faite, jus- « qu'à la concurrence de trois mille bourses, qui se- « ront nécessaires à l'armée française pour accélérer « ses mouvements et son embarquement; et, si les

« objets ci-dessus désignés ne produisaient pas cette
« somme, le déficit sera avancé par la Sublime Porte
« à titre de prêt, qui sera remboursé par le gouverne-
« ment français, sur les billets des commissaires pré-
« posés par le général en chef Kléber pour recevoir
« ladite somme.

ART. 17.

« L'armée française ayant des frais à faire pour
« évacuer l'Égypte, elle recevra, après la ratification
« de la présente convention, la somme ci-dessus sti-
« pulée dans l'ordre suivant, savoir :

« Le quinzième jour, cinq cents bourses;

« Le trentième jour, cinq cents autres bourses;

« Le quarantième jour, trois cents autres bourses;

P. 149. « Le cinquantième jour, trois cents autres bourses;

« Le soixantième jour, trois cents autres bourses;

« Le soixante-dixième jour, trois cents autres
« bourses;

« Le quatre-vingtième jour, trois cents autres
« bourses;

« Et enfin, le quatre-vingt-dixième jour, cinq cents
« autres bourses.

« Toutes lesdites bourses de cinq cents piastres
« turques chacune, lesquelles seront reçues en prêt
« des personnes commises à cet effet par la Sublime
« Porte; et, pour faciliter l'exécution desdites disposi-
« tions, la Sublime Porte enverra, immédiatement
« après l'échange des ratifications, des commissaires

« dans la ville du Caire et dans les autres ville occu-
« pées par l'armée.

ART. 18.

« Les contributions que les Français pourraient « avoir perçues après la date de la ratification et avant « la notification de la présente convention, dans les « divers points de l'Égypte, seront réduites sur le « montant des trois mille bourses ci-dessus stipulées.

ART. 19.

« Pour faciliter et accélérer l'évacuation des places, « la navigation des bâtiments français de transport « qui se trouveront dans les ports de l'Égypte sera « libre pendant les trois mois de trêve, depuis Da- « miette et Rosette jusqu'à Alexandrie, et d'Alexandrie « à Rosette et Damiette.

ART. 20. P. 150.

« La sûreté de l'Europe exigeant les plus grandes « précautions, pour empêcher que la contagion de la « peste n'y soit transportée, aucune personne malade « ou soupçonnée d'être attaquée de cette maladie ne « sera embarquée; mais les malades pour cause de « peste, ou pour toute autre maladie qui ne permet- « trait pas leur transport dans le délai convenu pour « l'évacuation, demeureront dans les hôpitaux où ils « se trouveront, sous la sauvegarde de son altesse le « suprême vézir, et seront soignés par des officiers de

« santé français, qui resteront auprès d'eux jusqu'à ce « que leur guérison leur permette de partir, ce qui « aura lieu le plus tôt possible; et les articles 11 et 12 « de cette convention leur seront appliqués comme « au reste de l'armée ; le commandant en chef de « l'armée française s'engage à donner les ordres les « plus stricts, aux différents officiers commandant les « troupes embarquées, de ne pas permettre que les « bâtiments les débarquent dans d'autres ports que « ceux qui seront indiqués par les officiers de santé, « comme offrant les plus grandes facilités pour faire « la quarantaine usitée et nécessaire.

P. 151.

ART. 21.

« Toutes les difficultés qui pourraient s'élever, et « qui ne seraient pas prévues par la présente conven- « tion, seront terminées à l'amiable entre les com- « missaires désignés à cet effet par son altesse le su- « prême vézir et par le général en chef Kléber, de « manière à faciliter et accélérer l'évacuation.

ART. 22.

« Le présent ne sera valable qu'après les ratifica- « tions respectives, lesquelles devront être échangées « dans le délai de huit jours, ensuite de laquelle rati- « fication la présente convention sera religieusement « observée de part et d'autre.

« Fait, signé et scellé de nos sceaux respectifs, au

« camp des conférences près d'El-Arich, le 4 pluviôse « an VIII de la république française (24 janvier 1800, « vieux style), et le 28 de la lune de chaban, l'an « de l'hégire 1214.

« Signé :

« MOUSTAPHA-EFFENDI REÏS UL-QOUTTAB.

« POUSSIELGUE, commissaire pour la démarcation des « frontières.

« Son excellence MOUSTAPHA RACHID-EFFENDI DEFTERDAR.

« Le général de division DESAIX.

« Le général DAMAS.

« Approuvé, pour avoir son exécution, au quartier « général de Salahïè,

« Le général KLÉBER. »

Le général Kléber quitta Salahïè et revint au Caire P. 152.
après avoir signé ce traité. Il le fit imprimer en arabe à l'imprimerie française, et en envoya des exemplaires au divan particulier du Caire, c'est-à-dire au divan des oulémas. La nouvelle de la paix se répandit bientôt dans toutes les provinces, et la nation musulmane fit éclater la plus vive allégresse en voyant l'Égypte délivrée du pouvoir des Français, et rentrer sous l'obéissance du gouvernement ottoman. Ensuite le général en chef commença à rassembler les troupes disséminées dans les provinces et les dirigea sur Rosette et Alexandrie.

Dans ce moment d'inaction, le général Desaix et le commissaire Poussielgue résolurent de partir; les

généraux Vial et Dugua, ainsi qu'un certain nombre d'autres généraux et de commissaires quittèrent également l'Égypte. Ils s'entendirent tous pour vendre leurs chevaux et leurs effets, et se procurèrent ce qui leur était nécessaire pendant le voyage.

Le grand vézir, de son côté, après la signature du traité, adressa à Moustapha-pacha Kouça un firman, par lequel il le nommait son lieutenant au Caire, jusqu'à son arrivée dans cette ville. Il envoya un second firman à un négociant connu au Caire sous le nom d'Ahmed Mahrouki, pour le charger de l'administration de la ville et des provinces, de concert avec Moustapha-pacha; puis il adressa une copie du traité à la Sublime Porte, et demanda des bâtiments pour l'embarquement des Français à Alexandrie, ainsi qu'il en avait été convenu par le traité. A cette nouvelle une grande joie éclata dans Constantinople; on tira des
P. 153. salves d'artillerie, et des réjouissances magnifiques eurent lieu par les ordres du sultan Sélim. On commença à préparer des bâtiments et à les charger de marchandises de Constantinople et d'autres pays pour Alexandrie et l'Égypte : nous parlerons plus loin de ces expéditions.

La nouvelle de la paix, s'étant répandue dans toutes les provinces de l'empire, y causa un contentement général. En Syrie surtout, les musulmans en éprouvèrent une vive allégresse.

Le grand vézir commença à se mettre en marche avec son armée, et, toutes les fois que les Français

évacuaient un endroit, il y envoyait aussitôt des troupes. Il continua de s'emparer ainsi de châteaux, de forteresses et de villes florissantes, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le voisinage du Caire. Mourad-bey, qui était dans le Saïd et souffrait beaucoup de rester longtemps éloigné de ses foyers, vint le trouver, accompagné de plusieurs sandjaks et kachefs; le vézir l'accueillit avec distinction, et lui fit des présents ainsi qu'à sa suite.

Les corps de troupes de l'armée impériale arrivèrent successivement; ils s'étendirent jusqu'à Belbeïs et Adeliè, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures de marche du Caire. Les Arabes et les habitants des villes se joignirent à eux, et, tous réunis, ils dépassaient le nombre de cent mille hommes.

Les notables du Caire, les oulémas et les officiers civils, ainsi que les négociants et les gens du peuple, allèrent au-devant du grand vézir. Tout le monde fut saisi d'étonnement à la vue d'une armée aussi imposante, et les cœurs pouvaient à peine contenir la joie que causaient le changement survenu dans les affaires et la délivrance de l'Égypte de la main des infidèles.
Le mois et l'année où le drapeau français fut abattu P. 154.
furent pour les musulmans l'époque la plus belle et la plus heureuse. La plupart des Français se retirèrent à Alexandrie, et presque toutes les provinces furent évacuées.

Cependant le grand vézir fit dire au général en chef, par Moustapha-pacha, de se presser de sortir

du Caire, quoique l'époque convenue pour livrer la ville ne fût pas encore arrivée, et d'aller s'établir à Djizè jusqu'au moment déterminé pour l'évacuation.

Moustapha communiqua cette invitation au général Kléber; il en fut courroucé et répondit que le vézir s'était trop hâté de s'avancer vers le Caire, qu'il avait agi en cela contrairement au traité qu'ils avaient signé; que des troubles pourraient éclater entre les deux armées, qui désormais allaient se trouver mêlées ensemble; qu'il ne voyait pas d'ailleurs arriver les provisions ni préparer les bâtiments nécessaires à son départ, et qu'enfin il ne lui était pas possible de se retirer à Djizè une minute avant l'expiration du temps dont on était convenu.

Moustapha-pacha envoya la réponse du général Kléber au grand vézir; celui-ci ne s'en contenta pas, et réitéra sa demande avec instance. Il était porté à cette démarche par les cris séditieux de ses troupes, qui voulaient absolument obtenir l'objet de leur désir; elles étaient fort étonnées qu'on les en tînt aussi longtemps éloignées. Mais l'étonnement ne sauve pas de la perte. Elles pressaient le moment d'entrer au Caire, avec des cœurs remplis de haine et des âmes pleines de trahisons et de perfidies. Quant à l'armée française, elle était toujours dans le même état; les soldats continuaient leur genre de vie habituelle, ils étaient tranquilles et sans méfiance à l'égard des musulmans. Cependant un Français, en passant un jour dans la rue, fut assailli par cinq janissaires, et tué

à coups de yatagan. Aussitôt les soldats coururent en avertir le général en chef, qui donna l'ordre à l'armée de prendre les armes, et de se préparer au combat. A cette nouvelle, une grande agitation se répandit dans le Caire; Moustapha-pacha Kouça, en ayant été instruit, monta sur-le-champ à cheval, et se rendit à l'hôtel du général Kléber. Il le trouva très-irrité et faisant ses dispositions pour reprendre les hostilités. Le général commença par lui adresser des reproches; puis il blâma le vézir d'avoir hâté son arrivée et de n'avoir pas retenu ses soldats; il rappela ce qui était inséré dans le traité pour éviter le contact des troupes et prévenir des malheurs pareils à celui qui venait d'arriver. Moustapha-pacha se justifia personnellement, et chercha à calmer l'irritation du général. Il lui promit d'empêcher désormais les troupes musulmanes d'entrer dans la ville, et que les cinq janissaires auteurs du meurtre seraient livrés au dernier supplice en expiation de la mort du soldat; enfin il lui parla avec tant de douceur qu'il apaisa le trouble de son cœur, et obtint ce qu'il désirait. S'étant ensuite retiré, il envoya promptement un rapport au grand vézir sur l'événement qui venait d'avoir lieu, en l'engageant fortement à surveiller avec le plus grand soin son armée, et à défendre à tout le monde, en général, aux grands comme aux petits, d'entrer dans la ville du Caire, afin d'éviter les disputes et les collisions.

Le grand vézir, ayant pris connaissance du rapport

de Moustapha-pacha, entra dans une violente colère; il interdit à ses troupes l'entrée du Caire, et ordonna
P. 156. de mettre à mort les cinq janissaires auteurs du meurtre, en compensation du soldat tué. En effet on les arrêta tous les cinq, et ils furent exécutés sur la place de Iezbéquïè, devant l'hôtel du général en chef. Les Français ayant été satisfaits de cette réparation, la discorde fut assoupie de nouveau.

Cependant le grand vézir, pressé par ses troupes, demandait toujours à entrer au Caire avant que le délai stipulé dans le traité fût entièrement expiré. Le général en chef ne pouvait pas y consentir; il s'occupait, en attendant cette époque, de rassembler l'artillerie et les troupes placées dans des différents forts et châteaux, qu'il fit tous évacuer, à l'exception de la grande forteresse. Enfin, cinq jours après l'expiration du délai, il fit avertir le grand vézir d'envoyer quelqu'un en prendre possession. Mais, comme ce jour était un mercredi, 8 du mois de chawal, jour réputé très-malheureux, le grand vézir, dans la crainte de quelque événement sinistre, refusa de s'en rendre maître et en remit l'occupation au lendemain, jeudi. C'était précisément dans cette journée de jeudi que devaient arriver un malheur et un bouleversement dans les affaires.

La majeure partie des Français s'étaient rendus à Djizé, et il ne restait plus au Caire que le général en chef et un corps de troupes peu nombreux, lorsque, dans la nuit même du mercredi au jeudi, jour

qui fut le commencement de grandes calamités, et au moment où les Français allaient livrer à Moustapha-pacha la grande forteresse, on apporta au général Kléber une lettre du général Sidney-Smith, commandant en chef des Anglais, conçue en ces termes :

« Je viens de recevoir nouvellement du gouverne-« ment anglais une lettre dans laquelle on m'ordonne « de ne pas vous laisser partir d'Égypte, à moins que P. 157. « vous ne consentiez à me remettre vos armes et vos « bagages, et à vous rendre ensuite mes prisonniers, « pour être conduits en Angleterre, où se trouve le siége « de notre gouvernement. En conséquence, les traités « et les accords que vous avez faits avec la Porte Otto-« mane, au sujet de la reddition de l'Égypte et de votre « retour à Paris, capitale de la république française, « sont rompus et annulés. Comme j'avais été média-« teur dans le traité et que je l'avais revêtu de ma signa-« ture, je dois vous donner avis de cette rupture, à « laquelle m'obligent les nouveaux ordres que j'ai reçus. « Je vous en préviens, non-seulement pour me confor-« mer aux usages royaux observés entre les gouverne-« ments européens, mais encore pour que l'on n'accuse « pas mon gouvernement de trahison et de perfidie. « Croyez donc à l'avertissement que je vous donne « avant de livrer le Caire au grand vézir. »

Lorsque cette lettre parvint au général en chef de l'armée française, et qu'il eut pris connaissance des paroles terribles qu'elle renfermait, le feu de la colère l'enflamma et des étincelles jaillirent de ses narines.

Il appela aussitôt près de lui les généraux, les autres chefs de l'armée, tous les officiers, et tint avec eux, à son hôtel, sur la place de Iezbéquïè, un conseil dans lequel il lut la lettre du général Smith, commandant en chef des Anglais. A cette lecture, un profond chagrin s'empara d'eux; ils sentirent la haine se réveiller dans leurs cœurs, leurs foies furent sur le point de se rompre, et, pleins d'indignation de ce qu'ils venaient d'entendre, ils s'écrièrent ensemble, avec l'accent d'une résolution inébranlable : « La mort, la mort « dans cette contrée, plutôt que la captivité qu'on nous « prépare ! »

Alors le général Kléber, semblable à un lion, se mit à crier d'une voix plus rauque que le hurlement des bêtes fauves; il rappela aux officiers leurs actions, leur
P. 158. changement de conduite, leur indiscipline, leur désir de revoir la patrie et leur éloignement pour les combats; il ajouta que, pour lui, il n'aurait pas consenti au traité d'El-Arich et à rendre l'Égypte, s'il n'avait vu leur trouble extrême et le découragement où ils étaient tombés. Tous lui répondirent : « Nous ne sortirons de « l'Égypte qu'aux conditions stipulées dans le traité; « sans cela ne cherche pas les moyens de nous faire ren- « trer en France. Avertis le grand vézir de retourner en « Syrie; dis-lui de confirmer de nouveau le traité d'El- « Arich, et de faire corroborer son écrit par une lettre « du gouvernement anglais, signée, non par l'amiral en « station dans le canal, mais par le roi, et contenant la « clause de notre retour à Paris avec toute sûreté. Dis

« aussi au pacha que, s'il ne quitte pas l'Égypte, nous « serons obligés d'aller le combattre; que ses traités « avec nous ne sont pas sincèrement observés de sa « part, et que son intention est de nous expulser de « cette contrée par la ruse et la trahison, afin de nous « faire tomber entre les mains de nos ennemis, avec « lesquels il est d'accord pour répandre notre sang. »

Le général en chef, voyant la fermeté de leurs cœurs, consentit à leurs désirs, et promit de s'opposer aux desseins de l'ennemi jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu les conditions qu'ils voulaient. Le conseil fut alors terminé, et ceux qui en avaient fait partie se retirèrent.

Le général Kléber fit connaître à l'armée que le départ n'aurait pas lieu; cette nouvelle s'étant répandue, les troupes retournèrent dans leurs demeures: la plus grande partie s'était déjà retirée à Djizè, et il ne restait plus au Caire qu'un petit nombre de soldats. Le général demanda sur-le-champ Moustapha-pacha, et lui communiqua la lettre qu'il avait reçue du général Smith; il le chargea de dire au grand vézir de retourner sur les confins de la province d'El-Arich, et d'y rester pour s'entendre avec le gouvernement anglais, et lui demander de consentir à ce que les troupes de la république française évacuent l'Égypte et rentrent P. 159.
dans leur patrie suivant les conditions stipulées dans le traité déjà conclu.

A cette nouvelle, Moustapha-pacha fut plongé dans un tourbillon d'idées qui ne lui laissèrent aucun repos.

« Par ma vie, dit-il, voici un événement bien mal-
« heureux et une affaire très-difficile à terminer! Il
« n'y a de force et de pouvoir que dans Dieu le grand
« et le puissant. » En effet, Moustapha-pacha éprouvait des craintes pour l'avenir, et voyait ce qui se passait avec une profonde affliction. Il quitta le général en chef, rempli d'inquiétude et de chagrin, et se rendit à sa demeure pour écrire au grand vézir ce qu'il venait d'apprendre.

Le grand vézir, à la réception de sa lettre, entra dans une violente colère, puis il se mit à examiner avec ses conseillers quelle ruse il pourrait employer pour engager les Français à sortir tranquillement du Caire; car il ne voulait pas recourir à la force. En conséquence, il écrivit en ces termes au général Kléber : « Nous avons pris connaissance du contenu
« de la lettre qui vient de vous être adressée par le gé-
« néral Smith, général en chef des Anglais. Il vous me-
« nace de vous faire prisonniers si vous sortez de ce
« pays; mais soyez tranquilles à cet égard, et n'ayez
« aucune crainte d'un pareil événement. Le général
« Smith ne peut pas s'opposer aux intentions amicales
« que vous a manifestées la Sublime Porte. Si Dieu le
« permet, nous préparerons tout ce qui pourra con-
« tribuer à votre repos, et nous ne laisserons pas
« les Anglais vous inquiéter. Vous retournerez dans
« votre patrie sur nos bâtiments; vous y trouverez
« sûreté et tranquillité parfaites, sans éprouver de
« contrariété ni de chagrin. A Dieu ne plaise qu'après

« avoir eu pitié de vous, il vous fasse sentir l'adver-
« sité !

« Nous vous prions donc de nous livrer la ville du « Caire, et de vous retirer à Djizè, où vous resterez « entouré d'égards et de considération de notre part, « jusqu'à ce que les provisions et les bâtiments néces- « saires à votre voyage soient préparés. Vous partirez « ensuite suivant les conditions arrêtées et les traités « écrits. Le temps convenu pour votre séjour au Caire « est expiré : nous ne pouvons vous permettre d'y « rester davantage, pas même un seul jour; car nos « troupes sont impatientes d'en prendre possession. « Vous savez qu'elles sont innombrables, que nos ca- « valiers sont pleins de courage; il nous serait impos- « sible de les empêcher d'entrer de vive force dans la « ville. Nous craindrions alors pour vous une perte « totale, et vous vous repentiriez lorsqu'il n'en serait « plus temps. Je vous avertis donc d'évacuer le Caire. « Salut. » P. 160.

Le grand vézir envoya ce firman à Moustapha-pacha, qui le fit remettre au général Kléber. Lorsque celui-ci le reçut, il entra en courroux, s'agita violemment et répondit ainsi au grand vézir : « Les conditions « dont nous étions convenus sont annulées et n'ont « plus aucune valeur, puisque le général anglais, après « avoir consenti formellement à notre retour en « France, manque à sa parole, et rompt ses engage- « ments. Afin de se conformer aux ordres de son gou- « vernement et pour s'acquitter de son devoir, il se

« propose de nous empêcher de partir et se prépare à « nous faire prisonniers. Il nous a avertis de la rupture « du traité, ainsi qu'il est d'usage de le faire en pareil « cas entre les puissances, et nous a instruits de toutes « les circonstances nouvelles et des dangers que nous « avions à courir. En conséquence, il nous est impos- « sible de sortir de ce pays comme nous en étions con- « venus avec vous et le général Smith, et de partir sans « avoir de suffisantes garanties pour notre sûreté : ce « serait nous jeter de nous-mêmes dans le danger. Il « faut donc que vous retourniez avec votre armée, au « moins jusqu'à la ville de Belbeïs, et que vous y restiez « jusqu'au moment où vous aurez obtenu de nouveaux
P. 161. « ordres du gouvernement anglais pour que notre re- « tour à Paris puisse avoir lieu suivant les clauses et « conditions déjà arrêtées. Telle est notre réponse. « Salut. »

Cette lettre plongea le grand vézir dans l'inquiétude et le chagrin, elle alluma dans son cœur un feu dévorant, et les soucis vinrent en foule l'assaillir. Il lui était difficile de rester dans l'inaction avec une armée aussi nombreuse que la sienne. Déjà il s'était élevé une forte rumeur dans son camp, et les soldats demandaient à grands cris, et en invoquant le nom de Dieu, à marcher à l'assaut et à combattre. Mais ils ne devaient point atteindre le but qu'ils désiraient.

Le grand vézir était un des ministres les plus prudents du gouvernement ottoman. Son excellent juge-

ment et ses autres qualités éminentes l'avaient rendu célèbre; il était d'ailleurs d'une famille distinguée. Cependant le fâcheux événement de la rupture du traité et l'extrême agitation de son armée le jetèrent dans le plus grand embarras. Son esprit flottait entre deux partis également dangereux à prendre, entre deux difficultés insurmontables et deux périls imminents. Sa position était très-difficile. Comment, en effet, pouvait-il retourner en arrière après avoir manifesté la résolution d'entrer au Caire avec pompe et enseignes déployées, lui, le gouverneur général de ces contrées, à qui tant de peuples et une armée innombrable obéissaient, et lorsqu'il était à la veille d'atteindre le but de ses désirs? L'Égypte renfermait alors certainement au moins dix millions d'habitants. Avec tant de moyens, il lui était impossible de revenir sur ses pas. D'un autre côté, la pusillanimité de ses troupes lui faisait craindre de livrer bataille, et de voir ses espérances déçues. La force et le courage des Français dans les combats lui étaient connus; il savait qu'ils n'hésitaient pas à se précipiter au-devant de la mort, et qu'ils avaient en leur pouvoir les forteresses et les châteaux. A la fin son amour-propre l'emporta sur ces P. 162.
considérations, et ne lui permit pas de faire au général Kléber une autre réponse que celle de la veille : il fit connaître sa résolution aux différents corps de son armée, et dès cet instant concentra toutes ses forces auprès de lui.

Lorsque le général en chef reçut la seconde ré-

ponse du vézir, il vit que cette négociation n'avait amené aucun résultat, et que les Turcs étaient toujours aux portes du Caire. Il répondit de nouveau qu'il ne partirait pas, et resterait dans la ville. Il s'occupa de fortifier le château et les remparts, écrivit aux troupes qui se dirigeaient vers Rosette et Alexandrie de revenir au Caire, leur fit prendre position en dehors de la ville, près de la porte de la Victoire, et fit dresser ses tentes devant cette porte, dans l'espace compris entre la montagne de Djiouchi et le Nil. Son armée se montait à dix-huit mille combattants, tous des lions valeureux et des héros intrépides. L'armée turque, réunie aux troupes égyptiennes, formait environ cent soixante mille hommes, et remplissait les vallées et les plaines de ces contrées.

Les lettres et les réponses se terminaient toujours de la même manière; les deux partis étaient invariables dans leur résolution, et fort éloignés de vouloir se rapprocher et de se calmer l'un et l'autre. Enfin, après sept jours, pendant lesquels ils échangèrent des notes toujours dans le même sens, le grand vézir fit demander au général Kléber un de ses principaux officiers pour conférer sur cette affaire difficile. Le général Beaudot, avec le drogman particulier du général en chef, lui furent envoyés. Lorsqu'ils arrivèrent au camp turc et qu'ils se présentèrent au grand vézir, celui-ci entra dans une violente colère contre eux, les accabla d'injures et de malédictions, et ordonna de saisir le général Beaudot; puis il chassa l'interprète

en lui adressant ces mots : « Retourne vers ton maître « l'infidèle; dis-lui que s'il ne part pas demain je l'a« néantirai avec cette armée, que je brûlerai tous les « Français, et ne pardonnerai à aucun de ces impies. » Le drogman, rempli d'effroi et versant des larmes sur le traitement honteux que venait d'éprouver son compagnon, vint rapporter au général Kléber ce qu'il avait entendu; il lui apprit que le général Beaudot avait été arrêté et chargé de chaînes, et que le grand vézir le menaçait de l'anéantir entièrement s'il n'évacuait pas l'Égypte. A cette nouvelle, des étincelles sortirent des yeux du général en chef, son cœur fut sur le point d'être brisé; il se levait, s'asseyait, écumait de rage. Aussitôt il ordonna de faire sortir de l'arsenal l'artillerie et les munitions de guerre. Il fit venir ensuite Moustapha-pacha Kouça, résidant au Caire, et le consul autrichien, dont le gouvernement allié avec la Porte faisait la guerre aux Français en Europe, et les fit enfermer tous deux dans son hôtel, situé sur la place de Iezbéquïè. P. 163.

Cet événement se passa le jeudi, 26 du mois de chawal, mois dans lequel la mort exerça ses ravages, où l'on vit des changements de fortune et des signes de calamité.

Le général Kléber passa la nuit avec l'intention de livrer bataille le lendemain. Il fit prévenir les chefs de son armée de faire toutes leurs dispositions, et que le départ aurait lieu avant le lever du soleil. Louanges à Dieu le victorieux, le vainqueur, le dominateur, le

très-grand! il est le tout-puissant, le maître souverain, le possesseur de la gloire et de la puissance.

Lorsque la moitié de la nuit fut écoulée, le général en chef monta à cheval précédé de ses braves cava-
P. 164. liers semblables aux démons de l'enfer ou aux diables de notre seigneur Salomon. La mort ne les effrayait pas, et rien ne pouvait les empêcher de marcher au combat. Ils entendaient toujours sonner les trompettes de la guerre avec un courage plus ferme que les montagnes, et leurs cœurs étaient accoutumés à voler au-devant des dangers.

Le général Kléber laissa le général Duranteau avec soixante soldats dans son hôtel, afin de le défendre en cas d'attaque; il ne mit aussi dans la forteresse qu'un petit nombre de troupes, et y fit transporter les malades et les hommes incapables de servir. Quant aux écrivains, aux femmes et à ceux qui n'étaient pas militaires, ils restèrent à Djizè. Après ces dispositions, il partit avec toutes ses troupes, pour combattre le vézir; il voulait l'attaquer dans les ténèbres de la nuit, lorsque les musulmans seraient plongés dans le sommeil, et satisfaire ainsi son désir de vengeance.

Avant d'arriver jusqu'à eux et de les assaillir, il fit tirer un coup de canon pour avertir ses troupes, puis un second coup. A ce signal les Mamlouks se réveillèrent; ils y étaient accoutumés et connaissaient la manière de combattre des Français : Mourad-bey, la crainte dans le cœur, monta à cheval et fit prévenir Nacif-pacha, fils du grand vézir, de l'approche

des Français; il lui fit dire que probablement ils allaient attaquer, et lui conseilla de marcher avec ses troupes et de faire une sérieuse attention à l'avis qu'il lui donnait; mais Naçif-pacha répondit avec insouciance que les impies de Français ne pourraient point attaquer ses troupes.

Dans le même moment le général Kléber, pressant sa marche, fit tirer un troisième coup de canon de gros calibre. Alors Naçif-pacha ne douta plus de l'arrivée des infidèles et resta stupéfait de frayeur; il vit la honte et le mépris qui allaient rejaillir sur lui, car il commandait l'avant-garde de l'armée avec les janissaires et les Mamlouks d'Égypte. Cependant l'armée musulmane se réveilla; elle se prépara au combat
p. 165.
et se mit en marche tumultueusement et en poussant de grands cris, pour aller à la rencontre des Français.

Ceux-ci s'avançaient avec un cœur inaccessible à la crainte, en faisant un feu continuel. Lorsque les deux partis furent près l'un de l'autre, les musulmans se précipitèrent sur les Français avec des hurlements dont les montagnes d'alentour furent ébranlées; leurs cœurs pourtant étaient effrayés des dangers qu'ils affrontaient. Les Français, employant alors la ruse, reculèrent en arrière, de manière que les hordes furieuses des Turcs s'avancèrent avides de carnage; mais le général Kléber, ayant partagé son armée en deux corps, les attaqua subitement, et, après leur avoir lancé des volées de canon, il fit pleuvoir sur eux le feu de la mousqueterie. Oh! quel moment ce fut alors! la

langue se fatigue à le décrire, le corps tremble en se le rappelant, et les hommes ou même les démons frémiraient d'en entendre le récit. Les deux armées combattaient au milieu des ténèbres de la nuit. Dans celle des musulmans régnait un affreux tumulte, et la plupart des soldats voulaient prendre la fuite. Les Français les poussèrent avec vigueur et les firent hériter du néant; malgré l'obscurité de la nuit, ils combattaient à l'arme blanche, et les guerriers s'entre-choquaient comme les flots de la mer agitée. Les Français continuèrent à faire tomber sur les musulmans une grêle de bombes et de boulets, et à les assaillir à coups redoublés de leurs épées tranchantes; on n'entendait que les cris et les soupirs des hommes expirants sous le fer de l'ennemi. Le général Kléber, ce lion indomptable et rugissant, poussait des cris pareils à ceux du chameau et ne cessait d'exciter ses braves soldats. « Que ce combat, leur disait-il, soit un « combat à mort; ne faites de quartier à aucun de ces « misérables. » En effet les Français firent un feu continuel, et les hommes tombaient comme les feuilles des arbres. Enfin les musulmans prirent la fuite et se répandirent dans les vallons et les marais en s'écriant: « Fuyons, fuyons le malheureux destin qui nous pour-« suit! » Ils éprouvèrent une grande perte, eurent la
P. 166. honte d'être vaincus, et se dispersèrent dans les déserts en implorant le secours de Dieu tout-puissant contre la violence et la force des infidèles, qui ne redoutaient pas la mort.

Le grand vézir chercha également son salut dans la fuite avec ceux qui l'entouraient, et fut poursuivi avec acharnement par les Français. Lorsque le jour parut et que le soleil fut levé, on vit le champ de bataille couvert de morts étendus sur la terre, en long et en large.

Le général en chef, semblable au lion dévastateur et à l'aigle meurtrier, s'avançait à cheval à la tête de son armée et força les Turcs d'entrer à Belbeïs où le grand vézir se retira le cœur rempli de soucis. Les Français y arrivèrent aussi avec toutes leurs forces et toujours précédés de leur intrépide commandant; ils investirent aussitôt la place, et le général en chef envoya dire au vézir de l'évacuer, sinon qu'il la brûlerait avec ceux qui s'y trouveraient renfermés. Le grand vézir lui répondit que Naçif-pacha, réuni aux Mamlouks égyptiens, s'était emparé de la ville du Caire, que les Français en étaient chassés, et qu'il l'engageait à cesser les hostilités et à s'en tenir de nouveau aux conditions du premier traité.

Le général Kléber dit à l'envoyé du vézir : « Re-
« tourne vers ton maître et dis-lui de sortir de la ville,
« autrement je la livrerai aux flammes. Je ne veux pas
« lui permettre d'y rester seulement une heure. Si
« son intention est de faire un nouvel accord avec P. 167.
« moi, qu'il se retire à El-Arich, et m'adresse de là
« les conditions qu'il désire. Je l'avais souvent en-
« gagé à retourner à Belbeïs et à y correspondre avec
« moi, mais il n'a jamais voulu se contenter de cette

« position; maintenant que j'ai défait son armée, je « ne peux plus y consentir à mon tour. » Après plusieurs lettres écrites et reçues, le grand vézir, voyant clairement qu'il ne pourrait pas faire changer d'opinion le général en chef, qui se trouvait aux portes de la ville, sortit de Belbeïs, se rendit à Salahïè, de là à Katïè, puis à El-Arich, et ne s'arrêta que dans la ville de Gaza. Le général Kléber suivit ses traces, sans se presser, jusqu'à Salahïè.

L'armée musulmane ainsi dispersée dans les déserts, la mort et la destruction fondirent sur elle, et en firent périr la plus grande partie de fatigue, de faim et de soif. Les Français s'emparèrent des chevaux, des chameaux, des équipements précieux, des canons, des munitions de guerre et des richesses qu'elle renfermait.

Quand le général en chef fut arrivé à Salahïè il envoya par la route de terre le général Belliard dans le canton de Damiette et mit des garnisons dans les forteresses de Katïè, de Belbéïs et de Salahïè.

A l'approche du général Belliard, les habitants de Damiette et les Turcs qui s'y trouvaient sortirent contre lui; mais il les refoula avec ses braves jusque sous les murs de la ville, et, après quelques décharges d'artillerie, ils prirent la fuite et vinrent chercher dans leurs maisons un abri contre les coups de ce héros. Alors les oulémas et les notables, ayant mis un mou-
P. 168. choir sur leur cou en signe de soumission et d'humilité, vinrent implorer sa clémence. Il entra dans la

ville, s'empara des fortifications et retourna sur-le-champ au Caire, couvert d'honneur et de gloire.

Nous avons vu que le général Kléber, ce guerrier plein d'ardeur, après avoir vaincu l'armée turque et l'avoir dispersée dans les déserts, hâta sa marche afin d'atteindre le grand vézir et le poursuivit jusqu'à Belbeïs. Pendant qu'il s'éloignait ainsi du Caire, quelques troupes musulmanes, parmi lesquelles se trouvaient des Mamlouks, le fameux Naçif-pacha, des janissaires et des Égyptiens qui connaissaient les chemins du pays, se réunirent à la pointe du jour, le lendemain de la bataille et se dirigèrent vers le Caire, où ils entrèrent par la Porte de la Victoire. Naçif-pacha écrivit aussitôt au vézir pour lui annoncer cette nouvelle et lui manda qu'aucun Français ne se trouvant dans la ville Bien Gardée, il s'en était rendu maître avec un corps de troupes considérable. Sa lettre fut envoyée par un courrier monté sur un dromadaire. Il ignorait la défaite honteuse qu'avaient éprouvée son père et le reste de l'armée.

Lorsque Naçif-pacha et les Mamlouks entrèrent au Caire, les habitants se livrèrent à la joie en poussant des cris de victoire. Ils avaient craint que les Français, après la bataille, ne revinssent sur eux et ne les traitassent en ennemis. Il se soulevèrent donc aussitôt avec les Mamlouks et se flattèrent d'un vain espoir. Ils assaillirent le quartier des négociants européens, pillèrent les richesses qu'il renfermait, massacrèrent les hommes et les enfants, et réduisirent les

femmes en esclavage. Ils se formèrent ensuite en plusieurs troupes, fondirent sur les maisons des chrétiens, les pillèrent, firent des esclaves, et commirent un nombre infini d'horreurs et d'abominations. Ils attaquèrent également le quartier des Coptes, mais ces derniers leur fermèrent les portes au visage. Jacob, qui avait accompagné le général Desaix dans le Saïd, se
P. 169. trouvait alors au Caire; aidé de ses compagnons, il se défendit avec opiniâtreté et repoussa les Égyptiens par un feu bien nourri.

Les Mamlouks se portèrent ensuite au quartier de Iezbéquïè et se jetèrent sur l'hôtel du général en chef. Les soldats français les reçurent à coups de fusil et les empêchèrent d'y pénétrer. Ce fut une journée qui rendra ces soldats célèbres dans les siècles les plus reculés, tant ils éprouvèrent de dangers imminents, de terreurs affreuses et de tourments douloureux. Le meurtre et le carnage s'étendirent sur les chrétiens, leurs femmes furent outragées, et la ville présenta l'image de la dévastation.

En ce moment Osman-bey, le commissaire de la Sublime Porte, accompagné des émirs du Caire, vint au quartier de Zoulfékar. Les cheïkhs et les oulémas de l'islamisme se rendirent auprès de lui, ainsi que tous les négociants, parmi lesquels se trouvait le célèbre Seïd Ahmed Mahrouki, connu du vézir par sa science et son habileté. De son côté, Naçif-pacha descendit à la place de Iezbéquïè avec les janissaires. Quant à Mourad-bey, calculant avec une habile pers-

picacité ce qui pouvait arriver, il ne voulut pas entrer au Caire et parcourut les environs de Djizè avec un corps de troupes peu nombreux.

Osman-bey, le commissaire de la Sublime Porte, était un homme doué d'une âme élevée, de qualités éminentes et d'un discernement exquis. Touché de compassion pour les sujets chrétiens, il fit proclamer l'ordre de cesser de les tourmenter et défendit expressément aux musulmans de piller et de commettre des actions défendues par la loi. « Il ne convient pas, di« sait-il, de molester les sujets du sultan, de quelque « religion qu'ils soient. » Ces désordres excitaient sa colère. Il ordonna à ses troupes de parcourir les quartiers de la ville et de passer au fil de l'épée tranchante quiconque recommencerait à exercer des violences. Cependant le feu ne cessait pas de se répandre dans la ville et la désolation était extrême; tout le monde était sur pied. Pendant le jour entier et les ténèbres de la nuit, on entendit continuellement des cris affreux dans le quartier des Coptes et du côté de l'hôtel du général P. 170. en chef. La foule, tantôt rassemblée, tantôt dissipée, poussait des cris pareils à ceux du chameau; elle livrait des assauts avec courage, puis elle revenait trompée dans son espoir.

Les intelligences restent stupéfaites, les pensées troublées, la raison égarée et le narrateur, étourdi de ce qu'il dit, craint d'être accusé de mensonge, en rapportant le courage de ces soixante soldats intrépides, et la fermeté de leurs cœurs à supporter tant de peines.

Des flots de peuple, pareils à ceux de la mer agitée, se ruaient sur eux, et en même temps des troupes dont les files s'étendaient à l'infini venaient les assaillir par milliers, avec la fureur de bêtes sauvages. Le brave général Duranteau résistait à leurs attaques avec un courage indomptable; et c'est avec soixante soldats qu'il fit une si belle défense! Il resta, pendant deux grands jours, dans la même position. La foule qui se rassemblait auprès de l'hôtel du général en chef était sans cesse repoussée; mais, ne craignant pas de combattre les Français, elle revint toujours à la charge, pendant ces deux jours de victoire, sans en retirer pourtant aucun avantage.

Les soixante soldats avaient repoussé les assauts que la foule leur livrait de tous côtés, et, quoique chacun d'eux eût à combattre des milliers d'ennemis, ils les avaient vaincus et avaient dispersé leurs rangs. Les Égyptiens furent alors d'avis de les laisser et de marcher sur Djizè. Ils ignoraient le résultat de la bataille livrée entre les Français et les Ottomans; et, voyant une grande partie de l'armée du vézir entrer au Caire, ils avaient cru les musulmans vainqueurs et s'en étaient réjouis.

Tandis donc qu'ils se rendaient à Djizè ils rencontrèrent un cavalier de l'armée turque, monté sur un
P. 171. cheval vigoureux et portant sur lui les signes du voyage. «Quelle nouvelle?» lui demandèrent-ils; le cavalier leur apprit que l'armée du grand vézir avait été défaite et que le général Kléber était victorieux.

Consternés de cet événement, et ne sachant quel parti prendre, ils revinrent vers les soldats qui défendaient l'hôtel du général en chef et recommencèrent le combat avec acharnement. Les maux et les horreurs de la guerre furent encore plus terribles que la première fois, et le général Duranteau déploya de nouveau dans cette circonstance un talent extraordinaire. L'âge l'avait privé de ses cheveux : aussi les habitants du Caire l'appelaient-ils le *Lion à la tête noire, sans crinière.*

Cette dernière attaque de l'hôtel du général en chef fut très-vive. Les habitants de la ville étaient toujours dans une grande agitation et manifestaient la haine qu'ils tenaient cachée dans leurs cœurs. Ils se portèrent en tumulte à la demeure de Moustapha-aga, l'emmenèrent devant Naçif-pacha et produisirent des témoins attestant qu'il avait maltraité les musulmans et qu'il aimait les Français. Naçif-pacha le fit mettre à mort et livra sa maison au pillage. Le peuple, en outre, arrêta un grand nombre de musulmans au service des Français et leur fit éprouver une mort ignominieuse. Il se saisit également du cheïkh Khalil el-bekri, chef des émirs, et le conduisit nu-pieds, sans vêtements et de la manière la plus avilissante, devant Osman-bey. Mais ce bey le fit mettre en liberté, malgré qu'on eût fourni plusieurs témoignages contre lui. Khalil el-bekri, en effet, buvait souvent dans sa maison, avec les Français, des liqueurs défendues.

Les attaques dirigées de tous côtés contre les

soixante soldats se succédaient sans interruption. On se battait toujours aussi dans le quartier des Coptes, où Jacob, de la province du Saïd, se défendait avec acharnement et faisait des prodiges de valeur. Le sixième jour de cette terrible révolte, les musulmans assaillirent
P. 172. de nouveau les Coptes, leurs maisons furent pillées, et les chrétiens furent massacrés ou jetés dans les fers.

Tels sont les malheurs dont le Caire fut alors le théâtre. A Boulak les musulmans, ayant appris l'entrée triomphante de Naçif-pacha et des Mamlouks dans la ville du Caire, avaient cru que l'armée du grand vézir était victorieuse et celle des Français vaincue. En conséquence ils se soulevèrent contre les chrétiens, pillèrent leurs biens, réduisirent leurs familles en esclavage et se livrèrent à des cruautés inouïes; ils eurent ensuite la précaution d'élever de nouvelles fortifications autour de leur ville.

Huit jours après ces événements, le général en chef reparut devant la ville Bien Gardée, et la trouva remplie d'ennemis. Les habitants manifestèrent à son égard les dispositions les plus hostiles, et, dirigés par un esprit pervers, ils eurent l'extrême folie de ne pas vouloir se rendre. Kléber alors entoura le Caire de ses nombreux bataillons, et lui fit éprouver toutes les rigueurs d'un siége. Personne ne put entrer ni sortir, les chemins et les passages furent fermés, et les combats continuèrent jour et nuit entre les assiégés et les assiégeants. Les troupes turques et les principaux chefs demandèrent à se retirer; mais le peuple s'y

opposa. Les notables de la ville, possesseurs de maisons, y mirent également obstacle, et les engagèrent à tenir ferme contre les Français. Parmi ces notables on remarquait le fameux Seïd Ahmed Mahrouki; cet homme, plein d'ardeur pour la guerre, répandait beaucoup d'argent afin d'exciter les troupes à se défendre, et les Égyptiens persistèrent dans leur folle obstination de vouloir combattre les Français.

Le général Kléber, s'étant emparé des forts et des remparts avec ses troupes et au moyen du feu irrésistible de son artillerie, écrivit à Alexandrie pour qu'on lui renvoyât les canons et les munitions de guerre qu'il avait dirigés vers cette ville, lorsqu'il était dans l'intention d'évacuer l'Égypte. Il fit venir aussi Mous- P. 173.
tapha-pacha Kouça et l'envoya à Damiette; puis, ayant appris que les habitants de Boulak s'étaient révoltés, il envoya contre eux ce lion rugissant et formidable, le général Belliard, et lui ordonna de les attaquer avec le fer et la flamme, de détruire leurs remparts et de ruiner le pays. En conséquence ce valeureux général marcha sur eux; ils ne purent lui résister, abandonnèrent les remparts et cherchèrent un refuge dans les maisons. Les soldats français les assaillirent alors avec leurs épées tranchantes, et firent pleuvoir sur eux une grêle de balles; puis, ayant mis le feu à la ville, ils obligèrent les Égyptiens à prendre la fuite. Dans ce moment de désolation les femmes et les enfants fondaient en larmes, et les grands comme les petits s'écriaient tous : « Grâce, grâce, ô général Belliard! »

Touché de leurs prières et de leurs gémissements, le général ordonna de cesser le carnage et voulut bien accorder la vie aux hommes, mais les soldats se mirent à piller et à outrager les femmes et les filles honnêtes que l'on devrait toujours respecter. Ce désordre affreux se répandit dans toute la ville de Boulak et dura trois jours pendant lesquels de grandes maisons furent détruites et des marchandises précieuses consumées par le feu. Les négociants firent des pertes considérables en argent et en effets; car Boulak, par son voisinage du Nil, était le port du Caire et un point de départ et d'arrivée; il renfermait des marchandises et des richesses immenses; c'était l'endroit où se trouvaient réunis tous les trésors de l'Égypte.

L'imprudente conduite des habitants de Boulak n'eut pas le résultat qu'ils en attendaient, et c'est à elle que l'on doit attribuer les maux affreux qu'ils éprouvèrent lorsque les Français s'emparèrent de leur ville. Pour comble de malheur, après tant de calamités, le général en chef leur imposa une contribution de quatre mille bourses.

P. 174. L'armée française, campée autour du Caire, continuait le siége jour et nuit sans discontinuer ses attaques, et les troupes de la ville, quoique placées derrière de forts remparts que l'on avait élevés dans tous les quartiers, ne pouvaient résister aux assauts des assiégeants. Les vivres étaient rares et les maisons abattues. C'était un moment de désastre affreux, une situation épouvantable dont le récit serait capable

de faire trembler les montagnes et de blanchir les cheveux de la jeunesse.

Les Français, redoublant d'ardeur dans les attaques et les assauts, lançaient sur la ville des boulets et des bombes énormes avec de la naphte et des matières enflammées. Les habitants, troublés et remplis d'effroi, poussaient des cris affreux, auxquels se mêlaient les pleurs, les gémissements et les lamentations des harems : hommes, femmes et enfants, tout le monde se réfugiait sous des voûtes pour se garantir des bombes, mais aucun endroit n'offrait un refuge assuré et personne ne pouvait goûter un instant de sommeil. La guerre continuait toujours; les assiégés, réduits à la dernière extrémité, se livraient au plus affreux désespoir, lorsqu'une nuit le ciel ouvrit ses canaux, inonda la terre et la couvrit de ses eaux. O nuit cruelle! combien de douleurs amères et de désastres elle répandit sur le Caire! Les Français, profitant de ce moment pour donner un nouvel assaut, firent une attaque si terrible que jamais on n'en avait vu de pareille. Pendant ce combat acharné, où les coups étaient inévitables, le feu prit dans quatre endroits de la ville, et, malgré la pluie, une grande quantité de maisons furent réduites en cendres. Un nombre incalculable de personnes périrent des deux côtés. Le corbeau, présage de la mort, avait croassé au-dessus de leurs têtes. Le feu des batteries continuait et les boulets, lancés des forts, tombaient sur la ville comme la grêle tombe sur la surface des plaines. P. 175.

Beaucoup de monde s'était réfugié dans les maisons qui bordent les trottoirs en bois de la place de Iezbéquïè; les Français y mirent le feu, et ce fut un moment que l'on voudrait retrancher des heures du temps, à cause des malheurs qui vinrent affliger le Caire. Les Français chassèrent les personnes réfugiées dans les maisons dont nous venons de parler, et la majeure partie de ce quartier devint la proie des flammes. Parmi les grandes maisons incendiées, on remarquait celles d'Azoubi et d'Adawi situées auprès de la porte de Chaarïè, et d'autres encore, fort élevées, auprès des trottoirs de bois.

Lorsque les troupes assiégées dans l'intérieur de la ville aperçurent ce terrible incendie et qu'elles virent qu'aucun moyen de salut ne leur restait, elles s'écrièrent qu'elles ne pouvaient plus supporter les dangers auxquels elles étaient exposées, et résolurent unanimement de faire leur soumission. En conséquence les sandjaks, les kachefs, Osman-bey, commissaire de la Porte, les oulémas et les chérifs s'assemblèrent en conseil dans l'hôtel de Naçif-pacha pour délibérer sur la reddition de la ville et les moyens d'être délivrés des maux affreux qu'ils éprouvaient. Or, tandis qu'ils étaient réunis, une bombe vint à tomber au milieu d'eux; ils se crurent tous perdus et se dispersèrent en disant : « Voilà, nous l'espérons, la fin de nos souf-« frances, car Dieu, dont nous implorons la grâce, est « le plus généreux des bienfaiteurs. Certes le meilleur « parti que nous puissions prendre pour faire cesser

« ces combats désastreux est de nous soumettre aux
« Français. » Ils choisirent donc, pour envoyer en dé-
putation au général en chef, deux cheïkhs, Abdoullah
et Suleïman el-Faïoumi, et deux sandjaks, Osman-bey
el-berdici et Osman-bey el-achkar; ces quatre per-
sonnages, s'étant munis d'un drapeau blanc en signe
de soumission, se dirigèrent vers la place de Iez-
béquïè. Lorsqu'ils s'approchèrent du quartier général P. 176.
et que Kléber les vit de loin avec un drapeau blanc
à la main, il ordonna de cesser le feu, et envoya au-
devant d'eux son chef d'état-major, le général Damas,
et son interprète particulier. Étant arrivé auprès des
parlementaires, le général Damas leur demanda ce
qu'ils désiraient. « Nous venons rendre la ville, répon-
« dirent-ils, et vous demander que les troupes puissent
« se retirer en sûreté et se rendre en Syrie sans être
« inquiétées. Nous vous demandons aussi un firman
« d'amnistie pour les aïans de la ville et le peuple. »

Le général Damas revint rendre compte des propositions des quatre députés; le général en chef leur fit répondre qu'il accordait une amnistie à Naçif-pacha, au commissaire de la Porte, aux sandjaks, aux Mamlouks et à toutes les troupes, mais à condition qu'ils se transporteraient de l'autre côté du canal où ils pourraient rester trois jours pour préparer tout ce qui était nécessaire à leur trajet en Syrie, et faire sortir du Caire leurs familles et leurs bagages. Il les prévenait en outre que, lorsqu'ils partiraient, ils seraient accompagnés par quatre mille hommes, sous les ordres

du général Regnier, et cela de peur qu'ils n'éprouvassent en route quelque opposition de la part des habitants, ce qui pourrait amener du désordre. Une amnistie était également accordée aux blessés et aux malades que les Turcs laisseraient au Caire, et il était entendu qu'ils ne seraient aucunement inquiétés. Mais le général en chef, pour s'assurer de la fidélité des Turcs à remplir ces conditions, exigeait qu'on lui donnât deux personnes en otage jusqu'à ce que l'armée musulmane, après avoir évacué le Caire, fût arrivée sur le territoire de Gaza, et que le général Regnier fût de retour. Il promettait de laisser partir alors les deux otages, qui d'ailleurs seraient traités honorablement, et de leur délivrer les passe-ports et sauf-conduits nécessaires. « Quant aux habitants de la ville, ajoutait
p. 177. « le général Kléber, je ne leur accorde pas d'amnistie; « ils n'ont pas le droit d'exiger des conditions pour « eux. Ce sont mes sujets, et il n'appartient qu'à moi « de disposer de leur sort. »

Les deux sandjaks et les deux cheïkhs, de retour au Caire, firent connaître la réponse du général Kléber aux Mamlouks, au pacha et au commissaire de la Porte. Ils s'y conformèrent et convinrent d'envoyer en otages Osman-bey el-berdiçi et Osman-bey el-achkar, qui se rendirent tous deux auprès du général en chef. Les troupes de Naçif-pacha et les Mamlouks, ayant reçu l'ordre de se rendre sur-le-champ au delà du canal, dressèrent leurs tentes en dehors de la porte de Nasr et s'occupèrent des préparatifs de

leur voyage, Le général Regnier plaça son camp vis-à-vis, et les Français entrant dans la ville occupèrent toute la partie comprise en deçà du canal et prirent possession des retranchements.

Cet événement affligea profondément les habitants du Caire, et répandit une grande terreur parmi eux. Dans toutes les maisons des principaux personnages, comme dans celles des gens du peuple, on n'entendait que des gémissements, des pleurs et des cris prolongés de désespoir. Ces malheureux accablaient d'injures les Mamlouks lorsqu'ils sortaient de la ville. « C'est vous, « leur disaient-ils, qui nous avez perdus par votre aveu-« glement et votre tyrannie; vous êtes la cause de nos « maux; vous avez répandu sur nous votre méchanceté, « vous avez fait tuer nos guerriers et rendu nos enfants « orphelins. »

Le troisième jour après la capitulation, l'armée ottomane évacua entièrement le Caire. Elle fut suivie par plusieurs habitants de la ville, et partit pour se rendre à Gaza et dans la province de Syrie. Le général Regnier l'escorta avec ses troupes jusqu'à Salahïè,
et l'aida à se procurer des vivres, des chevaux et des P. 178.
chameaux. Elle prit deux jours de repos, et, après avoir rassemblé tout ce qui lui était nécessaire pour continuer sa route, elle se dirigea sur Katïè, pleine d'admiration pour la conduite généreuse des Français et la fidélité qu'ils mettaient à remplir leurs engagements; elle avait craint, au contraire, d'éprouver quelque perfidie de leur part pendant la route. Le

général Regnier la quitta à Salahiè et revint au Caire, après s'être acquitté de sa mission avec honneur. Lorsque l'armée ottomane fut partie, les Français rentrèrent dans leurs demeures accoutumées, et le général en chef ordonna de célébrer leur retour par une fête solennelle. Les gouverneurs, les aïans, les oulémas et les principaux habitants de la ville se rendirent à son hôtel; les deux otages y vinrent également; il les fit asseoir à sa droite et les traita avec distinction. Trois jours après, il assembla un divan, invita les oulémas et les aïans à s'y trouver, et leur adressa ce discours :

« Oulémas du divan, je vous avais cru des hommes « doués de sagesse et d'intelligence, mais à présent vous « me paraissez moins raisonnables que des enfants et « plus inconsidérés que des femmes. Comment, lorsque « vous saviez que j'avais vaincu le vézir du sultan et « dispersé son armée dans les déserts et les vallons, « avez-vous pu accueillir et faire entrer dans vos murs « une poignée de misérables que mon épée tranchante « et ma force invincible avaient mis en fuite ? Quelle « aveugle folie vous a poussés à me faire la guerre ? Ne « saviez-vous pas que le seul profit que vous feriez serait « la honte et le mépris, et que vous seriez cause de la « perte de vos biens, de la ruine de votre patrie et de « la mort d'une infinité de Musulmans ? Vous pouviez « pourtant chasser cette troupe de fuyards et ne point « vous soumettre à leur puissance qui ne vous présen« tait aucune sûreté.

« Aussitôt mon arrivée, j'aurais pu réduire en cen-
« dres votre ville; mais j'ai été touché de compassion
« pour vos femmes et vos enfants qui n'étaient point
« coupables de votre crime et ne méritaient pas un tel P. 179.
« châtiment. Je veux donc bien vous pardonner; ce-
« pendant il faut me payer seize mille bourses comme
« rachat de votre sang; vous me livrerez en outre vingt
« mille fusils, quinze mille paires de pistolets, dix mille
« sabres, quatre cents mulets et cent chevaux. Sur la
« contribution en argent, Seïd Ahmed Mahrouki payera
« pour sa part cent cinquante mille piastres, le cheïkh
« Moustapha el-sawi cinquante mille, et le cheïkh
« Anani trente mille; le reste de la somme sera réparti
« entre tous les habitants, à l'exception des chrétiens
« qui ne donneront pas un seul aspre pour vous aider
« à le payer. Ils ont assez souffert du pillage, du viol,
« du meurtre et de tous les maux dont vous les avez
« accablés, ô méchants que vous êtes!

« Je vous ai dit souvent qu'il ne fallait pas nous re-« garder comme des sectateurs du Christ, que nous « aimions l'islamisme et professions le plus grand res-« pect pour le Coran. Si nous avons permis aux chré-« tiens de porter des armes, c'est après vous avoir vus « les maltraiter, et pour qu'ils pussent se défendre « contre vous, ô pervers! » En disant ces mots, il était transporté de colère; il se leva brusquement et les quitta sans se tourner de leur côté.

Quand il fut sorti du divan, il manda Jacob le Copte et lui dit de se faire payer sur-le-champ la somme

d'argent qu'il avait demandée aux oulémas; il fit ensuite arrêter Ahmed Mahrouki et l'envoya dans la forteresse; sa femme fut également mise en prison et sa maison séquestrée. Cet acte de sévérité causa une grande sensation dans le Caire; les musulmans en ressentirent un chagrin que l'on ne peut décrire, et tous, grands et
P. 180. petits, tremblants de peur, redoutèrent la fureur de ce lion invincible. L'espérance qu'ils avaient eue de voir un changement dans leur situation fut anéantie.

Le Caire devint alors comme Paris; les femmes sortaient sans pudeur avec les Français; on vendait publiquement du vin et des liqueurs enivrantes, et il se commettait des choses que le Seigneur des cieux ne saurait approuver. Les gouverneurs et les officiers de police furent remis en possession des charges qu'ils exerçaient avant l'occupation du Caire par l'armée de Nacif-pacha; le général Kléber fit appeler Seïd Khalil el-bekri, celui dont la maison avait été pillée par les musulmans, et le dédommagea, par des présents, des pertes qu'il avait faites. Il fit venir ensuite une personne qu'il nomma chef des janissaires à la place de Moustapha, massacré par les habitants, puis il conféra le grade de général à Jacob le Copte et lui attacha lui-même les épaulettes d'or, suivant l'usage observé dans les promotions à ce grade. Cette distinction lui fut accordée pour le récompenser de la valeur dont il avait fait preuve en combattant dans les rangs des Français. Ce nouveau général rassembla un corps de troupes composé de huit cents hommes de sa nation,

leur donna l'uniforme des autres soldats, et chaque jour, matin et soir, les Français leur apprenaient les manœuvres européennes. Le général Kléber appela également chez lui le Grec Nakoula, lui fit un accueil distingué et le promut au grade de général, en récompense de son courage; il lui en plaça sur les épaules les insignes d'or et lui donna le commandement des troupes grecques. Ces troupes, au nombre de trois cents vaillants soldats, furent habillées à l'européenne.

Barthélemi, de l'île de Scio, fut aussi mandé chez le général en chef et nommé général.

Après ces promotions, Kléber s'occupa de faire P. 181.
élever de nouvelles fortifications autour du Caire, dans la crainte de révolte de la part des habitants, s'il arrivait encore des armées de Turquie pour le combattre. Les Français, en effet, redoutaient plus les soulèvements des villes de l'Égypte que l'arrivée d'ennemis extérieurs. C'était la seconde fois qu'ils voyaient le Caire prendre les armes contre eux, et pendant les deux révoltes ils avaient perdu plus de trois mille hommes, sans compter ceux que l'on avait massacrés secrètement dans les maisons. Ils commencèrent donc par construire un fort sur la colline de l'Olivier, située entre le grand château et le fort de la colline de l'Étranger. Ensuite ils en bâtirent deux autres sur les deux collines que l'on voit dehors la porte de la Victoire, puis d'autres encore au-dessus de cette porte et des portes de la Conquête, de l'Inimitié, de Fer et de l'Abondance. Ce dernier était placé

en dehors de la ville, entre les portes de l'Inimitié et d'Haçan. Les collines sur lesquelles furent élevés les forts étaient les positions d'où les Turcs avaient combattu contre les Français et dont ceux-ci s'étaient emparés de vive force la nuit où tomba cette pluie extraordinaire dont nous avons parlé. Les Français construisirent aussi de nouveaux forts entre la place de Iezbéquïè et Boulak, à Boulak même, du côté du Nil, et sur la colline Sébibi.

Des soldats, en travaillant, trouvèrent un ancien mur qui allait de la porte de la Victoire à la porte de Fer. Il était caché par les maisons que l'on construisait en cet endroit depuis des siècles. Les ingénieurs le firent
P. 182. déblayer, et il servit à bâtir les forts.

Le général Jacob le Copte s'occupa de son côté à mettre en état de défense le quartier des chrétiens et des Coptes. Il se rappelait les dangers qu'il avait courus pendant le siége où personne ne fut respecté, où l'on vit violer les asiles, massacrer, piller et tout bouleverser. Pour éviter le retour de maux semblables, il fut obligé de bâtir des fortifications qui ne furent pourtant terminées que du temps du général Menou, comme nous le dirons ensuite.

Nous avons déjà rapporté que Mourad-bey n'avait pas voulu rentrer au Caire avec Naçif-pacha, Osman-bey, le commissaire de la Porte, et les autres Mamlouks égyptiens. Il avait préféré rester en dehors de la ville et faire des tournées sur le territoire de Djizè avec une petite troupe de cavaliers. Cet état de choses

dura trente-quatre jours, pendant lesquels il avait été à portée de voir combien l'armée turque était affaiblie, et combien au contraire la force des Français était redoutable : aussi voulait-il alors faire sa paix avec la république. Le général en chef était également animé de sentiments pacifiques à son égard et désirait traiter avec lui. En conséquence, il lui envoya le général Barthélemi de l'île de Scio. Ce général, élevé au Caire, avait occupé un rang distingué au service des sandjaks et des kachefs ; il parlait quatre langues, l'arabe, le turc, le grec et l'italien. S'étant rendu auprès de Mourad-bey, il lui annonça que le général en chef demandait son amitié et son alliance, au lieu de l'éloignement et de l'état d'hostilité dans lequel ils vivaient ; qu'il le priait d'étouffer sa haine, de mettre fin aux combats, et lui offrait pour prix de la paix le gouvernement du Saïd où lui et ses troupes pourraient vivre en repos. Lorsque Mourad-bey eut entendu cette proposition, sa poitrine se dilata de contentement ; il l'accepta et renonça à la guerre, afin d'épargner le P. 183.
sang humain, et de peur que le Tout-Puissant ne lui ouvrît pas d'autre porte de salut. Il envoya donc au général Kléber, pour conclure la paix, un de ses serviteurs, le commandant de son artillerie. Cet homme, appelé Huceïn-aga le Zantiote, avait embrassé l'islamisme au Caire avec son frère, et tous deux étaient entrés au service de Mourad-bey. Huceïn-aga parlait aussi quatre langues. Ce fut par son entremise, et celle de Barthélemi de l'île de Scio, que les difficultés furent

aplanies et que le traité de paix fut achevé. Les deux plénipotentiaires convinrent que Mourad-bey inviterait le général Kléber à un festin dans l'île d'Or, située près de Djizè, et que dans cette île le dernier sceau serait mis à leur union.

En effet, le général Kléber, accompagné d'Osman-bey el-berdici, d'Osman-bey el-ackhar et d'un petit nombre de personnes, se rendit à Djizè et, de là, à l'endroit dont on était convenu. Lorsqu'il fut arrivé, Mourad-bey lui témoigna la plus grande joie de le voir; les deux guerriers s'embrassèrent comme s'ils eussent été frères, et s'assirent ensemble avec plaisir et confiance dans un salon disposé pour les recevoir. Le général Damas, chef d'état-major, et l'interprète Damianos s'assirent également; mais les sandjaks et les kachefs se tinrent debout. Après l'échange de compliments de politesse et de paroles d'amitié, Mourad-bey ordonna aux sandjaks et aux kachefs de se retirer. Ce fut alors que le général Kléber convint définitivement que Mourad-bey résiderait dans le Saïd avec les moyens d'y vivre dans l'abondance, que ceux des Guzs et des Mamlouks qui voudraient le suivre en auraient la liberté, que ses biens lui seraient rendus, et qu'il serait
P. 184. gouverneur de la ville de Djerdjè, à la charge de payer à la république l'impôt qui avait été déterminé pour cette ville. Le général Kléber promettait en outre de faire prévenir Ibrahim-bey et les autres Mamlouks qu'ils étaient compris dans le traité; enfin il s'engageait, dans le cas où les Français évacueraient l'Égypte, à ne

la livrer à aucun gouvernement et à ne la remettre qu'à Mourad. L'espérance de rentrer dans la possession de cette province combla de joie ce bey; après la conférence, dans laquelle il obtint ce qu'il désirait, il offrit au général en chef un sabre de prix et un poignard magnifique, au général Damas un sabre indien, et à l'interprète une bague enrichie de diamants. Ensuite on dressa la table du festin que l'on couvrit de mets recherchés dont l'odeur embaumait l'air, et de jarres remplies de vin. Les deux guerriers se livrèrent alors à la gaieté; ils mangèrent, ils burent, et, bannissant tout souvenir de haine et d'inimitié, ils prolongèrent le temps de ce joyeux festin en se donnant des témoignages réciproques d'amitié.

Après le repas, Mourad-bey pria le général Kléber de faire venir des troupes d'infanterie et de cavalerie et de les faire manœuvrer devant lui, afin qu'il pût voir leurs savantes évolutions. Kléber y consentit et envoya chercher à Djizè cinq cents hommes qui exécutèrent des manœuvres capables de frapper l'esprit d'étonnement et de fasciner les yeux. Mourad-bey prit un grand plaisir à ce spectacle et fut rempli d'admiration pour les soldats français. Les Mamlouks montèrent ensuite à cheval et firent des charges et un combat simulé que le général Kléber se plut infiniment à regarder. Il rendit hommage à leur valeur et à leur habileté, et dit à Mourad-bey que ses cavaliers, sur le
champ de bataille, excellaient à manier la lance et à P. 185.
se tenir à cheval.

Le jour étant près de finir, le général en chef et Mourad-bey se levèrent; ils se dirent adieu réciproquement, et s'adressèrent de nouvelles assurances de satisfaction. Le général Kléber, en traversant la salle du divan, distribua de grandes pièces d'or à toutes les personnes présentes, et ne cessa cette largesse que lorsqu'il fut dehors de la salle. Mourad-bey, avant de le quitter, lui offrit un cheval magnifiquement harnaché et fit un pareil présent au général Damas.

De retour à Djizè, le général en chef conféra à Huceïn-aga le Zantiote le titre de sandjak, le chargea de porter à Mourad les lettres d'investiture de son gouvernement et le reconnut comme chargé d'affaires de ce bey. Mourad-bey se mit alors en route pour le Saïd, accompagné d'Osman-bey el-berdici, d'Osman-bey el-ackhar, de Suleïman-bey, d'Ahmed le Géorgien, et d'Osman-bey l'artilleur. Il trouva dans cette province tout ce qui peut rendre l'existence agréable, et rassembla près de sa personne les sandjaks et les kachefs du pays.

Nous avons déjà rapporté que le grand vézir, après la signature du traité de paix, en avait envoyé une copie à la Sublime Porte. Cette nouvelle remplit de joie la ville de Constantinople et toutes les provinces de l'empire. On s'imaginait que le gouvernement était rentré en possession de l'Égypte; dans cette croyance les négociants avaient chargé de marchandises des bâtiments et les avaient expédiés à Alexandrie. Ces bâtiments n'arrivèrent à leur destination qu'après la rup-

ture de la paix. Au moment où les Français les virent s'approcher du port, ils arborèrent le drapeau musulman; les Turcs, pleins de confiance, entrèrent dans le canal et jetèrent l'ancre avec une entière sécurité; mais, P. 186.
lorsque les capitaines descendaient tranquillement à terre, les Français les arrêtèrent et saisirent les bâtiments avec tout ce qu'ils renfermaient. Il y avait trente vaisseaux environ, tant grands que petits, remplis de marchandises dont la beauté éblouissait les yeux.

La nouvelle de cet événement fut envoyée au général en chef; on lui annonça en même temps que la plupart des matelots des bâtiments capturés étaient grecs, et les musulmans en fort petit nombre. Le général en chef ordonna de vendre les marchandises aux négociants. Il prescrivit ensuite au général Nakoula de se rendre à Alexandrie et d'enrôler dans son corps les matelots grecs. Conformément à cet ordre, Nakoula partit, enrôla les Grecs et leur donna l'uniforme des soldats français.

Le grand vézir, après sa défaite, était revenu à Gaza dans un abaissement qui contrastait avec la pompe dont son premier passage avait été entouré. Son armée s'était dispersée sur les collines et dans les vallées; et les Mamlouks, vaincus dans le Caire, avaient été obligés d'en sortir une seconde fois. La nouvelle de ces désastres se répandit bientôt dans toutes les contrées d'alentour et fit trembler d'effroi les pays soumis à l'islamisme. C'était, en effet, l'événement le plus extraordinaire dont les siècles puissent jamais offrir le

spectacle, qu'une poignée de soldats eût vaincu, subjugué et mis en fuite plusieurs millions d'hommes. La pensée ne peut se le figurer, les yeux et les oreilles en sont frappés d'étonnement. Mais la gloire appartient à Dieu; c'est lui le fort et le véritable vainqueur.

Cependant les hommes intelligents parmi les musulmans cherchaient comment ils laveraient la honte dont ils étaient couverts et chasseraient les infidèles
P. 187. de l'Égypte. Il y avait alors à Jérusalem un aga des janissaires, nommé Ahmed-aga, natif d'Alep la Forte, dont toutes les idées étaient tournées vers le moyen de trouver un homme déterminé, ou bien un valeureux combattant, ou même un fourbe rusé, habile à dresser des embûches, qui pût frapper cet invincible héros, ce vainqueur indomptable, le sultan des infidèles, et lui verser la coupe de la mort. Il s'efforçait de faire réussir cette entreprise difficile que pouvait seul exécuter un intrépide guerrier, un lion formidable qui serait mû par l'appât du gain, ou par l'envie de s'illustrer et de mourir pour la religion, et il n'était occupé que des moyens d'atteindre l'objet de ses désirs, lorsqu'un Alépin, nommé Suleïman, vint se présenter à lui. C'était un jeune homme d'un cœur ferme, mais plein d'ignorance, qui, poussé par la fougue de la jeunesse, lui promit de tuer le sultan français par amour pour la foi et la religion. Ahmed-aga s'empressa d'enflammer son courage et de l'exciter à commettre ce meurtre glorieux. Il l'assura que la Sublime Porte le comblerait de présents, qu'il

éprouverait lui-même de son action un contentement intérieur et laisserait un nom célèbre à la postérité la plus reculée. Bien que Suleïman n'eût pas encore atteint l'âge de vingt-quatre ans, c'était déjà un lion terrible et indomptable. Sa résolution étant donc prise et son âme fortement déterminée, il sortit de Jérusalem et se rendit à Gaza où il trouva un aga de janissaires, d'Alep la Blanche, nommé Iacin-aga, auquel il confia le projet, qu'il cachait dans son cœur, de tuer le sultan des Français. Iacin-aga l'encouragea dans son dessein et lui donna quarante dollars. Le jeune Alépin P. 188.
se remit en marche et entra dans la ville du Caire la Bien Gardée, dans le mois de zoulhidjè, avec un cœur rempli de perfidie et une âme inaccessible à la crainte. Il alla demeurer dans le quartier de la mosquée el-Azhar ; et là, s'étant lié avec quatre personnes de son voisinage, il leur fit connaître le projet qu'il méditait secrètement. Il se mit ensuite à suivre partout le général en chef, épiant l'occasion favorable de satisfaire ses désirs. Enfin arriva le temps marqué où Dieu voulait bien permettre le crime; l'heure de la mort était sur le point de sonner, et le cercle où devait agir la trahison s'était élargi. Ce fut un lundi, 21 du mois de mouharrem de l'année 1215. Ce jour-là, le général en chef vint à cheval de Djizè au Caire, et, après avoir revêtu d'une pelisse d'honneur le cheïkh d'El-Arich et l'avoir nommé à la place de cadi, il se promena dans la ville avec un fort détachement de troupes et suivi d'un nombreux cortége. Les crieurs publics parcou-

raient les rues en annonçant la promotion que venait de faire le sultan Kléber, sultan d'Égypte et maître des armées victorieuses. Jamais dans les annonces publiques on ne s'était encore servi au Caire de l'expression de sultan; c'était une exception pour cet illustre guerrier.

Étant rentré chez lui, il voulut aller voir son chef d'état-major, le général Damas, que ses goûts, comme nous l'avons déjà rapporté, portaient à vivre toujours loin du monde. Il sortit sur la fin du jour avec le chef des architectes. Les destins le poussaient alors vers la mort. Tandis qu'il était seul dans le jardin situé entre sa demeure et celle du général Damas, le jeune Suleïman, vêtu d'habits en lambeaux, se présenta devant lui, allongea la main pour lui demander
P. 189. l'aumône et lui remit en même temps un écrit. Le général Kléber prit l'écrit, et, pendant qu'il examinait ce qu'il renfermait, Suleïman se précipita sur lui et le frappa d'un couteau qu'il tenait caché sous ses vêtements; le coup pénétra dans l'hypocondre. Le général tomba en poussant de grands cris, l'assassin lui porta un second coup, puis un troisième et même un quatrième. Toutes les personnes du voisinage entendirent la voix du malheureux Kléber. L'architecte accourut avec une canne à la main, en déchargea un coup sur la tête du meurtrier et le blessa; mais celui-ci, s'élançant sur l'architecte, le frappa de son couteau, lui fit une profonde blessure et prit la fuite, après l'avoir renversé presque sans vie sur la terre.

Cependant le général Damas, ayant entendu les cris du général Kléber, était arrivé en toute hâte. « O le « meilleur des hommes, dit-il en le voyant étendu par « terre, quel est le méchant qui t'a traité ainsi? » Le général Kléber, soulevant la main, lui montra l'assassin qui fuyait. Aussitôt des soldats entourèrent le jardin; ils cherchaient dans toutes les directions et arrêtaient tous ceux qu'ils trouvaient, lorsqu'une femme du voisinage leur montra, de sa fenêtre, Suleïman caché dans un canal; ils le saisirent, trouvèrent sur lui le couteau et virent des traces de sang sur ses habits. On transporta le général Kléber à sa demeure où s'étaient rassemblés les généraux, les officiers et les commissaires; les chirurgiens se mirent en devoir de panser sa blessure : mais après quelques instants il expira.

La douleur que tous les Français ressentirent de cette perte ne peut se peindre; ils pleuraient amèrement, se mordaient les doigts de regret et de rage, et faisaient jaillir des étincelles de leurs yeux. Ils eurent même l'idée de passer au fil de l'épée les chrétiens et P. 190.
les musulmans, et d'exterminer toute la population du Caire; mais le Seigneur, qui sait tout, permit de découvrir l'assassin et fit éclater la lumière au milieu des ténèbres. Sans cette grâce du ciel, le Caire eût été perdu et anéanti, à cause de ces hommes maudits qui confondent le bien avec le mal et ne craignent pas le Seigneur.

Les habitants de la ville, redoutant la fureur des Français, se tinrent cachés dans leurs maisons sans

oser proférer une parole. Tout le monde était stupéfait du meurtre de ce héros; on craignait qu'il n'eût été commis par un Égyptien, et qu'un assassinat aussi abominable n'attirât sur la population entière des dangers et des malheurs effroyables.

Après la mort du général Kléber, les Français firent comparaître son assassin Suleïman et l'appliquèrent à la torture. La douleur lui arracha l'aveu de son crime, il confessa les moyens dont il s'était servi pour l'exécuter et fit connaître celui qui l'avait envoyé au Caire, ainsi que les quatre individus ses voisins auxquels il avait confié son projet et qui en étaient parfaitement instruits. Des soldats se rendirent alors en secret dans leur quartier, de peur qu'en apprenant qu'ils allaient être arrêtés ils ne prissent la fuite; et, après s'être introduits dans la mosquée d'el-Azhar, ils en saisirent trois; le quatrième s'était échappé. On les fit venir tous trois, et, ayant été mis également à la torture, ils convinrent qu'ils connaissaient Suleïman, qu'ils avaient été informés du crime qu'il avait résolu de commettre; mais qu'ils s'étaient efforcés de l'en détourner et que Suleïman n'avait pas voulu écouter leur conseil. Le tribunal cependant les condamna à mort, pour n'avoir pas révélé le complot et n'avoir point prévenu le général en chef de se tenir sur ses gardes. On rendit ensuite un jugement, suivant les lois françaises, par lequel l'assassin Suleïman fut condamné à avoir d'abord le poignet brûlé, puis à être
P. 191. placé sur un pal élevé, exposé à tous les regards.

Le jugement portait que les trois autres individus seraient décapités, et leurs têtes posées au bout de lances plantées autour du pal.

Le matin du second jour de ce triste événement, les Français tinrent un grand conseil, et choisirent pour général en chef, à la place du général Kléber, le plus âgé des généraux, appelé Menou. Ils firent ensuite un enterrement magnifique, auquel assista une foule immense. On avait préparé à cet effet un cercueil de plomb où l'on déposa le corps du général Kléber que l'on avait vidé et rempli d'aromates. Le général Damas, le chef d'état-major, avait pris le cœur et l'avait mis dans un bocal d'esprit-de-vin, pour le préserver de la corruption. Ce général était en proie à la plus vive douleur; il pleurait et gémissait.

Le général Menou ayant ordonné de transporter le corps de son prédécesseur à sa dernière demeure, tous les généraux, les autorités françaises, les oulémas, les aïans, et une foule de personnes de toute nation et de toute religion se réunirent. On amena le cheval du défunt, caparaçonné de deuil, puis on plaça le cercueil sur un char couvert de draperies noires, et les troupes marchèrent devant en tenant leurs fusils renversés. Le général Menou monta à cheval avec les autres généraux, et se rendit de la place Iezbéquïè au château El-Mani. Les oulémas, les aïans, les membres du divan et les autres autorités précédaient le char. On voyait aussi en avant du cercueil Suleïman et ses trois complices, nu-pieds, sans vêtements et les mains liées

derrière le dos. Les Français, pendant cette marche, paraissaient accablés de chagrin et poussaient des sanglots redoublés.

Quand le cortége fut arrivé au château El-Mani, les quatre condamnés furent conduits sur le sommet d'une
P. 192. colline, et l'on décapita les trois coupables de non-révélation dont les têtes furent placées au bout de trois lances; puis, après avoir brûlé la main de l'assassin Suleïman, avant de le faire mourir, on le mit sur un pal élevé autour duquel on planta les lances avec les têtes. Un grand feu fut ensuite allumé et l'on brûla les corps des trois complices.

Après ces exécutions, le cercueil fut introduit dans le milieu de la cour du château, et placé sur une estrade préparée à cet effet, et tout entourée de branches vertes. Alors le général en chef monta sur un endroit élevé et prononça un long discours qui déchira tous les cœurs et fit verser des larmes. Ce discours renfermait une oraison funèbre remplie de tristesse et de paroles attendrissantes au sujet du héros valeureux, du lion indomptable qui avait fait flotter partout son drapeau, subjugué des nations, vaincu les troupes musulmanes, chassé le grand vézir de l'Égypte, dispersé des armées innombrables, et laissé un nom immortel à la postérité la plus reculée. Lorsqu'il fut terminé, on fit une grande décharge de mousqueterie sur le cercueil, au milieu des pleurs amers que les Français ne cessaient de verser sur la mort de ce héros, et, par honneur pour son rang, on plaça auprès de son tom-

beau un factionnaire que l'on renouvela de trois en trois heures.

Quand cette cérémonie fut achevée, le général Menou revint à sa demeure sur la place Iezbéquïè, et les troupes se dispersèrent dans leurs quartiers, toujours dévorées de chagrin de voir la forte colonne de leur puissance abattue en Égypte. Les compagnons intimes du général Kléber, surtout, furent plongés dans la douleur et le désespoir; et, par la permission de celui qui connaît l'avenir, les cœurs des Français furent divisés entre eux depuis cette époque.

Le général Menou avait occupé un des premiers P. 193.
emplois dans le palais du roi de France, le sultan Louis XVI. A la mort de ce monarque, tué par les républicains, il adopta leurs opinions politiques. Lorsque les Français vinrent en Égypte, et qu'avec le secours de Dieu ils en firent la conquête, Bonaparte le nomma gouverneur de Rosette. Il resta longtemps dans cette ville, s'y maria avec une femme musulmane d'une famille distinguée, embrassa l'islamisme et prit le nom d'Abdallah. Le général Menou, alors d'un âge avancé, était d'un esprit fin et rusé. Quand il fut général en chef des armées françaises, et que tout le monde eut reconnu son autorité, il commença par faire des changements dans l'administration et les emplois, puis il parvint à s'attacher une partie de l'armée et affaiblit le parti puissant de son prédécesseur. Cette conduite mit la division parmi les Français; mais le général Menou, plein de confiance dans sa force et les dispo-

sitions qu'il avait prises, continua les changements et les réformes qu'il voulait introduire. Il fit d'abord fermer la mosquée el-Azhar, et, dans un divan qu'il assembla à cette occasion, il prétendit que ce temple, au lieu de servir à l'enseignement des préceptes religieux et des lois, était l'endroit où l'on tenait des conciliabules et où se tramaient les séditions. En conséquence, il ordonna de renvoyer ceux qui demeuraient dans le voisinage et en fit fermer toutes les portes. Il termina ensuite la construction des forts commencés par son prédécesseur le général Kléber, puis il fit élargir les rues intérieures du Caire et abattre un grand nombre de maisons. On mit aussi à découvert la muraille que l'on avait trouvée en fouillant et qui allait de la porte de la Victoire jusqu'à la porte de Fer. On démolit une grande quantité d'habitations situées devant et derrière cette muraille que l'on répara, et sur laquelle on éleva trois redoutes. Le général Menou fit en outre détruire, auprès de la porte de la Victoire,
P. 194. la mosquée de Hakim-Biemrillah, mosquée célèbre au Caire, et la changea en une redoute très-forte; puis il fit garnir toutes ces fortifications de canons et de mortiers de gros calibre; enfin il ordonna au général Jacob de terminer les ouvrages de défense qu'il avait commencés du temps du général Kléber.

Après ces dispositions, le général en chef obligea les Grecs à payer trois cents bourses, et mit sur les chrétiens un nouvel impôt plus lourd qu'aucun de ceux qu'on eût encore jamais vus. Les musulmans et les

juifs furent aussi taxés. Ces mesures, vexatoires et tyranniques au dernier point, pesaient sur les sujets de toutes les nations en général, et sans la grande abondance de l'Égypte cette province eût été perdue.

Les Français, se voyant en petit nombre, sans secours et entourés d'un grand nombre d'ennemis, s'occupèrent sans relâche de fortifier le Caire et Alexandrie, et dépensèrent à leurs travaux des sommes considérables. C'est ainsi qu'ils construisirent les forts dont nous venons de parler.

Le général en chef fit mettre en liberté Seïd Ahmed, précédemment enfermé par ordre de son prédécesseur le général Kléber.

Nous avons rapporté que, lorsque le grand vézir avait retenu le général Beaudot, le général Kléber, de son côté, avait fait arrêter Moustapha-pacha et l'avait envoyé à Damiette, où il avait été mis aux arrêts. Ce pacha, accablé de chagrins, tomba malade de désespoir, et mourut. Les Français lui firent un enterrement magnifique, où l'on voyait un grand cortége, suivant l'usage observé pour les chefs de l'armée.

Telle était la position des Français en Égypte; mais quant au lion victorieux, le prince des armées, Bonaparte, ce héros, après avoir traversé les mers et bravé les plus grands dangers, était arrivé sain et sauf dans la ville de Paris où il avait déployé les talents de la plus P. 195.
habile et merveilleuse politique. Les chefs de la république furent troublés de son retour et tremblèrent de crainte à son aspect. Ils ne pouvaient point revenir

d'étonnement de ce qu'il avait pu s'échapper du pays des Arabes. Cependant ils le reçurent avec un air de colère et se proposaient même de le faire périr; mais Bonaparte, déroulant devant eux une longue suite de blâme et de reproches, leur adressa de vives réprimandes sur les actions méprisables auxquelles ils s'étaient livrés, sur leur conduite tortueuse et leur infâme perfidie. Il les accusa d'avoir transgressé les droits qu'ils tenaient de la loi, d'avoir abandonné dans des pays barbares l'élite des guerriers français sans leur porter aucun secours, et de les avoir exposés à une perte certaine. Un des chefs de la république se leva et commençait à s'excuser; mais Bonaparte n'écouta pas ses excuses et l'accabla d'injures; alors le chef le frappa de son épée à la tête. Bonaparte, sentant la douleur du coup, s'élança sur lui comme un lion furieux, et lui tira dans la poitrine un coup de pistolet qui le renversa mort, baigné dans son sang; puis, aidé de ses compagnons, il fondit sur les autres et les poursuivit à coups d'épée et de fusil. Deux de ces chefs furent tués; c'étaient les deux qui lui portaient le plus de haine et s'étaient entendus pour le faire périr en Égypte.

Après cette scène, les partisans de Bonaparte se réveillèrent et se répandirent au dehors en criant : « Vive « le chef de notre nation, l'habile Bonaparte ! Vive ce « prince célèbre, ce lion indomptable ! » Le peuple de Paris, entendant ce nom qui lui était cher, parcourut les rues en poussant des cris de joie et en répétant :

« Vive Bonaparte notre sauveur, le plus grand de notre « république ! »

Lorsque les cris eurent cessé et que cet enthousiasme fut apaisé, Bonaparte tint un conseil avec les hommes les plus marquants de la république et les personnes chargées de la direction des affaires. Il leur P. 196.
adressa un discours dans lequel il les engagea à choisir un chef de la nation qui eût de l'expérience et fût capable de gouverner dans toutes circonstances. « Nul « autre que toi, lui répondirent-ils d'une voix unanime, « ne peut être le chef de notre république, et nous ne « voulons être dirigés que par toi seul. » Et aussitôt ils lui décernèrent le titre de premier consul, suivant l'usage des Romains.

Bonaparte s'occupa dès lors à ouvrir des écoles pour l'enseignement des sciences. Il prépara des armées innombrables qu'il fit marcher vers l'Italie, et, se frayant ensuite un passage parmi les endroits élevés et les hautes montagnes, ou foulant aux pieds les vallées et les précipices, il alla conquérir une seconde fois les villes et les forteresses perdues, et s'empara de pays nouveaux. Les peuples de ces contrées se soumirent à lui, et les troupes de l'empereur d'Autriche, humiliées, se retirèrent. Les rois alors reconnurent sa puissance et demandèrent la paix. Bonaparte ne la refusa pas; il eut au contraire à leur égard une conduite généreuse, et, après avoir fait avec eux des traités d'alliance et d'amitié, il ramena dans Paris ses armées que la protection divine avait rendues victorieuses. Son pou-

voir redoutable faisait alors trembler tous les gouvernements de l'Europe.

Après ces brillantes victoires remportées dans un court espace de temps, le premier consul écrivit au pape, sultan de Rome, une lettre renfermant des compliments et des assurances de paix, et lui annonça qu'il lui rendait le trône de Rome avec la considération et les honneurs qui en dépendaient. Il fit ouvrir en même temps les églises dans toutes les provinces de la France, et l'on apprit bientôt dans l'Europe entière que, manifestant sa foi en Jésus-Christ, il en avait ouvertement reconnu la véritable religion devant tout le peuple. Il fit ensuite les plus grands efforts pour se-
P. 197. courir les Français restés en Égypte; mais l'Angleterre, son ennemie, ne lui en avait pas laissé les moyens en fermant tous les chemins et les passages.

Bonaparte, dans la guerre d'Allemagne, avait fait sept mille prisonniers russes. Il fit proposer au roi d'Angleterre de les échanger contre les prisonniers français retenus dans son royaume; le roi ne voulut point y consentir. Bonaparte, ayant eu connaissance de son refus, fit venir en sa présence les prisonniers russes, il eut la générosité de leur rendre à tous la liberté, les fit habiller de vêtements neufs, les invita à un repas splendide, et, pour témoigner l'amitié qu'il leur portait, il ordonna de leur donner une fête magnifique. Ensuite il les renvoya dans la capitale de leur gouvernement, en les faisant accompagner par un de ses généraux. Il adressa en même temps à l'empereur

Paul une lettre dans laquelle il s'exprimait ainsi : « J'ai « écrit au roi d'Angleterre, votre ami, pour l'engager « à échanger les prisonniers russes contre les prison- « niers français qui sont tombés en son pouvoir, mais « il s'y est refusé. »

Lorsque les prisonniers furent arrivés dans leur patrie, et que l'empereur Paul fut informé de la générosité avec laquelle Bonaparte les avait traités dans leur captivité et au moment où ils manquaient de tout, il en éprouva une joie que rien ne peut surpasser, et ordonna de célébrer une grande fête en l'honneur de la république française. Puis il fit un traité de paix avec le premier consul, et tous deux convinrent de réunir leurs forces et de déployer leur puissance pour faire la guerre à l'Angleterre et à la Porte Ottomane. En conséquence, l'empereur Paul fit ses préparatifs contre les Anglais et les Turcs; il écrivit au sultan Sélim pour l'engager à ne rien entreprendre contre les Français qui s'étaient emparés de l'Égypte, pendant qu'il travaillait au rétablissement de la paix entre la France
et l'Angleterre, et le prévint que, s'il ne voulait point P. 198.
consentir à une suspension d'armes, il se verrait dans la nécessité de lui déclarer la guerre. Lorsque le sultan Sélim eut connaissance des dispositions de la Russie, il s'empressa de faire expédier l'ordre en Égypte de cesser les hostilités contre les Français.

Tel était l'état des affaires du premier consul Bonaparte; quant aux Anglais, ils ne voulurent point consentir à faire la paix avec les Français; ils s'occupèrent

de dresser des embûches pour faire périr l'empereur Paul, et rassemblèrent des troupes afin de les envoyer en Égypte.

Bonaparte, ayant été informé de ces préparatifs, fit expédier aussitôt un petit bâtiment à Alexandrie, pour prévenir le général en chef Menou qu'une armée anglaise de vingt mille combattants allait venir l'attaquer en Égypte. Il lui annonçait en même temps la mort du général Desaix, tué dans la guerre contre les Autrichiens, et lui recommandait de faire, ainsi qu'il était d'usage quand on perdait un des chefs de l'armée, une cérémonie funèbre en l'honneur de ce général, que la France regrettait amèrement. Par cette lettre, il engageait en outre les Français à redoubler d'ardeur dans la guerre, à défendre l'Égypte contre les Anglais en déployant toute leur vigueur dans les combats, et promettait de leur envoyer du secours.

Lorsque le bâtiment parti de France fut arrivé à Alexandrie, et que le général en chef Menou eut reçu les dépêches de Bonaparte, premier consul, il assembla au Caire un conseil auquel assistèrent les chefs supérieurs de l'armée et les officiers. Les victoires de Bonaparte, la paix conclue avec les rois de l'Europe, la fin des troubles en France et le retour de la tranquillité firent éclater la plus vive allégresse parmi eux; ils furent également satisfaits d'apprendre que, la guerre avec le pape ayant cessé, les royaumes d'Italie étaient rétablis, et ils espérèrent pouvoir désormais recevoir des renforts; mais la mort du général Desaix

les plongea dans l'affliction. Ils firent en son honneur une cérémonie funèbre pour laquelle ils se réunirent tous sur la place de Iezbéquïè, avec les oulémas, les P. 199. gouverneurs et les membres du divan. On avait préparé un cercueil, et le cortége, sortant par la porte de la Victoire, se dirigea vers Arz-Koubbè. Les soldats portaient leurs fusils renversés. Lorsqu'ils furent arrivés, quelqu'un prononça l'éloge funèbre du général Desaix, rappela son courage, ses talents et les victoires qu'il avait remportées. On fit ensuite une décharge de mousqueterie autour du cercueil, et les assistans, après avoir versé des larmes sur la mort de ce héros, rentrèrent au Caire en exhalant des soupirs de douleur.

Maintenant il faut revenir où nous en étions restés du récit qui a rapport au grand vézir. De retour sur la terre des Philistins, après la défaite de son armée, ce pacha expédia dans toutes les villes et les provinces des firmans dans lesquels il demandait des troupes pour faire la guerre aux infidèles. Il commença dès lors à en recevoir de tous côtés, et il eut bientôt une nouvelle armée très-considérable; mais cette grande quantité de soldats, qui arrivaient successivement en toute hâte, causa dans la Palestine et les provinces adjacentes une horrible famine qui enleva la majeure partie des habitants. L'armée du grand vézir souffrit aussi beaucoup; les chevaux et les bêtes de somme périrent faute de nourriture. A la famine succédèrent l'effrayante peste et la mort douloureuse; l'humble et le noble succombèrent, et l'on peut dire

avec certitude, et sans crainte d'être contredit, que la destruction balaya ces provinces et que l'anéantissement vint fondre sur elles. Ainsi l'armée du grand vézir fut détruite presque entièrement; les hommes les plus distingués et les plus honorables, ceux qui appartenaient aux meilleures familles, les sandjaks les plus estimés, les plus habiles cavaliers et les plus beaux, tous périrent. On comptait aussi parmi les morts un grand nombre de Mamlouks les plus puissants, tels que Moustapha-bey le Grand, Eyoub-bey le Grand, Osman-bey el-cherkawi, Osman-bey le Long,
P. 200. Haçan-bey el-djerdawi, Kacim-bey Abouceïf, Kacim-bey, intendant de la marine, et l'émir Cherwan. On ne comprend pas dans cette liste les kachefs et les sandjaks de peu d'importance. « Quoi! disaient les troupes du « vézir, en se révoltant contre le maître des humains, « Dieu très-haut et très-savant devrait-il permettre que « les infidèles jouissent dans cette contrée des biens « des musulmans, tandis que nous mourons dans les « landes et les déserts, où nous ne trouvons que la « faim, le froid des nuits et la chaleur des jours? »

Le grand vézir avait été informé du traité conclu entre Mourad-bey et le général Kléber. Il savait que ce dernier avait promis de livrer l'Égypte à Mourad si les Français venaient à l'évacuer. Il avait également appris la mort du général Kléber et en avait ressenti une joie extrême, que rien ne pouvait augmenter. La perte de ce lion redoutable lui faisait espérer de s'emparer de l'Égypte. En conséquence, il fit appeler Ibra-

him-bey, et lui ordonna d'écrire à Mourad-bey de réclamer du général en chef Abdallah-Menou l'exécution de la promesse que son prédécesseur Kléber avait faite. Il lui dit aussi de représenter à Mourad que les Français n'auraient pas le moyen de se maintenir en Égypte, et que, ne recevant aucun secours, ils seraient nécessairement obligés de l'évacuer; qu'ils étaient réduits à un petit nombre d'hommes, entourés partout d'ennemis nombreux, et qu'il leur serait impossible de pouvoir résister aux armées et aux populations musulmanes; qu'enfin les vaisseaux anglais tenaient fermées toutes les issues, et qu'il valait mieux pour eux quitter maintenant l'Égypte en sûreté et en vertu d'un traité de paix, que d'être contraints plus tard par la force d'en sortir. Le grand vézir promit à Ibrahim que, lorsque les Français se seraient conformés à cet arrangement et auraient évacué l'Égypte, cette province serait P. 201.
rendue aux Mamlouks, comme l'avait promis le général Kléber; qu'il retournerait ensuite à Constantinople avec l'armée impériale, enverrait un pacha pour résider dans le château du Caire, et que les anciens usages seraient rétablis sans aucune contradiction ni opposition de sa part.

Ibrahim-bey écrivit ce que lui commandait le grand vézir, qui de son côté adressa à Mourad un firman au sujet de cette affaire. Lorsque Mourad reçut la lettre et le firman, il en approuva le contenu, écrivit aussitôt au général en chef pour l'informer de ce qui se passait, et lui envoya Osman-bey el-berdici pour lui expliquer

ce que demandait le grand vézir et lui communiquer le firman qu'il en avait reçu.

Osman-bey se mit en route pour le Caire, annonça au général Menou les nouvelles renfermées dans les lettres d'Ibrahim-bey, et lui présenta le firman du grand vézir. Le général en fut saisi d'étonnement et répondit en ces termes à Osman-bey : « Nous n'avons pas « maintenant l'intention de sortir de l'Égypte ; lorsque « nous voudrons l'évacuer, alors nous tiendrons notre « promesse envers Mourad-bey ; les exigences du vézir « ne changent pas sa position ; il jouit toujours d'une « tranquillité parfaite dans la Haute-Égypte ; il est un « des membres de la république et ne devrait s'occuper « que de ses propres affaires. » — « Mourad-bey, mon « maître, répondit Osman, m'a envoyé près de toi pour « t'instruire de ce qui venait d'arriver et te faire con- « naître les lettres du grand vézir, mais nullement pour « te faire aucune demande. Cesse donc d'avoir des « soupçons et d'élever des doutes sur sa fidélité. Il était « obligé de te communiquer ces lettres, et, s'il ne l'eût « pas fait, ce serait alors que tes soupçons seraient « fondés. »

P. 202. Après cette conférence, Osman-bey passa quelque temps auprès du général Menou, et fut traité avec égards et distinction. Il avait apporté avec lui une partie du tribut que Mourad-bey s'était engagé à payer à la république. Il instruisit ce bey de la réponse du général Menou, et écrivit également à Ibrahim-bey pour lui en donner connaissance.

Mourad-bey, peu rassuré sur les dispositions de la Porte à son égard, établi d'ailleurs dans le Saïd, où il menait une vie agréable, ne s'inquiéta pas de ce que le général Menou avait fait une réponse peu conforme aux désirs du grand vézir et du mécontentement qu'il lui avait témoigné. Mais Ibrahim-bey et les autres Mamlouks égyptiens qui s'étaient unis au grand vézir n'étaient pas tranquilles sur leur sort; la crainte était cachée dans leur cœur. En conséquence, redoutant la mauvaise foi de la Porte et ses desseins perfides, ils se réunirent ensemble et prirent le parti d'aller se réfugier auprès des Anglais. Le général Smith leur fit un bon accueil et les tranquillisa par l'assurance positive de les protéger. En effet, il fit connaître leur position au gouvernement ottoman, et obtint du Grand-Seigneur un écrit impérial dans lequel leur sûreté était garantie par les promesses les plus formelles et les engagements les plus forts. Leur inquiétude alors se dissipa; ils n'eurent plus aucune crainte de dangers, et, leur secret étant divulgué, tout le monde apprit qu'ils étaient sous la protection des Anglais et jouissaient d'une sécurité parfaite.

Vers cette époque, la tranquillité du Caire n'était troublée par aucun mouvement; elle dura huit mois entiers, depuis le mois de safer de l'année 1210 jusqu'à celui de chawal.

Le 8 de ramazan, le soleil et la lune parurent ensemble au milieu du jour; on voyait auprès de la lune des étoiles qui jetaient un éclat pareil à celui du feu, et

p. 203. les deux astres, c'est-à-dire le soleil et la lune, brillaient aussi. Alors s'accomplit la prédiction annoncée, que Dieu serait favorable aux habitants du Caire, si le soleil et la lune paraissaient en même temps.

En effet, pendant le mois de ramazan, apparurent dans le canal d'Alexandrie cent cinquante bâtiments anglais, chargés de guerriers courageux. A leur arrivée, Alexandrie et les collines environnantes tremblèrent d'épouvante. Le général Fourier, gouverneur de la ville, écrivit au général en chef résidant au Caire pour l'informer de cet événement et lui demander des renforts. Le général Menou, aussitôt que sa lettre lui parvint, s'empressa de faire préparer des troupes et les dirigea sur Alexandrie par la route de Rosette; mais trois jours après, ayant reçu du général Fourier une seconde lettre qui lui annonçait que la flotte anglaise n'avait pas pu résister au feu des batteries et s'était retirée en fuyant, il écrivit au corps de troupes qu'il avait envoyé de revenir. Il croyait que les Anglais avaient pris réellement la fuite, et son cœur s'était tranquillisé. Il en était tout autrement; les vaisseaux anglais, il est vrai, n'avaient pas pu attaquer de front Alexandrie, à cause du grand nombre de ses fortifications; mais ils étaient venus à Aboukir, et les troupes, après être descendues à terre, avaient construit de forts retranchements. Cette armée anglaise était composée de vingt mille combattants; c'était celle dont Bonaparte avait annoncé l'arrivée et contre laquelle il avait recommandé de prendre les plus grandes précautions.

Le général Fourier, apprenant que la flotte anglaise avait débarqué des troupes à Aboukir, marcha sur-le-champ à leur rencontre, avec huit cents hommes. Le combat s'engagea entre les deux corps d'armée, et l'on se battit avec acharnement; mais les Français furent vaincus, et obligés de rentrer dans Alexandrie. Le général Fourier fit savoir alors au général en chef P. 204.
que les Anglais s'étaient fortifiés à Aboukir, et lui annonça l'arrivée d'une flotte ottomane. A cette nouvelle les Français furent frappés de terreur. Le général Menou donna l'ordre aux troupes de se tenir prêtes à marcher et les dirigea sur Rosette.

Après leur départ, la crainte s'empara des Français restés au Caire; on vit qu'ils s'attendaient à des revers. Ils commencèrent à quitter les maisons qu'ils occupaient, pour se retirer dans la grande forteresse et à Djizè, qu'ils fortifièrent. Ils étaient inquiets sur leur sort; leurs drapeaux ne flottaient plus partout comme auparavant; ils étaient persuadés que l'Égypte leur serait enlevée et qu'ils ne pourraient point s'y maintenir. Ces craintes leur étaient inspirées par le grand nombre d'ennemis qui accouraient contre eux par toutes les routes et tous les vallons. En effet les troupes anglaises et musulmanes se montaient à plus de trente mille hommes, sans compter l'armée du grand vézir qui s'avançait par la Syrie, celle de l'Inde orientale qui suivait la route de Koceïr, et les habitants des provinces égyptiennes, qui se révoltaient et se réunissaient aux troupes venant du dehors. A la

vue de si grands dangers, leur cœur trembla. La mésintelligence et la discorde se mirent parmi eux; ils en voulaient au général Menou d'avoir détruit leur union en témoignant, à son avénement au trône du Caire, de l'aversion aux personnes attachées à son prédécesseur Kléber.

Sans entrer dans plus de détails, nous dirons que le général en chef, trois jours après avoir reçu la nouvelle du débarquement des Anglais, partit avec ce qui restait de troupes et prit la route de Rosette. Il laissa, pour commander à sa place, le général Belliard, un de ceux qui avaient été attachés au général Desaix, gouverneur du Saïd. C'était un homme très-habile en administration et rempli de courage dans les combats.

P. 205. Les Français commencèrent alors à quitter les provinces de l'Égypte et à se concentrer au Caire. Ils évacuèrent les villes de Belbeïs, de Salahïè, de Damiette, de Mansoura, toute la partie orientale du Delta, ainsi que le Saïd, et vinrent se renfermer au Caire, à Rahmanïè, à Alexandrie et à Rosette en présence de l'armée turque et anglaise. Deux cents soldats restèrent aussi près du canal de Damiette (16), à un endroit nommé Gourba. Leurs forces ne se montaient plus alors qu'à treize mille combattants; les artisans, les femmes et les enfants pouvaient, en outre, être évalués à sept mille âmes; le reste, excepté un petit nombre qui était retourné en France, avait péri dans les combats.

Après l'arrivée de la flotte anglaise et de la flotte turque, commandée par Huceïn-pacha, grand amiral, et lorsque les troupes furent débarquées à Aboukir, les alliés attaquèrent Rosette. Le général français qui en était gouverneur, ne pouvant résister à une armée aussi considérable, livra la ville et se retira.

A Rahmanïè, où les Français avaient construit des retranchements, les deux armées en vinrent aux mains plusieurs fois à la fin de l'année 1215, depuis le commencement de zilkadè jusqu'au 8 de zilkhidjè.

Vers cette époque une peste affreuse se déclara au Caire et dans les provinces environnantes. Dans le Saïd, elle enleva plusieurs kachefs et Mamlouks, entre autres Suleïman-bey et le fameux émir Mourad-bey, dont l'étoile avait brillé d'un si vif éclat. Sa mort affligea profondément les Mamlouks, car en lui s'éteignait le flambeau de leur vaillante milice. Mourad-bey, au moment de sa mort, rassembla tous ses Mamlouks, leur donna pour chef Osman-bey l'artilleur, et confia P. 206.
la caisse à Osman-bey el-berdici. Il leur recommanda de se ranger sous l'obéissance d'Ibrahim-bey le Grand et d'être toujours unis entre eux. Ce prince mourut à la fin de l'année 1215. Au Caire plusieurs Français et habitants de la ville périrent aussi de la peste.

Dans le même mois de zilkadè, le grand vézir Youçouf-pacha quitta le territoire de Gaza et se dirigea vers l'Égypte avec l'armée ottomane. Il ne marcha pourtant qu'avec lenteur dans la crainte de nouveaux revers et de changements dans les affaires, car il

connaissait par expérience la manière dont les Français faisaient la guerre et le courage de leurs cœurs inébranlables; mais ils étaient alors dans une position très-critique et entourés partout d'ennemis et de dangers. Aussi le général Belliard se mit-il à fortifier le Caire. Il fit creuser de grands fossés depuis la porte de Fer, située près de la place de Iezbéquïè, jusqu'au bord du Nil à Boulak. Auprès de ces fossés on planta des troncs de palmiers, et derrière on éleva, avec des dattiers et du sable, des plates-formes sur lesquelles on plaça de gros canons avec de forts remparts. Djizè et le grand château furent également mis en état de défense; on les remplit de toute sorte de munitions de guerre, et l'on y introduisit des morceaux de laine et de l'huile afin de brûler les assaillants en cas d'attaque.

Auprès de Rahmanïè la guerre continuait avec acharnement entre les Français et les armées ottomane et anglaise, et enlevait de chaque côté un grand nombre d'hommes. Les Anglais perdirent quatre généraux; les
P. 207. Français en eurent aussi plusieurs à regretter, entre autres le général Lanusse, qui reçut une blessure grave dont il mourut. Avant qu'il expirât, le général en chef alla le voir et lui témoigna son affliction : « Puisses-tu, « lui dit-il, ô mon brave, être rétabli et tes ennemis « n'avoir point à se réjouir de ta perte! » Le général Lanusse, laissant échapper les soupirs d'un cœur atteint par une flèche homicide, lui répondit en ces termes : « O général, tu nous a jetés dans l'océan

« de la mort par ton mauvais jugement, ton orgueil « et ta vanité. Jamais un homme comme toi n'aurait « dû commander en chef les armées françaises et les « guider dans les combats meurtriers; tu n'étais bon « qu'à diriger les cuisines de la république. Si tu avais « laissé l'armée suivre les mêmes plans qu'elle suivait « avant toi, certes les Anglais nos ennemis n'auraient « pas pu nous prendre une partie du territoire de « l'Égypte, et s'y fortifier comme ils l'ont fait. Voilà le « résultat de ton orgueil et de ton entêtement bien « connu. »

La mort de ce général causa un profond chagrin aux Français. Le combat dans lequel il fut blessé mortellement fut le dernier de cette guerre. Les Français y furent d'abord vainqueurs des Turcs et des Anglais; ceux-ci allaient même se rendre prisonniers et avaient déjà jeté leurs armes, lorsque le général Lanusse reçut sa blessure. Ce lion redoutable, ce célèbre héros commandait l'avant-garde; il fit dans cette journée des prodiges de valeur et déploya des talents extraordinaires. Le général en chef vint à son secours, chargea les ennemis et ordonna en même temps aux généraux Regnier et Damas de le soutenir avec lui. Mais ces P. 208.
deux généraux, que haïssait le général en chef, ne voulurent point obéir et refusèrent d'avancer; ils firent même, par animosité contre lui, battre le tambour signal de la défaite et de la retraite, et les Français reculèrent. Les Anglais, s'apercevant alors de la mésintelligence qui régnait entre eux, reprirent une attitude

hostile et remportèrent une victoire complète, après avoir désespéré du succès de la bataille et de leur propre salut. Les Français rentrèrent dans leurs retranchements. Le général grec Nakoula se distingua dans cette bataille et combattit avec un grand courage.

Le général en chef, voyant la désunion qui régnait parmi les troupes, prit le parti de laisser un corps de trois mille hommes environ dans les retranchements de Rahmanïè; avec le reste de l'armée il se rendit à Alexandrie, fit construire des ouvrages de défense en dehors de la ville, dont les portes furent fermées avec soin. Les Anglais, après avoir coupé le chemin situé entre la mer salée et le canal du Nil, qui conduit à Alexandrie, arrivèrent sous ses murs. Leur intention était d'intercepter les communications entre cette ville et le Caire, afin de pousser le siége avec vigueur.

Pendant ce temps-là, Ibrahim-pacha brûlait Katiè et s'emparait de Damiette. Les troupes françaises que le général en chef avait laissées à Rahmanïè, livraient des combats acharnés; elles finirent pourtant par abandonner leurs retranchements et se retirèrent au Caire. L'armée fut alors divisée en deux parties : l'une à Alexandrie, avec le général en chef; l'autre au Caire, sous les ordres de ce fameux guerrier, le général Belliard.

P. 209. Les troupes du grand vézir s'avançaient en ce moment de tous côtés, pour venir assiéger les Français. Elles cernaient le Caire à l'orient et au couchant, par

terre et du côté du Nil. Les Mamlouks égyptiens du parti de Mourad-bey quittèrent aussi la province du Saïd et vinrent trouver, à Rosette, le capitan-pacha Huceïn. Ainsi, du côté du couchant, le Caire était entouré par des troupes turques, égyptiennes et anglaises, mêlées ensemble, tandis que le grand vézir, avec son armée, s'avançait du côté de l'orient. Il mettait cependant une excessive lenteur dans sa marche à cause des ordres que la Sublime Porte lui avait adressés, ainsi qu'à Huceïn, capitan-pacha, de ne point faire la guerre aux Français établis en Égypte. Ces ordres, comme nous l'avons déjà rapporté, avaient été expédiés d'après les lettres que l'empereur Paul de Russie avait écrites au sultan. Mais, quelque temps après, le grand vézir reçut de Constantinople la nouvelle de la mort de l'empereur Paul, allié avec la France contre l'Angleterre; et, lorsque cette nouvelle fut confirmée, il revint à son premier plan d'assiéger le Caire et d'expulser les Français de l'Égypte. On était alors dans le mois de mouharrem de l'année 1216.

Le général Belliard, renfermé dans le Caire dont les chemins et les issues étaient interceptés, et se trouvant privé de nouvelles, fit partir pour Alexandrie cent hommes montés sur des dromadaires, afin de s'informer de ce qui se passait dans l'Égypte, et de connaître les événements dont la France pouvait être le théâtre. Les cavaliers prirent la route du désert; pendant leur longue absence, qui fut de quarante jours environ, on n'entendit point parler d'eux. Un retard aussi

prolongé jeta le général Belliard dans une grande in-
P. 210. quiétude et un trouble extrême. Enfin, après l'espace de temps dont nous venons de parler, les cavaliers revinrent par le chemin des montagnes. Ils traversèrent pendant la nuit, sans être aperçus, le camp des Anglais, situé au couchant du Caire, devant Djizè, entrèrent dans cette ville, et s'étant rendus auprès du général Belliard, ils lui donnèrent de véritables nouvelles, et lui remirent une lettre du général en chef Menou. Cette lettre annonçait qu'un petit bâtiment arrivé de la ville de Paris avait apporté des dépêches dans lesquelles le premier consul faisait connaître l'alliance qu'il avait formée contre les Anglais avec l'empereur de Russie, et les démarches de cet empereur pour engager le gouvernement ottoman à ne plus faire la guerre aux Français établis en Égypte. Le premier consul ignorait alors que l'empereur Paul, dont l'intervention avait arrêté les hostilités, venait de terminer sa carrière. Le général Jacob le Copte reçut par le même bâtiment une lettre dans laquelle Bonaparte le louait sur son courage, lui promettait un rang élevé, l'engageait à continuer la guerre avec vigueur et à combattre contre les ennemis, et lui annonçait d'une manière positive l'envoi de secours de la part de la république. Lorsque le général Belliard fut assuré de la vérité de ces nouvelles, il choisit deux mille hommes et se dirigea avec eux, pendant la nuit, vers le camp du grand vézir. L'avant-garde turque était déjà parvenue à Belbeïs, situé à une

journée de marche du Caire. Il y eut encore en cet endroit un combat où les troupes ottomanes s'entrechoquèrent avec les Français, et plusieurs Arnaoutes et Mamlouks y trouvèrent la mort.

Le général Belliard, voyant que l'armée turque, toujours considérable, avait l'intention de continuer la guerre et de combattre pour la religion, et que les affaires étaient tout autres que se le figurait le premier consul, revint au Caire pour s'y mettre à l'abri des attaques de l'ennemi, en occupant les fortifications P. 211.
redoutables que les Français avaient construites.

En effet, jusqu'au mois de safer de l'année 1216, il arriva des troupes autour du Caire. Le grand vézir s'avançait du côté de l'orient, et Huceïn-pacha, avec les Anglais, du côté du couchant. Le grand vézir plaça son camp sur le territoire de Chirè, près du Mikias, dans le voisinage du Caire. Huceïn et les Anglais campèrent à l'ouest de la ville, devant Djizè. Leur armée était immense et renfermait une grande quantité d'Arabes. Quant au brave général Belliard, ce lion indomptable, il restait au Caire, devant cette foule d'ennemis, avec un cœur plus ferme que le dur rocher.

Les musulmans, malgré leur grand nombre, n'étaient pas sans crainte. La renommée de l'intrépidité des Français s'était répandue dans tous les pays; leur force et leur ardeur pour les combats étaient connues de tout le monde, et l'on savait que ces guerriers opiniâtres ne faisaient pas de différence entre la vie et

la mort : aussi le gouvernement ottoman s'efforçait-il de les faire sortir de l'Égypte par des moyens pacifiques et tranquilles; il craignait, en les mettant dans une position désespérée, qu'ils ne missent le feu au Caire et ne le réduisissent en cendres; ils en étaient capables, tant ils avaient de résolution et d'audace furieuse dans les combats. En conséquence les armées restaient immobiles et les gouvernements anglais et ottoman cherchaient les moyens de tromper les Français et de les obliger à se retirer sans avoir recours aux armes.

Au milieu du mois de safer, le général en chef des Anglais adressa une personne au général Belliard pour l'engager à lui envoyer quelqu'un, afin d'ouvrir des conférences au sujet de la paix. Le général Belliard lui envoya un commissaire des guerres. Lorsque
P. 212. ce commissaire fut arrivé au lieu choisi pour l'entrevue, le général anglais lui annonça d'abord la mort de l'empereur Paul; et son intention, en lui donnant cette nouvelle, était d'ôter au général Belliard tout espoir de secours de la Russie. Il lui parla ensuite de la paix, de la reddition de l'Égypte à ses anciens possesseurs, et du retour des Français dans leur patrie; il lui fit observer leur isolement dans cette contrée, l'impossibilité de recevoir des secours, l'obligation d'en sortir tôt ou tard, et lui cita ce proverbe : « Tout assiégé est pris; » ensuite il le renvoya en le chargeant de lui rapporter une réponse.

Le commissaire des guerres, revenu auprès du gé-

néral Belliard, lui apprit la mort de l'empereur Paul, et lui répéta les paroles du général anglais. A ces nouvelles, le général Belliard assembla un conseil dans lequel il réunit tous les généraux et les chefs de l'armée; il leur communiqua les propositions des Anglais au sujet de la paix et de la reddition de l'Égypte, et leur demanda leur opinion sur la réponse à faire au général anglais et la conduite à tenir en cette circonstance. Les généraux et les chefs, après être restés quelque temps à conférer et à se consulter, furent d'avis que le parti le plus sage et le meilleur était de cesser les hostilités et de rendre l'Égypte, pourvu qu'ils pussent se retirer avec sûreté et obtenir des conditions convenables. Ils s'arrêtèrent à cette idée, rédigèrent les articles du traité en vertu duquel l'Égypte devait être rendue; et, quand ce travail fut terminé, ils le présentèrent au général Belliard, qui l'envoya au général anglais par le commissaire des guerres dont on a parlé. Des tentes furent dressées près de Djizè, entre les deux armées, pour servir aux conférences qui allaient avoir lieu entre les deux partis.

Les plénipotentiaires choisis pour traiter de la paix furent, du côté des Français, le commissaire des guerres et Joseph l'Arménien, surnommé le Tailleur; du côté P. 213. des Anglais, le général en chef Smith et un commissaire des guerres; pour le grand vézir, Osman-bey; et pour Huceïn, capitan-pacha, Ishak-bey. Les conférences durèrent quatre jours, après lesquels on transcrivit le traité. Il fut convenu que l'Égypte serait

livrée et rendue au gouvernement ottoman, que l'armée française et tous les Français évacueraient cette province d'après les conditions que nous allons rapporter, et que les moyens de se retirer leur seraient fournis par le général anglais Sidney Smith. On stipula aussi que la remise de l'Égypte serait faite à Huceïn, capitan-pacha, par l'entremise des Anglais. Cette clause avait pour motif la grande prédilection que le capitan-pacha avait pour les Français, avant leur arrivée en Égypte et leur conquête de cette province; le grand vézir le soupçonnait même d'avoir eu connaissance de leur expédition.

Les Français s'opposèrent à ce que le grand vézir intervînt dans les conférences. « Nous ne voulons pas « traiter avec lui, disaient-ils, et nous n'accepterons « aucune condition de sa part; il a manqué à celles « dont il était convenu avec notre général en chef « Kléber; et, comme il ne pouvait pas le vaincre, il l'a « fait assassiner. » En conséquence il fut arrêté que la remise de l'Égypte se ferait entre les mains de Huceïn-pacha et des Anglais. On écrivit le traité qui en réglait les stipulations, et il fut signé au nom des trois gouvernements. En voici la copie.

ARTICLE PREMIER.

P. 214. « Les corps de l'armée française de terre et de « mer, les troupes auxiliaires aux ordres du général de « division Belliard évacueront la ville du Caire, la

« citadelle, les forts de Boulak et de Djizè, et toute « la partie de l'Égypte qu'ils occupent en ce moment.

ART. 2.

« Les corps de l'armée française et les troupes auxi- « liaires se retireront par terre à Rosette, en suivant « la rive gauche du Nil, avec armes, bagages, artillerie « de campagne, caissons et munitions, pour y être « embarqués, et de là être transportés dans les ports « de la Méditerranée avec leurs armes, artillerie, cais- « sons, munitions, bagages, effets, aux frais des puis- « sances alliées.

« L'embarquement desdits corps de troupes fran- « çaises et auxiliaires devra se faire aussitôt qu'il sera pos- « sible de l'effectuer; mais au plus tard dans cinquante « jours, à dater de la ratification de la présente conven- « tion. Il est d'ailleurs convenu que lesdits corps seront « transportés, dans lesdits ports du continent français, « par la voie la plus prompte et la plus directe.

ART. 3.

« A dater de la signature et ratification de la pré- « sente convention, les hostilités cesseront de part et « d'autre; il sera remis aux armées alliées le fort « Sulkowski, et la porte des Pyramides de la ville « de Gizèh; la ligne d'avant-postes des armées respec- « tives sera déterminée par des commissaires nommés « à cet effet, et il sera donné les ordres les plus pré- « cis pour qu'elle ne soit pas dépassée, afin d'éviter

« les rixes particulières; s'il en survenait, elles seraient « terminées à l'amiable.

P. 215.

ART. 4.

« Douze jours après la ratification de la présente « convention, la ville du Caire, la citadelle, les forts « et la ville de Boulak, seront évacués par les troupes « françaises et auxiliaires qui se retireront à Ibrahim-« bey, île de Roudah et dépendances, le fort Lequoy « et Djizè, d'où elles partiront le plus tôt possible, et au « plus tard dans les cinq jours, pour se rendre au point « de l'embarquement. Les généraux des armées an-« glaise et ottomane s'engagent, en conséquence, à faire « fournir, à leurs frais, aux troupes françaises et auxi-« liaires, les moyens de transport par eau, pour porter « les bagages, vivres et effets, au point de l'embar-« quement.

« Tous ces moyens de transport par eau seront mis « le plus tôt possible à la disposition des troupes fran-« çaises à Djizè.

ART. 5.

« Les journées de marche et les campements des « corps de l'armée française et des auxiliaires seront « réglés par les généraux des armées respectives, ou « par des officiers d'état-major, nommés de part et « d'autre; mais il est clairement entendu que, suivant « cet article, les journées de marche et de campement « seront fixées par les généraux des armées combinées. « En conséquence, lesdits corps de troupes françaises

« et auxiliaires seront accompagnés dans leur marche « par des commissaires anglais et ottomans, chargés « de faire fournir les vivres nécessaires pendant la route « et les séjours.

ART. 6. P. 216.

« Les bagages, munitions et autres objets voyageant « par eau, seront escortés par des détachements fran- « çais et par des chaloupes armées des puissances « alliées.

ART. 7.

« Il sera fourni aux troupes françaises et auxiliaires, « et aux employés à leur suite, les subsistances mili- « taires, à compter de leur départ de Gizèh jusqu'au « moment de l'embarquement, conformément aux rè- « glements de l'armée française, et du jour de l'embar- « quement jusqu'au débarquement en France, confor- « mément aux règlements maritimes de l'Angleterre.

ART. 8.

« Il sera fourni par les commandants des troupes « britanniques et ottomanes, tant de terre que de « mer, les bâtiments nécessaires, bons et commodes, « pour transporter dans les ports de France de la « Méditerranée les troupes françaises et auxiliaires, « et tous les Français et autres employés à la suite de « l'armée.

« Tout, à cet égard, ainsi que pour les vivres, sera

« réglé par des commissaires nommés à cet effet par « le général de division Belliard et par les comman- « dants en chef des armées alliées, tant de terre que « de mer.

« Aussitôt la ratification de la présente, ces com- « missaires se rendront à Rosette et à Aboukir, pour « y faire préparer tout ce qui est nécessaire à l'embar- « quement.

ART. 9.

« Les puissances alliées fourniront quatre bâtiments « et plus, s'il est possible, préparés pour transporter « des chevaux, les futailles pour l'eau, et les fourrages « nécessaires jusqu'à leur débarquement.

P. 217. ART. 10.

« Il sera fourni aux corps de l'armée française et « auxiliaire, par les puissances alliées, une escorte « de bâtiments de guerre suffisante pour garantir leur « sûreté et assurer leur retour en France.

« Lorsque les troupes françaises seront embarquées, « les puissances alliées promettent et s'engagent à ce « que, jusqu'à leur arrivée sur le continent de la répu- « blique française, elles ne seront nullement inquiétées, « comme, de son côté, le général Belliard et les corps « de troupes sous ses ordres promettent de ne com- « mettre aucune hostilité pendant ledit temps, ni « contre la flotte, ni contre les pays de sa majesté Bri- « tannique et de la Sublime Porte ou de leurs alliés.

« Les bâtiments qui transporteront lesdits corps de « troupes ou autres Français ne s'arrêteront à aucune « côte que celles de la France, à moins d'une néces- « sité absolue.

« Les commandants des troupes françaises, anglaises « et ottomanes, prennent réciproquement les mêmes « engagements que ci-dessus, pour le temps que les « troupes françaises resteront sur le territoire de l'É- « gypte, depuis la notification de la présente conven- « tion jusqu'au moment de leur embarquement.

« Le général de division Belliard, commandant les « troupes françaises et auxiliaires, de la part de son « gouvernement, promet que les bâtiments d'escorte « et de transport ne seront point retenus dans les P. 215.
« ports de France après l'entier débarquement des « troupes, et que les capitaines pourront s'y procurer « à leurs frais, et de gré à gré, les vivres dont ils au « ront besoin pour leur retour. Le général Belliard « s'engage en outre, de la part de son gouvernement, « à ce que lesdits bâtiments ne seront point inquiétés « jusqu'à leur retour dans les ports des puissances « alliées, pourvu qu'ils n'entreprennent et ne servent « à aucune opération militaire.

ART. 11.

« Toutes les administrations, les membres de la « commission des sciences et arts, et enfin tous les « individus attachés aux corps de l'armée française, « jouiront des mêmes avantages que les militaires.

« Tous les membres desdites administrations et de la
« commission des sciences et arts emporteront en outre
« avec eux non-seulement tous les papiers qui regar-
« dent leur gestion, mais encore les papiers particu-
« liers, ainsi que les autres objets qui les concernent.

ART. 12.

« Tout habitant de l'Égypte, de quelque nation
« qu'il soit, qui voudra suivre l'armée française, sera
« libre de le faire sans qu'après son départ sa famille
« soit inquiétée, ni ses biens séquestrés.

ART. 13.

« Aucun habitant de l'Égypte, de quelque religion
« qu'il soit, ne pourra être inquiété, ni dans sa per-
« sonne, ni dans ses biens, pour les liaisons qu'il au-
« rait eues avec les Français pendant leur occupation
« de l'Égypte, pourvu qu'il se conforme dorénavant
« aux lois du pays.

ART. 14.

« Les malades qui ne pourront pas supporter le
« transport seront admis dans un hôpital, où ils seront
P. 219. « soignés par des officiers de santé et employés fran-
« çais jusqu'à leur parfaite guérison; alors ils seront
« renvoyés en France, les uns et les autres, aux mêmes
« conditions que les corps de troupes. Les comman-
« dants des troupes des armées alliées s'engagent à

« faire fournir, sur les demandes en règle, tous les « objets qui seront nécessaires à cet hôpital, sauf les « avances à être remboursées par le gouvernement « français.

ART. 15.

« Au moment de la remise des villes et forts dési- « gnés dans la présente convention, il sera nommé « des commissaires pour recevoir l'artillerie, les mu- « nitions, magasins, papiers, archives, plans et autres « effets publics que les Français laisseraient aux puis- « sances alliées.

ART. 16.

« Il sera fourni, aussitôt que possible, par le com- « mandant des troupes de mer des puissances alliées, « un aviso pour conduire à Toulon un officier et un « commissaire des guerres, chargés de porter au gou- « vernement français la présente convention.

ART. 17.

« Toutes les difficultés ou contestations, qui pour- « raient s'élever sur l'exécution de la présente conven- « tion, seront terminées à l'amiable par des commis- « saires nommés de part et d'autre.

ART. 18.

« Aussitôt la ratification de la présente convention, « tous les prisonniers anglais ou ottomans qui se trou-

« vent au Caire seront mis en liberté, de même que « les commandants en chef des puissances alliées met- « tront en liberté les prisonniers français qui se trou- « vent dans leurs camps respectifs.

ART. 19.

P. 220. « Un officier supérieur de l'armée anglaise, un « officier supérieur de S. A. le suprême vézir, et un « de S. A. le capitan-pacha, seront échangés contre « des otages de pareil nombre et grade des troupes « françaises, pour servir de garantie à l'exécution du « présent traité. Aussitôt que le débarquement des « troupes françaises sera effectué dans les ports de « France, les otages seront réciproquement rendus.

ART. 20.

« La présente convention sera, par un officier fran- « çais, portée et communiquée au général en chef « Menou, à Alexandrie, et il sera libre de l'accepter « pour les troupes de l'armée française et auxiliaire « de terre et de mer qui se trouvent avec lui dans « cette place, pourvu que son acceptation soit noti- « fiée au général commandant les troupes anglaises « devant Alexandrie, mais dix jours à compter de « celui où la communication lui en aura été faite.

ART. 21.

« La présente convention sera ratifiée par les com-

« mandants en chef des corps de troupes et armées
« respectives, vingt-quatre heures après la signature.

« Fait quadruple au camp des conférences entre les « deux armées, le 8 messidor an IX, à midi, ou 27 juin « 1801, ou le 16 du mois de safer 1216. P. 221.

« Signé :

« DONZELOT, général de brigade.

« MORAND, général de brigade.

« TAREYRE, chef de brigade.

« JOHN HOPE, brigadier général.

« OSMAN-BEY.

« ISHAK-BEY.

« Approuvé : J. HÉLY HUTCHINSON, général en chef.

« Approuvé de la part de lord KEITH : JAMES STIVENSON, « captain of royal navy.

« Nous avons approuvé les articles de la présente convention pour l'évacuation de l'Égypte et la remise à la Porte « ottomane : HADJI IOUÇOUF ZIA, vézir.

« Nous avons approuvé les articles de la présente convention pour l'évacuation de l'Égypte et la remiseà la Porte « ottomane : HUCEÏN-PACHA, capoudanderïa.

« Approuvé et ratifié la présente convention, le 9 messidor « an IX de la république française :

« Le général de division BELLIARD. »

Après avoir terminé ce traité, le général Belliard s'occupa de faire évacuer le Caire par ses troupes, et P. 222

les dirigea sur Kasr-el-Aïnè et Djizè. Le général Jacob avec les Coptes, le général Barthélemy, commandant grec, avec les troupes de sa nation, le commandant Iouçouf el-hamawi avec ses soldats tirés de Chéfa-Amer et du district de Saint-Jean-d'Acre, Abdoul-Ali, aga des janissaires, plusieurs habitants du Caire et des femmes musulmanes, mariées à des Français, se disposèrent à suivre l'armée française; ils craignaient tous de rester en Égypte après son départ.

Le général Belliard, avant de quitter le Caire, ayant fait retirer le cercueil de plomb qui renfermait le corps du général Kléber de l'endroit où il avait été déposé, ordonna de le transporter à Djizè en grande cérémonie, avec un cortége considérable, et au bruit de nombreuses salves d'artillerie. Il fit porter aussi à Djizè, pour être transférés en France, mais avec des marques de mépris, le corps de l'assassin Suleïman et les têtes de ses trois complices, que l'on avait embaumés et conservés.

Le 28 de safer de l'année 1216 tous les préparatifs de départ furent terminés, et, les vingt-deux jours après lesquels les Français devaient se retirer étant expirés, le général Belliard sortit de la ville avec les troupes et se rendit à Djizè. Le Caire fut entièrement évacué et l'armée du grand vézir y fit son entrée. Il serait impossible de peindre la joie des musulmans dans cette journée et le profond chagrin de tous ceux, en général ou en particulier, qui étaient du parti des Français. Les juifs et les chrétiens se cachèrent dans

leurs maisons, afin d'éviter les insultes des soldats turcs et les mauvais traitements qu'ils faisaient subir P. 223.
à ceux qu'ils rencontraient.

Le grand vézir, informé de ces désordres, envoya l'aga des janissaires pour faire publier dans la ville un pardon général et la défense de molester les rayas par des actes d'injustice ou d'inimitié. Il fit placer, en outre, dans les rues et sur les places de tous les quartiers, des officiers pour maintenir le bon ordre.

Les Français attendaient toujours à Djizè que les bateaux qui devaient transporter les bagages à Aboukir fussent prêts. Quatre jours après l'évacuation du Caire, ces bateaux ayant été mis à leur disposition, ils y embarquèrent leurs effets et leurs marchandises, ainsi que les femmes, les enfants et tous ceux qui ne pouvaient pas faire le trajet à pied; puis ils se mirent tous en route, les uns par terre, les autres embarqués sur le fleuve. Des troupes anglaises marchaient devant eux; Nacif-pacha les suivait par derrière avec ses soldats : de manière qu'ils se trouvaient entre les deux corps d'armée. Leur trajet, depuis Djizè jusqu'aux environs de Rosette, dura quatorze jours; ils s'arrêtèrent quelque temps dans cette ville, pendant que l'on préparait les provisions et les bâtiments nécessaires à leur voyage. Enfin, dans les derniers jours de rebi-ul-ewel de l'année 1216, les préparatifs étant achevés, ils quittèrent Rachid, et se dirigèrent vers la France. Lorsqu'ils étaient sortis de Djizè les Anglais s'en étaient emparés pour y loger leurs troupes. Huit jours après,

le général Jacob le Copte tomba malade et mourut. Tels sont les événements qui ont rapport au général Belliard. Quant au général Menou et aux Français renfermés dans Alexandrie, ils refusèrent de se rendre et de faire la paix, et résolurent de n'évacuer la ville qu'après une vigoureuse défense.

Les troupes musulmanes ayant pris possession du
P. 224. Caire après la retraite des Français, le grand vézir et le capitan-pacha Huceïn firent leur entrée dans cette ville avec un cortége magnifique. Ils étaient accompagnés d'Ibrahim-pacha el-mouhassil, gouverneur d'Alep, d'Ibrahim-pacha, gouverneur de Diarbéquir, de Mouhammed-pacha Abou-Mérac, de Tahir-pacha Arnaoute, de plusieurs agas des janissaires et de hauts fonctionnaires du gouvernement ottoman. Parmi les émirs du Caire, qui marchaient également à leur suite, on distinguait Ibrahim le Grand, son fils Merzouk-bey, Osman-bey tambourdji, Osman-bey el-berdici, Osman-bey el-elfi, Mouhammed-bey el-menfoukh, Mourad-bey le Petit, Osman-bey el-achkar, Sélim-bey Abou-diab, Ali-bey, Eyoub-bey et plusieurs kachefs. Ce fut un grand jour que celui de l'entrée du grand vézir et de Huceïn-pacha. Les oulémas, les aïans et tous les habitants sortirent à leur rencontre. Partout les drapeaux étaient déployés; la population musulmane faisait éctater sa joie d'être délivrée des Français, et s'écriait qu'une pareille victoire n'était due qu'à l'aide de Dieu. Elle poussait des cris affreux contre les chrétiens. Des personnes présentèrent même au grand

vézir des pétitions pour obtenir la permission de les piller et de les massacrer; mais ce ministre plein de justice ne prêta pas l'oreille à leurs murmures et à leurs violences, il n'eut point égard à leur méchanceté et à leur perfidie; il fit paraître, au contraire, un firman, adressé à tous les gouverneurs et cadis, pour défendre de recevoir dans les tribunaux aucun procès, de quelque nature qu'il fût, intenté à l'occasion de ce qui s'était passé pendant le séjour des Français en Égypte. Le généreux ministre ne voulait point écouter les propos que l'on tenait; il exigea que les rayas fussent traités comme ils l'avaient été du temps des anciens sultans et des princes équitables; il s'abstint de vengeance par amour du Seigneur très-savant, et fit publier une seconde fois un pardon général dans la ville. L'Égypte, brillant alors d'une nouvelle splendeur, éprouva, avec une vive satisfaction, les effets de son caractère rempli d'humanité. Elle vit le commerce P. 225
refleurir, les villes, les villages s'élever et se peupler de nouveau, les négociants accourir de tous les pays et se livrer à des opérations lucratives; enfin le peuple entier fut plongé dans la joie. On a célébré par les vers qui suivent l'époque de son séjour :

Le plus illustre des ministres est venu sur la terre d'Égypte, suivi de la victoire; à son aspect la religion a brillé d'un nouvel éclat.

L'année témoin de cet événement fut entourée de splendeur; j'en marque la date par ces mots : *La Bien Gardée a été conquise par Ioucef* (17).

Huceïn capitan-pacha, après avoir passé une nuit au Caire, se rendit à Djizè, comme nous l'avons rapporté, pour accompagner les Français dans leur retraite. Quant au grand vézir, ce ministre, après avoir rétabli l'ordre dans l'Égypte, en donna le gouvernement à Mouhammed-pacha Abou-Mérak, qui occupait auprès de lui la place de vékil-khardj (18). Ce pacha, originaire de la ville de Gaza, était né dans la classe du peuple; mais, avec la permission de Dieu l'unique, le vainqueur, la fortune le favorisa au point de l'élever jusqu'à l'emploi distingué qu'il remplissait auprès de Ioucef, dont il avait su s'attirer les bonnes grâces. Les autres pachas, mécontents de voir qu'un Arabe leur était préféré, murmuraient hautement de ce choix. En effet, l'on sait que chez les Turcs les Arabes ne jouissent d'aucune considération et n'occupent jamais de places élevées.

Avant la conquête du Caire, le grand vézir avait promis à Tahir-pacha l'Arnaoute de lui donner le gouvernement de l'Égypte si les musulmans s'emparaient de cette province par la force des armes; mais comme ils furent favorisés par les événements, et que les Français en sortirent en vertu d'un traité de paix, il annula ses promesses. Les hauts fonctionnaires du gouvernement qui l'entouraient n'approuvant pas d'ailleurs la nomination de Tahir-pacha, il y renonça et choisit Mouhammed Abou-Mérak. Il envoya Ahmed-pacha Mirimiran (19) à Damiette avec ordre de faire évacuer
P. 226. Gourba par les Français, en leur accordant toutefois

une amnistie. En conséquence Ahmed-pacha leur fit dire de se rendre et de n'avoir aucune inquiétude sur leur sort; mais ils n'ajoutèrent pas foi à ses paroles, ils sortirent de Gourba pendant la nuit et allèrent se livrer aux Anglais. Tels sont les renseignements que nous avions à donner sur le grand vézir et l'organisation qu'il établit en Égypte.

Revenons maintenant à ce qui se passait à Alexandrie. Le général Menou ayant eu connaissance du traité du général Belliard refusa d'y participer, et résolut de continuer la guerre. Il fit construire des fortifications et des retranchements au dehors de la ville, et attendait toujours les secours que Bonaparte lui avait promis précédemment.

Après le départ du général Belliard et de son corps d'armée, les Anglais et les Turcs, s'étant dirigés sur Alexandrie, entourèrent la ville par terre et par mer. La guerre recommença avec les boulets et les bombes pesantes; cependant, quoique le feu des assiégeants allât toujours croissant, les Français ne perdaient pas courage dans les combats qu'ils avaient à soutenir. Ils se défendirent jusqu'à ce que, les provisions venant à manquer, une affreuse famine se déclarât dans Alexandrie, et que l'effroyable faim fît mourir un grand nombre de leurs soldats. Ils eurent à souffrir de cruelles calamités. Outre les tourments causés par le défaut de nourriture, il régnait parmi eux une maladie engendrée auparavant par le riz réduit en farine.

Le général en chef, instruit que les généraux Regnier

et Damas cherchaient à fomenter des troubles, en fut outré de colère; il assembla un conseil dans lequel, après avoir fourni la preuve de leur trahison et des maux que l'armée avait essuyés par leur faute, il fit appliquer à tous deux les peines prononcées par la loi. En conséquence, il leur ordonna de garder les arrêts chez eux, les priva du grade de général, et tous leurs biens furent confisqués.

Le siége continuait; le feu des batteries ne cessait pas un instant, et les assauts contre les retranchements
P. 227. des Français se succédaient sans interruption, lorsque six mille hommes, venus de France sur des vaisseaux, s'approchèrent du port c Derna, ville située sur les bords de la Méditerranée, dans le district d'Alexandrie. A cette nouvelle, les Anglais allèrent en toute hâte à leur rencontre, mais les Français prirent la fuite aussitôt qu'ils les aperçurent.

Des vaisseaux anglais, chargés de troupes tirées de l'Inde, arrivèrent à Koceïr. Les officiers étaient anglais et les soldats indiens. Ces derniers avaient la peau noire, ils professaient différentes religions : les uns adoraient le feu, les autres des idoles; ils ne parlaient pas la même langue et ne portaient pour vêtement qu'une chemise. Ces troupes, ayant été débarquées à Koceïr, vinrent à Djizè où se trouvait l'armée anglaise; elles y dressèrent leurs tentes et s'y arrêtèrent quelque temps. On raconte qu'un Égyptien, en traversant un jour le camp de ces Indiens, y prit du feu. Ils se jetèrent aussitôt sur lui et voulaient le tuer; mais ils

préférèrent le conduire à leur général, afin qu'il lui infligeât la peine de mort. Ils l'accusaient d'avoir touché à leur dieu. L'Égyptien, saisi de frayeur, dit qu'il ne savait pas avoir commis un crime, et, comme le général était anglais, il lui fit grâce. Il le condamna seulement à payer aux Indiens le prix du mets qu'il avait souillé en touchant le feu sur lequel il cuisait.

Les troupes indiennes, après un court séjour à Djizè, se rendirent devant Alexandrie pour combattre les Français. Le siége se poursuivait alors avec vigueur du côté de la mer et du désert; on se battait avec P. 228.
acharnement, et beaucoup de monde périssait. Enfin les guerriers les plus courageux furent fatigués de la guerre. Les Français, de leur côté, assiégés avec opiniâtreté et réduits à la dernière extrémité, résolurent de livrer la ville, afin de retourner dans leur patrie et de revoir leurs foyers. Les musulmans consentirent à les laisser se retirer sans être inquiétés, à condition qu'abandonnant les munitions et les bagages ils n'emporteraient que les armes et l'or qu'ils possédaient. Ce fut ainsi qu'ils évacuèrent Alexandrie.

Lorsque l'on fut d'accord et que la paix fut rétablie, le général en chef Abdallah Menou donna un grand festin au général anglais et aux principaux officiers de l'armée ottomane. On leur servit des mets composés de viande de chevaux, de chiens, de chats et de souris, toutes viandes indigestes; les convives, ayant jeté les yeux sur ces mets, demandèrent ce que c'était. Le général Menou avoua la vérité et leur répondit qu'il

n'avait pas autre chose à leur offrir, et que, si les Français avaient eu des provisions pour soutenir leur cœur défaillant, ils n'auraient pas rendu Alexandrie. A ces mots, les Anglais et les Turcs, remplis d'étonnement, s'éloignèrent de la table.

Après le départ des Français, les gouvernements anglais et ottoman se partagèrent tout ce que les Français avaient laissé. Ceux-ci n'avaient emporté que leurs armes et s'étaient embarqués sur des bâtiments anglais, en abandonnant leur artillerie, les munitions de guerre, les provisions de bouche, les marchandises et autres choses précieuses.

La manière dont s'était rendu le général Belliard et les conditions auxquelles il avait évacué l'Égypte étaient plus avantageuses que le traité humiliant souscrit par le général Menou; mais celui-ci se glorifiait de n'avoir
P. 229. livré Alexandrie qu'après s'être défendu avec courage, et avoir éprouvé les horreurs de la famine, ainsi que l'exigeaient les lois de la république et les instructions qu'il avait reçues de son gouvernement.

Le siége d'Alexandrie dura soixante jours; les Français n'en sortirent que vers la fin de rebi-ul-ewel de l'année 1216. Lorsque la nouvelle de cet heureux événement parvint au grand vézir il en fut au comble de la joie, et ordonna de faire des réjouissances publiques. On tira de nombreuses salves d'artillerie et des feux d'artifice magnifiques. Les musulmans, remplis d'allégresse, arborèrent des drapeaux et adressèrent des actions de grâces à la Divinité. « Louanges à Dieu,

« s'écriaient-ils, il a fortifié la religion; c'est à son se-
« cours que nous devons cette éclatante victoire. »

Ici se terminent le récit des événements survenus en Égypte et l'histoire des Français dans cette contrée, qu'ils occupèrent pendant trente-neuf mois et qu'ils furent ensuite forcés d'évacuer. Depuis le moment de leur arrivée jusqu'à celui de leur départ, ils livrèrent continuellement des combats et des batailles; ils perdirent une grande quantité de soldats, mais personne ne peut s'imaginer le nombre des musulmans que leurs armes firent périr.

Louanges éternelles à Dieu ! Amen.

NOTES DE LA TRADUCTION.

(1) *La forteresse de la montagne.* C'est le château situé entre le mont Mokattam et la ville du Caire qu'il domine entièrement. On en attribue la construction au sultan Saladin. Il était composé de trois quartiers : celui du pacha, celui des janissaires, et celui d'un autre corps de troupes appelé *Assabs.* (Voyez, pour plus amples détails, Niebuhr, t. Ier, p. 92 et suiv.)

(2) *Okkal.* Voyez la note 9 du texte.

(3) *Miri* est un mot persan usité en turc et en arabe; il signifie *fisc, trésor public.*

(4) *Bouiourouldi.* Voyez la note 10 du texte.

(5) *Fellah* signifie *laboureur.* C'est le nom que l'on donne en Égypte à tous les habitants des villages en général, quel que soit leur métier. « La postérité des Arabes accourus de l'Hedjaz « et de toutes les parties de l'Arabie, pour s'établir en Égypte « lors de l'invasion de ce pays par Amrou, en 640 de J. C., s'est « perpétuée dans la classe actuelle des fellahs. » (Volney, *Voyage en Égypte*, t. Ier, p. 65.)

(6) *Le consul Charles.* L'auteur veut parler de M. Rosetti, consul général d'Autriche et de Russie, qui joua en Égypte un rôle politique. (Voyez, sur ce consul, les détails renfermés dans l'Histoire de l'Égypte, par M. Félix Mengin, t. II, p. 193.)

(7) *Nakib el-achraf*, « chef des chérifs. » *Chérif* veut dire *noble;* c'est le titre que prennent tous les descendants de la race de

Fatima, fille de Mahomet, qu'on appelle aussi *émirs*. Le chef des chérifs est un des grands dignitaires de l'empire ottoman, dont les délégués dans les provinces portent aussi le titre de *nakib*. (Voyez d'Ohsson, t. IV, 2e part., p. 555.) Il s'agit ici de celui du Caire.

(8) Voyez la note 11 du texte.

(9) *La petite mer*. Nom que donnent les Égyptiens au lac de Menzalè, situé à l'orient de Damiette. La partie maritime qui se trouve au couchant du Delta se nomme également *Bouhaïra*, « la petite mer. »

(10) *En jetant du sable et de la poussière*. Ce passage fait allusion à la bataille de Bedr, qui eut lieu dans la 2e année de l'hégire entre Mahomet et les Coreïchites, dans laquelle le prophète prit une poignée de cailloux et la jeta contre ses ennemis. « Que leurs visages, s'écria-t-il, soient couverts de « confusion ! » (Abou'lféda, édit. de M. Noël des Vergers, p. 49.)

(11) *Ibn-Amer*. Nom d'une prairie située près du mont Thabor, où se livra, le 16 avril 1799, la bataille connue sous le nom de *bataille du mont Thabor*.

(12) *Iblis*. Nom du prince des anges prévaricateurs et apostats. (Voyez son histoire dans D'Herbelot, aux mots *Dive* et *Eblis*.)

(13) *Mèhdi*. Ce mot signifie *directeur;* c'est le surnom de Mouhammed, 12e imam de la race d'Ali. Ce prince se perdit, l'an 260 de l'hégire, dans une grotte de Sarmenray, ville située sur la rive occidentale du Tigre, dans l'Irak arabique; et cette disparition donna lieu à différentes opinions, plus enthousiastes les unes que les autres, sur sa nature et son apparition

prochaine. Les musulmans sunnis le croient destiné à venir vers la fin des temps appeler tous les peuples de la terre à la connaissance de l'islamisme ; mais les chiis ou sectateurs d'Ali croient qu'il vit encore dans une grotte ignorée, et son retour fait l'objet perpétuel de leur attente. (D'Ohsson, t. Ier, p. 267.)

(14) *Férèdjè.* Vêtement extérieur avec de larges manches. On donne particulièrement ce nom au manteau que portent les dames turques quand elles sortent.

(15) Le texte français de ce traité est tiré de l'Histoire scientifique et militaire de l'expédition d'Égypte. La traduction arabe renferme plusieurs inexactitudes que l'on remarquera facilement, sans qu'il m'ait paru nécessaire de les relever.

(16) *Canal de Damiette.* L'auteur veut parler de l'embouchure de la branche orientale du Nil qui traverse cette ville.

(17) Les lettres qui composent ces derniers mots représentent, d'après leur valeur numérale, le nombre 1203 ; c'est une erreur de date : ces lettres devraient représenter 1216, qui est l'année de l'hégire dans laquelle le grand vézir se rendit maître du Caire et de l'Égypte.

(18) *Vekil el-khardj,* « chargé de la dépense. » Ce titre répond à celui d'intendant de nos grandes maisons. C'est aussi le nom que porte un des officiers des janissaires, chargé, dit d'Ohsson, de l'économie du régiment.

(19) *Mirimiran* est le titre que l'on donne aux pachas à deux queues.

NOTES DU TEXTE.

(1) غُزّ est le nom d'une population turcomane qui habitait l'orient de la mer Caspienne et d'où les kalifes de Bagdad tiraient des troupes pour s'en faire une garde particulière. Les Fatimites, qui régnèrent au Caire, suivirent leur exemple et prirent à leur service des Turcomans. Ensuite on confondit au Caire, avec les Turcomans, les esclaves que les successeurs de Saladin faisaient acheter pour les faire élever dans le métier des armes, et l'on donna depuis lors à ces esclaves le nom de Guzs ou de Mamlouks, quoique leur milice ne se recrutât plus depuis longtemps parmi les Turcomans, mais bien chez les Tcherkesses et les tribus qui habitent le pied du Caucase. On lira ici avec intérêt la note qu'a bien voulu me communiquer sur les Guzs M. Reinaud, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :

« A l'égard du peuple appelé par les écrivains arabes غزّى, « au pluriel غزّية, mot que nous prononçons *Gozze,* et qui ré- « pond au peuple *Ogouz* des écrivains grecs du Bas-Empire, « c'est la population turcomane qui, aux IXe et Xe siècles de notre « ère, occupait les steppes du Kharizm et de la Bukharie, et « qui, s'attachant au sort des enfants de Seldjouk, conquit suc- « cessivement la Perse, la Mésopotamie, la Syrie et l'Asie Mi- « neure. Des écrivains arabes ont ensuite appliqué le nom de « *Gozze* aux princes de la famille de Saladin, non pas que « Saladin fût d'origine turque, puisque au contraire il était de « race kurde, mais parce que, dans l'origine, lui et son oncle « Schyrkouh agirent au nom de Noureddine, prince d'Alep « et de Damas, lequel était d'origine gozze. »

(2) انا اوّلهم. Il y a dans le testament de Louis XVI : « Pour « nous autres hommes, quelque indignes que nous en fussions,

« et moi tout le premier. » Le traducteur arabe a omis les mots *quelque indignes que nous en fussions*, et a dit : « Pour tous les « hommes, dont je suis le premier ; » c'est un contre-sens. Cette pièce, traduite du français, renferme d'autres inexactitudes que je n'ai point cru nécessaire de relever, et dont le lecteur s'apercevra facilement. On peut, au reste, la comparer avec la traduction arabe du même testament qu'a faite et publiée M. de Sacy (in-8° ; Paris, Imprimerie royale).

(3) الريالة, qu'on prononce *riala*, est le nom d'un vaisseau de haut-bord de la marine turque, et en même temps le titre de l'officier qui le commande, dont le grade répond à celui de contre-amiral. (D'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. VII, p. 424.)

(4) العجمى, nom d'une pointe de terre située sur la côte d'Égypte, à six milles marins à l'ouest d'Alexandrie, vis-à-vis la petite île où se trouve *la Tour du Marabout*, appelée par les Européens *la Tour des Arabes*. (Voy. le beau *Plan des ports et des mouillages d'Alexandrie*, levé en 1834 par M. Lesaulnier de Vauhello, capitaine de corvette.) C'est en effet dans ce lieu que l'armée française opéra son débarquement au mois de juin 1798.

(5) جبال الاباز, *les montagnes des Abazes*. C'est le mont Caucase. Il forme, à la vue, deux suites de montagnes parallèles : les plus hautes, au sud, couvertes de neiges, sont nommées par les Tartares قار داغلر, *les montagnes de neige ;* les plus basses, au nord, قره داغلر, *les montagnes noires*. (Voy. Jules Klaproth, *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, t. II, p. 415.) Les Turcs appellent le Caucase قاف ; ce mot قاف est aussi le nom d'une montagne imaginaire qui entoure la terre.

(6) شورباجية, mot turc avec la forme d'un pluriel irrégulier arabe. Le sing. شورباجى, *chorbadji*, signifie littéralement *celui*

qui fait la soupe. Parmi les commandants des deux cent vingt-neuf ortas ou cohortes qui formaient la milice des janissaires, cent quatre-vingts portaient le nom de *chorbadji;* les autres avaient des titres particuliers. (Voyez, pour la composition du corps des janissaires, d'Ohsson, *Tabl. de l'emp. ottom.*, VII, 310.)

(7) يطمّنوهم . Cette seconde forme ainsi que la première طَمَن manquent dans les dictionnaires; طَمَّن est employé dans le langage vulgaire et signifie *tranquilliser.* On ne trouve dans Golius que la racine quadrilitère طَمْأَن, dont la deuxième forme تَطَمْأَنَ et la quatrième إِطْمَأَنَّ veulent dire *être tranquille* et *se fier à.*

(8) شاطى البحر, *les bords de la mer,* c'est-à-dire *du Nil.* Les Égyptiens donnent, par emphase, le nom de mer au Nil; cependant ils disent بحر النيل, et n'emploient ordinairement l'expression de بحر, sans y joindre le nom du fleuve, qu'en parlant véritablement de la mer.

(9) وكّالة, *woakkala;* on prononce aussi *okkal :* c'est ainsi que l'on appelle en Égypte de vastes maisons qui renferment au rez-de-chaussée des magasins pour les marchandises, et dont les étages supérieurs sont habités par plusieurs familles, comme dans les maisons de nos grandes villes.

(10) بيورلديات, pluriel féminin arabe. Le singulier بيورلدى est un mot turc qui veut dire, mot à mot, *il a été ordonné.* Les *bouiourouldis* sont des ordonnances du grand seigneur adressées aux autorités de la capitale, et dont la minute est paraphée par le grand vézir. Lorsque les ordonnances sont destinées pour les provinces, elles reçoivent le nom de *firman,* et le nichandji trace au haut de ces actes le chiffre (*toura*) du grand seigneur. Les ordonnances et arrêtés des pachas s'appellent aussi *bouiourouldis.*

(11) المحمل, nom que l'on donne au chameau sacré que conduit tous les ans à la Mecque l'officier chargé d'accompagner les pèlerins qui se rassemblent au Caire. Un second chameau sacré fait également partie de la caravane des pèlerins musulmans qui partent de Damas. Enfin, il y a dans le palais du grand seigneur, à Constantinople, deux autres chameaux sacrés qui figurent dans la cérémonie du départ du surrè-emini chargé chaque année de porter aux deux villes saintes, la Mecque et Médine, l'argent qui leur est destiné. On suppose que ces chameaux sont de la race de celui que montait ordinairement Mahomet. On appelle indistinctement, à Constantinople, ces chameaux *mahfil* ou *mahmil*. Le premier mot signifie *siége pour s'asseoir;* le second, *bête de somme* ou *monture.* (Voyez d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. III, p. 264 et suiv.) محمل veut encore dire le siége ou trône que l'on pose sur le chameau sacré, en mémoire de celui sur lequel s'asseyait Mahomet. Suivant Golius, ce mot signifie aussi la couverture en soie envoyée tous les ans à la Mecque, et qui est destinée à la Kaba.

(12) الهوارة paraît être une tribu berbère. Dans le Voyage au mont Caucase, de M. Jules Klaproth, il est question d'une tribu d'Hawares, ou plutôt d'une langue haware que l'on parle dans plusieurs districts du Lesghistan; mais il est probable que la tribu dont il s'agit était venue de l'Occident.

(13) طور سينا *le mont Sinaï*. C'est le nom d'une église grecque située au Caire, dans le quartier où demeurent les Européens. (Niebuhr, t. Ier, p. 89.)

(14) هجّانة, pl. de هجّان, *courrier monté sur un dromadaire.* C'était aussi le nom que l'on avait donné, au Caire, à la cavalerie que Bonaparte avait formée avec des dromadaires.

(15) Dans un manuscrit arabe de cette histoire de l'expédition d'Égypte qu'a bien voulu me prêter M. Caussin de Perceval, et qui m'a été d'un grand secours pour la correction du texte, les vers suivants en l'honneur de Napoléon sont placés après le mot محروسة. Dans le manuscrit de la Bibliothèque royale de la même histoire, ils se trouvent à la fin de l'ouvrage.

لله عصر قد زها   فلك السعادة فيه دار
وجمال كوكب دولة الـ   جيش الفرنساوى انار
يا حسنها من دولة   بالافتخار لها اشتهار
مقدامها ذو سطوة   تهدى الملوك له الوقار
الشهم بونابارته   ليث الوغا والاقتدار
من فاق قدرًا وارتقى   اوج العلا وسماء الفخار
ندب توحّد بالورى   بشهامة ذات اعتبار
قهر المماليك جمّة   وغزا البلاد مع الديار
واتا لنا بجحافل   ومراكب طوت البحار
وتملّك الاسكندريـ   ـة بسرعة دون اعتبار
وملأ الاراضى عسكرًا   حول الكنانة واستدار
من كلّ صنديد فتى   يوم القتال له اصطبار
صفّ الصفوف بحكمة   وفنون حرب واختبار
وسطى بشدّة عزمه   وعلى جيوش الغزّ غار
واراهم خطبًا شديـ   ـد الهول فيه العقل حار
واثار نار الحرب فى   يوم تشيب به الصغار
يوم يقال به له   لله درّك من نهار
فهناك جيش الغزّ قد   صاح الهزيمة والفرار

وراوا المنية فوقهم   قد امطرت جمرات نار

ذو البطش منهم والفتى   طلب النجا وبه استجار

وتبدّدت تلك الجما   هير العديدة فى القفار

وتشتّتت امراءها   وغدت بذلّ وانكسار

وفتوح مصر كان فى   صفر وامر الله صار

فى يوم سبت فيه قد   ارّخت تمّ الانتصار

سنة ١٢١٣

Dieu, quel beau siècle! La sphère du bonheur y fait sa révolution, l'étoile brillante de la puissance de l'armée française y répand ses feux. Combien cette puissance est admirable par la gloire et la célébrité qui l'entourent!

Le chef impétueux de cette armée est respecté des rois; c'est le puissant Bonaparte, ce lion terrible des combats dont rien n'égale le pouvoir. Ce noble héros s'est élevé au sommet de la grandeur; il a touché le ciel de la gloire; on le distingue au milieu des hommes par la terreur mêlée de respect qu'il inspire.

Il a conquis des villes, des provinces et des royaumes entiers. Il est arrivé dans nos contrées avec des armées et des vaisseaux qui couvraient les mers. Il s'est emparé d'Alexandrie en un instant, sans paraître s'en occuper.

Les plaines qui entourent la ville Bien Gardée sont inondées de ses soldats. Plus jeune qu'aucun guerrier, il est pourtant de sang-froid au jour des combats.

Il range ses bataillons avec habileté, suivant les règles de la guerre et de l'expérience. Son zèle infatigable le rend toujours victorieux.

Il s'est précipité sur les Mamlouks et les a rendus témoins de faits d'armes dont le récit glace d'épouvante et fait perdre la raison.

Le jour où il alluma le feu de la guerre, les cheveux des enfants blanchirent d'effroi. En parlant de ce jour, on dira : «Que Dieu te préserve d'une pareille journée!» «Fuyons, fuyons!» crièrent alors les Mamlouks; ils voyaient au-dessus de leurs têtes la mort lançant une pluie de feu. Tous, en ce moment, l'homme dans la force de l'âge

comme le faible adolescent, cherchèrent un refuge en implorant la clémence du vainqueur.

Bientôt la foule nombreuse des Mamlouks s'est dispersée dans les déserts. Leurs princes vaincus et humiliés sont également mis en fuite.

La conquête du Caire arriva un samedi, dans le mois de safer, et l'ordre de Dieu fut accompli. J'en marque la date par ces mots : *Le triomphe est complet.*

Voici maintenant la pièce de vers composée en l'honneur du général Kléber. Dans le manuscrit de la Bibliothèque royale, elle se trouve aussi à la fin de l'ouvrage.

وفت المنية والحياة قد انقضت   وسطا الحمام على الكمىّ الظافر
فابكوا الشجاع البطش والبطل الذى   ظفرت يداه بكلّ قرم فاجر
كم فى اراضى الروم لذكرى نصرة   ولكم فتكت بجحفل وعساكر
لا تنكروا فعلى بغوطة جلّق   حيث العُداة بمرج ابن العامر
وسبيل علّام لبطشى مشاهد   ينبيكم عن فعل سيفى الباطر
اذ بادروا الاتراك فى اقبالهم   يتلاطمون كموج بحر زاخر
فهناك بدّدت الجيوش بصارمى   وتركتهم أُعْجوبة للناظر
من باب مصر للعريش اسقتهم   سوق الخراف امام وجه الزاجر
كم دست هام مقادم غادرتها   اسرى يدى وقهرت كلّ مشاجر
ونشرت اعلامى على روس الملا   طُرًّا واخضعت الورى لاوامر
واذ كان ما فى الموت تدبير ولا   حيل ولا صدّ لحكم القادر
فغدى اخسّ الخلق منهم قاتلى   والسائل الصعلوك ارّخ غادر

سنة ١٢١٥

Les destins sont accomplis et la vie est terminée. La mort s'est précipitée sur le héros victorieux. Pleurez ce valeureux et indomptable guerrier dont le bras a vaincu tant de princes courageux.

Combien de souvenirs de victoires j'ai laissés sur la terre de Roum [1]! Combien de hordes et d'armées j'ai dispersées!

Ne niez pas mes exploits lorsque les ennemis étaient dans la prairie d'Ibn-Amer, auprès des vergers de Djellak [2].

Sébil-alam [3] fut témoin de mon courage, il vous dira les actions de mon épée tranchante, lorsque les Turcs, s'avançant en toute hâte, s'entre-choquaient comme les flots d'une mer agitée. Ce fut là que mon sabre défit des armées entières, et que le spectateur regarda ma victoire comme un miracle.

Je chassai les ennemis devant moi depuis la porte du Caire jusqu'à El-Arich, comme on pousse devant soi un troupeau de moutons.

Combien de princes, qui s'avançaient contre moi, n'ai-je point foulés sous mes pieds et réduits en esclavage! J'ai vaincu tout ce qui s'opposait à moi. Mes drapeaux ont flotté sur le sommet des collines de tous les déserts, et j'ai forcé les hommes à se soumettre à mes ordres; mais contre la mort on ne peut rien, il est impossible de s'opposer aux décrets du Tout-puissant, et je tombe sous les coups de la plus vile des créatures dont l'histoire sera dans toutes les bouches, même dans celle du pauvre mendiant. — Année 1215.

(16) بنى متوال Les Beni-Matuals, que nous appelons *Matualis,* forment une tribu arabe qui habite le mont Liban et dont le chef, revêtu du titre d'émir, demeurait à Balbeck. Cette tribu a été longtemps en guerre avec les Druzes, ses voisins, et a fini par être subjuguée par Djezzar-pacha. Aujourd'hui elle est réduite à un petit nombre d'individus. Les Matualis sont des musulmans de la secte d'Ali. (Voyez le *Voyage en Égypte et en Syrie,* par Volney, t. I[er], p. 477.)

(17) خرسان Je lis ainsi dans les trois manuscrits que j'ai entre les mains. Il est probable que l'auteur veut parler de la Corse, d'où il suppose que l'aviso, porteur des dépêches de

[1] Ce qui composait l'empire romain.

[2] Village du pachalik de Damas.

[3] Autre village du pachalik de Damas.

Bonaparte, était parti. La Corse, cependant, est nommée par les Arabes et les Turcs *Corsica*, كورسيقة.

(18) شنّك, mot altéré du turc شَنْلك, qui veut dire *gaieté*, et le plus habituellement, *réjouissance publique*.

(19) غلايين, pluriel arabe de غليون, ou plutôt قاليون, mot turc emprunté lui-même du mot espagnol *galione*. En arabe et en turc, ce mot signifie *vaisseau de guerre*.

(20) سنجاقية, dérivé du mot turc سنجاق, *drapeau*, qui signifie aussi *division territoriale et politique* dont le gouverneur porte le nom de سنجاق بك. Plusieurs *sandjaks* forment un *pachalik*. Il y en avait en Égypte vingt-quatre dont les gouverneurs étaient des beys qui portaient le titre de *sandjak*, au pluriel *sanadjik*.

(21) غرش اسديّة, *piastre de lion;* c'est ainsi qu'on nomme en Égypte et en Syrie le *dollar* de Hollande. On l'appelle vulgairement ابو الكلب, *le Père du chien*, parce que les Arabes croient que le lion représenté sur cette monnaie est un chien. (Voyez *les Oiseaux et les Fleurs*, trad. de M. Garcin de Tassy, pag. 215.)

(22) المصالحة Il y a ici un contre-sens dans le texte arabe, et je ferai remarquer, à cette occasion, que le traité original, écrit en français, a été traduit d'une manière fort inexacte par Nakoula el-Turk. J'ai corrigé les erreurs les plus graves; mais, pour les faire disparaître toutes, il aurait fallu refaire entièrement la traduction arabe.

(23) عرضيهم, *leur camp*. عرضى est un mot turc que l'on écrit ordinairement اردى ou اردو, d'où nous avons fait le mot *horde*. Il est usité dans l'arabe vulgaire; mais l'expression propre, que l'on verra à la fin de l'ouvrage, est معسكر.

(24) يعلم عليها. Le verbe علم ne se construit pas ordinairement avec la préposition على, et, dans tous les cas, ne veut pas dire *ratifier,* qui se trouve dans le texte français. Il aurait fallu employer le verbe رضى avec la préposition ب.

FIN DES NOTES.

ERRATA DU TEXTE ARABE.

Pag.	Lig.	Au lieu de :	Lisez :
١٧,	13,	اكثر	اكثره
٢٤,	9,	لاحرب .	لحرب
٤٧,	12,	جيوش	الجيوش
٧٢,	16,	جرّبوا	جذبوا
٨٧,	11,	والكثيرة	الكثيرة
٩٤,	12,	امراة	بلدة
١٤٨,	20,	كمال	كمل
١٥٨,	20,	لا زالت	لازالة

بعد الحرب العظيم والجوع الجسيم فهذا على مقتضى شرايع مشيختهم واحكام دولتهم وكانت مدّة حصار الاسكندرية ستّين يومًا وكان خروجهم فى اواخر ربيع الثانى سنة ١٢١٦ وحضرت البشاير للصدر الاعظم فامر بشنلك عظيم وفرح فرحًا جسيم وضربت مدافع كثيرة وحراقات غزيرة وابتهجت الاسلام ورفعت الاعلام وحمدوا ربّ الانام وقالوا الحمد لله على تاييد الدين وهذا نصر من الله وفتح مبين امين

وقد تمّت اخبار الفرنساوية وما حدث من الوقايع فى الديار المصرية وكانت اقامتهم بتسعة وثلاثين شهرًا وكانوا من دخولهم الى خروجهم ما استكنوا من الحرب والقتال والمنازعة والجدال وقد مات منهم خلق كثير واهلكوا من الاسلام

عالم لا يرام

والحمد لله على الدوام

امين

والبحار وزادت النار وقصرت الاعمار وكَلّ من الحرب كل قرم جبّار وبعد مضايقة كلية ومحاصرة قوية ملّت العساكر الفرنساوية وعزمت على التسليم الاسكندرية ومسيرهم فى الامان الى منازلهم والاوطان فارتضت معهم الاسلام بان يخرجوا بالسلام ويتركوا جبخاناتهم واسبابهم ويمضوا بسلاحهم وذهابهم فقط وخرجوا من الاسكندرية على هذا النمط وبعد وقوع الصلح والاتّفاق صنع امير الجيوش عبد الله منو وليمة عظيمة للسرعسكر الانكليز والى رجال الدولة العثمانية وقدّم لهم الطعام وهو من لحوم الخيل والفار والقطاط والكلاب الوخام واذ تفرّسوا بها سالوه عن تلك اللحوم ولم ينكر عنهم واجابهم انه ليس يوجد عندى غير ذلك ولم يوجد عند الفرنساوية ما يسدّوا به رمق الفواد لَمّا سلّموكم البلاد فرفعوا اياديهم عن الطعام وهم متعجّبون من تلك الكلام وخرجوا الفرنساوية من الاسكندرية وتقاسما الدولتان الانكليزية والعثمانية جميع ما تركوه الفرنساوية لانهم خرجوا بسلاحهم فقط وساروا فى مراكب الانكليز الى بلاد باريز وخلّوا مدافع وجبخانات وامتعة وذخاير وخيرات وكان تسليم الجنرال بليار وخروجه اصلح شان من تسليم منو فى الذلّ والهوان ولكن قد افتخر الجنرال منو على بليار انه ما وقع التسليم الّا

منفصلة وفى تلك الايّام حضر من بلاد الفرنساوية ستّة الاف
صلدات فى المراكب وقصدوا اسكلة درنة وهذه بلد على
شطّ البحر المالح فى برّ الاسكندرية فبلغوا الانكليز قدومهم
فساروا اليهم مجدّين وحين شعروا بهم ولّوا منهزمين
وحضروا ايضًا مراكب انكليز الى قُصير وبهم عساكر من
بلاد الهند ورؤساءهم انكليز ورجال الهند بلون السودان
وهم مختلفون الاديان فمنهم يعبدون النيران ومنهم يعبدون
الاوثان ولهم مذاهب متفرّقة ولغات متنوّعة ولا يلبسون
سوى القمصان فقط فهولاء القوم قد خرجوا من مراكبهم
الى القصير واتوا الى مدينة الجيزة حيث كان المعسكر
هناك ونصبوا المضارب والخيام واستقرّوا بها ايّام وقيل انه
جاز فى ذات يوم احد العساكر المصريين فى وطاق هولاء
الهنديين واخذ نارًا فوثبوا عليه وكادوا يقتلونه وقدّموه
الى سارى عسكرهم ليقضى عليه بالموت وادّعوا انه لمس
الاههم فخاف الرجل خوفًا عظيمًا وقال انى لست اعلم ما
ذنبى فرحمه السرعسكر اذ هو من الانكليز وامر لذلك
المصرى ان يدفع لهم ثمن الطعام الذى نجّسه لما لمس
النار وبعد ما استقرّوا ايّامًا وجيزة فى مدينة الجيزة ساروا الى
مدينة الاسكندرية لاجل محاربة الفرنساوية وكان فى ذلك
الوقت مشتدّ القتال والجدال وازداد الحصار فى البرارى

الفرنساوية من العزبة بامان فارسل احمد باشا طمّن الفرنساوية
فلم يامنوا بل تركوا القلعة وساروا لرشيد ليلًا وسلّموا
انفسهم للانكليز فهذا ما كان من الوزير وما دبّر بالديار
المصرية واما ما كان من الاسكندرية فان امير الجيوش عبد
الله منو حين حصلت له تلك الشروط فاعتمد على المحاربة
وبدا فى بناء الحصون والمتاريس خارج البلاد وكان منتظر
الامداد من بونابارته بما سبق من الاوعاد وبعد سفر بليار
ومن معه من العساكر سارت العساكر الانكليزية والعثمانية
الى الاسكندرية ودارت بها برًّا وبحرًا وانتشب بينهم الحرب
والقتال بالمدافع والقنابر الثقال ولم تزل القنابر والمدافع
تتساقط وتزداد وهم صابرون من تلك الحرب والجلاد الى ان
قلّ ما عندهم من الزاد وصار قحط مريع وجوع فزيع ومات
كثير منهم من الجوع وبليوا بالويل والنجوع وكانوا يطحنون
الرز وياكلونه فيكون به اداء دون الغداء وانقهر امير الجيوش
من مخامرة الجنرالين رانيه وداماس فعقد ديوانًا وشرع
يبرهن خيانة الجنرالين المذكورين والضرر الذى حدث
منهما ضدّ العسكر فاثبتت الشريعة عليهما الحقوق وامر امير
الجيوش بالترسيم عليهما فى منازلهما وخلع الجنرالية عنهما
وضبط اموالهما وتعلّقاتهما هذا والحروب قايمة والنيران دايمة
والهجمات على متاريس الفرنساوية متّصلة وملاحمة غير

والشرا وعمرت المدن والقرا وربحت التجّار وتوادرت من سائر الاقطار وفرحت الخلق طُرّا ونارت به مصر وانشدت بذلك شعرًا وهو هذا

اتى صدر الصدور لارض مصر　　بنصر اشرقت فيه الديانة
بعام قد كساه النور ارّخ　　به فتحت بيوسف الكنانة

واما حسين باشا قبطان بعد ما بات ليلة فى مصر خرج الى الجيزة وسار مع الفرنساوية كما ذكرنا وبعد ما مهّد الوزير مصر اعطا ولايتها الى محمد باشا ابو مرق الذى كان عنده وكيل خرج وهذا كان اصله من مدينة غزّة من عامة الناس فاسعدته الاقدار باذن الوحد القهّار حتّى ارتقى الى هذه المنازل العالية عند الصدر الاعظم بالتفاته اليه والقى نظره عليه فتقدّمت الوزراء الباقون كونه ابن عرب قدّمه على الاخرين ومن المعلوم ابن العرب عند ابن الترك مقاماتهم مخفوضة وراياتهم منقوضة وقد كان الوزير الاعظم قبل تملك القاهرة اوعد لطاهر باشا الارناوط بولاية مصر ان فتحوها بالسيف فحيث التفت الامور وخرج بالصلح الجمهور فبطّل الوعد لطاهر باشا وكذلك لارضاء رجال الدولة به فلاجل ذلك عدل عن تولّى طاهر باشا وولّى محمد باشا ابو مرق وارسل لدمياط احمد باشا ميرمران وامره باخراج

الختام وحسين باشا قبطان بمحافل عظيمة ودخل صحبتهم
ابرهيم باشا المحصّل والى حلب وابرهيم باشا والى ديار بكر
ومحمد باشا ابو مرق وطاهر باشا ارناوط واغاوات الانكشارية
ورجال من الدولة العلية ومن امراء مصر ابرهيم بيك الكبير
وولده مرزوق بيك وعثمان بيك الطنبورجى وعثمان بيك
البرديسى والالفى ومحمد بيك المنفوخ ومراد بيك الصغير
وعثمان بيك الاشقار وسليم بيك ابو دياب وعلى بيك وايوب
بيك وعدّة كشّاف وكان يومًا عظيمًا وخرجت لمقابلتهم
علماء مصر واعيانها وكافة اعوامها وسكّانها وانتشرت الاعلام
وانسرّت الانام وفرحت الاسلام بخروج الافرنج اللئام وصاحت
المسلمون ما هذا الّا نصرًا من الله وفتحًا وهاجوا هياجًا
عظيمًا على النصارى وقدّموا عروضات لل الوزير فى قتلهم
ونهبهم وسلبهم فلم يصغ ذلك العادل لبغيهم ووشيهم ولم
يلتفت لفسادهم ومكرهم واصدر فرمان خطبًا لساير الحكّام
والقضاة بان لا يقبلوا دواعى التى حدثت بايّام الفرنساوية
فى الايالة المصرية جزئيّة كانت ام كلّية ولم يرتض هذا الصدر
النبيل ان يلتفت الى هذا القال والقيل بل سلك مع الرعايا
سلوك الملوك العادلين والسلاطين الاقدمين وترك الانتقام
لله الملك العلّام وكان يساقًا ثانيًا بالامانة لل مصر الكنانة
وابتهجت مصر بزمانه من شيمه وعزيز امانه وكثر البيع

وجدوه يعيروه بعد ما يهيّنوه وعند ما بلغ الصدر الاعظم
احوال العساكر ارسل اغاة الانكشارية اطلق التنبيه بالمدينة
على الامان وعدم معارضة الرعية ورفع الظلم والعدوان
وفرّق الظابتان على جميع الحارات وفى الشوارع والمحلّات هذا
والعسكر الغرنساوى لم يزل مقيم فى برّ الجيزة لحينما تتجهّز
لهم المراكب لحل انتقالهم لابوقير ومن بعد اربعة ايّام من
دخولهم الى الجيزة تحضّرت لهم المراكب فاشحنوا بها من
الاثقال والامتعة والنساء والاولاد وجميع الذين لا يقدرون
على المسير فى البرّ وساروا برًّا وبحرًا وسارت امامهم عساكر
الانكليز ومن وراهم حسين باشا بعساكره وهم فى وسط
الغريقين وساروا اربعة عشر يومًا من الجيزة الى قرب
رشيد ومكثوا هناك بينما تتجهّز لهم الذخاير والمراكب
فتجهّزت وسافروا من ابوقير فى غاية ربيع الاوّل سنة ١٢١٦
طالبين فرنسا وكانت الانكليز حينما خرجت الغرنساوية من
مدينة الجيزة تسلّموها وجعلوها محلاً لعساكرهم ومن بعد سفر
الغرنساوية بثمانية ايّام مرض الجنرال يعقوب القبطى ومات
فهذا ما كان من بليار وامّا امير الجيوش منو والغرنساوية
الذين بمدينة الاسكندرية فابوا الصلح والتسليم وانهم لا
يخرجون منها الّا بعد حرب عظيم وكان بعد خروج
الغرنساوية من مصر ودخول عساكر الاسلام دخل وزير

ومن بعد تمام تلك الشروط شرع الجنرال بليار بتخلية مدينة مصر وخروج العساكر منها الى قصر العينى والى الجيزة وتهيّا للخروج معه الجنرال يعقوب واتباعه والجنرال برتولمى كومندان بنى الروم مع عساكر الاروام والكومندان يوسف الحموى واتباعه المعينون من شفا عمر وارض عكّا وعبد العالى اغاة الانكشارية وجميعهم خشون الاقامة فى الديار المصرية بعد خروج الفرنساوية وتهيّا معهم عدّة انفار من عامّ الناس ونساء كثيرات من الاسلام كُنَّ متزوّجات للفرنساوية واستعدّوا للسفر معهم وقبل خروجهم الجنرال بليار اقام جسد كليبر من المحل الموضوع به بتابوت رصاص فامر بنقل التابوت للجيزة باحتفال عظيم ومحفل جسيم وضربوا مدافع كثيرة وامر بتنزيل جثّة سليمان القاتل مع الثلاثة رؤس ارفاقه لانهم كانوا محنطّين ومصبّرين فانزلوهم بحقارة للجيزة لاخذهم لفرنسا ثم ان بعد الاثنى عشر يومًا المعيّنة لخروجهم من مصر الى الجيزة بعد تجهيز كامل ما يلزم للجمهور الفرنساوى نهض بليار فى العساكر الفرنساوية من القاهرة الى الجيزة فى ٢٨ صفر سنة ١٢١٦ وخليت مصر من الفرنساوية ودخلت عساكر الوزير للمدينة وكان فرح لا يوصف عند الاسلام وغمّ عظيم عند من كان من طرف الفرنساوية خاصّ وعامّ وتخبّت النصارى واليهود فى منازلهم وكانت العساكر الاسلامية اى من

الواقع فى ٢٧ حزيران سنة ١٨٠١ مسيحية الموافق ١٦ صفر سنة ١٢١٦

وهذه هى الامضاوات

دنزلو	موزان	تارار
جنرال ويرجاه	جنرال ويرجاه	جنرال ويرجاه
حُن هوب		عثمان بيك
جنرال ويرجاه انكليز		وكيل يوسف باشا
اسحاق بيك		قد اثبت ذلك هلى هو تجنسون
وكيل قبطان باشا		سارى عسكر عامّ

قد اثبت ذلك للورد كايط

جام استونسون قبطان مركب انكليز

نحن قد اثبتنا جميع الشروط	ونحن قد شهدنا واثبتنا
الواقعة فى هذا الاتّفاق لاجل	جميع هذا الاتّفاق الواقع فى
حلو مصر وتسليمها للباب	هذه الشروط لاجل حلو
العالى المشيّد	مصر
يوسف باشا وزير الختام	حسين قبطان باشا

لقد ثبّت وتحقّق هذه الشروط

فى مسيدور سنة ٩ للمشيخة

الجنرال فاربون بليار

قد طبعت فى مطبعة الفرنساوية بمصر

الشرط التاسع عشر

واحد من اكابر عسكر الانكليز وواحد من اكابر عسكر الوزير الاعظم وواحد من قبطان باشا يكونوا موجودين عند الفرنساوية رهينةً ويعطى بدلهم ثلاثة من مقامهم من الفرنساوية ولما ينتهى وصول الفرنساوية الى بلادهم يرجعون الرهاين المذكورين ويروحون الذين كانوا بدلهم وكل منهم الى محلّه

الشرط العشرون

هذه الشروط ترسل مع واحد فسيال الى الجنرال منو للاسكندرية وله مهلة عشرة ايّام من بعد وصولها ليده ان كان يرضى على هذا الاتّفاق بذاته وعساكر الفرنساوية ويحرّر قبوله ورضاه بخطّ يده الى سرعسكر الانكليز الذى مقيم قدّام الاسكندرية لغاية عشرة ايّام بعد تاريخ وصول هذه الشروط ليده

الشرط الحادى والعشرون

صورة هذه الشروط يعلم عليها (24) سوارى عسكر العامّ من طرف الثلاثة دول ويرجع بعد اربعة وعشرين ساعة وينتهى كل ذلك

وقد تحرّر اربعة نسخ مختومة فى محلّ المسافة ما بين العرضين فى تاريخ مسّيدور سنة التاسعة للمشيخة فى نصف النهار

لحين شفاءهم ثم يُرسَلوا لفرنسا بالحفظ والصون وان حكّام الدولتين يتعهّدوا تحضير امر هولاء المشوّشين من كامل النظام

الشرط الخامس عشر

فى وقت فروغ مدّة تسليم المدن والقلع كما ذكر قبله فيحضروا الكوميسارية يتسلّموا المدافع والجبخانات والحواصل وقوايم واوراق ومحلّات وجناين وغير اشياء عمومية التى للفرنساوية الى الدولتين المتّحدتين

الشرط السادس عشر

حاكم البحر لازم يحضر قبل بساعة مركب يسافر الى فرنسا وياخذ واحد فسيال وكوميسار الى طولون وياخذ لهم صورة هذه الشروط الى المشيخة الفرنساوية

الشرط السابع عشر

الذين يخالفون هذه الشروطات يحصل قصاصهم عن يد الكوميسارية وكذلك اذا وقع اختلاف فى الامور يكون نظامه واصلاحه بيد الكوميسارية

الشرط الثامن عشر

بحال اتمام هذه الشروط جميع اسراء الحرب من الانكليز والعثمانى الموجودين عند الفرنساوية يحصل لهم الاطلاق والحرّية وكذلك حكّام عساكر الدولتين المتّحدتين يُعتِقون كامل اسراء الفرنساوية الموجودين فى عرضيهم (23)

بالمراكب المذكورة يشترون بمالهم مونتهم الضرورية الى رجعتهم والجنرال بليار يتضمّن رجوع هذه المراكب الى مواضعها بحيث انها لم تتداخلوا بامور حرب بالكلّية

الشرط الحادى عشر

جميع حكّام السياسة وارباب الحرف والصنايع وجميع الاشخاص المتعلّقة بالفرنساوية يحصل لهم سويةً ما يحصل للعساكر الحربية وان حكّام السياسة وارباب العلوم والصنايع يصحبون وياخذون معهم جميع الاوراق والكتب ليس التى تخصّهم فقط بل كلما يروه نافعًا لهم

الشرط الثانى عشر

جميع سكّان مصر من اى طايفة كانت من اراد منهم يتبع العساكر الفرنساوية مسموح لهم ذلك ومن بعد سفرهم لا يحصل لاعيالهم ولاموالهم اذية

الشرط الثالث عشر

جميع سكّان مصر من اى مذهب كانوا لا يحصل لاحد منهم اذية لا فى مالهم ولا فى اعيالهم ولا فى انفسهم بسبب رفقهم للفرنساوية

الشرط الرابع عشر

جميع المشوّشين الذين ليس لهم طاقة على السفر يستقيمون فى مصر فى بيمارستان ويبقى عندهم حكماء وخدّام يداورونهم

الشرط العاشر

يجب ان يتقدم الى العساكر الفرنساوية وكل المتّحدين معهم من الدولتين المتّحدتين مراكب حربية كفاية لاجل تغفيرهم ووصولهم سالمين لى فرنسا والدولتين المتّحدتين يضمنوا عدم وقوع الخلل والعداوة من طرف عساكرهم الى حين وصول عساكر الفرنساوية والذين معهم الى فرنسا سالمين وكذلك الجنرال بلبيار يوعد ويتعاهد مع جميع العساكر التى تحت امره ان لا يحصل منهم ادنى خلل للعمارة ولا لبلاد حضرة الدولة الانكليزية فى هذه المسافة وكذا لا يحصل ادنى تعرّض وخلل ببلاد الباب العالى ولا ببلاد الدول المتّحدة معهما فما لهم ان يتوقّفوا فى اسكلة من الاساكل فى مسيرهم بل انهم يقصدون بلاد فرنسا ما عدا الامر الضرورى ثم رؤساء عساكر فرنسا والانكليز والعثمانى يكون معهودًا عندهم جميع ما ذكر اعلاه ومحفوظا طالما عساكر الفرنساوية موجودة بمصر ومن هذا التأريخ لى دخولهم للمراكب وان حضرة الجنرال بليار حاكم العساكر الفرنساوية والمتّحدين معهم يتعاهد عن حكّام دولة فرنسا ان جميع المراكب المغفرة والمراكب الموسوقة التى مسافرون بها فبعد وصولهم يخرّجونهم جميعًا وترجع جميعًا ولا ينعاق منها ولا مركب وان القباطين

النيل يكونوا مغفرين مع بعض عساكر فرنساوية ومراكب
حربية من طرف الدولتين المتّحدتين

الشرط السابع

فيكون محضرًا لا العساكر الفرنساوية والمتّحدين معهم
واتباعهم والذين صحبتهم المونة المرتّبة حسب قانونهم من
يوم سفرهم من الجيزة الى يوم نزولهم فى المراكب ومن ذلك
اليوم تكون المونة مرتّبة حسب قانون الانكليز الى يوم طلوعهم
للبلاد فرنسا

الشرط الثامن

يحضر من طرف حكّام الانكليزية وحكّام العثمانية فى برّ وبحر
المراكب الضروية الطيّبة لاجل سفر العساكر الفرنساوية
وكامل ما يلوز بهم لاجل وصولهم الى اى اسكلة كانت من
بلاد فرنسا الموجودة فى بحر الابيض ولاجل اتمام ذلك يجب
ان يحضروا كوميسارية من قبل حضرة الجنرال بليار ومن قبل
رؤساء عساكر الدولتين المتّحدتين برًّا ام بحرًا ومن بعد
تاريخه يجب ان الكوميساربة المتعيّنين من الطرفين يتوجّهون
الى رشيد وابوقير لاجل تحضير المراكب وكامل المطلوبات للسفر

الشرط التاسع

ان الدولتين المتّحدين يجب يحضرون اربع مراكب ام اكثر
ان امكن لاجل نقل الخيول واللوازم لهم لحين نزولهم

الشرط الرابع

بعد اثنا عشر يومًا من هذا التاريخ مدينة مصر وقلاعها والقلعة الكبيرة والباقية ومدينة بولاق يخلون من العساكر الفرنساوية ومن المتّحدين معهم ويتوجّهون الى قصر العينى والروضة واتباعها والجيزة واطرافها ومن هناك يسافرون فى غاية جهدهم لا مسافة خمسة ايّام لكى يتوجّهوا لا محلّ المراكب التى يسافرون بها وكامل حكّام الانكليزية والعثمانية يلتزمون يقدّمون مراكب ويقيمون بمصارفهم ولزومهم فى بحر النيل لاجل وسق عزالهم ومونتهم لحدّ البحر المالح وجميع هذه المراكب تكون محضرة بغاية السرعة والاهتمام وتتسلّم عساكر الفرنساوية بالجيزة

الشرط الخامس

مشى العساكر ومحطاتها يكون معيّن لها جنرالية واهل مراتب من الطرفين وكذا الايّام المعيّنة للمشى من الواجب يكون المدبّر فها الجنرالية الانكليزية والعثمانية وكذلك العساكر الفرنساوية المذكورون والذين متّحدون معهم يكونوا مصطحبين بطريقهم من كوميسارية الانكليزية والعثمانية فهم الذين يقومون بالمعاش الضرورى فى مسافة الطريق ومحطاتهم

الشرط السادس

كامل العزال والجبخانات الذين يوسقونهم فى مراكب بحر

العساكر المساعدة المتّحدة معهم الذين امرهم الجنرال بليار يسلموا مدينة مصر والقلعة الكبيرة وكامل القلع الصغار ببولاق والجيزة وكامل اطراف مصر الموجودة بها الفرنساوية

الشرط الثانى

كامل البلوكات العساكر الفرنساوية والعساكر المتّحدة معهم يتوجّهوا برًّا الى بندر رشيد من طرف شمالى النيل بسلاحهم وعزالهم ومدافع البرّ وصناديق الجبخانة لاجل يوسقوهم من رشيد ويتوجّهوا الى اساكل بلاد فرنسا الموجودة فى بحر الابيض وكامل مصاريف ما ذكر تقوم بها الدولة العلية (22) المصالحة وسفر العساكر المذكورين والمتّحدين معهم ونزولهم فى المراكب يكون باسرع وقت وغاية ما يكون من العاقة خمسين يومًا اوّلها من تاريخ هذه الشروط المحرّرة ومن غير شكّ ان عساكر المذكورين يوخذوا بالمراكب لى اى اسكلة كانت لى الطريق الاعدل والاقرب للفرنسا

الشرط الثالث

من ابتدا هذه الشروط تكون العداوة مرفوعة من الطرفين بالكلية وينسلّم لى الدولتين المتّحدين قلعة الظاهر وباب مدينة الجيزة المسمّى الباب الهرامات وعلى الوكلاء المشار اليهم ان يضبطوا الحدود وعدم التخطّى والاحتراز من وقوع الخلل

الارمنى ومن طرف الانكليز الجنرال سميت سارى عسكر واحد الكوميسارية ومن طرف الوزير الاعظم عثمان بيك ومن طرف حسين باشا قبطان اسحق بيك واستمرّت المداولات بامر الصلح اربعة ايّام فحينما تمّت تسجلّت المواثيق والعهود وانعقد الرأى على تسليم مصر واعطاها لل الدولة العثمانية وخروج العساكر وجميع الغرنساوية منها على موجب الشروط الاتى ذكرها عن يد سيدنه سميت سرعسكر الدولة الانكليزية ثم حتمت الغرنساوية بان يكون التسليم عن يد حسين باشا قبطان بوسطة الانكليز وسببه كان هذا المشار اليه يميل لطرف الغرنساوية ميلًا عظيمًا وذلك قبل دخولهم واخذهم الاقطار المصرية وقد تهمه الوزير الاعظم ان دخولهم كان باطلاعه وتقمقمت الغرنساوية على الوزير لدخوله فى الجمعية وقالوا نحن لا نعقد معه شروطًا ولا نقبل منه خطوطًا لانه قد كان خان عهوده مع امير جيوشنا الامير كليبر واذ لم يقدر على التغلّب عليه ارسل قتله خفيةً ثم ثبت التسليم عن يد حسين باشا وسرعسكر الانكليز وتسطرت اسطر الشروط وانختمت من الثلاث دول

وهذه صورة الشروط

الشرط الاوّل

ان بلوكات العساكر الغرنساوية برّية وبحرية وبلوكات

الى مقابلته اخبره اولاً بموت السلطان باولو وكان قصده بهذا الخبر لاجل قطع امالهم من اعانة المسكوب وانقطاع رجاهم ثم بدا يتفاوض معه بامر الصلح وتسليم المملكة الى اصحابها واذهابهم الى وطانهم بالامان ويُريه انقطاعهم في هذه البلاد وعدم اسعافهم والامداد وان الخروج لا بدّ منه وكلّ محصور ماخوذ وبعد ذلك سيّره ان يردّ عليه الجواب فرجع الكومبيسار الى عند بليار واعلمه بهذه الاخبار وعن وفاة السلطان باولو وكلام سرعسكر الانكليز فلما سمع الجنرال بليار هذه الاخبار صنع ديوانًا وجمع ساير الجنرالية ورؤساء العساكر الفرنساوية واخبرهم بمخاطبة سرعسكر الانكليز وطلبه الصلح والتسليم ثم استشارهم كيف يكون الجواب وما يقتضى رأيهم من الصواب فمكثوا برهةً يتداولون ويتشاورون ثم انه اجتمع رأيهم ان التسليم اوفق وعدم الحرب ارفق بحيث ان الخروج يكون سليم العاقبة على شروط مناسبة وعلى ذلك عقدوا الرأى وبدوا يسطرون شروطًا وعهود لتسليم مملكة مصر ومن بعد ان حرّروا الشروط قدّموها الى الجنرال بليار وارسلها الى سرعسكر الانكليز مع الكوميسار ثم نصبوا خيمة في برّ الجيزة بين العسكرين وهناك تصير المفاوضة بين الفريقين فالذين انقاموا وكلاء لامر الصلح من طرف الفرنساوية الكوميسار ويوسف التترزى

الحصارات القوية وابتدت العساكر تتوارد في شهر صفر سنة ١٢١٦ الى ان بلغوا لقرب القاهرة وكان الوزير الاعظم قادمًا من الشرق وحسين باشا من الغرب مع عسكر الانكليز وضرب الوزير الرستاق فى ارض شبيرة والمكاس فى القرب من الكنانة وحسين باشا ضرب الرستاق مع عسكر الانكليزية امام مدينة الجيزة غربى مصر وتكاثرت جيوشهم واجتمع عليهم طموش غفيرة وعربان كثيرة هذا وذلك الجبّار والاسد المغوار الجنرال بليار قايمًا فى الكنانة امام ذلك الجمّ وقلبه اشدّ من الصخر الاصمّ ووقعت هيبة عند ذلك الجمع الملتيم لان قد شاع ذكر هولاء الشجعان فى ساير البلدان واشتهرت سطوتهم وانتشرت صولتهم وقد كانوا هولاء العتاة لا يعرفون الموت من الحياة فلذلك اجتهدت الدولة العثمانية باخراجهم من مملكة مصر بالسلامة والاطمأنية وقد خافوا ايضًا ليلا اذا ضايقوهم يطلقون النار فى البلد ويحرقوها وكانوا قادرين على ذلك لما عندهم من الاستعداد وقوّة الجلد والجهاد فلذلك استقامت تلك العساكر والممالك يتداولون فى ان كيف يحتالون وكيف يخرجونهم بالسلامة والسكون وفى نصف صفر ارسل السرعسكر الانكليز رسولًا يطلب من الجنرال بليار ان يرسل احدًا من طرفه لاجل المفاوضة بامر الصلح فارسل له احد الكوميسارية ولما وصل

المدّة المذكورة حضروا الهجانة عن طريق الجبل وجازوا
ليلًا على معسكر الانكليز المقيم امام الجيزة غربى الكنانة ولم
حسّوا بهم حين مرّوا عليهم ودخلوا الجيزة وحضروا لدى
الجنرال بليار واطلعوه على صحّة الاخبار واتى له جواب من
امير الجيوش يعلّمه انه حضر مركب صغير من مدينة باريز
وصحبته كتابات من القنصل الكبير يعلّم بها ان السلطان
باولو سلطان المسكوبية اتّحد معه على حرب الانكليز وارسل
الى الدولة العثمانية برفع الحرب عن الفرنساوية الذين
بالديار المصرية ولم يكن داريًا بوفاة السلطان باولو الذى
كان قد اوقف الحرب وحضر كتاب الى الجنرال يعقوب القبطى
يمدحه على شجاعته وفروسيته ويوعده بسمو مرتبته ويشدّده
على الحرب والجلاد ومصادمة الاضداد وان لا بدّ له من
الاسعاف من المشيخة والامداد وعندما تحقّق الجنرال بليار
تلك الاخبار اخذ الفين مقاتل وسار بهم ليلًا الى معسكر
الوزير وكانت قد وصلت طلايع الوزير الاعظم الى بلبيس
مسافة يوم عن القاهرة وهناك تلاطمت العساكر العثمانية
مع عساكر الفرنساوية ومات عدّة من الارناوط ومن الغزّ
وحين نظر الجنرال بليار ان جيوش الترك كثيرة وهم
قاصدون الجلاد والغزو والجهاد وليس الامر كما زعم امير الجيوش
بان الحرب متوقّف فرجع الى مصر فى حمية وتمكّن داخل

عساكر الوزير للحصار من كل فجّ وديار وداروا حول مصر شرقًا
وغربًا وبرًّا وبحرًا ونهضت الغزّ المصريون عزوة مراد بيك
من اراضى الصعيد واتوا الى مدينة رشيد وقابلوا حسين
باشا قبوطان واختلطت العساكر العثمانية مع المصرية
والانكليزية حول مصر الغريبة وقدم الوزير الاعظم بعساكره
من الجهة الشرقية وابطى ايابه ابطاء زايدًا وكان السبب انه
حضر له اوامر من الباب العالى والى حسين باشا قبوطان
ان يتوقّفا فى الحرب عن الفرنساوية المقيمين فى مصر وكذلك
كنا ذكرنا سببه سابقًا وان المكاتب التى ارسلها السلطان
باولو ملك روسيا وفى غصون ذلك جدّت الاعلام من الباب
العالى بوفاة المشار اليه السلطان بالو الذى كان مع الفرنساوية
ضدّ الانكليزية فعند حقيقة تلك الاخبار رجعوا لما كانوا
عليه من الحصار واخراج الفرنساوية من الديار المصرية وكان
ذلك فى شهر محرّم سنة ١٢١٦ هذا والجنرال بليار لم يكن
عنده افتتاح اخبار وكل ذلك من انقطاع الطرق والمسالك
فارسل ماية هجّانًا على طريق البرّية الى مدينة الاسكندرية
لينظر الاخبار من تلك الديار وما جدّ من الامور من طرف
الجمهور وسارت الماية هجّان وغابوا مدّة طويلة نحو اربعوين
يومًا وما خبر منهم بان وكان الجنرال بليار فى اضطراب
عظيم ووسوس جسيم من عدم ايابهم وطول غيابهم وبعد

العساكر الجنرال رانيه والجنرال داماس وهم المكروهين منه
ان يتقدّما لمساعدة لانوس فتخلّفا وابيا عن التقدّم
وقرعت طبول الكسرة والرجوع لى ورا نكايةً فى امير الجيوش
وارتدّت العساكر الفرنساوية وتظاهرت عليهم العساكر
الانكليزية لما علموا من الانفساخ الذى ظهر فيما بينهم
فانتصروا عليهم نُصرةً عظيمةً من بعد ما كانوا ايسوا من
السلامة والغنيمة وارتدّت الفرنساوية لى متاريسها وظهر
فى هذه المعركة الجنرال نقولا الروم وعارك عراكًا شديدًا
فعند ما نظر امير الجيوش انقسام قلوب العساكر اجمع رأيه
ان يترك جانبًا بالمتاريس بارض الرحمانية نحو ثلاثة الاف
وسار بباقى العسكر الى الاسكندرية وبدا يبنى المتاريس فى
خارج المدينة وقفل ابواب البلد فجاءت الانكليزية وقطعت
السرى الذى بين بحر المالح وبين خليج النيل المودّى لى
الاسكندرية وكان قصد الانكليز قطع الطريق ما بين
اسكندرية والقاهرة لاجل شدّة المحاصرة وكان ابرهيم باشا
قد احرق قطية وتسلّم مدينة دمياط واما العساكر التى
كان ابقاها امير الجيوش فى المتاريس بالرحمانية فانهم عملوا
حربًا عظيمًا وتركوا المتاريس ليلًا وتوجّهوا الى مصر وصارت
العساكر الفرنساوية قسمان قسم بالاسكندرية مع امير الجيوش
وقسم فى القاهرة مع الجنرال بليار اعظم الجبابرة وتقدّمت

جنرالية من الفرنساوية وانجرح الجنرال لانوس جرحًا
بليغًا ومات منه وقبل وفاته دخل عليه امير الجيوش عبد
الله منو وبكى عليه وقال له سلامتك ايها البطل من الهلاك
ولا تشمت بك اعداءك فتنفّس الجنرال لانوس الصعداء
من فواد مجروح من سهام الاعداء واجابه قايلاً قد القيتنا
ايها الجنرال ببحر الهلاك من فساد رأيك وكبرياك فلا يسوغ
للذى نظيرك ان يكون امير الجيوش الفرنساوية ومدبّر
حروبها القوية بل يجيب ان يكون مدبّرًا فى مطبخ المشيخة
لانك لو كنت تركت العساكر سايرة فى طريقها لما كانت
اعداءنا الانكليز قدرت تملك منا البرّ وتتمكّن هذا التمكين
فكان ذلك من جبروتك وعنادك المبين ومات هذا الجنرال
وحزنت عليه الفرنساوية حزنًا عظيمًا وقد كانت هذه
الوقعة الاخيرة التى انجرح بها لانوس ومات غلبت
الفرنساوية وانتصرت على العثمانية والانكليزية وعزمت
عساكر الانكليز ان تسلّم ارواحها لا الاسر وقد كان
مقدّم الحرب فى تلك الوقعة لانوس البطل المشهور الليث
الجسور وهذا المذكور كان فى ذلك اليوم اظهر فى الحرب
عجايب وفنون الغرايب وجاهد فى الكفاح لا ان غُلبت
الاعداء وارموا السلاح وعند ما اصابه ذلك الجراح حضر
الى معونته امير الجيوش وحمل على الاخصام وامر الى رؤس

مملوكه عثمان بيك الطوبجى وسلّم الخزنة لمملوكه عثمان بيك البرديسى واوصاهم بان يكونوا فى طاعة ابرهيم بيك الكبير ويكونوا متّحدين مع بعضهم بعض ومات هذا الامير المذكور فى ختام سنة ١٢١٥ ومات فى مدينة مصر عدّة من الفرنساوية وكذلك من الرعية وفى هذا الشهر المذكور نهض الوزير الاعظم يوسف باشا من اراضى غزّة بالجيوش العثمانية قاصدًا الديار المصرية وكان بطيئًا فى مسيره خشيةً من انقلاب الوقت وتغييره لانه قد كان جرّب حرب الفرنساوية واختبر جسارة قلبهم المتين وقد عظمت الاهوال على الفرنساوية واحاطت بهم الاعداء من كل ناحية وشرع الجنرال بليار يحصّن القاهرة وحفر خندقًا عميقًا من باب الحديد الذى بالقرب من البزبكية لشاطى بحر النيل ببولاق وغرس على حافات الخندق اصول النخل وصنع من ورايه ابراجًا من النخل والرمل بمتاريس عظيمة ووضع عليهم المدافع الكبار وحصّن مدينة الجيزة والقلعة الكبيرة واشحنها بالجبخانات العظيمة وادخل المشاق والزيت استعدادًا للحريق هذا والحرب مشتدًّا بين العساكر الفرنساوية والجيوش العثمانية والانكليزية وذلك فى اراضى الرحمانية ومات من الفريقين جمع عديد بهذا الحرب الشديد ومات اربع سوارى عسكر من الانكليزية وعدّة

بدت تخلى الاقاليم والبلاد ويتجمّعون فى مدينة مصر ثم
قد اخلوا قطية وبلبيس والصالحية وجميع الوجه الشرقى
وارض الصعيد ودمياط والمنصورة وقد انحصروا فى القاهرة
والرحمانية وفى رشيد امام العساكر العثمانية والانكليزية وكانت
عدّة المحاربين من الغرنساوية ثلاثة عشر الف مقاتل فقط
ماعدا ارباب الصنايع والنساء والاولاد فكانوا مقدار سبعة الاف
والبقية ماتوا بالحروب والجلاد والبعض توجّهوا للبلاد فهولاء
جميعهم انحصروا فى القاهرة والرحمانية ورشيد والاسكندرية
وبقى فى بوغاظ دمياط المعروف بالعزبة مايتان صلدات ومن بعد
حضور حسين قبطان باشا سارى عسكر العمارة العثمانية مع
عمارة الانكليزية وطلوعهم لابوقير هجموا على رشيد واذ لم يستطع
الجنرال حاكم رشيد والعساكر الغرنساوية لمصادمة هولاء
الجيوش فسلّم المدينة وخرج وبنت العساكر الغرنساوية
متاريسها فى الرحمانية وانتشب الحرب بين العسكرين وكان ذلك
فى ابتدا شهر ذى القعدة الى ثمانية ذى الحجّة ختام سنة ١٢١٥
وكان فى تلك الايّام حدث طاعون عظيم فى مدينة مصر واقطارها
ومات فى الصعيد الامير الشهير صاحب الكوكب المنير الامير
مراد بيك وكان حزنًا عظيمًا عند الغزّ المصريين لانه طفى سراج
زمرة المماليك الشجعين ومات سليمان بيك وعدّة من الكشّاف
والمماليك وعند موت مراد بيك جمع مماليكه واقام عليهم

وارسل الجنرال المذكور واخبر امير الجيوش بتحصين الانكليز
فى ابوقير وقدوم عمارة العثمانيـة فارتجّت الفرنساوية رجّةً
قويّةً وجهّز امير الجيوش العساكر وارسلهم على طريق رشيد
وقد خافت باقى الفرنساوية الذين بقوا بمصر وبان عليهم
اشارات الغلبة وبدوا يخلّون المنازل القاطنين بها ويتحصّنون
فى القلعة الكبيرة وفى الجيزة وسقطت عليهم الاوهام وتنكّست
منهم الاعلام وتيقّنوا بالزوال وعدم الدوام من كثرة
الاخصام ومبادرة الاعادى من كل فجّ ووادى وكانت العساكر
الانكليزية والعثمانيـة ينوفون عن الخمسة وثلاثون الفًا
جنكيـة وذلك ما عدا عساكر الوزير الاعظم الوارد من
الشام وعسكر وارد من ارض الهند الشرقى على طريق
القُصَير خلا عن سكّان الاقاليم المصرية القايمة على قدم وساق
مع العساكر القادمين بالاتّفاق ومن هذا القبيل قد ارتجّت
قلوب الفرنساوية وكانت قلوبهم منقسمة وغير محترمة كرهًا
منهم فى امير الجيوش لانه فرق قلوبهم لان فى جلوسه على
تخت القاهرة كره رجال سلفه كليبر وبالاختصار نقول ان
الامير عبد الله منو من بعد ثلاثة ايّام سار بباقى العساكر
على طريق رشيد وولّى مكانه الجنرال بليار قيمقام وهذا الجنرال
من رجال الجنرال ديزه حاكم الصعيد سابقًا وكان رئيسًا
فى الاحكام شديد الباس فى الحرب والصدام وكانت الفرنساوية

وكانا النيران اى الشمس والقمر ظاهران وقد تمّ ما قيل اذا
ظهر النيران بميقات واحد يلطف الله باهل الكنانة وفى
هذا الشهر المذكور اقبلت على البواغيظ الاسكندرية ماية
وخمسون مركبًا انكليزية مشحونة بالرجال والابطال فارتجّت
لقدومهم اسكندرية وتلك الاطلال وكتب الجنرال فوريه
الحاكم بالاسكندرية يعلّم امير الجيوش بمصر بقدوم تلك
المراكب ويستنجده ولما وصل الكتاب حالاً جهّز العساكر
وارسلهم عن طريق رشيد وثالث يوم حضر له كتاب ثانى
من الجنرال المذكور بان المراكب اذ لم تستطع الوقوف
تجاه الاسكندرية من المدافع فرجعت بطريقها مولّية فكتب
امير الجيوش للعسكر المرسول ان يرجعوا واطماءن قلبه ظانًا
ان اعداءه الانكليز هربت منه وكان الامر ضدّ ذلك لان
المراكب المذكورة اذ لم تستطع المقابلة بوجه الاسكندرية
لكثرة حصونها فرجعت الى ابوقير وخرجت العساكر من
المراكب الى البرّ وبنت المتاريس المتينة وكانوا عشرين الف
مقاتل وهولاء الذين اخبر عنهم بونابارته من باريز وحذّرهم
من ذلك حدّ التحريز وقد بلغ الخبر الى الجنرال فوريه ان
تلك العمارة اخرجت عساكرها الى ابوقير فبالحال سار
اليهم بثمانماية مقاتل وانتشب فيما بينهم القتال وقد كانت
واقعة من الاهوال وانكسرت الفرنساوية ورجعت للاسكندرية

عثمان بيك بمصر بعد هذا الكلام مدّة ايّام بالعزّ والاكرام
وقد كان جاب جانبًا من الاموال المرية المستوجبة على مراد
بيك للمشيخة الفرنساوية وبعد ذلك اخبر مراد بيك بجواب
امير الجيوش فكتب لابرهيم بيك عن جواب الفرنساوية وقد
كان مراد بيك غير مطماءن من طرف الدولة العثمانية
فلذلك لم يُبال بذاك الجواب وبالنفور الذى ابداه امير
الجيوش على الوزير لانه كان قايمًا فى صعيد بعيش رغيد واما
ابرهيم بيك ومن معه من الغزّ المصريين الذين كانوا مع
الوزير متّحدين كانت قلوبهم ايضًا غير امينة والخشية
فى قلوبهم كمينة وهم خايفون من غدر الدولة ونياتها
المدغولة فاجتمعوا فى بعضهم ودبّروا امرهم وانهم يلتجوا الى
الانكليز فقبلهم السرعسكر سميت وامّنهم بميثاق شديد
واعرض امرهم الى باب الدولة العثمانية واستخرج لهم
الخطوط الشريفة من الدولة المنيفة بالامانات الوثيقة والعهود
الحقيقة فاطمأنوا الغزّ المماليك وامنوا من المهالك فاشتهر
امرهم وبان سرّهم بانهم قد صاروا فى حماية الانكليز بكل امن
حريز وكانت فى ذلك الوقت الحركة ساكنة فى مصر من شهر
صفر سنة ١٢١٥ الى شهر شوال كمالة الثمانية اشهر وفى شهر
رمضان ثمانية ايّام منه ظهرت الشمس والقمر معًا فى وسط
النهار وكان فى القرب من القمر نجوم يشعشع جدًّا كالنار

على هذا المنوال يسلّم المملكة الى الغزّ المصريين كما وعدهم كليبر ويرتحل هو للقسطنطنية بالعساكر الهمايونية ويرسل وزيرًا يكون بالقلعة السلطانية وذلك حكم الايّام السالفة بدون مناقضة ولا مخالفة فكتب ابرهيم بيك ما امره الوزير وكتب ايضًا الوزير فرمان الى مراد بيك بهذا الشان ولما وصلت الى مراد بيك هذه الكتابات رأيها صواب وفى الحال كتب الى الامير الجيوش يعرّفه بتلك الاسباب وارسل بها عثمان بيك البرديسى وامره ان يشرح الى امير الجيوش عبد الله منو ما ذكره الوزير الاعظم ويعرض عليه ذلك الفرمان الذى اتاه فتوجّه عثمان بيك الى مصر واخبر امير الجيوش فى تلك الكتابات واعرض عليه الفرمان فتغيّرت منه الاحوال واجابه اننا نحن لسنا عازمين الان على الخروج من هذه المملكة فمتى عزمنا واردنا ان نتركها نبقى فى ذلك الوقت نقيم بوعدنا مع مراد بيك ومع ذلك مراد بيك قاطن بمملكة مصر براحة كلّية وقد صار عضوًا من اعضاء المشيخة الفرنساوية ولا يكن مهتمًّا الّا بذاته فاجابه عثمان بيك البرديسى ان مولاى مراد بيك ارسلنى للتخبير لك بالصورة الواقعة والمكاتبة لا على صورة السوال والمطالبة ولا بدّ عن رفع الريب والشكوك عنه لان لا بدّ بكان يبلغ حضرتك رسالة الوزير الاعظم لمولاى فيحصل الشكوك والريب وتام

الشرقاوى وعثمان بيك الطاويل وحسن بيك الجرداوى وقاسم
بيك ابو سيف وقاسم بيك - امين البحر والامير شروان وذلك
من غير الكشاف والسناجق الصغار وتمتمت عساكر الاسلام
على ربّ الانام اذ كانوا يقولون ما يحلّ من الله العلىّ العلّام ان
الكفار يتنعموا فى خيرات مملكة الاسلام بتلك الديار ونحن
نهلك بالبرارى والقفار ونلتقى الجوع وبرد الليل وحرّ النهار
وقد كان بلغ الوزير الاعظم الاتّفاق الذى وقع بين مراد
بيك والامير كليبر وانه وعده اذا رحلت الفرنساوية يسلّمه
الديار المصرية ثم بلغه ما حلّ بالامير كليبر من المنية
ففرح فرحًا شديد ما عليه من مزيد وتامّل بتملّك تلك
الاقطار بعد زوال ذلك الاسد المغوار فدعا ابرهيم بيك
وامره يكتب الى مراد بيك ان يطالب عبد الله منو امير
الجيوش بوعد سلفه كليبر وان لا بدّ لهم من الخروج عن
هذه المملكة لكون لا قدرة لهم على الثبات حيث لا اسعاف
لهم ولا امداد وقد بقوا قليلين العدد وكثيرين الاضداد
واخصامهم فى ساير البلاد ومن المستحيل ان يقتدروا على
هذا الجلاد ومحاربة جميع العباد والعساكر العثمانية والمراكب
الانكليزية قايمة عليهم من كل الجهات فخروجهم الان
بالصلح والسلام اوفق لهم من خروجهم بالقهر والارغام
واوعد الوزير لابرهيم بيك ان متى عوّلوا على الامتثال وخرجوا

الفرنساوية الى بركة البزبكية مع العلماء والحكّام وارباب
الديوان وصنعوا له تابوت وخرجوا به من باب النصر وهم
منكسين البندق وساروا الى ارض القبّة وهناك عملوا المراثى
والمناحة واوردوا شجاعته وفروسيته والانتصارات التى صارت
عن يده ثم اطلقوا البندق حول التابوت وبكوا على فقد
ذلك البهموت ورجعوا الى القاهرة بحسرة وافرة ثم نرجع
لما كنّا فى ارادة من الوزير الاعظم فانه بعد رجوعه الى
ارض فلسطين بعد تلاشى عسكره ذلك المتين ابتدا يفرّق
الفرمانات على ساير الاقاليم والبلاد بطلب العساكر للجهاد
وابتدت تتوارد عليه العساكر من ساير الاماكن فجدّد عسكرًا
عظيمًا وقد حدث بفلسطين وتلك الاقطار غلاء جسيم ومات
من القحط اكثر اهل الديار من كثرة تلك العساكر المتبادرة
والجيوش المتقاطرة وتضايقت تلك العساكر من عدم المآكل
وماتت البهايم والدوابّ ثم اعقب الغلا الطاعون المريع
والموت الفجيع فمات منه الشريف والوضيع وحاق التلاف
بكل الاطراف بلا شكّ ولا خلاف وحلّ بهم الوبال والنكال
وماتت منهم خواصّ الرجال ولم يبق من تلك العساكر
الا الوجيز ومات كل رهط وعزيز وقد مات من السناجق
احسنهم وافرسهم واجملهم وعدّة وافرة من المالك الجبارة
وهم مصطفى بيك الكبير وايوب بيك الكبير وعثمان بيك

حرب الفرنساويين بينما اجرى صلحهم مع الانكليز والّا يقتضى الامر ان ينادى فى الحرب فحين وقف على هذا السلطان سليم فخرّج حالاً الامر من الدولة العثمانية برفع الحرب عن الفرنساوية الذين هم بالديار المصرية فهذا ما كان من القنصل الاوّل بونابارته واما ما كان من الانكليز فانهم لم يرتضوا بان يمتنعوا عن محاربة الفرنساويين فاخذوا يدبّرون مكايد لهلاك السلطان باولو سلطان المسكوبيين وبدوا يجمعون العساكر ليسيّروهم الى مصر فبلغ بونابارته ذلك ففى الحال ارسل مركبًا صغيرًا الى مدينة الاسكندرية واخبر امير الجيوش ان حاضرة لمحاربتهم عساكر الانكليزية بعشرين الف مقاتل واخبره بموت الجنرال ديزه فى حرب النمسا فكان حزن عظيم عند الفرنساوية واخبرهم ان يصنعوا ميتمًا كعادة على رؤساء العساكر وان يتشدّدوا للحرب والجلاد واوعدهم بالاسعاف والامداد واوصاهم بحفظ البلاد بقوة الحرب والجهاد وحين دخل ذلك المركب للاسكندرية واوصل الكتابات الى عبد الله منو من بونابارته القنصل الاوّل فعقد ديوانًا فى مصر وحضرت رؤساء العساكر والاوفيسيالية وفرحوا فرحًا عظيمًا لانتصاره والصلح مع الملوك وهدوء المملكة وسكون حركاتها وتاملوا بالامداد وانسرّوا بصلح البابا وركون البلاد وحزنوا لفقد الجنرال ديــزه وصنعوا له ميتمًا واجتمعت

مقيمين فلم يمكنه عدوّه الانكليز من ذلك وقد سدّد عليه
جميع الطرقات والمسالك وكان قبض على مقدار سبعة الاف
اسير من المسكوبيين فى حرب نمسا وارسل اعلم بهم دولة
الانكليز وطلب منهم ان يستفدى بهم ما عنده من اسير
الفرنساوية فابى الانكليز من ذلك وحين تحقّق بونابارته انه
لا يقبل ذلك الاتّفاق فاحضر تلك الاسارى المسكوبين ومنّ
عليهم بالاطلاق اجمعين وكساهم كسوة جديدة وصنع
لهم وليمة عظيمة وحبًّا بهم امر فى زينة جسيمة وارسلهم
الى كرسى دولتهم مع احد الجنرالية من قبله وحرّر الى
سلطان باولو انه قد كتبت الى سلطان الانكليز صديقكم
ان يستفدى بالاسارى المسكوبين بما عنده من اسرآ
الفرنساويين فابى من ذلك ولم يرض وحين وصلت الاسارى
اعلموا السلطان باولو بما فعل بونابارته من الاكرام بعد
الاسر والاعدام ففرح فرحًا شديدًا ما عليه مزيد وامر
بزينة حبًّا بالمشيخة الفرنساوية واجرا الصلح بينه وبين
القنصل الاوّل بونابارته على حرب الانكليز والدولة العثمانية
بواسطة اقتدارها وانتشار قوّتها واستعدّ الملك باولو المشار
اليه على مضادّة الانكليز والعثمانى وكتب السلطان بالو
للسلطان سليم ان يمنع الحرب عن الفرنساوية المتملكين
الديار المصرية لبينما يدبّر امرًا الى الصلح وان لم يمتنع عن

الامور واوعظهم ان يختاروا رئيسًا على شعب يكون خبيرًا
وبامور الدهر عليمًا فاجابوه جميعهم بصوت واحد لا رئيس
لمشيختنا سواك ولا لنا مدبّر الّا ابيك ودعوه القنصل الاوّل
فى الجمهور الفرنساويين كما كانت هذه العادة عند الرومانيين
وابتدا من ذلك الوقت والحين بتجهيز العساكر الكثيرة
والجيوش الغزيرة وفتح مدارس التعليم وارسل الجيوش الى
ممالك ايطاليا واخفض المقامات السامية ومهد الجبال العلية
وداس تلك الرقاع والبقاع واسترجع المدن والقلاع وملك
الاقاليم والبلاد وخضعت له تلك العباد ورحض عساكر
الانبراطور واخلا منهم الدور وانقادت له الملوك وسالوه
الصلح فلم ياب بل سلك معهم غاية السلوك وقرّرهم على
الرضى والاتّفاق مع العهود الوثاق ورجع بالجيوش الى مدينة
باريز بنصر عزيز وارتجّت جميع الممالك الافرنجية من سطوته
القوية ومن بعد هذه الانتصارات الجزيلة التى تمّت بايّام
قليلة كتب القنصل الاوّل بونابارته الى البابا سلطان رومية
كتابًا بالصلح والسلام ويردّه لكرسيه بالعزّ والاكرام وفتح
الكنايس جميعها فى ساير بلاد فرنسا واشهر ايمانه بالمسيح
واعترف جهارًا امام كل الشعوب بهذا الدين الصحيح
وانتشر ذلك فى كامل البلاد الافرنجية وابتدا يجاهد ويفرغ
جهده لكى يُعين زمرة الفرنساويين الذين بالاقاليم مصر

الى مدينة باريز وصنع امور غريبة واحتيالات عجيبة ودخل على رؤساء المشيخة فارتجّوا لدخوله واهتزّوا لحلوله وتعجّبوا غاية العجب من خلاصه من بلاد العرب ونهضوا بوجهه نهضة الغضب وعزموا على هلاكه والعطب فنشر لهم اساطير اللوم والعتب وطفق يبكّتهم على فعلهم الذميم وسيرهم الغير مستقيم وخيانتهم الشنيعة وتخطّيهم حقايق الشريعة وتركهم لخواص رجال المملكة الفرنساوية فى ممالك البربرية من دون عون ولا اسعاف ورميهم فى الهلاك والتلاف فنهض اليه بعض رؤساء المشيخة فبدا يبتّ له العذر فما قبل عذره وجزره فلما جزره ضربه بالشيش على هامه فحين حسّ بونابارته بالالم وثب على ذلك الشيخ وثب الاسد الضيغم واطلق فى صدره الرصاص فالقاه قتيل وفى دمّه جديل وهجم على بقية ارباب الديوان مع اصحابه بالسيف والنيران فقتل منهم اثنان وهما اللذان كانا له مبغضين وعلى هلاكه بالديار المصرية متّفقين وانتبهت اصحاب بونابارته وطفقوا يصيحون فليعش ريس شعبنا الامير الشهير الليث الخطير بونابارتـــه النحرير وحينما سمع شعب مدينة باريز اسم هذا العزيز طفقوا يتهلّلون وبالندا يعلّون فليعش بونابارته مخلصنا وعظيم مشيختنا ثم ان بعد انقضاء الهيجاج وهدوّ ذلك العجاج عقد بونابارته ديوانًا مع عظماء الجمهور وذوى التدبير فى

المشهور فى مصر القريب من باب النصر وجعله برجًا عظيمًا
ثم حصّن اوليك البروج والاسوار بالمدافع والقنابـر الكبار
وامر الجنرال يعقوب بتكميل السور الذى كان شرع فى بنايه
بايّام كليبر وامر على النصارى الشوام ان يدفعوا ثلاثماية
كيس بالتمام واحدث على النصارى خـراج ثقيلًا لم يمـرّ
بالازمنة خراجًا اثقل منه وافرض ايضًا على الاسلام واليهود
كذلك وكان كربًا عظيمًا وظلمًا عميمًا وذلـك على الرعـايـا
من جميع الملل ولولا الرخاء العظيم لكانت خربـت من الظلم
تلك الاقاليم هذا والفرنساوية لم تكلّ من تعمير الحصون
بمدينة القاهرة وفى الاسكندرية واصرفوا على ذلك خزاين
عظيمة اذ كانوا ناظرين قلّة عددهم وعدم امدادهم وكـثرة
اضدادهم فحصّنوا تلك الحصون المنيعـة وامر امير الجيـوش
باطلاق السيد احمد المسجون من سلفه الامير كليبر وقد
كنّا ذكرنا ان حين قبض وزير الختام على الجنرال بوضـوط
قبض امير الجيوش على مصطفى باشا وارسله الى دمياط واقام
هناك تحت الترسيم يكابد الهمّ العظيم فمرض من قـهـره
وتوارى فى قبره وصنعوا له الفرنساوية بدميـاط ميتمًا عظيمًا
ومحفلًا جسيمًا حسب عادة رؤساء العساكـر فهذا ما كان
من الفرنساوية فى الديار المصرية واما ما كان من امير الجيوش
بونابارته فانه جاز البحار وداس الاخطار ووصل بالامن الحريز

واما امير الجيوش منو فهذا كان من المتقدمين فى بلاط ملك باريز السلطان لويس وحين قتلته المشيخة تبع هذا رأيهم وحين حضروا للديار المصرية وحصلوا على ذلك التأييد اقامه بونابارته حاكماً على رشيد فمكث هناك مدّةً وتزوّج بامراة مسلمة شريفة وادّعى بالاسلامية وسمّا ذاته عبد الله وكان متقدّمًا بالعمر ذا احتيال ومكر ومن بعد تقدّمه على العساكر الفرنساوية وارتضوه للجميع شرع يغيّر فى الاحكام والوظايف وضمّ اليه حزبًا من الفرنساوية واضعف احزاب سالفه القوية واتّكل على تدبيره وقوّة بطشه فتغيّرت قلوبهم من ذلك الوقت ووقع الاختلاف بين الفرنساوية وابتدا ذلك الامير فى التبديل والتغيير وامر اولاً فى قفل جامع الازهر وعقد لذلك ديوانًا وادّعى ان هذا المكان ليس هو محلاًّ للدرس والتعليم للفرايض والسنن بل هو محلّ لعقد المشورة وايقاظ الفتن فامر بطرد المجاورين وقفل ابوابه اجمعين ثم امر بتكميل بناء الابراج التى كان شرع فى بنايها سلفه الامير كليبر ثم امر بتوسيع الطرقات التى داخل القاهرة وهدم عدّة بيوت وشرع بكشف السور الذى كانوا وجدوه من باب النصر لباب الحديد وهدموا من امامه ومن ورايه بيوتًا عديدةً واكمل بناء هذا السور وجعل من فوقه ثلاثة ابراج وهدم جامع الحاكم بامر الله

رؤس اوليك الثلاثة انفار ووضعوهم على ثلاثة مزاريق واحرقوا يد سليمان القاتل وهو بالحياة ثم رفعوه على خازوق عالٍ وركزوا الثلاثة مزاريق حوله ثم اوقدوا نارًا شديدة واحرقوا بها اجساد اوليك الثلاثة انفار ثم ادخلوا التابوت فى وسط القصر وعملوا له مِصطَبَة عالية ووضعوه فوقها وغرسوا حولها اغصانًا خُضْرًا وصعد امير الجيوش الى مكان عالٍ واخذ يعظ موعظة عظيمة تجعل القلوب كليمة والدموع سجيمة تتضمّن مراثى محزنة والتاهيات الموهنة على مثل هذا البطل الهمّام والاسد الباسل الدرغام الذى قد نشر الاعلام وقهر الانام وظفر فى عسكر الاسلام وطرد وزير الختام وبدّد ذلك الجيش الملتأم وخلد ذكره مدى الدهور والايّام ومن بعد اتمام تلك المراثى الموجعة والتعديدات المتنوّعة اطلقوا البندق الكثيرة حول التابوت وبكوا بكاءً مرًّا على هذا البهوت ثم اقاموا محافظًا ليلًا ونهارًا وفى كل ثلاث ساعات يتغيّر احد الصلدات وياتى غيره اكرامًا له واجلالًا لقدره وبعد ذلك رجع امير الجيوش الى منزله ببركة اليزبكية وتفرّقت لمنازلها عساكر الفرنساوية وكل منهم ملتهب بنيران مهولة بانهدام هذا الركن العظيم ذى الصولة واستحوذ الحزن والاكتياب على المختصّين به من الاحزاب وتفرقت من ذلك الوقت منهم القلوب باذن عالم الغيوب

يرفعوه على خازوق عالٍ امام النظار ثم يقطعوا راس الثلاثة
انفار ويرفعوهم على مزاريق حول الخازوق ثم ان فى ثانى الايّام
عند الصباح صنعوا الفرنساوية ديوانًا عموميًا واختاروا كبير
الجنرالية المدعوّ الجنرال منو واقاموه امير الجيوش عوضًا عن
المقتول وبعد ذلك صنعوا ميتمًا عظيمًا وتحفلاً جسيمًا وصنعوا
له تابوتًا من الرصاص ووضعوه فيه بعدما جوّفوا جسده
وحنّطوه واخذ داماس الوزير قلب الامير كليبر ووضعه فى
زجاجة وسكب عليه ارواحًا لحفظه من البلاء والفساد وقد
حزن هذا الوزير حزنًا مفرطًا مع البكا والتعداد ثم امر منو
امير الجيوش بنقل جسد سلفه وحضرت كافة الجنرالية وباقى
حكّام الفرنساوية وجميع العلماء والاعيان وجمّ غفير من كل
الملل والاديان واحضروا خيل الامير كليبر ثم البسوهم الحلل
السواد ووضعوا التابوت فوق عربانه وغطّوه بحلّة سودآ
ومشى جميع العساكر امام التابوت وهى منكّسة البندق
وركب امير الجيوش منو مع سوارى العساكر وسار من بركة
اليزبكية الى قصر المعنية وجميع العساكر والعلماء والاعيان
والحكّام وارباب الديوان ماشين قدّام التابوت والفرنساويون
فى بكا شديد بحزن مفرط ما عليه من مزيد وسحبوا القاتل
ورفقاءه حُفاة عُراة مكتوفين قدّام التابوت وحينما وصلوا
امام القصر اصعدوا القاتل ورفقاءه الى اعلا الكوم وحذفوا

ذكرًا ليخرجوا الاحكام بتدوير الحسام فى النصارى والاسلام ويقتلوهم على التمام ولولا تعطّف الملك العلّام وظهور ذلك الغلام ويتّضع النور من الظلام لكان حلّ باهالى مصر الويل والاهدام فى هولاء القوم الليأم الذين لا يعرفون الحلال من الحرام ولا يخشون ربّ الانام واما اهالى القاهرة فشملهم خوف عظيم من هولاء الجبابرة واختفت الناس فى المنازل والبيوت واخذتهم البهة والسكوت وبقى كل منهم مبهوت فى قتل ذلك البهوت وخافوا أن يكون ذلك الفعل الذميم من سكّان تلك الاقاليم وان هذا القاتل الشنيع يرمى الناس فى هذا المهلك الفظيع والخطب المريع واما الفرنساوية حين وقعوا فى هذه البلية احضروا القاتل سليمان وعذّبوه العذاب الشنيع فقرّ واعترف بما صنع واتلف ومن هو الذى أرسله لهذا الطرف وكيف مشا وتصرّف وقرّ عن اوليك الاربعة انفار المجاورين الذين عندهم حقيقة الخبر باليقين فسارت الصلدات الفرنساوية اليهم بالخفية ليلا يعلموا ويهربوا فدخلوا الجامع وقبضوا على الثلاثة وهرب الرابع واحضروهم وبدوا يعذّبونهم ويقرّرونهم ان معهم خبر هذا القاتل سليمان وما هو معوّل عليه من الحرام وقد نصحوه فلم يسمع كلام فحكم عليهم الشرع بالموت بعدم تخبيرهم وتحذيرهم وبرز من الشريعة الفرنساوية ان سليمان القاتل تُحرق يده اوّلًا بالنار ثم

منه صدقة واعطاه من يده ورقة فاخذها كليبر من يده وبينما هو يمعن فى قرأتها فانقضّ عليه ذلك الشابّ وضربه بسكّين كان محتفظًا عليه تحت ثيابه فجادت الضربة بخاصرته فسقط فى الارض وصرخ صوتًا عظيمًا وضربه ثانيًا وثالثًا ورابعًا وقد سمع صوته كل من كان بالقرب منه فبادر اليه المهندس وبيده عصاة فضرب القاتل بها على هامه فجرحه فهجم سليمان على المهندس وضربه بتلك السكّين فجرحه جرحًا بليغًا ووقع على الارض بين ميت وحيّ وفرّ القاتل هاربًا وعندما سمع داماس الوزير صوت امير الجيوش بادر مسرعًا فنظر أمير الجيوش ملقىً على الارض طريحًا فحار وصرخ من فعل بك يا مليح هذا القبيح فرفع يده واومى القاتل الهارب وحضرت الصلدات وداروا حول الجنينة وطفقوا يفتّشون واى من وجدوه عليه يقبضون واذ بامراة من شبّاك دلّت على القاتل وكان مختفيًا فى بعض الدهاليز فقبضوا عليه ونظروا فى ثيابه عليهم اثار الدما والسكّين معه واتوا به فرفعوا جسد امير الجيوش فى منزله واجتمعت الجنرالية والكوميسارية والاوفيسيالية والجراحية وبدوا بصبّ العلاجات فما مكث غير برهة يسيرة ومات وصار حزن لا يوصف عند ساير الجيوش الفرنساوية وبكوا بكآءً مرًّا وعضّوا البنان تحسّرًا وقهرًا واخذوا يقدحون شررًا وينظرون

غرش اسدية (21) وسار المذكور الى مدينة مصر الكنانة وفى
قلبه الغدر والخيانة ودخلها فى شهر ذى الحجة ونفسه غير
مرتجّة وقطن فى جامع الازهر وهناك اجتمع باربعة انفار من
الجاورين واخبرهم بما فى باطنه من الكمين وطفق يتتبع امير
الجيوش من مكان الى مكان ويترقّب له فرصة من الزمان
ليبلغ بها المرام وحين آن الاوان وسمح العزيز الرحمان ودنت
الاجال واتّسع المجال ركب امير الجيوش ذات يوم من الجيزة
الى القاهرة وكان ذلك نهار الاثنين الواقع فى ٢١ محرّم سنة ١٢١٥
لمن بعدما لبّس الشيخ العريش على القضاوية جال ذلك
النهار فى مصر مع عساكره القوية ورجع الى منزله فى موكب
عظيم ومحفل جسيم ودارت المناداة فى شوارع القاهرة تنادى
حسبما رسم السلطان كليبر سلطان مملكة مصر القاهرة
وصاحب الجيوش الظافرة وكان قط لم ينادوا فى شوارع مصر
جهارًا باسم السلطان الّا لذلك البطل القهّار ثم بعد رجوعه
الى منزله قصد المسير لعند وزيره داماس اذ كان منفردًا
عن الناس وقد قدّمنا الايراد انه كان يحبّ الانفراد وعند
آخر النهار خرج مع شيخ المهندسين وقد اجرته الاقدار
الى شرب كاس البوار وبينما هو منفرد فى الجنينة الكاينة بين
منزله وبين منزل وزيره داماس فدخل عليه ذلك الشابّ
سليمان وكانت عليه ثياب باليات ومدّ يده اليه ليستعطى

المحمية احد اغاوات الانكجارية اسمه احمد اغا من مدينة حلب القوية فهذا يجول بافكاره على شخص مغوار او مغازى يغار او محتال غدّار او خبيث مكّار يحتال بالغطنة والاختيار على قتل ذلك الرهط الجبّار والبطل القهّار سلطان اوليك الكفّار ويسقيه كاس الدمار وقد اجتهد فى ذلك التدبير والامر الصعب العسير الذى لا يقدم عليه الّا كل ليث خطير او شجاع مغير يطلب المناداة والموت فى المغازاة او طمعًا فى المكاسب وعلوّ المراتب وبينما هو فى ذلك الاهتمام لبلوغ المرام واذ تقدّم عليه شابّ قوى الجنان مملوء من الجهل اسمه سليمان وهو من مدينة حلب الشهبا قد هزّه جنون الصباء واوعده بقتل ذلك السلطان حبًّا بالدين والايمان فاخذ يجسّره ذلك الاغا المذكور ويحثّه على قضاء هذا الامر الماثور ويوعده بما يناله من الانعامات الوفية من الدولة العلية وما يحصل له من السرور ومن الاسم المشهور مدّ الاعوام والدهور وكان ذلك الشابّ ما بلغ من العمر اكثر من اربعة وعشرين سنة الّا انه اسد درغام وليث هجّام فسار من القدس على هذا المرام ودخل الى غزّة بنفس مُعْتَزَّة وهناك اجتمع باحد من اغاوات الانكشارية اسمه يسين اغا من الرجال الحلبية فحدثه الشابّ بما فى ضميره من النية من قتل السلطان الفرنساوية فجسّره ياسين اغا على تلك النية واعطاه اربعين

المراكب الى البواغيظ من غير خوف ولا تحريز وارموا المراسى والحبال وهم باغضاء بال ونزلت رؤساء المراكب الى البرّ وهم مأمنين فتقبضت عليهم الفرنساوية وارسلوا ضبطوا المراكب بما فيهم وكانوا نحو ثلاثين مركبًا صغار وكبار وبهم من البضايع ما يحيّر الانظار وارسلوا اعلموا امير الجيوش بتلك الاخبار وذكروا له ان البحرية اكثرهم اروام وما فيهم الا قليل اسلام فامر امير الجيوش ان تُباع البضايع على التجّار وامر الى نقولا الجنرال ان يتوجّه للاسكندرية ويعيّن عنده الاروام النوتية فسار المذكور كما امر امير الجيوش وعيّن عنده الاروام والبسهم لبس الصلدات الفرنساوية واما وزير الختام بعد كسره ورجوعه الى غزّة بالذلّ بعد العزّة وقد تفرّقت تلك الجيوش والامم فى الصحارى والاكام وخرجت الغزّ من القاهرة بالقهر والارغام وشاعت اخبار هذا الانكسار فى ساير النواحى والاقطار لانه من غرايب الامور وعجايب ما يحدث فى العصور والازمنة والدهور ان فِئَة يسيرة تشتّت عدّة ملايين غزيرة وتقوى وتقتدر وتظفر وتعلو وتنتصر فهذا يحيّر الافكار ويدهش الاسماع والابصار فالعزّة لله القوىّ الجبّار وقد ارتجّت ممالك الاسلام رجّةً قويّةً ووقع عليهم الخبال من تلك الاحوال وابتدت اصحاب العقول فى الافتكار وتدبير ما يزيل عنهم هذا العار ويبدّد هولاء الكفّار وقد كان فى مدينة القدس

الخيل بالميدان وبعد انقضاء النهار نهض امير الجيوش على اقدامه وقام مراد بيك لقيامه وودّعوا بعضهم بعض بالانس والسرور والغبطة والحبور وخرج امير الجيوش من ذلك المكان وبدا يرمى الذهب الكبير على ساير الانام ولم يزل على ذلك الشان الى ان صار خارج الديوان فقدّم له مراد بيك جوادًا والى وزيره جوادًا من الخيول الجياد بالعُدَد الكاملة وسار امير الجيوش الى الجيزة ومن هناك ارسل الى مراد بيك فرمان التصريف مع حسين اغا الزانطلى واعطى للمذكور وظيفة سنجاقية (20) واقام كتخدا مراد بيك وتوجّه مراد بيك للصعيد وكان معه عثمان بيك البرديسى وعثمان بيك الاشقر وسليمان بيك واحمد بيك الكورج وعثمان بيك الطوبجى وقام فى الصعيد بعيش رغيد واجتمع عليه من السناجق والكشّاف من تلك الاطراف والارياف وقد تقدّم القول ان الوزير الاعظم بعد امضاء الشروط ارسل صورة الاتّفاق الى الدولة العلية والمملكة العثمانية وصار فرح عظيم بمدينة القسطنطنية وبساير الاقطار الاسلامية واشحنت التجّار اصناف البضايع فى السفن البحرية السايرة الى الاسكندرية لعلمهم ان الاقطار المصرية تسلّمتها الدولة العثمانية وما توفّق وصولهم الّا بعد فساد الصلح والنية وعند ما اقبلوا على الاسكندرية ونظرت اليهم الفرنساوية فرفعوا لهم السناجق العثمانية فدخلت تلك

جرجة ويدفع للمشيخة مال ميريها المترتّب عليها وانه يرسل
الى ابراهيم بيك وبقية الغزّ ان يكون لهم الامان ثم عاهده
ايضًا انه اذا اخلت الفرنساوية الديار المصرية فلا يكون
تسليم هذه المملكة الّا له دون غيره من الدول فانشرح
مراد بيك بهذا الامل وبعد اتمام الكلام وبلوغ المرام اهدى
مراد بيك لامير الجيوش سيفًا ثمينًا وخنجرًا عظيمًا والى الوزير
داماس سيفًا من الهندوان والى الترجمان خاتمًا ثمينًا من
الماس وبعد ذلك قدّم له صفرة الطعام وانية المدام كلّها من
المواكيل الفاخرة بالروايح العاطرة فاكلوا وشربوا ولذّوا
وطربوا وطالت لهم الاوقات بالحبّ والمسرّات واتّصل بينهم
الوداد وتركوا البغضة والعناد ثم ان مراد بيك طلب من امير
الجيوش حضور العساكر الفرنساوية من المشاة والخيال ليلعبوا
امامه ويتفرّج على ما يعملون فى حربهم من الصناعة والفنون
فامر امير الجيوش باحضار خمسماية صلدات من الجيزة فحضروا
بمدّة وجيزة وطفقوا يلعبون ويُظهرون ما عندهم من الحرب
والفنون صناعة تاخذ العقول وتدهش العيون فانشرح مراد
بيك من تلك الفرجة واخذه الفرح والبهجة ثم ركبت
الغزّ المماليك وبدوا يلعبون على الخيل ملاعيب الحرب القوية
فانشرح امير الجيوش وشهد لهم فى الثبات والفروسية وقال
لمراد بيك ان فوارسكم اصنع فى الطعن واثبت فى الحرب على

وابطال الحرب والكفاح صيانةً للاجساد والارواح لئلا يفتح العزيز الفتّاح بابًا غير هذا الباب للفرج والنجاح وقد كان عند مراد بيك رجلًا من خدّامه قايمًا بتدبير امر المدافع يُدعى حسين اغا الزانطلى وهو من مدينة زانطة واسلم فى مصر مع اخوته الاثنين وكانوا جميعهم فى خدمة مراد بيك قايمين وهذا المذكور ايضًا كان يتكلّم باربعة السن فارسله مراد بيك الى الامير كليبر لاجل اتمام الصلح بينهما وبواسطة هذين الشخصين تمّ الاتّفاق وارتفع الانشقاق وانعقدت المشورة على ان مراد بيك يصنع وليمة للامير كليبر فى جزيرة الذهب القريبة من الجيزة ويدعوه اليها وهناك يكون الاتّفاق فركب امير الجيوش الى الجيزة ومعه عثمان بيك البرديسى وعثمان بيك الاشقر وسار بنفر قليل الى مقابلة مراد بيك فحين وصل وتقابلا تلاقاه مراد بيك بكل بشاشة وتصافحا مصافحة الاخوان وجلسا فى ذلك الديوان بالسرور والامان وجلس معهما داماس الوزير ودميانوس الترجمان ووقفت جميع السناجق والكشّاف ثم بعد المخاطبة والكلام بالترحيب والاكرام امر مراد بيك الى الواقفين بالخروج وهناك عاهد الامير الجيوش الى مراد بيك العهد التامّ وانه يقيم فى بلاد الصعيد بعيش رغيد مع ساير من يروم اقامته من الغزّ والمماليك هناك وصرّفه بجميع ما له من الاملاك ويكون حاكمًا على مدينة

بكشفه وهذه القلعة بنوها مع السور المذكور ثم شرع
ايضًا يعقوب القبطى الجنرال بعمل سور وابراج حول دور
النصارى والاقباط لما قاساه فى مدّة الحصار الذى قد كان آيلاً
لهتك الاستار وفضح الاحرار وقطع العمار والدمار والدثار
فهذا الزم يعقوب الجنرال لهذه العمار ولكن لم يكمّل عماره
الّا فى زمان الامير منو كما سياتى ذكره فيما بعد فقد قلنا
سابقًا ان مراد بيك لم يرد يدخل القاهرة مع ناصيف باشا
وعثمان بيك كتخدا الدولة وباقى الغزّ المصريين بل بقى
خارجًا عنها جايلاً فى برّ الجيزة مدّة اربعة وثلاثين يومًا
بشردمة وجيزة وكانت نفسه فى مسافة هذه المدّة المذكورة
تتوق الى الصلح مع الفرنساوية لما شاف من ضعف العساكر
العثمانية وقوّة بطش الفرنساوية وقد كان امير الجيوش يودّ
انتظامه ويؤثر التيامه فوجّه له برطولمى الساقزلى الجنرال
وهذا كان يتكلّم باربعة السُن العربية التركية الرومية
والطليانية وكان متربّيًا فى مدينة مصر وله الدالة فى بيوت
السناجق والكشاف فسار هذا لعند مراد بيك واخبره ان
امير الجيوش يروم اتّحاده لا ابعاده ويرغب وداده لاجلاده
ويرفع احقاده ويبطّل جلاده وياخذ من الصعيد بلاده
ويريح فواده ويكسب نفسه واجناده فلما فهم مراد بيك
هذا الخطاب انشرح صدره واجاب الى الصلح والاصطلاح

ثم ان امير الجيوش ابتدأ ببناية ابراج جديدة حول مصر خشيةً من قيام اهاليها وعصاوتها على الفرنساوية ان وردت الاخصام لمحاربتهم من البلاد العثمانية لانهم كانوا يخشون قيام اهالى المدينة اكثر من القادمين عليهم من البرّية وهذه مرّة ثانية التى قامت بها اهالى مصر على الفرنساوية وهذه المرّتين اهلكوا من العسكر الفرنساوية ما ينوف عن الثلاثة الاف ما عدا الذين اهلكوهم خفيةً فى المنازل فشرعوا اوّلاً فى بناية القلعة التى فى كوم الزيت بين القلعة الكبيرة وقلعة كوم الغريب ثم شرعوا ايضًا فى بناية قلعتين فوق الكومين الخارجين من باب النصر ثم شرعوا ايضًا فى بناية القلعة فوق باب النصر وقلعة ثانية فوق باب الفتوح وقلعة فوق باب العدوة وقلعة فوق باب الحديد وشرعوا ايضًا فى بناية قلعة فوق باب الريش الخارج عن المدينة ما بين العدوة والحسنية وهذا الكوم كانت العساكر العثمانية تحارب عليه الفرنساوية فى مدّة الحصار واخذته منهم الفرنساوية قوّةً واقتدارًا ليلة تلك الامطار ثم شرعوا ايضًا فى بناية قلعة فوق كوم الذى بين اليزبكية وبولاق وفى بناية قلعة فى بولاق من جهة البحر فوق كوم السبتية ووجدوا سورًا قديمًا كاينًا من باب النصر لا باب الحديد قد تغطّى من العمارات على مدى الزمان فامر المهندسون

وخافت منه الصغار والكبار وقطعت الاسلام الامال من التغيير والابتدال وخرجوا النساء خروجًا شنيعًا مع الفرنساويين وبقت مدينة مصر مثل باريز فى شرب الخمر والمسكرات والاشياء التى لا ترضى ربّ السماوات ورجعت الوُلاة والحكّام لما كانوا عليه اوّلًا من الاحكام واحضر امير الجيوش السيد خليل البكرى الذى قد كانوا الاسلام نهبوا بيته وانعم عليه بما كان راح له وارجعه الى الديوان كما كان واحضر رجلًا ونصبه عوض مصطفى اغا الذى قتلوه واقامه على الانكشارية ثم يعقوب القبطى انعم عليه بالجنرالية ووضع على كتفه شراديب الذهب كعادة هذه المنصبية وامر ان يجمع عسكرًا من الاقباط ودُعى من ذلك الحين الجنرال يعقوب وكان ذلك مكافاةً له لما ظهر منه من الشجاعة والفروسية مع الصلدات الفرنساوية وجمع ثمانماية راجل من الاقباط ولبّسهم لبس الصلدات وكانت الفرنساوية تعلّمهم فنون حرب الافرنجية فى كل يوم بكرة وعشيّة ثم احضر نقولا قبطان الروم واكرمه غاية الاكرام واعطاه الوظيفة الجنرالية ووضع على كتفه الشراديب الذهبية وذلك لما ظهر منه من الشجاعة والرجولية واقامه جنرال على العسكر الرومية والبس عسكره الملابس الافرنجية واحضر ايضًا برتولمى الساقزلى وانعم عليه الجنرالية وبلغ عسكر الاروام ثلاثماية صلدات من الشجعان

لا رضا لهم بهذا الوبال والنكال والان قد صفحت عن
خطأكم ولكن يلزمكم ان تدفعوا مليونين من الريال مبلغها
ستّة عشر الف كيس ثمن دماكم وعشرين الف بندقية
وخمسة عشر الف جوز طبنجات وعشرة الاف سيف واربعماية
بغل ومائة حصان وهذه يكون منها على السيّد احمد المحروق
مائة وخمسين الف ريال وعلى شيخ مصطفى الصاوى خمسين
الف ريال والشيخ العنانى ثلاثين الف ريال وبقيّة المال على
اهالى البلد جميعها واما النصارى فليس لهم ان يساعدوكم
بدرهم واحد فكفاهم ما جرا عليهم منكم من الوبال والهتيكة
وسلب المال وما تكبّدوه من الاضرار وسفك الدما منكم
يا اشرار مع اننا افهمناكم امرار عديدة اننا نحن لسنا
من النصارى بل نودّ الاسلام ونحترم القران بكل احترام
وما سمحنا لهم بحمل السلاح الّا ليحموا انفسهم منكم يا
قباح اذ نظرنا هجومكم عليهم ثم نهض من قدّامهم وهو
مملوء من الغضب ولم يلتفت اليهم ثم استدعى يعقوب
القبطى الذى ذكرنا انهم حاصروه فى حارة الاقباط وامره
ان يستودّ منهم فى الحال ما طلبه من المال وارسل قبض على
السيد احمد المحروق وضبط منزله وارسله للقلعة وسجن ايضًا
امرأته فكان ذلك امر عظيم عند المصريين وغمّ لا يوصف عند
المسلمين وارتجّت تلك الديار من سطوة هذا الاسد المغوار

بما يحتاجون اليه من الماكل ومن الخيل والجمال وتعجّبت الاسلام من أمان هولاء الانام وحفظهم للذمام اذ كانوا خاشين من خيانتهم بالطريق وغدرهم فى تلك البرّية ثم رجع الجنرال عنهم الى القاهرة بعزّة وافرة واما امير الجيوش فانه بعد ما سارت العساكر امر بان يعملوا فرحة عظيمة وحضرت اليه الاعيان والحكّام والعلماء وارباب الديوان واقعد عن يمينه السنجقين بكل اكرام ورجعوا الفرنساوية الى محلّاتهم فى المدينة وبعد ثلاثة ايّام عمل امير الجيوش ديوانًا ودعا اليه العلماء والاعيان وقال لهم انّى كنت اظنّكم ايّها علماء الديوان انكم من الناس العقلاء ذوى الاذهان والان قد استبان لى ان عقولكم اخفّ من عقول الصبيان واجهل من النسوان لان بعد معرفتكم انى قد قهرت وزير السلطان وشتّتت جيشه فى البرارى والوديان فقبلتم شردمة يسيرة وفرقة حقيرة هاربين من سيفى الباتر وقوّة بطشى القاهر وادخلتموهم القاهرة واخذتم تحاربونى بعيون فاجرة مع انكم تعلمون لا ترجون الّا الذلّ والاهانة وخراب وطنكم الكنانة وهلاك الرجال وذهاب الاموال وقد كنتم قادرين على طرد هولاء القوم الهاربين وعدم تمكّنهم الغير الامين وانى قد كنت قادرًا بعد حضورى ان احرق المدينة فى الحال ولكن اخذتنى الشفقة على النساء والاطفال الذين

الامان وليس لهم ان يسالوا عنهم الان لانّهم رعاياى وتدبيرهم مختصّ بى فرجعوا السنجقان والشيخان واعرضوا القول على الغزّ والباشا وكتخدا الدولة فامتثلوا القول وعقدوا الرأى على ارسال سنجقين رهينةً وهما عثمان بيك البرديسى وعثمان بيك الاشقر وحضروا لعند امير الجيوش ونبّهوا حالاً على العساكر بالانتقال الى الجهة الثانية من الخليج ودخلت العساكر الغرنساوية واخذوا الجهة الواحدة من الخليج وتملّكوا المتاريس ونصبت الغزّ والعساكر العثمانية اوطاقها خارجًا عن باب النصر وشرعوا يتأهّبون لاجل السفر من مدينة مصر ونصب الجنرال رانيه مضاربه امامهم وكان حزنًا عظيمًا عند المصريين وسقط عليهم خوف جسيم وبدوا بالنوح والعويل والبكا والتعداد المستطيل فى جميع منازل الاسلام للخاصّ والعامّ وبدوا يسبّون الغزّ ويشتمونهم وهم خارجين ويقولون لهم قد احرقتمونا بناركم من بغيكم وضلالكم واسيئتم الينا وطرحتم شرّكم علينا وقتلتم رجالنا ويَتَّمتُم اطفالنا وفى الثلاثة ايّام خرجت العساكر من مصر بالتمام وخرجت معهم عدّة من العوالم وساروا قاصدين غزّة والاراضى الشامية والجنرال رانيه ساير فى اثرهم بمن معه من الغرنساوية الى ان اوصلهم للصالحية واستراحوا يومين واخذوا ما يحتاجون وتوجّهوا لقطية وقد ساعدهم الجنرال

ولمّا قربوا من ذلك المكان ونظر اليهم امير الجيوش من بعيد وعرف الاشارة فامر برفع ضرب البارود وارسل اليهم وزيره داماس ومعه ترجمانه الخاصّ فلما تقابلوا قال لهم الجنرال داماس ما مرامكم فقالوا له تسليم المدينة وخروج العساكر بطريقة امينة وسفرهم الى اراضى الشام من القاهرة من دون مشقّة ومخاطرة وفرمان الامان الى الرعايا والاعيان فرجع الجنرال واخبر امير الجيوش بذلك فردّ الجواب ان الباشا وكتخدا الدولة مع الغزّ والسناجق وكامل العسكر لهم الامان واصدر لهم فرمان بل ينقلوا الى قاطع الخليج ويقوموا هناك ثلاثة ايّام بينما يتجهّز لهم ما يحتاجون من لوازم الطريق لارض الشام ويخرجون بساير خيلهم واثقالهم وعند السفر يسير معهم الجنرال رانيه باربعة الاف صلدات الى الصالحية ليلا يصير لهم معارضة فى الطريق من اهل البلاد ويكون سبيلاً للفساد وجميع ما يتركون من المجاريح وذوى الامراض فيكون لهم الامان وعدم الاعتراض ولاجل عدم وقوع الخلل منهم بعد اصدار هذا الامان لهم يكون عندنا منهم اثنان رهينة لحينما يخرجون من المدينة ويصلون الى ارض غزّة ويرجع الجنرال رانيه الى مصر بسلام فنطلق سبيل الرهاين بكل اكرام وقد اصدرنا لهم هذا الامر الكافى والامان الوافى واما اهل المدينة فلا نمنحهم

عليهم من القلع كالبرد على وجه البقاع واذ كانت الناس مستترة
فى البيوت الذين على رصيف الخشب الكاين فى اليزبكية
فاوقدت بهم النار الفرنساوية فكانت ساعة لا تُعدّ بالساعات
من تلك البلايا النازلات وهجمت الفرنساوية وطردهم من تلك
الحارات واحرقوا منازل كثيرة بتلك الجهات واذ شاهدت
العساكر المحاصرة داخل القاهرة تلك النيران الوافرة
وعدم النجاح بهذه المصادرة فضجّوا وقالوا كفانا هذه
المخاطرة وكانت الفرنساوية قد احرقوا حارات متّسعة كحارة
الحزوبى العدوى لحدّ باب الشعرية ورصيف الخشب وما يليه
من المنازل العلية فاجتمع رأيهم ان يطلبوا الامان وعقدوا فى
بيت ناصيف باشا ديوانًا وقد اجتمعت السناجق والكشّاف
وعثمان بيك كتخدا الدولة والعلماء والاشراف واخذوا
يتفاوضون فى امر التسليم والخلاص من هذا البلاء العظيم
وفيما هم فى الاجتماع واذ قد سقطت عليهم بومبة من
القنابر ففرّق جمعهم وايقنوا بالموت والنزاع وقالوا هذه هى
الاخيرة وقد استخرنا الله وهو نعم الخيرة فالتسليم اسلم لنا
عاقبة من هذه المجادلة والمعاقبة وانتخبوا اثنين من المشايخ
وهم عبد الله الشرقاوى وسليمان الفيومى واثنين من السناجق
عثمان بيك البرديسىّ وعثمان بيك الاشقر واخذوا بيراق
ابيض معهم اشارةً الامان وساروا مُشاة الى البركة اليزبكية

تمام الانكليس وكانت عساكر الفرنساوية مقيمين حول دايرة
القاهرة نهارًا وليلًا على المحاصرة والمجادلة والمشاجرة وعساكر
المدينة لم تمتنع من الهجمات وراء المتاريس المتينة فى ساير
شوارع المدينة فى كل الجهات وقد عزّ القوت وهدمت البيوت
وكانت ايّام شديدة الاهوال غريبة الاحوال تتزعزع من ذكرها
الجبال وتشيب من اهوالها الاطفال وقد شدّدت الفرنساوية
الحصار وصارت العساكر تهجم الليل والنهار وترمى على المدينة
النفط والنار والكلل والقنابر الكبار وبقت اهل البلد بضجيج
وعجيج والخلايق فى الاضطراب ورجيج والولولة من النساء
والصياح والبكا والعويل والنواح وكانت الرجال والنساء
والاولاد يختبون تحت العقودات من تساقط الكلل والقنبار
من القلعات ولم يكن فى تلك الايّام رقاد ولا مكان موتمن بل
حرب مستطيل وكرب دايم جزيل ونوح وعويل فيالها
من ليلة ما امرّها واشدّها واحرّها ليلة فتحت بها ميازيب
السماء وهطلت وغمّ وجه الارض بالمياه فاستنهزت الفرنساوية
الفرصة وهجوا فى تلك الحصّة واثاروا حروب عظيمة لم يكن
مثلها فى الوقايع القديمة واتّقدت النيران فى اربع جهات
القاهرة واحترقت بيوت كثيرة فى تلك الليلة الماطرة مع
الحرب المتّصل والضرب الغير منفصل وماتت خلايق لا تحصى
من الفريقين وزعق عليهم غراب البين وكانت الكلل تتساقط

حين عزم على التسليم وارسل الى الجيزة احضر مصطفى باشا
كوسا وارسله الى دمياط وقد بلغ امير الجيوش ما ابدوه
اهالى بولاق من العصاوة والنفاق فارسل اليهم ذلك الاسد
الهدّار والليث المغوار الجنرال بليار وامره ان يهجم عليهم
بالنار ويهدم الحصون ويخرب الديار فهجم عليهم ذلك
البهموت فما قدروا على الثبوت وتركوا المتاريس والتجوا
للبيوت فهجمت عليهم تلك العساكر بالرصاص المتكاثر
والسيوف البواتر واحرقوا المنازل واشتدّت الاهوال وهربت
الرجال وبكت النسوان والاطفال وصاحت الكبار والصغار
الامان الامان يا جنرال بليار فلما سمع بكاهم حنّ الى شكواهم
وامر الصلدات بحفظ الحياة ومنع الممات وعفى عن قتل
الرجال وبدوا ينهبون النساء والبنات ويهتكون الحراير
المخدّرات واستمرّ هذا البلاء العامّ ثلاثة ايّام ففى تلك
المدينة هدمت المنازل المتينة واحترقت البضايع الثمينة
وراح على التجّار من المال والبضايع عدّة خزاين وافرة اذ
كانت بولاق اسكلة القاهرة فتجتمع بها البضايع والاموال وهى
محلّ للاستقبال والارتحال لقربها الى البحر وكانت خزينة
مصر ودثرت هذه المدينة فى تلك الفتوح المهول عن سوء
تدبير اهلها المخذول ومن بعد هذا الخطب العظيم والخراب
الجسيم امر امير الجيوش ان يوخذ من اهلها اربعة الاف كيس

البيوت وايقنوا النصارى فى الهلاك والارتباط فهذا ما كان
من احوال مصر وذلك الاتّفاق واما ما كان من مدينة بولاق
فانهم حينما بلغهم دخول ناصيف باشا والغزّ الى مصر بالعزّ
والنصر فظنّوا ان عسكر الاسلام انتصر وجيش الفرنساوية
انكسر فقاموا على النصارى الرعية فنهبوا اموالهم وسبوا
اعيالهم وعصوا اهل بولاق عصاوة شديدة وبنوا متاريس
جديدة وبعد ثمانية ايّام وصل امير الجيوش الى دار الكنانة
فوجدها من الاخصام ملآنة وقد اشهروا العداوة واظهروا
العصاوة وحدّثهم عقلهم الزميم فى الجهل العميم على عدم
التسليم واحتاط امير الجيوش بعساكره الوافرة حول دايرة
القاهرة وصلبت اعناقهم على المحاصرة ومنع الداخل والخارج
وسدّوا المسالك والمدارج ونشب القتال بينهم نهارهم وليلهم
فطلبت خلوّ المدينة العساكر والحكّام فما مكّنتهم من ذلك
الاعوام وتصدّدت الاعيان ذوى البيوت وحثّهم على الاقامة
والثبوت ومنهم ذلك البهموت السيد احمد المحروقى فهو
يتصدّر للجدال وصرف الاموال وحرّص الرجال على الحرب
والقتال ولم يزالوا المصريون مصرّين على غرورهم المتين فى
محاربة الفرنساويين وكان امير الجيوش قد تمكّن بعساكره
من القلع والاسوار بالكلل وقوّة النار وكتب الى مدينة
الاسكندرية يسترجع الجبخانة والمدافع التى كان ارسلها

العثمانية على جواد متين عليه هيئة السفر فسألوه ما الخبر
فاعلمهم ان جيش الوزير انكسر واميرالجيوش انتصر فانقطعت
ظهورهم وحاروا فى امورهم وانثنوا على اوليك الصلدات وزاد
الحرب وكثر البلاء والكرب واظهر ذلك الجنرال درانطون
غرايب الفنون وكان هذا الجنرال راسه ممسوح من الشعر لكبر
سنّه فكانت اهل مصر تدعوه الاقرع والليث الادرع واشتدّ
الحصار وهاجت اهل المدينة واظهروا الاحقاد الكمينة وهجوا
على منزل مصطفى اغا واتوا به الى قدّام ناصيف باشا وقدّموا
عليه شهودات بانه كان يؤذى المسلمين ويودّ الفرنساوية فامر
الباشا بقتله ونهب منزله وقبض ايضًا على اناس كثيرين من
المسلمين الذين كانوا يخدمون الفرنساويين واذاقوهم الموت
المهين واوردوهم موارد التلاف وقبضوا على الشيخ خليل
البكرى نقيب الاشراف واتوا به حافيًا عريانًا ذليلًا مهانًا
وقدّموه الى عثمان بيك فامر باطلاقه بعدما قدّموا عليه
جملة شهادات وكان فى اكثر الاوقات شرب فى منزله مع
الفرنساوية المنكرات هذا وتلك الهجمة متّصلة على تلك
الصلدات من جميع الجهات وعلى حارة الاقباط التى بها
يعقوب الصعيدى وقد كافح هذا الرجل كفاحًا عظيمًا
وعارك عراكًا جسيمًا وفى سادس يوم من تلك الاسباب
والامور الصعاب هجمت الاسلام على حارة الاقباط ونهبوا

على حارات الاقباط وبيت السارى عسكر ذلك النهار بتمامه
والليل بظلامه والخلايق تجتمع والجماهير تندفع وهم يهيجون
هيج الجمال ويهجمون هجم الرجال ويرجعون خايبين الامال
وقد اندهشت الابصار وحارت الافكار وتاه العقل وطار وحار
القايل ما يقول وخشى الناقل تكذيب المنقول فى صلابة
اوليك الستّين صلدات الابطال وثبات قلوبهم على حمل هذه
الاهوال اذ كانت تهجّم عليهم الخلايق افواج كالبحر العجّاج
وتهجّم عليهم الجيوش هجمات الوحوش الوف الوف تفوق
العدد والصفوف ما لها مدد وهذا الجنرال الصنديد يتلقّاهم
بعزم شديد وذلك الثبات بستّين صلدات واستمرّوا على
ذلك الشان يومان عظيمان وهذه العوالم تندفع دفعة بعد
دفعة وهى على بيت السارى عسكر مجتمعة وعن حربهم غير
مرتجعة ولا زالوا يهجمون ويرجعون بلا منفعة حتّى ولّى
ذلك النهار القهّار وكان اوليك الصلدات تتلقّى تلك الجموعات
الهاجمة من كل الجهات اذ كان كل منهم يصادم الوفًا ويرغم
انوفًا ويهزم صفوفًا فاجتمع رأيهم ان يتركوهم ويذهبوا
الى الجيزة وما كانوا يعلمون ما تمّ الى العساكر الفرنساوية
مع العساكر العثمانية فى تلك البرية وحين رأوا اكثر تلك
العساكر التى دخلت الى مصر استبشروا بالعزّ والنصر
وبينما هم سايرين الى الجيزة فالتقاهم رجل راكب من عسكر

مع الجنرال ديزه فى الصعيد فردّهم مع اصحابه فى الحرب العنيد
والرصاص الشديد واتت الغزّ الى حارة اليزبكية وهجوا على
بيت السارى عسكر فضربتهم الصلدات بالرصاص والنار
ومنعوهم عن دخول الدار وكان لهم يوم يذكر جيلًا بعد
جيل لما به من الهول الجزيل والخوف العظيم والهمّ الجسيم
والعذاب الاليم وقد تيقّنت النصارى بالهلاك والدمار وهتك
الحريم وخراب الديار وقام عثمان بيك كتخدا الدولة العلية
فى ذو الفقار ومعه الامراء المصرية واتت اليه المشايخ والعلماء
الاسلامية وجميع التجّار مع التاجر المشهور السيّد احمد
المحروقى المعلوم عند الوزير بالمعرفة والتدبير وناصيف باشا
نزل عند بركة اليزبكية بالانكشارية واما مراد بيك لم
يدخل البلد احتسابًا ممّا يتجدّد وبقى يجول فى برّ الجيزة
فى شردمة وجيزة بفطنته الحريزة وكان عثمان بيك كتخدا
الدولة العلية ذو نفس عتيّة واخلاق مرضيّة وفطنة ذكيّة
فاخذته الشفقة والرحمة على الرعية واطلق المناداة برفع
الاذاة عن النصارى والرعية ومنع الاسلام المنع التمام عن
النهب والحرام وقال لهم لا يجوز فى ساير الاديان الاذاة على
رعية السلطان وغضب من ذلك الشان وامر اجناده ان
تدور بالحارات وكل من بدا منه فساد يقطعوه بالسيوف الحُدّاد
ولم تزل النار تنور والشرّ يفور والخلايق قايمة والهيجات دايمة

المحارم فى اعناقهم اشارةً الذلّ والهوان ودخل الى المدينة وتسلّم الحصون المتينة ورجع فى الحال الى مصر بكلّ عزّ ونصر واما ما كان من امير الجيوش كليبر ذلك البطل الخضير فانه حين كسر عسكر الاسلام وفرّقهم فى تلك الروابى والاكام وهمّ فى مسيره فى طلب الوزير الى ان اشرف على مدينة بلبيس فبعدما ابعد فى تلك الاراضى تجمّع البعض من عساكر السلام عند ضحا النهار منهم الغزّ وناصيف باشا العظيم والبعض من الانكشارية والمصريين الذين فى تلك الاراضى خبيرين واتوا الى مصر ودخلوا من باب النصر وكتب ناصيف باشا الى الوزير يعرّفه انه قد دخل القاهرة بعساكر وافرة وملكوا الكنانة لانه لم يكن بها احد من الفرنساوية وارسل الكتاب مع هجّان ولم يدر ما حلّ ببقية عسكر الوزير من الذلّ وحين دخل ناصيف باشا والغزّ الى مصر استبشرت اهلها بالعزّ والنصر وكانوا قد خافوا من الفرنساوية لترجع اليهم وتبذل سيوفها فيهم فاستنهضوا مع الغزّ فى الحال وعلّلوا ارواحهم بالمُحال وهجموا على حارة الافرنج التجّار فنهبوا الاموال وقتلوا الرجال وسبوا الحريم وقتلوا الاطفال وبدوا يتعصّبون عصبًا ويهجمون على دور النصارى فينهبون ويسبون ويصنعون القساوة والفساد شى ما له تعداد وهجموا على حارة الاقباط وقفلوا فى وجوههم الابواب وكان بها ذلك القبطى الذى كان

اتّفاقًا جديدًا فيذهب الى قلعة العريش ومن هناك يخاطبنى بما يريد وانا قد خاطبته امرارًا ان يرجع الى بلبيس ويجاوبنى بما يقتضى فما كان يقنع ولا يرتضى واما الان لم يمكن اطاوعه على ذلك بعدما سقيت عساكره كؤوس المهالك وبعد جملة المراسلات تحقّق الوزير ان لا يمكن يرجع عنه الان وهو فى ذلك المكان فخرج من مدينة بلبيس وسار الى الصالحية والى قطية ومن قطية الى العريش ولم يزل سايرًا الى مدينة غزّة وامير الجيوش ساير فى اثرهم على مهله الى ارض الصالحية وقد تفرّقت تلك الجيوش فى البرارى والقفار وحلّ بهم الموت والدمار وسات كثير على الطرقات من التعب والعطش والجوع والحرّ بتلك الفلوات وكسبت الفرنساوية تلك الاموال والخيل والجمال والعُدد الغوال والمدافع والجبخانات وحينما وصل امير الجيوش الى الصالحية ارسل الجنرال بليار على طريق البرّ الى حدّ دمياط ووضع جانبًا من الصلدات فى قلعة قطية وقلاع بلبيس والصالحية ولما وصل الجنرال بليار الى دمياط فخرجت عليه اهلها والاتراك الذين بها والقاهم ذلك الجنرال بالرجال والابطال قدّام المدينة واطلق عليهم المدافع المتينة فرجعوا من امامه مهزومين وللنجاة طالبين واحتموا فى منازلهم والبيوت من شرّ ذلك البهوت وخرجت العلماء والاعيان وطلبوا منه الامان ووضعوا

وهم يتعوّذون بالله الجبّار من شدّة باس الكفّار الذين لم يكن
لهم بالموت افتكار وولّا الوزير ومن معه هاربين وللنجاة
طالبين ولم يزالوا الفرنساوية ى اثرهم سايرين وما طلع
الصباح واشرقت الشمس على تلك الارض الّا وبقت القتلاء
مطروحين فى طولها والعرض هذا وذلك الاسد المغوار والليث
الهدّار كليبر الجنرال امير الجيوش يجّ عجيج الجمال ويحرّض
ابطاله على الحرب والقتال ويقول لهم اجعلوها وقعة الانفصال
ولا تبقوا على احد من هولاء الانذال ولم يزالوا يرموهم
بالبارود والنار والقتلاء تتساقط مثل اوراق الاشجار والسارى
عسكر بجواده باوّل العسكر كالاسد الكاسر والعُقاب الجاذر الى ان
دخلوا القوم مدينة بلبيس ودخل الوزير الى المدينة بنفس
حزينة ووصلت الفرنساوية بذلك الاقتدار ويتقدّمهم
الاسد المغوار والليث الهدّار واحاطوا بالاسوار وارسل الى
الوزير ان يترك البلد ويخرج منها والّا يحرقها بمن بها
فردّ له جواب ان مدينة مصر قد امتلكوها ناصيف باشا
والغزّ المصريون وانتم الآن صرتم منها مطرودين فاترك الحرب
وارجع عن الطعن ودعنا نعود لما كنّا عليه من الشروط
والعهود فقال الامير كليبر للرسول ارجع الى صاحبك الوزير
وقل له ان يخرج من هذه البلد والّا احرقها بالنار ولا
اتركه يقيم ساعةً من النهار وان كان قصده يتّفق معنا

المصرية وانتبهت عساكر الاسلام واستعدّوا للحرب والصدام ومشوا بضجّة وهرج طالبين ملاقاة الافرنج هذا والفرنساويون قادمون عليهم بقلب غير هايم وضرب البارود الدايم ولما تقاربا الفريقان وضجت الاسلام بضجيج ارتعدت منه الجبال ولكن بقلوب مرتاعة من لقاء الاهوال فرجعت الى خلف الفرنساوية بمخاتلة ومكيدة حتّى طمعت بهم تلك الجماهير المتشدّدة فانقسمت الفرنساوية قسمين واطلقوا عليهم مدفعين ثم اطلقوا عليهم نار البارود ودهمتهم تلك العساكر والجنود فيالها من ساعة يكلّ عن وصفها اللسان وترتعد من ذكرها الابدان وترتعب من سماعها الانس والجانّ وتصادمت تلك الجيشان العظام تحت غسق الظلام وماجت جيوش الاسلام واكثرهم طلب الهرب والانهزام وصدمتهم الافرنج اى الصدام واورثتهم مواريث الاعدام وبدلت فيهم الحُسام تحت ستور الظلام والتطمت العساكر كالبحور الزواخر وارمت الفرنساوية عليهم الكلل والقنابر كالسيل القاطر وجادوا عليهم بضرب السيوف البواتر وكثر الصياح وزاد النواح وزهقت الارواح من ضرب السلاح وطلبت الاسلام الهرب والرواح فى تلك البوادى والبطاح وصاحوا الفرار الفرار من وقوع الاقدار وقد بليوا بالعدم والدمار والذلّ والانكسار وتشتّتت تلك الجيوش فى البرارى والقفار

الابطال والفرسان كانهم الجانّ او عفاريت سيدنا سليمان لا
يهابون الموت ولا يخشون الفوت فليس لهم عن الحرب عايق
ولا يخشون حلول البوايق بهمّة اقوى من الجبال وقلوب قد
تعوّدت على لقاء الاهوال وكان قد ترك فى منزله الجنرال
درانطون مع ستّين نفر صلدات لاجل حفظ المنزل من
الافات وفى القلاع قليل من الرجال وعندهم المرضى والمشوّشين
من الحروب معطّلين والكتّاب والنساء والذين لا يدخلون
الحرب تركهم فى الجيزة وطلب بذلك الجميع الغفير قتال
عسكر الوزير ويكبس على عسكر الاسلام فى حندس الظلام
والناس نيام ويبلغ منهم المرام ومن قبل ان يصل اليهم
ويهجم عليهم اطلق مدفع التنبيه ثم اطلق ثانيه فانتبهت
عساكر الغزّ المصريين لانهم من ذلك معوّدين وذاقوا حرب
الفرنساويين وركب مراد بيك جواده وقد ارتعد فواده
وارسل الى ناصيف باشا ابن وزير الاعظم يقول له الفرنسيس
اقتربوا الينا والظاهر انهم كابسين علينا فانهض بالعساكر
ولا تكن غير فاكر فاجابه ناصيف باشا بقلب فاتر ان الفرنسيس
الكافر لا يستطيع الهجوم على هولاء العساكر وفى تلك الساعة
اطلق امير الجيوش المدفع الثالث الكبير وهو مجدّ بالمسير
فتحقّق ناصيف باشا قدوم الكفّار وبقى فى رعب وافتكار وايقن
بالذلّ والاحتقار وكان هو فى اوّل عسكر فى الانكشارية مع الغز

الكافر وقل له ان لم فى الغد يسافر والّا دهمته بهذه العساكر واطلقت فيكم النار ولا اعفى على كافر من هولاء الكفّار ورجع الترجمان وهو مرعوب فزعان ودمعه هتّان على ما حلّ بصاحبه من الذلّ والهوان واخبر الامير كليبر بما سمع من الوزير وكيف اسر الجنرال بوضوط وتركه فى القيود مربوط وما توعّد به من الدمار والدثار ان لم يخرجوا من تلك الديار فلما سمع امير الجيوش ذلك الخبر طارت من عينيه الشرار وكاد قلبه ينفطر وقام وقعد وارغا وازبد وفى الحال امر بخروج المدافع والجبخانة واحضر مصطفى باشا كوسا الذى كان فى مصر مقيم ووضع عليه الترسيم واحضر القنصل النمساوى وقبض عليه لان كان ملكه متّحد مع الدولة العثمانية وفى تلك البلاد يحارب الفرنساوية وسجن الاثنين فى منزله الكاين فى بركة اليزبكية وكان ذلك نهار الخميس الواقع فى ستّة وعشرين شوّال الذى به حال الارتحال وبان تغيير الاحوال ولاحت علامات الاهوال وبات السارى عسكر تلك الليلة على نية الحرب والقتال ومصادمة الابطال وارسل الاخبار الى روٌساء العساكر ان يكونوا على غاية الحذر وان المسير قبل طلوع النهار سبحان الله القهّار القاهر الجبابرة الكبّار وهو العزيز الجبّار ذو الجلالة والاقتدار ولما كان نصف ذلك الليل ركب امير الجيوش بالخيل وسارت قدّامه تلك

النفس وما امكنه بجاوب الّا كجواب امس وفرّق الاعلام على
القبايل والعشاير وبدا يضمّ لعنده الجيوش والعساكر وحينما
وصل الجواب الثانى الى امير الجيوش الامير كليبر ووجد
النصّ كالاوّل وان الوزير عن ابواب مصر لا يتحوّل فجاوب هو
ايضًا بعدم الذهاب والخروج وبدا يحصن القلع والبروج
وكتب الى ساير العساكر الفرنساوية التى كانت سايرة الى
رشيد واسكندرية ان يرجعوا الى مصر وبدا يضعهم خارجًا
عند باب النصر ونصب المضارب والخيام على باب البلد من
الجبل الجيوشى الى البحر وتكامل عسكره على ثمانية عشر الفًا
مقاتل من كل ليث مجادل وقرم مخاتل واجتمعت العساكر
العثمانية مع الطموش المصرية على نحو مايه وستّين الف
وامتلأت منهم تلك البوادى من كل وادى ونادى والمخاطبات
كالمجاوبات على نصّ واحد وزعم جامد وقلب متباعد وكل
منهم بعيد التدانى ولا يلين احدهما الى الثانى واستقامت
تلك المحاولات والمخاطبات على ذلك المرام سبعة ايّام ثم
طلب الوزير الاعظم واحد من المتقدّمين عند الامير كليبر
لاجل المفاوضة بذلك الامر العسير فارسل له الجنرال بوضوط
مع ترجمانه الخاصّ فساروا الى العسكر العثمانى وعند دخولهم
على الوزير تحرّك بالغضب عليهما ولعنهما وشتمهما وامر بالقبض
على الجنرال بوضوط وطرد الترجمان وقال له اذهب الى مولاك

اوامر جديدة من دولة الانكليز بسفرنا الى مملكة باريز حكم الشروط والعقد المربوط وهذا جوابنا والسلام ولما وصل ذلك الجواب الى وزير الختام اعتراه الهمّ والاغتمام واخذه الاضطرام من ذلك الكلام وتراكمت عليه الاوهام وصعب عليه القيام بهذا الجيش الملتأم وقامت ضجّة عظيمة بذلك العسكر وصاحت الاسلام الله اكبر وطلبوا الهجوم على مصر والمضاربة وكانت امورهم غير صايبة واما الوزير الاعظم كان من اعقل وزراء الدولة العثمانية مشهورًا بالفطنة الزكية والاخلاق المرضية وهو من الارهاط المستوية فبقى حايرًا فى هذه الامور الردية وحدوث تلك الحركة القوية وتاه فكره ما بين امرين مذهلين ومشكلتين عظيمتين وخطرين جسيمين وعظم الامر عليه كيف يرجع الى الورا بعد ان كان عزم على دخول القاهرة بالمواكب واللواء الفاخرة وهو الوالى على البلاد وتحت امره جميع العباد وجيشه كثير الاعداد وقريب المراد وممالك مصر بالحقيقة كانوا ينوفوا عن عشر ملايين خليقة فلم يسعه ان يرجع على هذا المنوال وبقى قلبه خايف من الحرب والقتال خشيةً من الفشل وخيبة الامل لما يعلم فى الفرنساوية من كامل الفروسية فى حربهم الشديد وما عندهم من المراس وقوّة الباس وتملّكهم للقلع والحصون وانصبابهم على الموت والمنون ولكن غلبت عليه قوّة

ان تسلّموا المدينة واذهبوا الى بلدة الجيزة وقيموا هناك بكرامة عزيزة لبينما تتجهّز لكم الذخاير والمراكب وتسيروا على حسب الشروط المقرّرة والعهود المحرّرة فقد تمّ وانتهى ميعاد اقامتكم فى مدينة مصر ولم نعد نسمح لكم بالاقامة بها ولا يومًا واحدًا لاننا بالحصر وعساكرنا وافرة وجيوشنا متكاثرة وفرساننا جبابرة ولم نكن قادرين على حجزهم عن الهجوم على القاهرة ونخشى عليكم من التلاف والعدم وتندمون حيث لا ينفعكم الندم فقد نبّهنا عليكم بالخروج والسلام وارسل ذلك الفرمان ليد مصطفى باشا واوصله المذكور الى امير الجيوش الامير كليبر ولما وصل اليه كتاب الوزير الاعظم غضب وتمقمق وردّ جواب الى الوزير وهو ان الشروط التى تعاهدنا عليها قد انتقضت وفسدت لان سارى عسكر الانكليز من بعد اقراره بسفرنا الى مملكة باريز نكث بعهده وخفض بوعده وقصد لحجزنا وتهيّأ لأُسرنا امتثالًا لاوامر دولته وتكميل وظيفته وقد نبّه علينا بذلك واعلمنا بساير المسالك وما مهيّا لنا من المهالك حسب عوايد الممالك فلاجل ذلك من المستحيل اننا نخرج من هذه المملكة على شروط مشركة او نسير بطريق غير مسلكة ونلقى نفوسنا بهذه المهلكة فينبغى ان ترجعوا بعساكركم اقلّما يكون الى مدينة بلبيس وتقيموا هناك لحينما تُخرجوا لنا

باخراج الجمهور الفرنساوى من مملكة مصر واذهابهم الى بلادهم والاوطان حكم الاتّفاق المقرّر فى الشروط على موجب العقد المربوط فغاص مصطفى باشا فى تيار من الافكار ليس له قرار وقال لعمرى ان هذا الخطب خطير وامر عسير فلا حول ولا قوّة الّا بالله العزيز القدير لانه كان ذايقًا تلك الروعة وشاربًا كاس اللوعة فنزل من امام السرعسكر كليبر وهو فى همّ وغمّ كثير وصار الى منزله واعرض على الوزير ما سمعه من الجنرال كليبر فاغتاظ الوزير غيظًا عظيمًا وغضب غضبًا جسيمًا وابتدوا يتداولون كيف انهم يحتالون على اخراج الفرنساوية من المدينة بطريقة امينة وان لم يرتضوا يخرجوهم بقوّة متينة وكتب الوزير الى السرعسكر كليبر يقول له انه لقد بلغنا فحوى الكتاب الذى ورد اليكم من الجنرال سميت سارى عسكر الانكليز وانه قد توعّد لكم بالاستيئسار بعد خروجكم من هذه الديار فكونوا امينين مطمأنين ومن هذا القبيل غير خاشين فالسارى عسكر المذكور لا يستطيع ان يتعرّض لكم من بعد اشهار خاطر الدولة العلية عليكم ونحن ان شاء الله نهيّئ لكم كلّما يأوّل الى راحتكم ولا ندع الانكليز يعارضكم وتسيروا فى مراكبنا الى ارضكم ومواطنكم بكلّ امان واطمينان بدون ثقلة ولا هوان وحاشا ان بعد الشفقة تبدا نحوكم القساوة فالمراد

وعدم امتثالهم وحنيّتهم الى الاوطان وترك الحرب والطعان
وان لم يقبل الى هذا الصلح والتسليم الّا من بعد ان
شاهد قلقهم العظيم ومللهم الجسيم فاجابوه الجميع اننا لا
نخرج الّا على موجب الشروط والوثاق المربوط وبدون ذلك
لا تتهيّاً لنا المسالك فنبّه على وزير الختام ان يرجع الى اراضى
الشام ويثبت لنا شروط ويؤيّد لنا خطوطه بكتابة من دولة
الانكليز ويمضى عليها ملكهم لا من المقيم على البواغيظ
باذهابنا الى مملكة باريز بامن حريز وان كان لم يرتجع عن
دربه فيلزمنا ان نتصدّر لحربه وتكون عهوده معنا غير
صادقة وقصده اخراجنا بالمخاتلة والمنافقة ليُلقينا فى يد
اعدائنا ويكونوا الجميع مترابطين على سفك دمانا فعندما
نظر امير الجيوش تمكّن قلوبهم فاجابهم الى مطلوبهم واوعدهم
بصدّهم وردّهم الى ان يبلغوا مرغوبهم وانتهى الديوان
وانصرف اوليك الاعيان وبدا امير الجيوش يفرّق الاعلام على
العساكر ويعرّفهم بابطال السفر وشاع الخبر وانتشر وبدت
العساكر ترجع الى منازلها اذ كان خرج اكثرها الى برّ
الجيزة ولم يبق منها الّا شرذمة وجيزة واحضر حالاً
مصطفى باشا واخبره بالكتاب الذى ورد من الجنرال سميث
وان يخبر الوزير الاعظم ان يرجع بعساكره الى حدود
العريش ويقيم هناك بينما يخاطب دولة الانكليز ويستاذنهم

لكم بالخروج من مملكة مصر الّا اسراء بيدنا من بعدما
تسلّمونا جميع اموالكم وكامل سلاحكم وتسيرون معنا الى مملكة
انكليترا كرسى دولتنا واما عهودكم وشروطكم مع الدولة
العثمانية على التسليم والذهاب الى مملكة باريز كرسى المشيخة
الفرنساوية فهى صارت فاسدة وعلى غير قاعدة واذ كنّا
نحن الوسيطين بذلك سابقًا وواضعين شهادتنا بها فلزم
اننا ننبّه عليكم الان بانتقاضها من بروز الاوامر الجديدة
وذلك حكم القوانين الملوكية الدارجة بين الممالك الافرنجية
لكيلا يعود على دولتنا الغدر والخيانة فاعتمدوا تنبيهنا عليكم
قبل تسليم الكنانة فلما وصل ذلك الكتاب الى امير الجيوش
الفرنساوية واطلع على تلك الالفاظ المنكية فاتّقدت به النار
وانشبّ من انفه الشرار واحضر حالًا كامل الجنرالية وباقى
رؤساء العساكر وساير الفيسالية وعقد ديوانًا فى منزله على
شاطى بركة اليزبكية وقرأ عليهم كتاب الجنرال سميث
سرعسكر الانكليزية فشملهم حزن عظيم وغمّ جسيم
وتحرّكت الاحقاد فى القلوب وكادت ان تذوب منهم الكبود
وعظم عليهم ما فى ذلك المكتوب ونادوا جميعهم بصوت واحد
وقلب جامد الدمار الدمار بهذه الديار ولا الوقوع بهذا
الاستيئسار فطفق امير الجيوش يجّ عجيج الدهوش بصوت
افظّ من صوت الوحوش ويذكرهم افعالهم وتغيير احوالهم

انفار عوضًا عن المقتول وقبض على الخمسة المذكورين وارسل
خنقهم قدّام بيت السارى عسكر فى بركة البربكية
ورقدت الفتنة واستكنت الفرنساوية هذا والوزير الاعظم
لم يزل يطلب الدخول الى القاهرة قبل تمام الميعاد المعيّن
فى الشروط من تتمّم العساكر عليه واميرالجيوش لم يمكّنه
من ذلك حتّى تتمّ الوعدة وتنقضى المدّة وكان الامير
كليبر يجمع الجبخانة والعساكر من القلع والحصون ولم يبق
سوى القلعة الكبيرة فقط ولما انتهى الميعاد الى التمام وفاض
عليه خمسة ايّام ارسل الامير كليبر سرعسكر العامّ الى
مصطفى باشا ان يتسلّم القلعة الكبيرة وكان ذلك نهار الاربعة
الواقع فى ثمانية من شهر شوّال ذى المعامع والاهوال فأبى
مصطفى باشا ان يتسلّم القلعة نهار الاربعة وذلك لما يتعقدون
به من النحوسات والتنكيس وترك التسليم الى الخميس وكان
به الخطا والتعكيس وقد كان رحل اكثر الفرنساوية الى برّ
الجيزة ولم يبق منهم سوى القليل والسارى عسكر وشردمة
وجيزة وفى تلك ليلة الخميس الذى كان بدو التعكيس اذ
كانوا عزموا عند الصباح يتسلّم مصطفى باشا القلعة الكبيرة
تحضر كتابة الى الامير كليبر من الجنرال سند سميت سارى
عسكر الانكليز وبه يقول انه لقد حضرت لى كتابة جديدة
من مملكة انكليترا كرسى الدولة الانكليزية اننى لا أسمح

فى احد الشوارع فنهضوا عليه خمسة من الانكشارية وضربه احدهم بالياتغان فقتله وتراكضت الصلدات الغرنساوية واخبرت امير الجيوش فامر العساكر ان تتجهّز وتستعدّ للمصافقة وصارت رجّة عظيمة فى المدينة فبلغ مصطفى باشا كوسا فركب حالاً من منزله وحضر الى بيت السارى عسكر فوجده فى حالة الغضب مستعدّ للافتراس والعطب وبدا يعاتب مصطفى باشا ويلوم الوزير على سرعة انتقاله وعدم ضبط رجاله ويذكّره ما تقرر فى الشروط من عدم اختلاط العساكر خشيةً من مثل هذه المشاكل والمخاطر فاخذ مصطفى باشا يبرّر ذاته ويروّق عكاره ويوعده بمنع العساكر عن الدخول وبقتل القاتلين الخمسة ديةً المقتول ولم يزل يرطبه بلين الخطاب حتّى نزع ما بقلبه من الاضطراب وانعم له واجاب ثم نهض مصطفى باشا فى الحال واعرض على الوزير ما حدث من التكدير وانذره غاية التنذير وحذّره غاية التحذير انه يكون على حدق بصير ويُنبّه على الكبير والصغير ويمنع عن الدخول الى مصر القليل والكثير ولا يترك احد يدخل الى مدينة القاهرة خشيةً من وقوع المخاصمة والمشاجرة فلما فهم الوزير الاعظم ما اعرضه مصطفى باشا غضب غضبًا شديدًا ما عليه مزيد وامر بامتناع العساكر عن الدخول الى القاهرة وبقتل الخمسة

وفى افضل الشهور واحسن السنين تنكست اعلام الفرنساويين
وسافر اكثرهم الى الاسكندرية وخليت منهم غالب اراضى
المصرية وجعل الوزير الاعظم يرسل الى مصطفى باشا ان
يعلّم السارى عسكر الامير كليبر انه يعجل بالخروج من مصر
ولو انه قبل الميعاد ويقيم فى بلدة الجيزة وهناك تكمل عدّة
الايّام المعلومة واخبر مصطفى باشا الامير كليبر بذلك
فاغتاظ من ذلك الامر واجابه ان الوزير اسرع بقدومه الى
ارض مصر ولم يسر على حكم ما تقرّر فى الشروط لاجل ذلك
نخشى وقوع الخلل بين العساكر اذ اننى ارى عساكرهم
مختلطين مع عساكرنا وهذا ضدّ الشروط التى امضينا
عليها حتّى الى الان لم ارى الذخاير تحضّرت ولا المراكب
تجهّزت وانا فلا يمكنّى الخروج الى الجيزة قبل تمام الميعاد
وتتميم المدّة المعيّنة الى اخر دقيقة واعرض مصطفى باشا على
الوزير جواب الامير كليبر فلم يقنع الوزير من ذلك السبب
ولم يكلّ من الطلب من هرج الجماهير والعصب وميل
العساكر لبلوغ الارب اذ كان عجبهم من عجب ولا يسلّم
العجب من العطب فكانوا يلجون الى الكنانة بقلوب من
الاحقاد ملآنة وفى نفوسهم الغدر والخيانة وهذا وعسكر
الفرنساوية لم تزل على حال واحد مستوية سايرين على ما
بينهم مأمنين من مكرهم وفى بعض الايّام جاز احد الصلدات

وضربت المدافع الكثيرة وبدت تتجهّز المراكب وتوسق
البضايع من القسطنطينية وغيرها لمصر والى الاسكندرية
وسياتى عنها النصّ وشاع اخبار هذا الصلح فى ساير الاقطار
وكامل الامصار وكان فرح عظيم وسرور جسيم وانتشرت
الاعلام فى اراضى الشام وكان عند الاسلام الفرح التامّ
وبدا الوزير الاعظم يتقدّم بالجيوش والعساكر وكلّما اخلت
الفرنساوية محلًّا من البلاد يرسل له العساكر والاجناد وما
زال الوزير يتسلّم من الفرنساوية القلع والحصون والبلدان
العامرة الى ان صار بالقرب من القاهرة وحضر اليه الامير
مراد بيك الذى كان مقيم فى اراضى الصعيد ومعه جملة من
السناجق والكشّاف واكرمه الوزير واعطاه ولمن معه وكان
قد تضايق من طول الغربة وترادفت العساكر العثمانية
والجيوش السلطانية وامتدّوا الى مدينة بلبيس والى العادلية
وبقوا مسافة ثلاثة ساعات عن القاهرة بالجيوش الوافرة
والعساكر المتكاثرة واجتمعت عليه العربان وسكّان تلك
البلدان وبقت العساكر تنوف عن مايه الف وخرجت
اعيان مصر والعلماء والحكّام وتجّار وعوامّ الى مقابلة وزير
الختام واندهش السمع والبصر من رويا ذلك العسكر والجيش
المفتخر وكادت القلوب ان تذوب من الفرح والسرور من
تغيير تلك الامور وخلاص بلاد المسلمين من يد الكافرين

ثم ان الجنرال كليبر من بعدما امضى على الشروط المقدّم ذكرها نهض من ارض الصالحية ورجع الى القاهرة وارسل صورة الشروط الى المطبعة الفرنساوية وطبّعها فى العربية وارسلها الى الديوان الخصوصى بمصر وهو ديوان العلماء وشاع خبرها فى ساير الاقاليم المصرية وصار فرح عظيم عند الملّة الاسلامية باستنقاذ مصر من يد الفرنساوية ورجوعها الى الدولة العثمانية وبدا الامير كليبر امير الجيوش بجمع العساكر من الاقاليم ويرسلها الى بندر رشيد والى الاسكندرية وفى هذه الفترة عزم على السفر الجنرال ديزه وبوسلنج مدبّر الحدود وسافر ايضًا عدّة جنرالية وكوميسارية والجنرال دوكا والجنرال ويال وغيرهم وهولاء جميعهم اتّفقوا يبيعوا خيولهم واثقالهم ويستحضرون لما يلزمهم فى الطريق وامّا ما كان من الوزير الاعظم فانه من بعد مضى الشروط المقدّم ذكرها أرسل فرمان الى مصطفى باشا كوسا انه يكون قيممقامه فى القاهرة الى ان يحلّ ركابه السعيد ثم ارسل فرمانًا للتاجر المعروف بمصر باحمد المحروقى وانه يكون مباشر مع مصطفى باشا امور مدينة مصر واقطارها ثم ارسل صورة الشروط الى الباب الاعلى وطلب مراكب السفر للفرنساوية من الاسكندرية حكم الشروط المحرّرة وصار فى مدينة القسطنطينية فرحًا عظيمًا وامر السلطان سليم بزينة عظيمة

الشرط الحادى والعشرون

وكلّما يمكن حدوثه من المشاكل التى تكون مجهولة ولم يمكن الاطلاع عليها فى هذه الشروط فلا بدّ عن نجازها بوجه الاستحباب ما بين الوكلاء المعيّنين لهذا القصد من قبل جناب الوزير الاعظم وحضرة الجنرال كليبر سارى عسكر العامّ بوجه يسهل ويحصل الاسراع بالخلوّ

الشرط الثانى والعشرون

وهذه الشروط لا تعدّ صحيحة الّا من بعد اقرار الفريقين وتبديل النسخ وذلك بمدّة ثمانية ايّام ومن بعد حصول هذا الاقرار لا بدّ من حفظ هذه الشروط وحفظ اليقين من الفريقين كليهما ثم صحّ وتقرّر بختوماتنا الخاصّية بنا بالمعسكر حيث وقعت المداولة بحدّ العريش فى شهر بلوبوز سنة الثامنة من اقامة المشيخة الفرنساوية وفى رابع وعشرين شهر كانون الثانى سنة ١٨٠٠ المسيحية الواقع فى ثمانية وعشرين من شهر شعبان هلالى سنة ١٢١٤ للهجرة

وهذه اسماء الوكلاء الممضين

مصطفى افندى ريّس الكتّاب — بوسلنج مدبّر الحدود — جناب مصطفى رشيد افندى دفتردار

الجنرال ديزه المتفرقة — الجنرال داماس — ممضى الجنرال كليبر

صح وجرى بمحل المعسكر العامّ بالصالحية

الشرط العشرون

فمن حيث انه للاطميئنان الكلى فى جهة البلاد الغربية يقتضى الاحتراس الكلى لمنع الوبا والطاعون عن انه يتصل هناك فلا يباح ولا لشخص من المرضى او من اوليك الذين مشكوك بهم ريحة من هذا الداء الطاعونى ان ينزل بالمراكب بل ان المرضى بعلة الطاعون او بعلة اخرى ايتما كانت التى بسببها لا يقتضى ان يسمح بصرفه بمدة خلو الاقاليم المصرية الواقع عليها الاتفاق يستمرون فى بيمارستانات المرضى حيث هم تحت امان جناب الوزير الاعظم ويعالجونهم الاطباء من الفرنساويين اوليك الذين يجاورونهم بالقرب منهم الى ان يتم شفاهم يسمح لهم بالرحيل الشى الذى لا بد منه اقتضا الاستعجال به باسرع ما يمكن ويحصل لهم ويبدو نحوهم بما ذكر فى الشرطين الحادى عشر والثانى عشر فى هذا الاتفاق نظير ما يجرى على باقى الجيش ثم ان امير الجيوش الفرنساوى يبذل جهده فى ابراز الاوامر باشد حرامة لروساء العساكر النازلة بالمراكب بان لا يسمحوا لهم بالنزول بميناء خلاف المين التى تتعين لهم من روساء الاطبّاء تلك المين التى يتيسر لهم بها ان يقضوا ايام الكارنتينا باوفر سهولة من حيث انها من مجرا العادة ولا بد عنها

ثلاثماية كيس اخرى وفى الستين يوم ثلاثماية كيس اخرى وفى السبعين يوم ثلاثماية كيس اخرى وفى الثمانين يوم ثلاثماية كيس اخرى وعند غلاقة التسعين يوم خمسماية كيس اخرى وهذه كلّ الاكياس المذكورة هى عن كلّ كيس خمسماية قرش عثمنلى ويكون قبضها من يد الوكلاء المعيّنين لهذه الغاية من قبل الباب الاعلى ولكى يسهل اجراء العمل بما وقع عليه الاعتماد فالباب الاعلى من بعد وضع الامضاء بالنسختين من الفريقين يوجّه حالاً الوكلاء الى مدينة مصر وفى بقيّة البلاد المستمرّة بها الجيوش

الشرط الثامن عشر

ثم ان فرض المال الذى يكون قد قبضته الفرنساوية من بعد تاريخ تحرير الشروط المذكورة وقبل ان يكون قد اشتهر هذا الاتّفاق فى الجهات المختلفة بالاقاليم المصرية فقد تنحسم من قدر الثلاثة الاف كيس المقدّم القول عنها

الشرط التاسع عشر

ثم لكى يسهل خلوّ المحلّات سريعًا فالنزول للمراكب الفرنساوية المختصّة بالجولة الموجودة فى المِيَن والاقاليم المصرية مباح به ما دامت الثلاثة اشهر المذكورة المعيّنة للمهلة وذلك من دمياط ورشيد حتّى الى الاسكندرية ومن الاسكندرية حتّى الى رشيد ودمياط

مخازن الخرج فهذه كلّها لا بدّ عن الفحص عنها وتسعيرها من الناس وكلاء موجّهين من قبل الباب الاعلى لهذه الغاية ومن الجنرال الانكليز وايضًا من الوكلاء المتصرّفين بامر الجنرال كليبر سارى عسكر وهذه الامتعة لا بدّ عن قبولها من وكلاء المتقدّم ذكرهم بموجب ما وقع عليه الشرط الى حدّ قدر مبلغ ثلاث الاف كيس التى تقتضى الى الجيش الفرنساوى المذكور لسهولة انتقاله عاجلاً ونزوله بالمراكب وان كانت الاسعار فى هذه الامتعة المذكورة لا توازن المبلغ المرقوم اعلاه فى الخسس والنقص فى ذلك لا بدّ عن دفعه فى التمام من قبل الباب الاعلى على جهة السالفة التى يلتزم بوفايها ارباب الاحكام الفرنساوية باوراق التمسكات المدفوعة من الوكلاء المعيّنين من الجنرال كليبر سرعسكر العامّ لقبض واستيلاء المبلغ المذكور

الشرط السابع عشر

ثم انه اذ كان تقتضى الجيوش الفرنساوية ببعض المصاريف لخلوّهم مصر فلا بدّ ان يقبض ذلك من بعد تقرير مسك الشروط المذكورة القدر المحدور اعلاه بوجه الذى نذكره اعنى من بعد مضى خمسة عشر يوم خمساية كيس وفى غلاقة ثلثين يوم خمساية كيس اخرى وتمام الاربعين يوم ثلاثماية كيس اخرى وعندما كال الخمسين يوم

الخبر لا بدّ ان يوطى له اوراق الاذن بالانطلاق كما يعتنى ليسهل بهذه الواسطة وصول الخبر الى الحاكم بفرانسا

الشرط الخامس عشر

واذ قد اتّضح ان الجيش الفرنساوى يحتاج الى المعاش اليومى ما دامت الثلثة اشهر المعيّنة نحو الاقليم المصرى وكذلك لمعاش الثلثة الاشهر الاخيرة التى يكون مبتداها من اوّل نزولهم بالمراكب فقد وقع الاتّفاق على انه يقدّم له مقدار ما يلزم من القمح واللحم والرزّ والشعير والتبن وذلك بموجب القايمة التى تقدمت الان من وكلاء الجمهور الفرنساوى ان كان ذلك مما يخصّ اقامتهم او ما يلاحظ سفرهم والذى يكون قد اخذه الجيش المذكور مقدار ما كان وذلك من بعد امضاء الشروط فينحسم ممّا قد الزم ذاته بتقدّمه الباب الاعلى

الشرط السادس عشر

ثم ان الجيش الفرنساوى منذ ابتداء وقوع امضاء هذه الشروط المذكورة ليس له ان يفرض على البلاد فرضًا من الغرايض قطعًا بالاقاليم المصرية وبالعكس فانه يخلّى للباب الاعلى كامل فرض المال وغيره مما يمكن توجيه قبضه وذلك الى حين سفرهم ومثل ذلك الجمال والهجن والجبخانة والمدافع وغير ذلك ممّا يتعلّق بهم ولا يريدوا ان يحملوه معهم ونظير ذلك شوُن الغلال الواردة لهم من تحت المرى واخيرًا

دامت المدّة المذكورة وذلك لا ضدّ العمارة ولا ضدّ بلدة
من بلدان الباب الاعلى وباقى الممالك المرتبطة معه وكذلك
ان السفن التى يسافر بها الجيش المشار اليه ليس لها ان
ترسى فى حدّ من الحدود الّا بتلك التى تختصّ باراضى فرانسا
اذا لم يكن ذلك فى حادث ضرورى

الشرط الثالث عشر

ونتيجة ما توقّع الاتّفاق عليه من الامهال المشروط اعلاه بما
يلاحظ خلو الاقاليم المصرية والجهة التى وقع عليها هذا
الاشتراط فقد اتّفق على انه اذا حضر فى بحر هذه المدّة
المذكورة مركب من بلاد فرانسا بدون معرفة غلايين (19)
الممالك المتّحدة ودخل بميناء الاسكندرية فلازم عن سفر
حالًا وذلك بعد ان يكون تحوّج بالمـــاء والزوادة اللازمة
ويرجع الى فرانسا وذلك بسندات واوراق الاذن من قبل
الممالك المتّحدة واذا صادف الامر ان مركبًا من هذه المراكب
يحتاج الى الترقيع فهذا لا غير يباح له بالاقامة الى ان ينتهى
اصلاحه وفى الحال من ثم يتوجّه الى بلاد فرانسا نظير الذين
قد تقدّم القول عنهم عند اوّل ريح يوافقه

الشرط الرابع عشر

وقد يستطيع حضرة الجنرال كليبر سرعسكر العامّ ان يرسل
خبر الى ارباب الحكام الفرنساوية فى الحال ومن يصحب هذا

من بعد خلوص مصر والتدبير فى ذلك يكون بيد الوكلاء
فى اسلامبول المقيمين من الفريقين لهذا القصد

الشرط العاشر

فلا يحصل التشويش الاحد من سكّان الاقاليم المصرية من اى ملّة كانت وذلك فى اشخاصهم ولا فى اموالهم نظرًا الى ما يمكن ما يكون قد حصل من الاتّحاد ما بينهم وبين الفرنساوية بزمان اقامتهم بمصر

الشرط الحادى عشر

لا بدّ انه يُعطى للجيش الفرنساوى ان كان من قبل الباب الاعلى او من قبل المملكتين المرتبطتين معه اعنى به مملكة الانكليز والمملكة المسكوبية فرمانات الاذن واوراق المحافظة بالطريق وبمثل ذلك السفن اللازمة لرجوع الجيش المذكور بالامن والامان الى بلاد فرانسا

الشرط الثانى عشر

عند نزول الجيش الفرنساوى الكاين بمصر الان ان الباب الاعلى وباقى الممالك المتّحدة معه يعاهدون باجمعهم انه من وقت ينزلون بالمراكب الى حين وصولهم الى اراضى فرانسا لا يحصل عليهم شىء قط من الضرر لحضرة الجنرال كليبر سارى عسكر العامّ يعاهد من قبله وصحبته الجيش الفرنساوى الكاين بمصر بانه لا يصدر منهم ما يأوّل الى المعاداة على الاطلاق ما

عليه ان كان ذلك مّما يتعلّق شخص كلّ واحد منهم ام بامتعته ام باكرامه وذلك إمّا من قبل اهل البلاد ام من جهة العسكر السلطانى العثمانى

الشرط السابع

وحفظًا لاتمام الشرط المذكور اعلاه وملاحظةً لمنع ما يمكن وقوعه من الخصام والمعاداة فلا بدّ من استعمال الوسايط فى ان عسكر الاسلام يكون دايمًا مبتعدًا عن عسكر الفرنساوية

الشرط الثامن

من بعد تقرير وامضاء هذه الشروط فكلّمن كان من الاسلام ام من باقى الطوايف من رعايا الباب الاعلى بدون تمييز الاشخاص اوليك الواقع عليهم الضبط ام الذين واقع عليهم الترسيم فى بلاد فرانسا ام تحت امر الفرنساوية بمصر يعطى لهم الاطلاق والعتق وبمثل ذلك كلّ الفرنساويين فى كامل البلدان والاساكل من مملكة العثمانية وكلّ كامل اوليك الاشخاص من ايّ طايفة كانت اوليك الذين كانوا فى تعلّق خدمة المراسلات والقناصل الفرنساوية لا بدّ عن انعتاقهم

الشرط التاسع

فترجع الاموال والاملاك المتعلّقة بسكّان البلاد والرعايا من الفريقين ام مبالغ اثمانها لاصحابها فيكون الشرع به حالًا

والاتّفاق ومدينة المنصورة يكون خلوّها من بعد خمسة عشر يوم وامّا دمياط وبلبيس من بعد عشرين يوم وامّا السويس فيكون خلوها بستّة ايّام قبل مدينة مصر وامّا المحلّة الكاينة فى الجهة الشرقية من بحر النيل فيكون خلوّها فى اليوم العاشر والضليطة اى اقليم البحرية فيكون خلوّها بخمسة عشر يوم بعد خلوّ مصر والجهة الغربية لا بدّ انها تستمر بيد الفرنساوية الى ان يكون انحدر العسكر من جهة الصعيد فلهذا السبب جهة الغربية وتعلّقاتها كما ذكر لا يتيسّر خلوّها الّا من بعد انقضاء وقت المهلة المعيّنة ان لم يمكن قبل الميعاد والمحلّات التى تنترك من الجيش تسلم الى الباب الاعلى كما هى حالها الان

الشرط الخامس

ان مدينة مصر ان امكن ذلك يكون خلوّها باربعين يومًا واكثر ما يكون مدّة خمسة واربعين يومًا من امضاء الشروط المذكورة

الشرط السادس

انه لقد وقع الاتّفاق صريحًا على ان الباب الاعلى يصرف كلّ اعتناه فى ان الجيش الفرنساوى الموجود فى الجهة الغربية من بحر النيل عندما يقصد الذهاب بكامل ما له من السلاح والعزال نحو معسكرهم لا تصير عليه مشقّة ولا احدًا يشوّش

الشرط الثانى

لا بدّ عن المهلة وتوقيف الحرب بمدّة ثلثة اشهر بالاقاليم المصرية وذلك من عهد امضاء شروط هذا الاتّفاق واذا صادف الامر ان هذه المهلة قد تمّت من قبل ان المراكب الواجب تجهيزها من قبل الباب العالى تحضر مجهّزة فى المهلة المذكورة فيقتضى مطاولتها الى ان ينجز الرحيل على التمام والكمال ولمن الواضح انه لا بدّ عن اصراف الوسايط الممكنة من قبل الفريقين لكيلا يحصل ما يمكن وقوعه من النجس اذ كان ذلك الى الجيش ام لاهل البلاد اذا كانت هذه المهلة قد حصل الاتّفاق بها لاجل الراحة

الشرط الثالث

فرحيل الجيش الفرنساوى يقتضى تدبيره بيد الوكلاء المنقامين لهذه الغاية من الباب الاعلى وسارى عسكر كليبر واذا حصل خصام ما بين الوكلاء المذكورين بوقت الرحيل فمن هذا الصدر ينتخب من قبل حضرة سميت سارى عسكر الانكليز رجل ينهى المخاصمات المذكورة بحسب قواعد السياسة البحرية السالكون عليها ببلاد الانكليز

الشرط الرابع

فقطية والصالحية فلا بدّ عن خلوصهما من جيش الفرنساوية فى ثامن يوم واعظم ما يكون فى عاشر يوم من امضاء الشروط

وارسل ايضًا الامير كليبر الصورة الى مدينة باريز الى المشيخة الغرنساوية وهذه الصورة

ان الجيش الغرنساوى بمصر عندما قصد ان يوضح ما فى نفسه من الشوق لحقن الدما ورأى نهاية للخصام المضرّ الذى حصل ما بين المشيخة الغرنساوية والباب الاعلى ارتضى ان يسلّم الاقليم المصرى بحسب هذه الشروط الاتى ذكرها بامل ان فى هذا التسليم يمكن ان يتجدّد ذلك الصلح العامّ فى بلاد الغرب قاطبةً

الشرط الاوّل

ان الجيش الغرنساوى يلزمه ان يتنحّى بالاسلحة والعزال والامتعة لى الاسكندرية ورشيد وابوقير لاجل انه يتوجّه وينتقل بالمراكب الى فرنسا ان كان ذلك فى مراكبهم الخاصّ ام فى تلك المراكب التى يقتضى للباب العالى ان يقدّمها لهم قدر الكفاية ولاجل تجهيز المراكب المذكورة باقرب نوال وقد وقع الاتّفاق ان من بعد مضى شهر واحد من تقرير هذه الشروط يتوجّه الى قلعة الاسكندرية واحد من الباب العالى وصحبته خمسون نفرًا

قلعة العريش بالسيف مما حلّ بعسكره من الحيف بذلك
الحريق الفظيع والامر المريع فكان يُريهم الحرب والمصادمة
ويتهددهم بالاوامر الصارمة واما قصده ومرامه بان يخرجوا
بالسلامة وتستخلص دار الكنانة وكان هذا هو الصواب لان
الفرنساوية من اصعب القوم الصعاب وحربهم مرّ العذاب
وكانوا قد تمكّنوا القلع المكينة والحصون المتينة والاقاليم
والمدينة ويعلم بان حروبهم كثيرة ومقاومتهم خطيرة
فلذلك كان يرغب امر الصلح وقد كان كلّ من الفريقين
مقصوده الامن والنجاح والتقريب والايلاف وتدبير الامور
من غير خلاف ورفع الخصام وبلوغ المرام فولجت الوسايط
بعقد الرباط ورجعوا على ما كانوا عليه من الارتباط وتوفيق
الشروط وتمكين العقد المربوط وما زالوا يثبتوا اشياء وينكروا
اشياء ويقبلوا اشياء ويرفضوا اشياء حتّى تمّت المواد وحصل
المراد واتّفقت الامور على خروج العسكر الفرنساوى من مملكة
مصر بالصلح والامان وتسليم الديار المصرية لدولة آل عثمان
على شروط وثيقة وعقود حقيقية وامضى عليها الامير كليبر
ووزيره الجنرال داماس ثم الجنرال ديزه ثم بوسلنج مدبّر
الحدود وامضى عليها الوزير الاعظم والدفتردار رشيد
ومصطفى افندى ريس الكتّاب وكلّ من الفريقين اخذ
نسخة الشروط وارسل الوزير الصورة الى الدولة العلية

امير الجيوش فامتنعت الصلدات وابدت التنكير وابت عن المسير فقلق الجنرال قلقًا عظيمًا اذ كان ذلك ضدّ عوايد العساكر الفرنساوية ثم بلغه ايضًا من حاكم مدينة الاسكندرية ان الصلدات الفرنساوية نهضوا على بعض الكوميسارية المسافرين بامر امير الجيوش الى البلاد الافرنجية ومنعوهم عن السفر بالكلّية وقالوا لهم نحن نظيركم بالسوية وبالحرّية ومن المحال ان ندعاكم تسيروا بهذه الاموال ونحن نقاسى الوبال والنكال إمّا اننا نسير سويّةً وإمّا نمكث سويّةً ثم بلغه ايضًا ان احد الجنرالية وهو جايز فى اراضى طنطة مقام السيّد البدوى عليه اشرف السلام المشهور فى اراضى مصر خرجت عليه شردمة من العربان والفلّاحين وكان صحبته ثلثة الاف صلدات فلم يرضوا يحاربوهم وحينما تواردت الاخبار الى امير الجيوش بذلك الديوان وعلم ذلك الشان واتّضح لديه بان قلوب الفرنساوية غير مستوية فكتم ذلك بسرّه وعمل على الصلح والتسليم هذا ما كان من الفرنساوية وامّا ما كان من صدر الدولة العثمانية انه كان باذل جهده باخراج الفرنساوية من المملكة المصرية من غير حرب ولا قتال احتسابًا ممّا يعلمه من بطشهم فى الجدال وقوّة باسهم وشدّة مراسهم وعدم اكتراثهم ومخافةً على خراب البلاد وهلاك العباد وتلاف الاجناد فلذلك ما سرّه اخذ

القلوب فبدا مصطفى باشا يقدّم له الاعتذار ويطرد من قلبه النار ويدعى جهل عساكرهم وعدم طاعتهم الى اكابرهم ويلطّف له الحادثة ويتمنّاه ان لا يجعل الامور ناكثة وكان امير الجيوش لم يزل مصرًّا على الركوب ومستعدًّا للحروب وفى مبادى شهر شعبان سنة ١٢١٤ ركب من مدينة مصر الى مدينة بلبيس بالصالحية بعدّة عساكر قويّة وقبل خروجه من الكنانة احضر العلماء وارباب الديوان وباقى الحكّام والاعيان واوصاهم على الصيانة وعدم الخيانة ورفع البلابل والقلاقل وحفظ الديار من القوم الاشرار ويوعدهم بالدمار والدثار ان كانوا يذكرون عوايدهم السابقة ويتبعون الرأيات المنافقة والمشاقّة فتضمّنت له العلماء والاعيان يهدؤ الرعايا وعدم الافتتان وسار من مدينة القاهرة وشرار الغضب فى فواده ظاهرة وتنفّسات الصعداء من احشائه طايرة وعندما وصل الى ارض الصالحية بدأ يختبر العساكر بفطنته الزكيّة فوجد قلوبهم منقسمة ووجوههم غير مبتسمة ونفوسهم قلقانة ومن النفور ملانة وقلوبهم الى السفر ظمأنة ومتحسّرين من نفور اهل الكنانة وخاشين من الخيانة وقد كان اخبره حاكم مدينة بلبيس انه طلب الصلدات الى المسير فامتنعوا ثم اخبروه ايضًا ان الجنرال ورديه حاكم مدينة دمياط انه دقّ طبول المسير الى اراضى قطية حسب امر

بعد دخوله الى القلعة يهجمون هجمةً واحدةً على الباب ويملكون القلعة ويقتلون من بها وكان داير القلعة خندق وامام الباب جسر من خشب وكانوا الفرنساوية يرفعوه ويضعوه فى الحبال وكان من بعد دخول مصطفى باشا من باب القلعة هجمت اوليك العساكر بتجييج عظيم على الباب فلم يعد يمكن الفرنساوية ان يرفعوا الجسر عن الخندق ودخلت العساكر الى القلعة ودار السيف بينهم وعندما نظرت الفرنساوية هذه الخيانة سارع احد الصلدات الى جبخانة البارود والقى فيها النار وطلعت الجبخانة والناس متزاحمة وطارت تلك العوالم ويالها من ساعة كانت مهولة اذ قد احترق بها خلق ما له عدد من العساكر العثمانية والصلدات الفرنساوية وسقط حيط القلعة الى ناحية الباب ومات مصطفى باشا حريقًا بالنار ولم يبق من الفرنساوية سوى نحو مايه نفر فتراكمت العساكر وقبضوا عليهم وحضرت الاخبار الى امير الجيوش كليبر فيما جرى على الفرنساوية الذين فى قلعة العريش فاخذه العجب واشتدّ به الغضب ونبّه على العسكر باخذ الأُهبة للسفر واحضر مصطفى باشا كوسا واخبره بما جرى وتدبّر على عسكره من الموت والضرر وشرح له غدر الاسلام وخيانتهم وعدم امانتهم فتصاعب الامر عليه وكبر ذلك لديه وقال له على موجب هذا الاسلوب كيف تامن منّا

شخصين من طرف الوزير الاعظم وشخصين من طرف الامير
كليبر ان يتقابلا فى حدود العريش وهناك تتواقع المفاوضات
والمداولات وتوضح الفرنساوية شروطاتها وربوطاتها ثم توجّه
من طرف الوزير الاعظم مصطفى افندى الدفتردار ومصطفى
افندى رئيس الديوان وتوجّه من طرف امير الجيوش الامير
كليبر الجنرال ديزه والكوميسار بوسلنج وتقابلا الفريقان باراضى
العريش وابتدأت المداولة بين هولاء الاربعة اشخاص وقدّمت
الفرنساوية شروطها وقدّمت العثمانلى ربوطها وكلّ من
الفريقين يكتب ما يتوقّع الى والى امره وينتظر الجواب
والوزير فى ارض غزّة وكان حينما تمّ ذلك الايراد وشاعت
اخبار الصلح بين العباد تقدّمت بعض عساكر الاسلام
الى اراضى العريش ونصبوا الوطاق قريب من القلعة وامّا
عساكر الفرنساوية الذين فى القلعة كانوا ثلثماية صلدات
وسرعسكر الجنرال غزال وبقى البعض من العساكر يتقدّمون
الى القلعة ويخاطبون العساكر الصلدات ويعرّفوهم فى الصلح
الذى توقّع فيما بينهم وصارت الصلدات الفرنساوية تنزل
من القلعة ويختلطون فى عساكر الاسلام ووقع الوداد بين
الجنرال غزال وبين مصطفى باشا ارناووط فدعا الجنرال المذكور
الى مصطفى باشا الى القلعة وصنع له وليمة عظيمة وحضر
الباشا الى القلعة باناس قليلين العدد وارشد عساكره ان

كالرمال والسيل اذا سال بفرسان جبابرة وسيوف باترة وان
يسلّموا البلاد ويربحوا دماهم ودما العباد وان لم يسمعوا
نصيحته ولا يخشوا سطوته فيحلّ بهم العدم ويندموا
حيث لا ينفع الندم فردّ عليه الامير كليبر الجواب امّا
قولك ان عساكرك مثل نجوم السماء فهذا حقيق معلوم
الّا انها بعيدة عن طاعتك كبعد الارض عن النجوم وامّا
قولك انها كالرمال هذا ليس فيه محال فهم كثيرون فى العدد
قليلون على الصبر والجلد وقلوبهم اصغر من حبّة الرمل
وقوّتهم اضعف من قوّة النمل وامّا عساكرنا الشداد فهى
قليلة التعداد ولكنها قوية البطش فى الجلاد قريبة الينا
ودايمًا طَوّع لدنيا فان دفعناها الى الموت تندفع وان ردنا
رجوعها ترتجع وان منعناها تمتنع ونحن فى كلّ دقيقة
من الزمان مستعدّين للحرب والطعان وقهر الفرسان والشجعان
وقبول ما يقدّر علينا العزيز الرحمان واستمرّت الامور على
هذا المنوال والخوف منقسم بين الفريقين على كلّ حال فلهذا
جعل كلّ من الفريقين وسايط الى الصلح والاصطلاح وعدم
النزاع والكفاح وحقن دم العباد وعدم خراب البلاد وكان
وسيط بذلك مصطفى باشا كوسا ما بين الامير كليبر وبين
الوزير ثم تقدّم الى التوسّط لجنرال سميت سرعسكر الانكليز
الغايم فى البحر ورابط البواغيظ وانعقد الاتّفاق على ارسال

وارسال العساكر وخالف الامر الشريف الفاخر وبعد وصول
الصدر الاعظم الى غزّة ابتدأت المراسلات من امير الجيوش
الفرنساوية بالصلح والاتّفاق ورفع الشرّ والنفاق وكان متعاطى
تلك الامور مصطفى باشا كوسا الماسور الذى ذكره تقدم
وسبق وسنذكر ان شاء الله كلّما تمّ واتّفق وكنّا قد
شرحنا ان امير الجيوش الامير كليبر قد تدبّر حسب ارشاد
سالفه بونابارته بالمراسلات عن يد مصطفى باشا باقامة
الفرنساوية بمصر حسبما قدّمنا وابت الدولة العثمانية عن
ذلك وقدّم الوزير الاعظم عقد الصلح بشروط حقيقية
وعهودات ملوكية وان يسلّم مملكة مصر المحمية ويخرج
بالعساكر الفرنساوية على جهة وحين تحقّق امير الجيوش
عدم قبول الدولة العثمانية الى اقامتهم بالديار المصرية
اجاب الى اذهابهم بشروط امينة وعهود متينة وارسل
احضر الجنرال ديزه من الصعيد وكان هذا سامياً فى المقام
صاحب عقل وتدبير ومقام خطير واحضر غيره من
الجنرالات الكبار وعقد ديوان وقصّ لهم الخبر فنظر ان
الاكثر لهم ميل الى السفر لعدم الامداد وكثرة الاخصام
والاضطهاد وقد خلص لميعاد الذى وعد به بونابارته
وحضر كتابات من الوزير تهديد وتوعيد بالوبال والدمار
ان لم يخرجوا من تلك الديار ويدهمهم بالرجال والابطال

العظيم فامر الجنرال وردیه ان يصنعوا له ميتمًا عظيمًا واحتفالًا فخيمًا كعادة رؤساء العساكر واحضر علماء المدينة وساير الاعيان وقواد العساكر وارباب الديوان وامرهم يمشون قدّام نعشه وبندقهم منكسة والبس الخيل الحلل السود ودفنه باكبر الجوامع وافخر المواضع وفى آخر شهر ربيع الاوّل سنة ١٢١٤ قدم الوزير الاعظم والدستور الافخم الى اراضى الشام بالعزّ والانعام بالعساكر الكثيرة والجيوش الغزيرة وارتجت لقدومه الاقطار وخشيت سطوته الكبار والصغار وكان وزيرًا عادلًا عاقلًا فاضلًا وعن امور الشريعة مناضلًا يبغض الظلم والعدوان ويحبّ العدل والامان فامتلأت الارض من العساكر والعشاير والجيوش والدساكر وبادرت الى حكمته الامراء والحكّام والخاصّ والعامّ واصحاب المقاطعات والاقاليم بالتحيّة والتسليم وقدّموا له الهدايا الفخيمة والذخاير العظيمة ثم انتقل الى غزّة بالاكرام والعزّة وصحبته الجيوش العظام والباشاوات الفخام والغزّ المصريين الذين كانوا من الافرنج هاربين وعن ديارهم مطرودين ونشر العدل والامان فى جميع القرايا والبلدان وطمّن الرعيّة وان يكونوا فى غاية الحمية حسب الخطوط الشريفة العثمانية والهبات السلطانية وكان قد طلب الجزّار الى المسير اليه بعساكره القويّة فاعتذر عن الحضور وتباين بالعصاوة والنفور وامتنع عن تقديم الذخاير

من العسكر وحضرت الى بوغاظ دمياط وعند وصولهم اخرجوا العساكر من المراكب ليلًا الى العزبة فبلغ الجنرال ورديه بان عساكر المسلمين خرجت الى البرّ وبنوا المتاريس فنهض الجنرال المذكور وصار الى الغربة بخمساية صلدات وقبل شروق الشمس اقبل عليهم وقسم عساكره ثلثة اقسام وهجم على عساكر الاسلام وثارت نيران الحرب والقتال وازدحمت الرجال والابطال وحمى الضرب والطعان وما مكثوا الّا برهةً من الزمان حتّى ذاقوا الموت اشكالًا والوان فارموا سلاحهم وطلبوا الامان واكثرهم القوا انفسهم فى البحر خوفًا من الموت والقهر والذلّ والأُسر فمنهم من صعد الى المراكب ومنهم من مات غريق وكانوا ثلثة الاف فأُسروا منهم ثمانماية بلا خلاف ورجع الجنرال ورديه الى دمياط بالعزّ والنشاط وصنع شنّكًا (18) عظيمًا لاجل ذلك الانتصار وافتخر اعظم افتخار وكان قد قبضوا على مقدّم ذلك العسكر وهو الزرناق باشى وكان مجروحًا جرحًا بليغًا واحضر له الجنرال ورديه الحكماء وامرهم بمداواته واخبر امير الجيوش الامير كليبر بذلك الانتصار على ذلك العسكر فلامه على عجلته عليهم بسرعة القدوم اليهم وانه كان واجب امهال الى حين تخرج الجميع من المراكب ويبليهم بالهلاك والمعاطب ثم من بعد اربعة ايّام مات الزرناق باشى من ذلك الجرح الالم والقهر

المصرية من يد الفرنساوية فوصلت الكتابات للامير كليبر من
الصدر الاعظم عن يد مصطفى باشا كوسا وكان خروج
وزير الختام من القسطنطينية فى شهر ربيع الاوّل سنة ١٢١٤
وقد استكنت حركة مملكة مصر فى تمليك هذا الامير وكان
هو يحبّ الهدو والسكون وعدم مقاتلة الناس ويميل الى
التنعّم والتعظّم وكانت الات الموسيقة تضرب امامه بكرةً
ومساءً وكان جولانه قليلاً وسقطت رعبته فى قلوب المملكة
وابقى هذا الامير جميع ما كان نظمه بونابارته فى الديار
المصرية من دون تغيير ولا تبديل وفى ايّام جبر النيل خرج
امير الجيوش بمحفل عظيم مع ساير الجنود وقطّان القاهرة
وكانت ايّام ظاهرة وافراح وافرة ومواكب فاخرة وامن
عظيم وانس جسيم وضرب فى تلك الوقت مدافع ليس لها
عدد وبعد حضور الامير كليبر من دمياط اقام مقامه حاكماً
الجنرال ورديه ففى هذه المدّة حضر نحو خمسين مركب
من مراكب الدولة العثمانية الى ثغر دمياط مشحونة
بالعساكر وبعض مراكب من مراكب الانكليز المقيمين على
البواغيظ وكانت هذه المراكب المذكورة هى التى اتت الى
بوغاظ الاسكندرية صحبة مصطفى باشا كوسا وعساكره ولمّا
طلعت العساكر الى برّ ابوقير وحصل لهم ذلك الانكسار
والتدمير فاقلعت المراكب فى البحر ورجعت جهّزت جانب

ثم حضر الجنرال كليبر من دمياط الى بولاق والتقاه القيمقام الجنرال دوكا وشيخ البلد الجنرال دوسطين ودخل الى مصر بالعزّ والنصر ونزل الى منزل امير الجيوش وهو بيت محمد بيك الالفى الكاين على بركة اليزبكية وفى ثانى الايّام حضر اليه ساير الجنرالية والحكّام الفرنساوية والكوميسارية والفسيالية وهنّوه بقدومه وإمرته وحضر علماء الديوان والاغاوات والوالى والمحتسب والتجّار والاعيان وهنّوه بقدومه فالتقاهم بوجه باشّ وامّنهم وطمّنهم وامرهم يطمّنوا الرعيّة فشملهم الاندهاش من هيبته والاندهال من صولته اذ كان هذا المقدّم اسدًا درغام ذا قوام واعتدال مهابًا بالرجال حسنًا بالجمال له صورة ترعش الكبود وترعب الاسود فنزلوا من امامه وهم فى خشية من كلامه وبعد ذلك حضر مصطفى باشا وولده وهنّوه بقدومه فالتقاهم واكرمهم وجلس امير الجيوش كليبر على تخت القاهرة وكان من القوم الجبابرة وفحص الكتابات التى ابقاها له بونابارته واطلع على جميع الارتشاد الذى ارشده به وفهم الكتابات التى توجّهت الى الدولة العثمانية على يد مصطفى باشا فابتدا امير الجيوش كليبر يتداول مع مصطفى باشا بامر الصلح وكان قد انتشر الخبر فى خروج صدر الاعظم يوسف باشا ضيا المعدنى من مدينة قسطنطينية بالعساكر الهمايونية لاستخلاص المملكة

واتركوا الفتن والعناد وامتثلوا امر خالق العباد والسلام
عليكم ختام

الفقير السيد خليل البكرى	الفقير عبد الله الشرقاوى
نقيب الاشراف	رئيس الديوان
الفقير محمد المهدى	الفقير مصطفى الصاوى
كاتم سرّ الديوان	الشافعى
الفقير سليمان الفيومى	الفقير السيّد احمد
المالكى	المحروقى
الفقير على كتخدا بجرلى	الفقير يوسف باش شاوش
باش اختيار	تفنكجيان
الفقير لطف الله	الفقير يوسف
المصرى	فرحات
الفقير جبران	الفقير لومار
سكروج	
الفقير بودوف	الفقير ذو الفقار كتخدا
	كوميسار الاسلام

نظر وعلم وكيل الفرنساوية جلوتيه

طبع بمطبعة الفرنساوية بمصر المحروسة

للاسلام بالصلح ويجعلوا الاتّفاق عن يد الانكليز ويذهبوا الى مدينة باريز وعندما شاعت الاخبار فى تلك الديار والاقطار المصرية عن ذهاب امير الجيوش فرحت اهل مصر وحزنت الفرنساوية واما امر الجنرال دوكا اصحاب الديوان ان يكتبوا الى ساير البلدان ويخبروهم بذلك الشان

صورة الكتابات

من محفل الديوان الخصوصى خطابًا الى ساير الاقطار المصرية من الاقاليم جهة القبلية والبحرية وكامل الرعايا وفقهم الله نخبركم انه حضر الى الديوان مكتوب من حضرة الجنرال دوكا القيمقام بان سارى عسكر بونابرته الكبير امير الجيوش الفرنساوية توجّه الى البلاد الفرنساوية لاجل حصول الراحة الكاملة الى الاقطار المصرية وانّه كان حضر له استعجال من الجمهور فى بلاده لطول غيابه واخبرنا السارى عسكر دوكا بان السرعسكر الكبير قبل غيابه اقام عوضه رجلًا كاملًا عاقلًا فيه شفقة ورحمة عامّة على الرعيّة جعله اميرًا على الجيوش الفرنساوية واخبرنا القيمقام اننا نكون فى غاية الامان والاطمئنان على ديننا وعرضنا ومتاجرنا واموالنا واسباب معاشنا كما كنّا فى زمان حضرة السرعسكر الكبير بونابرته فننصحكم يا ايّها الرعايا لا تطيعوا اهل الفساد

فعظم عليه ذلك الامر واقلع بمراكبه فى طلبه فلم يجد له
خبر ولا رأى له اثر ونجى منهم بحسن خبرته ومزيد
فطنته وسموّ حكمته وقد استغنم الفرص وفرّ منهم كما يفرّ
العصفور من القفص وبقوّة المولى العزيز نجى من اعدائه
الانكليز ووصل الى مدينة باريز وخلص حاله بتدبير ذلك
الامر وكان نفوذه من عجايب الدهر واستغرب اهل ذلك
العصر وقالت الناس ما ذلك الّا من غرايب الامور ودليل على
سعده المقدور وكانت اقامة فى الديار المصرية اربعة عشر
شهرًا وكان قبل نزوله فى المراكب كتب الى الجنرال كليبر
يعلّمه بذلك التدبير ويوعده ان يرسل له الاسعاف والامداد
بعد وصوله لتلك البلاد وانه يكون قايم عوضه امير الجيوش
وكان وقتيذٍ فى مدينة دمياط وكتب ايضًا الى الجنرال دوكا
القيمقام انه يكون كما كان من ذلك الاهتمام وان يعلّم اهل
الديوان ليوزعوا الاعلام على الرعيّة بكلّ البلدان ويكونوا
كما كانوا بامان واطمينان وكتب ايضًا الى جميع الجنرالية
يعرّفهم بذهابه وكيف يتدبّرون بعد غيابه ويوصيهم
بحفظ البلاد والسلوك مع العباد ويوعدهم بالاسعاف والامداد
وانه قريبًا يرجع اليهم بالعساكر الشداد والابطال الجياد
وجعل لهم الى رجوعه ميعاد وهى اربعة اشهر تمام واذا
ابطئ عليهم بعد تلك الايّام فلهم الاذن ان يسلّموا المملكة

قدر وقيمة واحضر الات الطرب والموسيقة ثم بعد اربعة ايّام ركب بعسكره الخاصّ واظهر انه يريد يدور على الاقاليم المصرية لاجل تطمين الرعية واخذ معه الجنرال اسكندر وثلثماية من العسكر والجنرال ميراد وقصد مدينة منوف ومن هناك انتقل الى الاسكندرية وبعد ايّام وجيزة دبّر امر السفر وهيّا له ثلثة مراكب وارسل لهم ليلًا عدّة صناديق مملوءة الجواهر الثمينة والاسلحة العظيمة والامتعة والقماش والامور التى كان اكتسبها وعدّة من المماليك الصغار كان استخدمهم عنده وزخرف اطواقهم وكساءهم وبعد ذلك التدبير صنع وليمة عظيمة الى الجنرال سميت سرعسكر الانكليز وكان حين ارتفع الحصار عن الجزّار توجّه بمراكبه الى تجاه الاسكندرية ومن عادة الافرنج ان فى الايّام التى لم يكن فيها حروب فليس فيه امتناع عن بعضهم بعض وحين حضر الجنرال سميت سارى عسكر الانكليز قدّم له امير الجيوش غاية الاكرام واعطاه هدايا جزيلة الثمن ثم طلب منه بان ياذن له ان يرسل ثلثة مراكب صغار الى بلاد فرنسا فاذن له بذلك وبعد رجوع سارى عسكر الانكليز الى مراكبه فى تلك الليلة نزل بونابرته فى تلك المراكب بمن معه من الرجال وخرج من البوغاظ بريح عاصف وفى ثانى الايّام بلغ خبر مسيره الى الجنرال سميت

والمكرّم على شاوش كتخدا وقدوة التجّار احمد شحال
والمكرّم سليم اغا والمكرّم ابراهيم الجمال والشريف على
الجمانى والشيخ مصطفى ظاهر والشريف ابراهيم سعيد
والمكرّم محمد القادم والحاج باشى سليمان وبحضور جماعة
المسلمين خلاف المذكورين اعلاه ثم حضر رمضان حمودى
ومصطفى الجبّار واحمد شاوش وعبد الله والحاجّ حسن ابو
جوده والحاجّ بدوى المغرالى وعلى ابو زرازى وبدوى دياب
وحسن عرب وثبت من اقرارهم ومن شهاداتهم ان عثمان
الخواجا المذكور كان ظلمهم ظلمًا شديدًا بالضرب والحبس
من دون حقّ ونهب املاكهم وخلاف ذلك سيئل من
جماعة المسلمين الحاضرين فى المجلس ان كان حصل من طرف
عثمان خواجا الشرّ اكثر من الخير فكلّهم قالوا بلسان
واحد ان حصل من طرف عثمان خواجا الشرّ اكثر من
الخير وبسبب ذلك انقطع راس عثمان خواجا حاكم رشيد
سابقًا مطابق لاصله ومعناه باسم حاكم رشيد الان

طبع بمطبعة الفرنساوية العربية بمصر المحروسة

ومن بعد حضور امير الجيوش الى مصر فى ١٢ ربيع الاوّل صنع
مولد النبىّ حسب السنة الماضية وعمل محفلًا عظيمًا واحضر
مصطفى باشا وجميع العلماء والاعيان وصنع وليمة عظيمة لها

الديوان الخصوصى فشهدوا له قدّام القاضى والمفتى ان
عثمان خواجا فى ايّام مراد بيك كان رجل ظالم وهو الان
مستوجب الموت واخرج فتوى من جميع الاعيان وامر ان
يطوفوا به المدينة ويقتلوه وارسل الفتوى ألى جميع الاقاليم
المصرية ليعلّمهم بقتله

وهذه هى صورة الفتوى حكم الشرع الشريف الذى صدر
من محكمة رشيد دام جلالها على عثمان خواجا
خطابًا الى حضرة الجنرال الحاكم فى البلد المذكورة
مؤرّخ باربعة وعشرين من شهر ترميدور
سنة السبعة من اقامة الجمهور الفرنساوى
يعنى فى الثامن من ربيع الاوّل
سنة ١٢١٤

وصلنا مكاتيبكم بالامر اننا نستخبر ونكشف عن جميع
الاعمال التى حدثت من طرف عثمان خواجا كرولى وننظر ان
كان حصل منه الشرّ اكثر من الخير وبموجب هذا الامر
بحضور حضرة سيدنا شيخ الاسلام العالم المتورع الشريف
احمد الخضارى مفتى حَنفى ونقيب الاشراف المكرّم المحترم
الشريف بدوى وقدوة الاعيان الحاجّ احمد اغا السلحدار

فارحين مطمأنين ليحصل لكم النجاح والصلاح وقد نبهتكم مرارًا عديدة ونصحتكم نصايح مفيدة فان كنتم تعرفوها وتذكروها فتربحوا وتنجحوا وان كنتم رفضتوها تخسرون وتندمون ثم انصرفت العلماء وهم منذهلين من هذا الخطاب ومتعجّبين كلّ الاعجاب ولم يقدر احد يردّ له جواب واسكن مصطفى باشا وولده وبعض اتباعه فى مسكن عظيم وعيّن لهم المصاريف التى تلزم اليهم وابتدا يكاتب الدولة العثمانية عن يد مصطفى باشا ويذكرهم صداقة الفرنساويين القديمة واتّحادهم مع الدولة العثمانية من اعوام عديدة وايّام مديدة ويحرصهم من باقى الدول الافرنجية وان الاوفق لهم اقامة الفرنساوية فى مصر وانهم انسب من الغزّ ويعاهدوا ان يكونوا طايعين والى اوامر الدولة سامعين وتبقى الخطبة والسكّة كما هى باسم الدولة العثمانية ويمشى الحجّ كعادته القديمة ويدفعوا الاموال المعتادة للخزينة وارسل مصطفى باشا هذا الخطاب مع احد اتباعه وابتدا امير الجيوش يدبّر له امر النفوذ الى مدينة باريز لان التهب فواده من تملّك الانكليز وقد ذكرنا ان امير الجيوش بونابرته قد ارسل عثمان خواجا الى مدينة رشيد وعندما وصل القوه فى السجن وارسل الجنرال الموجود فى رشيد احضر عدّة شهود اسلام واستشهدهم قدّام

وعزمهم عليه فى انقلابه والكتابات التى اتت اليهم من
مصطفى باشا وعثمان خواجا حين حضروا الى ابوقير فقال
لهم قد اخذنى منكم العجب ايّها العلماء والسادات اذ
اننى اراكم تغتمّون وتحزنون من انتصارى حتّى الان ما
عرفتم مقدارى وقد خاطبتكم مرارًا عديدة واخبرتكم
باقوال باننى انا مسلم موحّد واعظم النبىّ محمد واودّ المسلمين
وانتم الى الان غير مصدّقين وقد ظننتم ان خطابى هذا
اليكم خشيةً منكم مع انكم شاهدتم باعينكم وسمعتم
باذنكم قوّة بطشى واقتدارى وحققتم فتوحاتى وانتصارى
فقولى لكم انى احبّ النبىّ محمّد وذلك لانه بطل مثلى
وظهوره مثل ظهورى بل وانا اعظم منه اذ اننى غزوت
اكثر منه وامّا لى باقى غزوات غزيرة وانتصارات كثيرة
سوف تسمعونها باذانكم وتشاهدونها باعيانكم فلو كنتم
عرفتمونى لكنتم عبدتمونى وسوف ياتيكم زمان به تذلّون
وعلى ما فعلتم تندمون وعلى ايّامنا تتحسّرون وتبكون فانا قد
بغضت النصارى ولاشيت ديانتهم وهدمت معابدهم
وقتلت كهنتهم وكسرت صلبانهم ورفضت ايمانهم ومع
ذلك اراهم يفرحون لفرحى ويحزنون لحزنى فهل تريدون ان
ارجع نصرانيًا ثانيًا فاذا رجعت فلا ترون فى رجوعى فايدة
فدعوا عنكم هذه الاحوال واقتبلوا لامر الله المتعال وكونوا

فى الاقاليم المصرية فانه خبر فيه سرور وفرح والزمكم انكم تعرّفونى فى الحال عن اشهار هذا الخبر الفاخر المعتبر واخبركم ان حضرة السارى عسكر الكبير بونابرته يحضر اليكم عن قريب والله تعالى يحفظكم والسلام ختام

تحريرًا فى ٢٢ شهر ترميدور سنة السابعة لمشيخة
الفرنساوية الموافقة الى ٢ ربيع الاوّل سنة ١٢١٤

طبع بمطبعة الفرنساوية العربية بمصر حالاً

واما امير الجيوش بونابرته نهض بالجيوش من اراضى ابوقير الى الرحمانية وارسل عثمان خواجا الى بندر رشيد وامر بقتله هناك وحين تواردت الاخبار الى القاهرة بما جرى على العساكر العثمانية فنزل على مسلمين مصر البلية وخابت منهم تلك الاملية وحزنوا حزنًا عظيمًا اذا كان فى املهم ان تملك الاسلام تلك الاقاليم وفى خامس شهر ربيع اوّل حضر امير الجيوش الى مصر ودخل بالعزّ والنصر وبليت اعداؤه بالذلّ والقهر وصحبته مصطفى باشا وولده ماسورين مع جملة الاسارى وفى ثانى يوم من وصوله حضرت لعنده جميع الحكّام والعلماء والاعيان وارباب الديوان وهنّوه بقدومه وانتصاره فنظر اليهم بعين فراسته واعتباره وقد وجدهم فى حزن عظيم وقد بلغه الهرج الذى حدث بغيابه

وسيّرهم الى اعيالهم وباقى تلك العساكر افنتهم الفرنساوية بالسيف الباتر والرصاص المتواتر وكان قد انجرح الجنرال ميراد جرحًا بليغًا بحنكه من رصاص اصابه فاغتاظ لاجله امير الجيوش غيظًا عظيمًا وقتل الجنرال تركو مع مقدار ثلثماية صلدات وحين وقعت النصرة على الاسلام ارسل امير الجيوش يخبر القيمقام فى الذى صار وما وقع من الانتصار فعمل فى مصر فرحة عظيمة ثلثة ايّام وكتب الى علماء الديوان يخبرهم بهذه البشارة الجليلة الشان

صورة مكتوب الجنرال دوكا قيمقام امير الجيوش

من حضرة سارى عسكر الجنرال دوكا قيمقام امير الجيوش بمصر حالاً الى علماء الاسلام وكافة ارباب الديوان بعد السلام عليكم وكثرة الاشواق اليكم لا يخفاكم انه وصلنى خبر صحيح بان العساكر الفرنساوية ملكت قلعة ابوقير فى ١٤ شهر ترميدور الموافق الى شهر صفر سنة ١٢١٤ وانهم استاسروا فيها ثلثة الاف نفر ومن الجملة مصطفى باشا وغاية ما وقع ان العمارة التى نزلت فى ابوقير كانت بها عساكر خمسة عشر الف لم يخلص منهم احد بل الكلّ تلاشوا وهلكوا ثم اخبركم عن لسان حضرة السارى عسكر الكبير بونابرته انكم فى الحال تُظهِرون هذا الخبر بين الخاصّ والعامّ وتشهروه

بعد ان كان ضربه بالسيف وجرحه بيده فعفى عنه
واحضره الى قدّام امير الجيوش فترحّب به واخرج من
جيبه منديل ثمين وربط يد مصطفى باشا فيه واجلسه
بالقرب منه واكرمه غاية الاكرام ثم قبضوا ايضًا على
عثمان خواجا هذا كان متسلّم بزمان الغزّ على مدينة
رشيد ولمّا حضروا الفرنساوية هرب الى القسطنطينية
وحضر صحبة مصطفى باشا وحين حضر الى قدّام امير
الجيوش وفهم امره امر بحفظه وكان دخلت شردمة من
عسكر العثمانى الى قلعة ابوقير ومعهم ابن مصطفى باشا
فامر امير الجيوش ان يضربوا عليه الكلل والقنابر وبعد اربعة
ايّام سلّموا بالامان وقبضوا على ابن مصطفى باشا واحضروه
قدّام امير الجيوش فامر ان ياخذوه الى خيمة ابوه بكلّ
اكرام وكان امر امير الجيوش الى المجروحين من تلك العساكر
ان ينزلوا بثلاث مراكب ويسافروا الى بلادهم ويخبروا بحالهم
وما جرى عليهم وما نالهم وابقى الاسارى السالمين تحت
الاسر المهين وغنمت الفرنساوية بهولاء العساكر اذ لم
يخلص منهم احد سوى الذين سافروا مجروحين فى
المراكب وكانت هذه الوقعة فى اربعة وعشرين شهر صفر
سنة ١٢١٤ وجمعوا اوليك الاسرى وكانوا نحو ثلثة الاف عدا
عن تلك المجاريح الذين منّ عليهم امير الجيوش بخلاصهم

الحال ثم اصطفّت الصفوف ودقّت البوقات والطبول للحرب واستعدّا الفريقان للطعن والضرب وبرز الجنرال ميراد بالخيل الشداد وهجم على تلك العساكر بالفرسان الجواسر والليوث الكواسر فضربت عليهم المدافع من متاريس الاتراك فصابت الخيل وتساقطت من على ظهرها الرجال واكثرهم بلى بالموت والنكال والذى سلم ما خطر له الموت على بال بل تقدّم للحرب والقتال وهجمت العساكر المشاة من اليمين والشمال وعظمت الاهوال وكثر النكال وذاقت الاسلام حرب لم يخطر لهم على بال واخذهم الخوف والانذهال وايقنوا بالذلّ والوبال وتملّكت الفرنساوية المتاريش وابلوهم بالموت والتعكيس وحاطوا بالاسلام من كلّ مكان وابهتوهم بالضرب والطعان والقطيعة والخذلان وحين رأت الاسلام ان ليس نجاة وايسوا من الحيوة القوا السلاح طمعًا بسلامة الارواح وطلبوا الامان واختاروا الاسر والهوان وصارت الفرنساوية تقبض عليهم باليد وهم فى عنا وكدّ ولم يخلص من تلك القبايل لا فارس ولا راجل بل اخذتهم الفرنساوية عن اخرهم فمنهم قُتل ومنهم أُسر ومنهم متّخن بالجراح وكثير اجساد بلا ارواح والذى منهم كان هارب لم يقدر يصل الى المراكب وهجم احد الصلدات على صيوان الوزير مصطفى كوسا باشا وقبض عليه واراد قتله فعرّفه بنفسه

تجديف واحتقار ولا شكّ ان هذا المسلم فى هذا الحال اقبح من الكافر الاصلى فى الضلال نريد منكم يا اهل الديوان ان تخبروا بهذا الخبر جميع القرايا والبلدان لاجل ان يمتنع اهل الفساد من الفتنة بين الرعيّة فى ساير الاقاليم المصرية لان البلد الذى يحصل فيها الشرّ يحصل لهم الضرر والقصاص وانصحوهم بحفظ انفسهم من الهلاك خوفًا عليهم ان نفعل فيهم مثلما فعلنا فى اهل دمنهور وغيره من البلاد الشرور بسبب سلوكهم مسالك القبيحة قاصصناهم والسلام عليكم ورحمة الله وبركاته

تحريرًا فى رحمانية يوم الاحد فى ١٧ صفر سنة ١٢١٤

طبع بمطبعة الفرنساوية العربية

ثم ان امير الجيوش بعد ان تكامل عنده جيش الفرنساوية سار من الرحمانية طالب قلعة ابوقير وحرب ذلك الجمع الغفير والجيش الكثير وحين فهم ان متاريسهم منيعة عالية اخذ يدبّر كيفية تملّكها بحسن فطنته السامية فاحضر الجنرال ميراد الذى كان من القوم الشداد وسارى عسكر الخيالة الجياد وامره ان يهجم اولاً بالخيل حتّى اذا اطلقت الاعداء مدافعها فتصيب الخيل وتسلم الرجال ثم تهجم طوابير المشاة من اليمين واليسار على المتاريس ويملكوها فى

كثرة الالهة لا تنفع لانّها باطلة بل ان الله الواحد هو الذى
يعطى النصرة لمن يوحّده وهو الرحمن الرحيم المساعد
الامين المعين المقوّى للعادلين الموحّدين المبعث الماحق رأى
الفاسدين المشركين وقد سبق فى علمه القديم وقضآءه
العظيم وتقديره المستقيم انه اعطانى هذا الاقليم العظيم
وقدّر وحكم بحضورى الى مصر لاجل تغيير الامور الفاسدة
وانواع الظلم وتبديل ذلك بالعدل والراحة مع صلاح الحكم
وبرهان قدرته العظيمة ووحدانية المستقيمة انه لم يقدّر
الذين يعتقدون ان الله ثلثة قوّةً مثل قوّتنا لانهم ما
قدروا ان يعملوا الذى عملناه ونحن المعتقدون بوحدانية
الله ونعرف انه العزيز القادر القوىّ القاهر المدبّر الكاينات
المحيط علمه بالسماويات والارضيات والقايم بامور المخلوقات
هذا ما فى الايات وبالكتب المنزلات ونخبركم بالمسلمين ان
كانوا صحبتهم يكونوا من المغضوبين لمخالفتهم لوصية النبىّ
عليه افضل السلام بسبب اتّفاقهم مع الخارجين الكفرة
اللئام لان اعداء الاسلام لا ينصرون الاسلام ويا ويل لمن
كانت نصرته فى اعداء الله يكون المنتصر كافرا او يكون
مسلمّ فهولاء ساقهم التقدير الى الهلاك والتدمير وكيف المسلم
ان ينزل فى مركب تحت بيراق الصليب ويسمع فى حقّ
الله الواحد الاحد الفرد الصمد من الكفّار كلّ يوم كلام

جماعة من عسكرنا بجبل الطونا وبعد ذلك سرنا الى اقليم
بحيرية لاجل ما نردّ راحة الرعايا المساكين واقاصص
اعداءنا المحاربين وقد وصلنا فى السلامة الى الرحمانية
وعفونا عفوًا عموميًا عن كلّ اهل البحرية حتّى صار اهل
الاقاليم فى راحة تامّة ونعمة عامّة وسكنت الفتنة واطمأنت
ثم نخبركم انه وصل ثمانون مركبًا صغارًا وكبارًا حتّى
ظهروا بثغر الاسكندرية وقصدوا ان يدخلوها فلم يمكنهم
الدخول لكثرة كلل والمدافع النازلة عليهم فرحلوا عنها
وتوجّهوا الى ناحية ابوقير وابتدوا ينزلوا فى برّ ابوقير وانا
الان تركتهم وقصدى انهم يتكاملوا الجميع فى البرّ وانزل
عليهم واقتل من لا يطيع واخلّى فى الحيوة الطايعين واتيكم
بهم محبوسين لاجل ان يكون فى ذلك شان عظيم فى مدينة
مصر والسبب فى مجىّ هذه العمارة الى هذا الطرف العشم
بالاجتماع على المماليك والعربان لاجل نهب البلاد وخراب
الاقليم المصرى وفى هذه العمارة خلق كثير من الموسكوب
الافرنج الذين كراهتهم ظاهرة لكلّ من كان موحّد الله
وعداوتهم واضحة لمن كان يؤمن برسول الله يكرهون الاسلام
ولا يحترمون القرأن وهم نظرًا الى كفرهم فى معتقدهم يجعلون
الالهة ثلثة وان الله ثالث تلك الثلاثة تعالى الله عن الشرك
ولكن عن قريب يظهر لهم ان الثلثة لا تعطى القوّة وان

فكتب فرمان الى علماء مصر وارباب الديوان يخبرهم بورود المراكب وخروج عساكرها الى البرّ وانهم مراكب النصارى ولكن ربّما معهم بعض مسلمين وتعريفه بذلك استنادًا على الفرمان الذى ورد من الدولة العثمانية الى الجزّار والاقطار الشامية حيث يقول قريبًا تحضر لكم الضونمنا الهمايونية مع ضونمنا دولة المسكوبية المتّحدة مع دولتنا بالحبّ والصدوقية ويحضر لكم ايضًا عشرين الفًا مقاتل فى البرّ من الدولة القوية غير العساكر البحرية لاجل طرد الملّة الفرنساوية وهذا الفرمان قد حضرت صورته الى امير الجيوش واطّلع عليه العلماء والاعيان واهل تلك البلدان ولاجل ذلك حرّر امير الجيوش لهم ذلك الفرمان لاجل ترقيد الفتن والهرج وان تلك المراكب من النصارى الافرنج

وهذه صورة الفرمان نقلًا عن المطبعة

من حضرة سارى عسكر امير الجيوش الكبير بونابرته خطابًا الى ديوان مصر المحروسة اوّله لا اله الّا الله محمد رسول الله صلّى الله عليه وسلّم نخبر محفل علماء الديوان بمصر المنتخب من احسنهم واكملهم فى العقل والتدبير عليهم سلام الله ورحمته وبركاته بعد مزيد السلام عليكم وكثرة الاشواق اليكم نخبركم يا اهل الديوان المكرّمين اننا وضعنا

المهالك وتشتّتت تلك الجموع ورجعت الفرنساوية بالسكون والهجوع وفى اثنى عشر صفر سنة ١٢١٤ هجرية حضر هجان من الاسكندرية بكتابة الى امير الجيوش يخبره ان العمارة العثمانية ظهرت فى ثغر الاسكندرية وعدّتها ثمانون مركبًا كبارًا وصغارًا وانهم اذ لم يقدروا يستقبلوا البوغاظ من الكلل والقنابر الكثير فتعمّدوا الى قلعة ابوقير وكان وصول ذلك الهجان عند الغروب وهو على صفرة الماكول والمشروب فنهض بالحال كالمرعوب وامر بحضور الخيل للركوب وفرّق الاوامر على الجنرالية وامرهم ان يتبعوه بالعساكر الى الرحمانية وكتب الى الجنرال كليبر ان يحضر من دمياط على طريق البرّ ثم ركب من ذلك المحضر بعسكره الخاصّ الذى يلبس الجوخ الاخضر وسار على تلك النيّة حتّى وصل الى اراضى الرحمانية فاتاه الخبر من الاسكندرية ان المراكب العثمانية ملكت قلعة ابوقير وهربت منها الفرنساوية وان العساكر جميعًا خرجت الى البرّية وبنوا بمساعدة الانكليز متاريس عظيمة فى تلك الاقطار ووضعوا فوقها المدافع الكبار وفرّقوا البيورلديات على جميع تلك الديار واستنهضوا للقيام الفلّاحين والعربان واهل تلك البلدان ولبسوا من مصطفى باشا الاكراك وابتهجت الاسلام بورود عسكر الاتراك وخشى امير الجيوش من قيام العامّة من مصر وغيرها من البلدان

ما ازدادوا الّا قوةً وباس وصعوبةً ومراس وحسن الشيم
والعطا والكرم وكثر فى زمانهم فى تلك الاقاليم الرخص
والخير العميم وعدم الظلم والعدوان واظهار العدل والايمان
وكان بعد رجوع امير الجيوش الى مصر قد هرب القاضى
وترك اعياله فى البلد فامر ان يرفعوا ولده الى القلعة
ويختموا على جميع ارزاقه فاجتمعت العلماء وارباب الديوان
وكتبوا عرض حال يترجّوا امير الجيوش بذلك الحال وطلق
ولده من القلعة ورفع الضبط عن المال والعيال فقبل سؤالهم
وارثى لحالهم واطلق الولد بشرط ان لا يقيم فى البلد وصرّفه
فى ماله واعياله ثم انه احضر شيخ العريش والبسه فروًا
فاخرًا ثمينًا واقامه قاضيًا امينًا وفى شهر محرّم الحرام افتتاح
سنة ١٢١٤ ظهر فى اراضى البحيرة عند دمنهور رجل مغربى
وقيل انه ابن سلطان الغرب فجمع من المغاربة والهواره
والعربان والفلّاحين جمعًا عزيزًا وقطع الطرقات فبلغ خبره
الى حاكم الاسكندرية فارسل اليه شردمة من عسكر
الفرنساوية وكبسوا عليه وانتشر بينهم القتال فانهزم
ذلك المغربى بعسكره فى البرارى والتلال ولم تزل الفرنساوية
فى اثارهم حتّى اهلكوا اكثرهم وكان هذا الرجل يدّعى
النبوّة ويقول انه حينما يلقى نظره على الكفّار فينتلاشون
كالغبار فكان الامر بضدّ ذلك الاقرار وقد جرّعوه كؤوس

الذى يملا الارض عدلًا وقد صدّق كثيرون منهم انه هو
المهدى ولم تتغيّر عليهم سوى الملابيس الافرنجية فلو جاء
بالفرجية لامنت به الرعيّة وقد كنّا ذكرنا كلما جرى
للفرنساوية فى ابتداء دخول الى الديار المصرية فى نصف
شهر محرّم افتتاح سنة ١٢١٤ وما قضوا من المكافحات والجهاد
والشرور والفساد وقد مات منهم جمع غفير وكابدوا تعبًا
كثيرًا واعداءهم الانكليز رابطين عليهم البواغيظ ونغور
البلاد العربية وعدم ميلهم عليهم ووصول الاذية اليهم
لان اهالى البلاد قتلوا منهم اناسًا كثيرين بالانفراد وكانوا
يدخلونهم الى منازلهم بالامان ويقتلونهم ويخفونهم وكانت
الفرنساوية قلوبهم مطمأنة من قبل الاسلام ولا ينقلون
السلاح الّا فى وقت الحرب والكفاح وكانت نساء مصر
وخوارجها كثيرة فكانوا ياخذون الفرنساوية الى منازلهم
الزامًا ويقتلونهم ويرمونهم فى الابيار ويخفون منهم الاثار وقد
فقد منهم كثيرون بهذه الوسايط والانكاد ووقع كثير
منهم فى علّة الجدام من ذلك الفساد وذلك المرض وجوده
كثير فى تلك البلاد وقد مات من الفرنساوية من ابتدا
دخولهم الى الديار المصرية الى حين رجوعهم من الديار
الشامية ما ينوف عن خمسة عشر الفًا وقلّ عددهم ولكن لم
يضعف جلدهم وكانوا مع كلّ تلك الاحوال والبلاء والنكال

فانظروا هذه الالطاف والمزية ببركة نبيّنا اشرف البرية واوعدنا بامرين عظيمين فى الاسلام انه يبنى لنا مسجدًا عظيمًا بمصر لا نظير له فى الاقطار وانه يدخل فى دين النبىّ المختار عليه افضل الصلوة والسلام ختام ثم وضعوا امضاهم كما مذكور قبل وهم العلماء المصرية والاغاوات والاعيان الاوجاقية

وقد طبع هذا الفرمان ووزّعه على الاقاليم المصرية وكان ما ذكر فى هذا الفرمان عنه قصده لتهذيب اخلاقهم وتليين اعناقهم وترقيد الفتن والمشاجرات وعدم المناكرات اذ كان عارفًا بما يورد عليهم من الحادثات وانه مضطرّ الى الرحيل لما قد بلغه عن قيام المماليك وانه سيترك الفرنساوية بمصر بكل ضيق وحصر فلذلك كان يودّ المسلمين ويُظهِر لهم الحبّ اليقين ويشهد لهم بحسن الدين وانه وايّاهم على الحق المبين وهم كانوا لهذا الكلام غير محقّقين وان كل ذلك خداع ونفاق وابتداع فكانوا غير مطمأنين هذه وهو غير فاتر عن مسألتهم وجذب قلوبهم ومؤانستهم وكان يباحثهم بامور الدين ويريهم انهم على الحق اليقين وكان مملوءًا من الحكمة والعلوم وقيل انه كان يعلم بامور العلم الفلكى اذ انه كان يتفوّه بامور تحدث فى ميقاتها قبل اوقاتها ويقول هو المنصوص على ظهوره فلا ينتظروا احدًا بعده وهو

والشرور من الرعيّة وجدّ لمصر واقليمها شيء عجيب ورغبته
فى الخير لاهلها ونيلها وزرعها بفكره وتدبيره العجيب يحبّ
الخير لاهل الخير والطاعة ويرغب ان يجعل فيها احسن
التحف والصناعة ولما حضر من الشام احضر معه جملة
اسارى من خاصّ وعامّ وجملة مدافع وبيارق اغتنمها فى
الحروب من الاعداء الاخصام فالويل ثم الويل لمن عاداه
والخير ثم الخير لمن والاه فسلّموا يا عباد الله لقضاء الله
وارضوا بتقدير الله فان الارض لله واقتبلوا احكام الله فان
الملك لله يوتيه لمن يشاء من عباده هذا هو الايمان بالله
ولا تسعوا فى سفك دماكم وهتك اعيالكم ولا تسبّبوا فى
قتل اولادكم ونهب اموالكم ولا تقولوا ان فى الفتنة اعلا
كلمة حاشا الله لم يكن فيها الّا الخذلان وقتل الانفس وذلّ
امّة النبىّ عليه السلام والغزّ والعربان يطغوكم ويغرّوكم
لاجل ان ينهبوكم اذا كانوا فى بلد وقدمت عليها
الفرنساوية ففرّوا هاربين منهم كانهم جنود ابليس ولما
حضر السارى عسكر الى مصر اخبر اهل الديوان من خاصّ
وعامّ انه يحبّ دين الاسلام ويعظّم النبىّ عليه السلام
ويحترم القرأن ويقرا به كل يوم باتّقان وامر باقامة شعاير
المساجد الاسلامية واجراء خيرات الاوقاف السلطانية
وسلّم عوايد الاوجاقية وسعى فى حصول اقوات الرعيّة

سورها بفعل الله الذى يقول للشىء كن فيكون واكرم
من كان فيها من اهالى مصر واطعمهم وكساهم وانزلهم
فى المراكب وغفّرهم بعساكر خوفًا من العربان واجزل
عطاياه وكان فى يافا نحو خمسة الاف من عسكر الجزّار فهلكوا
جميعًا وبعضهم ما غاطاهم الّا الفرار ثم توجّه من يافا الى جبل
نابلوس فكسر من كان فيه من العساكر بمكان يقال له
قاقون وحرق خمس قرايا من بلادها وما قدّره سبحانه
فيكون ثم اخرب سور عكّا وهدم قلعة الجزّار التى كانت
حصينة ولم يبق فيها حجر على حجر حتى انه كان قد بنا
حصاراتها وشيّد اسوارها فى نحو عشرين سنة وظلم فى بنايها
عباد الله وكذا عاقبة الظالمين ولما توجّهت اليه اهل بلاد
الجزّار من كل ناحية كسرهم كسرة شنيعة فهل ترى لهم
من باقية ونزل عليهم صاعقة من السماء فان قال اهل الشام
كما قلنا ثم توجّه راجعًا الى مصر المحروسة لاجل سببين
الاوّل انه اوعدنا برجوعه الينا باربعة اشهر والوعد عند
الحرّ دين والسبب الثانى انه بلغه ان بعض المفسدين من
الغزّ والعربان يحركون فى غيابه الفتن والشرور فى بعض الاقاليم
والبلدان فلما حضر سكنت الفتنة وزالت الشرور مثل زوال
الغيم عند شروق الشمس وسط النهار فان همّته العلية
واخلاقه المرضية متوجّه فى البكرة والعشية لا زالت الفجور

مصر واقليمها واحبّوا اجتماعهم عليه لاخذ اموالها وهتك حريمها ولكن لم تساعده الاقدار والله يفعل ما يشاء ويختار والطافه خفية والكلام على صفو النية وقد كان ارسل بعض هذه العساكر الى قلعة العريش ومراده يصل الى قطية فتوجّه سارى عسكر امير الجيوش الفرنساوية بونابرته وكسر عساكر الجزّار الذين كانوا فى العريش ونادوا الفرار الفرار بعد ما حلّ باكثرهم القتل والدمار وكانوا نحو ثلثين الف وملك قلعة العريش واخذوا ما فيها من ذخاير الجزّار بلا خلاف ثم توجّه السرعسكر الى غزّة فهرب من كان فيها من عسكر الجزّار وفرّوا منه كما يفرّ من الهرّة العصفور ولما دخل قلعة غزّة نادى فى رعيّتها بالامان وامر باقامة العشاير الاسلامية واكرام العلماء والتجار والاعيان ثم انتقل الى الرملة واخذ ما فيها من ذخاير الجزّار من بقسماط ورزّ وشعير وقُرب اكثر من الفين قربة عظام كبار كان جهّزها الجزّار لذهابه الى مصر ولكن لم تساعده الاقدار ثم توجّه الى يافا وحاصرها ثلثة ايّام ثم اخذها واخذ ما فيها من ذخاير الجزّار بالتمام ولنحوسة اهلها انهم لم يرضوا بامانه ولم يدخلوا تحت طاعته وسلطانه وشمول احسانه فدوّر فيهم ضرب السيف من شدّة غيظه وقوّة سلطانه وقتل منهم نحو اربعة الاف ويزيد بعد ما هدم

ومرادهم بهذه الاشاعة هلاك الرعيّة وتدمير اهل الملّة الاسلامية وتعطيل الاموال الديوانية ولا يحبّون راحة العباد قد ازال الله دولتهم من شدّة ظلمهم وقد بلغنا ان الالفي توجّه الى الشرقية مع بعض المجرمين من العربان والقبايل الفُجرة المفسدين يسعون فى الارض بالفساد وينهبون اموال المسلمين ان ربّك بالمرصاد ويزوّرون على الفلاحين مكاتيب كاذبة ويدعون ان عساكر السلطان حاضرة والحال ليس لها تحضير فلا اصل لهذا الخبر ولا صحة له ولا اثر وانما مرادهم وقوع الناس فى الهلاك والضرر مثلما كان يفعل ابراهيم بيك فى غزّة حين كان يرسل فرمانات بالكذب والبهتان ويدعى انها من طرف السلطان ويصدّقوه اهل الارياف خُسَفاء العقول ولا يعتبرون بالعواقب فيقعون فى المصايب واهل الصعيد طردوا الغزّ من بلادهم خوفًا على انفسهم وهلاك اعيالهم واولادهم فان المجرم يوخذ من الجيران وقد غضب الله على الظلمة ونعوذ بالله من غضب الديّان فكانوا اهل الصعيد احسن عقولًا من اهل البحرى بسبب هذا الرأى السديد ونخبّركم ان احمد باشا الجزّار سمّوه بهذا الاسم لكثرة قتله الانفس ولا يفرق بين الاخيار والاشرار وقد جمع طموش كثيرة من عساكر العثمانية ومن الغزّ والعرب واسافل العريش وكان مراده الاستيلاء على

والبحرية النصيحة من الايمان قال الله تعالى فى محكم القرآن
فلا تتبعوا خطوات الشيطان وقال تعالى لا تطيعوا امر
المسرفين الذين يفسدون فى الارض ولا يصلحون فعلى
العاقل ان يدبّر الامور قبل وقوع المحذور نخبّركم يا معشر
المؤمنين انكم لا تسمعوا كلام الكذّابين فتصبحوا على ما
فعلتم نادمين وقد حضر الى محروسة مصر المحمية امير
الجيوش الفرنساوية حضرة بونابرته محبّ الملّة المحمدية ونزل
بعسكر فى العادلية سليمًا من العطب والاسقام شاكرًا لله
موحدًا للملك العلّام ودخل الى مصر من باب النصر يوم
الجمعة عاشر محرّم سنة ١٢١٤ من هجرته عليه السلام فى
موكب كبير عظيم بشنّك جليل فخيم وعسكر كثير جسيم
وصحبته العلماء الازهرية والسادات البكرية والعنانية
والدامورشية والخضوية والاحمدية والرفاعية والقادرية
والاوجاقات السبعية السلطانية وارباب الاقلام الديوانية
واعيان التجار المصرية وكان يومًا مشهورًا عظيمًا لم يقع
نظيره فى المواكب السابقة قديمًا وخرجت سكّان مصر
جميعًا لملاقاته فوجدوه هو الامير الاوّل بونابرته بذاته
وصفاته واظهر لهم ان الناس يكذبون عليه وشرح الله
صدره للاسلام ونظر الله بعين لطفه اليه والذين اشاعوا
عنه هذه الاخبار الكاذبة العربان الفاجرة والغزّ الهاربة

وانظروا هل ان بونابرته مات ام بعده فى الحياة وقولوا للمفسدين لا يتأمّلوا بهذا الامل بونابرته قد جاء سالمًا غانمًا باذن المالك العزيز ولم يمت حتّى يدوس جميع الممالك فاجابوه لا باس على امير الجيوش لقد كذب كل من قال اطال الله لنا بقاك ولا شمّت بك اعداءك وجعلنا من الدنيا فداك وبالحقيقة كانت شاعت عنه تلك الاخبار وفرحت اهل تلك الديار ثم دخل مصر بموكب شهير ورآه الكبير والصغير ومشت امامه جميع العساكر الفرنساوية وحكّام واعيان وعلماء واغاوات مدينة مصر المحمية ودخل من باب النصر بالعزّ والنصر نهار الجمعة عاشر يوم من شهر محرّم الحرام افتتاح سنة ١٢١٤ وكان يومًا عظيمًا وموكبًا جسيمًا وحينما ولج بمنزله الكاين على بركة اليزبكية كتب فرمانًا باللغة الفرنساوية وارسله الى ديوان العلماء وامرهم ان يترجّموه الى اللغة العربية خطابًا من علماء الديوان الى ساير الاقاليم المصرية ويطبعوه فى اللغة العربية ويعلّقوه على شوارع القاهرة ويفرّقوه على جميع الاقاليم العامرة

وهذه هى صورة ذلك الفرمان

من محفل الديوان الخصوصى بمصر المحروسة خطابًا الى اقاليم مصر الشرقية والغربية والمنوفية والقليوبية والجيزة

الكبار ودفنوها فى الارسال وقد كانوا اخذين من العساكر العثمانية اربعة الاف بندقية فارموها فى البحر واحرقوا المراكب التى كانوا اخذوها من الاسلام واخذوا الذين فيها اسارى وكانوا نحو ثلثماية نفر فامر امير الجيوش ان يصنعوا اخشابًا كالنعوش ويضعوا عليها المجرّحين والمشوّشين وكل اربع انفار من هولاء الماسورين يحملوا على اكتافهم خشبة ويمشوا امام العسكر وقبضوا على السيّد يحيى مفتى مدينة يافا واربعة انفار من التجار واخذهم صحبته ونهض من مدينة يافا الى غزّة وكان الجنرال القايم بها قبض على خمسة انفار من التجار فى البلد وطلب منهم جانب من المال ثم سار امير الجيوش الى قلعة العريش وهناك وضع المشوّشين والمجروحين وامر الجنرال كليبر ان يسرى على قطية بعساكره الى مدينة دمياط وسار امير الجيوش بباقى العسكر الى مدينة القاهرة وامامه اوليك الاسرى ماشيين ووصل الى العادلة بالقرب من مدينة بلبيس وارسل اخبر القيمقام الجنرال دوكا بقدومه فخرج المشار اليه مع شيخ البلد وساير الجنرالية والعساكر وعلماء البلد والحكّام والاعيان وارباب الديوان والاوجاقات واقبلوا عليه وهنّوه بقدومه وبعد الجلوس قال لهم لقد بلغنى ان بعض المفسدين والاعداء الكاذبين قد اشاعوا عنى الاخبار انى قد متّ فى تلك الديار فامعنوا النظر بى لتتحقّقوا الخبر

وها نحن رابطين عليكم البواغيظ ولا ندع ان يجيكم لا كثير ولا وجيز وقد بقيتم مسجونين فى هذه البلاد وانقطع عنكم الاسعاف والامداد وجميع الممالك ضدّكم مجاهدين على عدمكم فكفاكم تهلكون نفوسكم وتطيعون هوى رئيسكم فاطلبوا الاقالة من هذه الحروب والخلاص من هذه المصايب والخطوب ونحن نضمن لكم الوصول بالسلام والامان الى ارضكم والاوطان ولما سمعوا ذلك الكلام سلّموا له واخذهم بامان واما امير الجيوش حين نظر ان ليس فى ذلك الحرب محصول والدخول الى عكّا بعيد الوصول وقد فهم ان الصلدات صاروا ينفرون من الهجوم والمصادرة ويطلبون الرجوع الى القاهرة وان قد مات ثلاثة الاف وخمسماية صلدات على اسوار عكّا ومات فى الطاعون وعلى الطرقات ما ينيف عن الف صلدات ومع ذلك المخاوف التى قضوها والبلايا التى ذاقوها وهم لم يزالوا فى طاعة غريبة ومحبّة عجيبة الى امير الجيوش اذ كان عندهم كالاه يخضعون الى امره ويصبرون على مرّه وحرّه ملازمين على حمده وشكره وفى احد عشر يوم من ذى الحجة سنة ١٢١٣ امر امير الجيوش بالقيام بجميع المضارب والخيام وانتقل الى مدينة حيفا وكان فيها عدّة حواصل قطن الى الجزّار فامر بحرق الجميع ومن هناك ساروا الى مدينة يافا فاخذوا ما كان لهم من الامتعة والمدافع

يهاب الموت ولا منه يفزع واندفقت عليهم الكلل والقنابر برًّا وبحرًا على هولاء العساكر اندفاق البحور الزواخر واتّقدت عليهم النيران واظلم الجو من الدخان واستدّت المسامع من صوت المدافع واشتدّت المعامع وقفزت الفرنساوية الاسوار ودخلوا الى الجامع وكانت ساعة من ساعات القيامة وحربًا لم يكن فيه سلامة ويوم غريب الاحوال شديد الاهوال عظيم الوبال تشيب من هوله الاطفال وترتعب من ذكره صناديد الرجال وتبادرت العساكر الذين فى المدينة والمراكب التى فى الميناء بالحراقة والنيران بالزيت والقطران وجادوا بالكلل والرصاص والقنابر والقواص وبالضجيج العظيم والصراخ الذميم وارتدّت الفرنساوية بجمية عن ذلك الشرّ والنكد بعد ما كانوا دخلوا البلد المحمية وخطفوا طاسات النحاس الاصفر من سبيل الجامع المشتهر وخرجوا من المدينة كاسبين وبقى منهم فى الجامع ماية وعشرين وكانوا قد انشغلوا فى القتال الى ان حالت عليهم الرجال وبدوا يحاربون وعن ارواحهم يدافعون فتراكمت عليهم العساكر كالبحور الزواخر وقد ايقنوا بالموت والاقتناص وفرغ بارودهم والرصاص وعند ذلك بادر اليهم الكومنضا سميت سارى عسكر الانكليز وطفق يكلّمهم بالفرنساوية كلام حريز وان المشيخة ما ارسلوا رئسكم الى هذه الممالك الّا ليرموه فى بحر المهالك

المشيخة المحبّين له يخبّروه ان رؤساء المشيخة ارفاقه الكبار مخامرين عليه وقد منعوا عنه الامداد ليهلك فى هذه البلاد وايضًا ان الانكليز قد اخذت منهم كلّما اكتسبوه من الاقاليم وهيّجوا ملوك الافرنج عليهم وان لم يحضر اليهم سريع والّا يذهب تعبهم ويضيع فهذه المكاتيب التى حضرت من بعض رؤساء المشيخة وايضًا اتتهم الاخبار ان العمارة العثمانية العظيمة قد تجهّزت وقريبًا تصل الى الديار المصرية وسرعسكرها مصطفى باشا كوسا وايضًا اتتهم الاخبار ان العمارة المسكوبية حاصرت جزيرة كورفو من اعمال البندقية وقد خرجت منها الفرنساوية ولما علم امير الجيوش بتلك الاخبار وان العالم كلّه نهض ضدّه وانه صار مضطرًّا ان يحارب جميع المسكونة بهذا الجيش القليل وقلب ذلك البطل الشديد اقوى من الحديد فما اراعته الاهوال ولا اعتراه الانذهال ولا تغيّرت منه الاحوال ولا التوى عنانه ولا تزعزع جنانه بل اخفى الكمد واظهر الجلد ثم ارسل احضر الجنرال كليبر من الناصرة وامره ان يهجم الهجمة الاخرة فعند ذلك نهض هذا البطل المذكور واظهر حربه المشهور وقرع طبول الحرب وتقدم الى الكون والضرب وكان يومًا اعظم الايّام وحرب يشيب منه رأس الغلام وهاج ذلك الجنرال هيجان الاسد الاذرع الذى لا

انهض الى تكميل خدمة المشيخة ثم قطعوا يده من كتفه واذ كان هذا الجنرال لا يمكنه الكنون والسكون حتّى يختم جرحه طفق يدور على المتاريس ليدبّر الطبجية ويدلّهم على الاماكن التى تضرب عليها المدافع والقنابر فمن الشمس والهوا ورم عليه جرحه ومات وعدمت المشيخة مهندسًا عظيمًا ومدبّرًا عليمًا وفى هذه المواقع مات الجنرال بون فهذا البطل تعلّق على السور وحدف البرنيطة الى داخل البلد وكان من الشجعان الشداد وقد ارتعشت عساكر عكّا ذلك النهار من فعل ذلك البطل المغوار وبقوا يضعون اللحف بالزيت والقطران ويحدفوها على الاسوار بعد ما يشعلوه بالنار ويضربوهم بالقنابر والمدافع الكبار وهم لا ينكفّوا عن طلوع الاسوار والرصاص عليهم مثل سيل الامطار ويرموهم ايضًا من الاسطحة بالحجار الكبار وهذا الجنرال اصابته حجر فى راسه وهو متعلّق على السور فسقط وحملوه العسكر ومات وشرب شراب الافات ثم بعد هجمات كثيرة وحروب خطيرة وتعب شديد وهول مكيد عزم امير الجيوش على القيام عن مدينة عكّا العسيرة لعلّة خطيرة واسباب كثيرة وهو انه اولًا ان ورد مركب صغير من بلاد خرسان (17) الى الاسكندرية وفيه رجل من مدينة باريس ومعه مكاتيب الى بونابرته من بعض روسّاء

ابراج واسوار عكّا من ضرب المدافع والقنابر وهيجان العسكر
ولما نظر الجزّار هدم البروج والاسوار فبدا يقيم حيطانها
من الازقّة والشوارع وخرق البيوت والمنازل الى بعضها بعض
وجعل لها منافذ خوفًا من هجوم الغرنساوية لما شاهد
من جسارتهم القويّة وكانت الغرنساوية لم تكلّ عن الهجمات
على الاسوار والوصول في الجدار ولم يبالوا بذلك العمار
ولا يخشوا قصر الاعمار وهلاكهم فى هذه الديار بل هامّين
في العزّ والانتصار وقهر احمد باشا الجزّار وتملّكهم على هذه
الاقطار واذ كان اعداءهم الانكليز الذين قد اهلكوا عمارتهم
على البواغيظ واسعف عليهم ذلك العزيز والقاهم فى تيّار
التغلّب والتعجيز فلذلك اظهرت الغرنساوية انواع العجايب
فى هذه المعامع والمواقع التى تُذكر جيلًا بعد جيل اذ
لم يكن لها مثيل وقد مات فى هذه المواقع الجنرال كفريل
المهندس الكبير والعالم الخبير والشهم الشهير لان هذا
البطل المهول قد تقرّر عنه القول انه كان برجل واحدة
والاخرى كان مُلبّسها خشب وكانت اهل مصر تدعيه
الجنرال ابو خشبة فهذا المذكور اصابته كلّة فى كتفه
واخذت الجرايحية يداونه فسألهم هل الجرح يطول ليبرا
فاجابوه انه يحتاج في مدّة طويلة واما اذا قُطِعت اليد
من الكتف فبروءه قريب فاجابهم اقطعوا يدى ودعونى

بشبر ان يعيّن عسكر من الفلّاحين ولكل انسان ثلثين فضّة كل يوم فتوجّه المذكور وعيّن جماعة وسار بهم الى جسر بنات يعقوب لعند الجنرال ميراد فتركهم الجنرال على الجسر محافظين ورجع الى عكّا واما الجنرال منو كان لم يزل مع الجنرال كليبر فى الناصرة فبلغه ان فى مدينة طبرية عسكر الجزّار فاخذ ثلثماية راكب من الفرنساوية والشيخ صالح والشيخ عبّاس اولاد ضاهر العمر ولما قربوا من طبرية خرج عسكر الجزّار الى ملاقاتهم وكانوا نحو الفين مقاتل وحين تقابلا العسكران وانتشبت بينهما الحرب انكسر عسكر الجزّار وولّوا منهزمين وللنجاة طالبين ولحق هذا الشجاع رجل من العسكر وضربه بحسامه وارماه شطرين وقتل منهم اوفر من مايتين ورجع الجنرال ميراد الى طبرية فوجد بها حواصل حنطة وشعير ودرّا ما ينوف عن الفين غرارة فارسل اعلم بها امير الجيوش فرجع الجواب ان يطحنهم ويرسلهم الى العسكر وفى شهر شوال الموافق لشهر ادار تباين الطاعون فى العساكر الفرنساوية وكانت عليهم اعظم بلية ومات منهم خلق وافر وكانت الحروب قايمة الى مدينة عكّا الليل والنهار وهم يهجمون على الاسوار والكلل والقنابر عليهم مثل سيل الامطار وقد اهلكوا من العساكر الاسلامية والانكليزية خلقًا لا يُحصَى لما كانوا يخرجون الى محاربتهم وقد هدموا

المرج وحينما اصبح الصباح ارسل خمسماية صلدات لا
قرية جنيذين وامرهم ان ينهبوها ويحرقوها ففعلوا كما امرهم
ثم ان امير الجيوش احرق تلك القرايا التى فى جبل نابلوس
لانهم ما طلبوا منه الامان ثم رجع لا الناصرة وبعده
حضر بالعسكر لا تجاه عكّا وقد كنّا ذكرنا ان امير الجيوش
كان قد ارسل مصطفى بشير الصفدى الى صفد وملك
قلعتها وصاروا الذين كانوا من قبل الجزّار الى الشام وجمع
ابن عقيل عسكر وحضر لا صفد فنهبوها وحاصروا القلعة
ولعلمهم بقلّة الرجال بها هجموا بقوّة شديدة وكانوا
الذين فى القلعة يضربوا عليهم بالرصاص فهلك منهم عدّة
رجال ثم ان رجل من القلعة سقط من شبّاك وهجم
ورا عسكر الشام وضرب البيرقدار برصاص فقتله واخذ
البيرق ورجع الى القلعة وحين بلغ امير الجيوش قدوم
عسكر الشام لا صفد امر الجنرال ميراد ان يسير بخمسماية
راكب ولما بلغ عسكر الشام قدومه رحلوا الى جسر بنات
يعقوب وحين دخل الجنرال ميراد صفد بلغه هروب عسكر
الشام فتبعهم ولما وصل لا الجسر ما وجد احدًا واعلموه
انهم ساروا لا الشام واما مصطفى بشير حضر الى عند
امير الجيوش فترحّب به واكرمه وقد اخبروه عن فعل
ذلك الرجل فاعطاه مية وخمسين غرش وامر مصطفى

اقسام قسمان منهم الف والقسم الثالث خمساية فاخذ منهم قسمًا واحدًا ومدفعًا واحدًا وتوجّه بذاته والقسم الثانى تبعه من بعيد والقسم الثالث للخمساية ومعهم مدفعين امرهم ان يسيروا الى الحرب من الطرف الثانى الى ان تصير العساكر المحاربين فى وسطهم محتاطين بهم وحينما وصل امير الجيوش الى عندهم ضرب مدفعًا واحدًا ثم ضرب القسم الثانى ثم الثالث وحينما سمعوا العساكر المحاربين المدافع ونظروا قدوم النجدة وعلموا انهم صاروا فى وسطهم فولّوا منهزمين وللنجاة طالبين وصاروا يتراكضون فى الجبال وكانت الفرنساوية يضحكون عليهم وعندما انقطع اثرهم اتى امير الجيوش الى عند الجنرال كليبر وتصافحا مع بعضهما بعض وتعانقا وفرحا بانهزام الاعداء وحينما كانا واقفين واذا بالخمساية صلدات الذين صاروا الى الجبل راجعة بالغنايم الوافرة لانهم كبسوا على اوردى الغزّ وكان فيه مقدار ماية مملوك فقط واما باقى الغزّ فكانت تحارب فى ارض المرج بعيد عن اورديهم مقدار ساعتين فعندما نظرت المماليك ان الفرنساوية مقبلين عليهم تركوا الاوردى وولّوا منهزمين فكبسوا عليه الخمساية صلدات واغتنموه وكان فيه خيرات كثيرة واخذوا الخيل والجمال والخيام والامتعة والاسلحة والملبوس وبات امير الجيوش تلك الليلة فى ارض

مكيدةً منهم ولم يزل الغرنساوية فى اثرهم الى ان وصلوا
الى اطراف المرج ومن هناك احاطوا فى الغرنساوية من كل
جانب ولما نظرهم الجنرال كليبر قد احاطوا بالعسكر فقسم
رجاله اربعة اقسام مع كل قسمة منهم مدفع واتّصل الحرب
بينهم فعندما شاهدت اهالى الناصرة كثرة جيوش الشام
وان الغرنساويين قليلين جدًا فبادروا حالًا واخبروا امير
الجيوش فاحضر حالاً الجنرال تركو وامره بتحضير ثلثة الاف
صلدات ومن بعد ساعة واحدة جهّز العسكر المذكور
واخذوا معهم اربعة مدافع وامر الجنرال بونابارته ان يسيروا
على وادى عبلين ومن بعد مسيرهم بثلاث ساعات ركب
امير الجيوش وسار وراهم طالبًا اثرهم وفى نصف الليل وصل
بالعساكر الى بير البدوية وارسل الى امراة قريبة منهم
اسمها سافورا وطلب ما احتاجه من الذخيرة تلك الليلة
وعند الصباح سار بالعسكر الى ان نفذ الى مرج ابن عامر
وصعد الى تلٍّ عالٍ فكشف ارض المرج ونظر الى الجنرال كليبر
فى وسط البيدا وعساكر الاسلام محتاطة به والهجمة من
كل ناحية وليس لهم عليه استطاعة ثم نظر الى جبل
بعيد وعليه المضارب والخيام وكان هذا اوردى الغزّ فنزل
امير الجيوش وافرز خمسماية مقاتل وامرهم ان يسيروا على
الجبل ويكبسوا على الاوردى وقسم العسكر الذى بقى معه ثلثة

اسعافًا للجزّار فصار ذلك اسعافًا للفرنساوية وكنّا قد ذكرنا
ان امير الجيوش بعد حضوره في تجاه عكّا ارسل كتب في
مشايخ البلد الذين بالقرب منه فحضر اليه الشيخ عبّاس
ابن ضاهر العمر واعرض لديه احواله فترحّب به واعطاه
السلاح والكسوة وعشرة اكياس وكتب له ان يكون متولّيًا
بلاد ابيه وحضر ايضًا مشايخ بنى متوال (16) فاعطاهم حكم
بلادهم وصاروا من عند امير الجيوش في مدينة صور وقدّموا
له الذخاير من البلاد وتسلّموا القلعة التى كانت لابائهم
ثم حضر ايضًا رجل من جبل شيخا اسمه مصطفى بشير
فاكرمه امير الجيوش وامره ان يجمع عسكر من اهل تلك
البلاد ويتوجّه في مدينة صفد فتوجّه المذكور بخمسين
نفر ولما بلغ اهل البلد قدومه طردوا عسكر الجزّار وسلّموه
البلد وكان ذلك الرجل اصله من صفد وقد ذكرنا عن
توجّه الجنرال كليبر والجنرال منو في الناصرة وكان قد اجتمع
من الشام عساكر الاسلام من مغاربة وهوارا وعربان والغزّ
الذين حضروا مع ابراهيم بيك في ان بلغ جمعهم ثلثين
الف مقاتل ما بين راكب وراجل وخرجت هذه العساكر
العديدة بقوّة شديدة ووصلت في مرج ابن عامر فبلغ
كليبر قدوم ذلك العسكر فسار اليهم بالف وخمساية مقاتل
وحينما وصلوا وشاهدتهم تلك الجموع انهزموا من قدامهم

عزم اعدايك الغرنساوية اذ قد اسرت منهم ثلثة مراكب
جبخانية ومدافع قوية فشجّع فؤادك على محاربتهم لانني قد
اضعفت قوّتهم وكان الامر كما ذكر لان امير الجيوش اذ كان
لم يقدر على نقل الجبخانة والمدافع الكبار فى البرّ فامر ان
يوسقوهم فى ثلثة مراكب ويرسلوها من دمياط وحينما
خرجت المراكب المذكورة اصطادتها مراكب الانكليز
وكان سرعسكر الانكليز المسمّى سند سميت لم يزل يطوف
فى مراكبه على البواغيظ ليمنع الامداد على الغرنساوية وحين
وقع الحصار على مدينة عكّا حضر بمراكبه واخرج منهم
طبجية لا القلع والاسوار ثم من بعد ذلك الحرب الشديد
قلّت جبخانة الغرنساوية وبلغ امير الجيوش ان الانكليز
استاسروا الثلاث مراكب التى اتت من دمياط فى الجبخانة
فاشتعل فيه الغضب وارسل احضر ما كان فى يافا من الجبخانة
ثم حضر لا الجزّار مركبين من اسلامبول بهم الجبخانة
ولما اقبلوا لا اسكلة يافا وشاهدوهم الغرنساوية الذين كانوا
باقيين هناك رفعوا لهم البيراق العثمانى ودخلوا لا الميناء
بكل امان ناشرين الاعلام لظنّهم ان المدينة بيد الاسلام
وبعد ما القوا المراسى نزلت القبابطين لا البلد فقبضوا
عليهم الغرنساوية وضبطوا المراكب بكل ما فيها من المدافع
والقنابر والجبخانة وكان ستّت وثلثين الف دينار مرسلة

جميعهم بالتصميم على الطاعة والتسليم لذلك البطل العظيم لما بلغهم من عظم سطوته وعلو همّته وشدّة صولته وبقوا ينتظرون بما يحلّ باحمد باشا الجزّار بعد ذلك الضيق والحصار من الهلاك والبوار وقالت المسلمين اجمعين انـنـا لله وانـنـا اليه راجعين من شرّ هولاء الملاعين وكان امير الجيوش كتب لى ساير مشايخ البلد ليحضروا لى مقابـلـتـه ويحصلـوا على امانه ورحمته وبدت تاتى اليه اهل تلك الـبـلاد وياخـذون منه الامان وسار الجنرال كليـبـر والجنرال مـنـو لى مدينة الناصرة وارسل كومندا حاكمًا على شفا عمر ومن بعد اتمام بناية المتاريس ابتدا فى الحرب على عكّا خامس يوم من شهر شوال سنة ١٢١٣ وقام الحرب اربعة وعشرين ساعة وكان حربًا شديدًا مهولاً لم يكن مثله قطّ لان كانت الفرنساوية تضرب المدافع والقنابر وفى المدينة كذلك المدافع والقـنـابـر من الابراج والقلاع والحصون والاسوار وكانت المراكب العثمانية والمراكب الانكليزية تضرب كذلك المدافع والقنابر حتّى خيل للناظرين والسامعين ان مدينة عكّا لم يـبـق منها حجر على حجر واقفين وارتجّ الجزّار من ذلك رجّـةً عظيمةً وكاد ان يخلو المدينة واحضر مراكبه للسفر والركوب وهيّا نفسه للذهاب والهروب فمنعه الجنرال سرعسكر الانكليز الذى كان مقيمًا فى عساكره على البواغيظ وطمّنه قايلًا انى قد قطعت

ان يجرّوهم الى ذلك الوادى فلما علم امير الجيوش مرادهم
قسم عساكره ثلاثة اقسام فالقسم الاوّل سيّره الى فمّ الوادى
والقسمان اطلعهما الى الجبل وحين اقتربوا الى الوادى ضربوا
المدافع واطلقوا الرصاص فانحدرت اليهم الفرنساوية من
اعلى الجبال وانتشبت بينهم القتال وكثر القيل والقال وقد
قتل من عسكر الاسلام اربعماية قتيل على التمام وولّوا الباقون
منهزمين والى النجاة طالبين ومن هناك صارت الفرنساوية
مطمانين فى تلك الديار وباتوا تلك الليلة على العيون الصغار
وفى الغد ساروا الى ان وصلوا الى وادى الملك وقد كان بلغ
الجزّار قدوم وقرب الفرنساوية الى تلك الديار فارسل الى
حيفا احضر الجبخانة والعسكر وعندما وصلت الفرنساوية
الى تجاه مدينة حيفا خرجت اهالى البلد الى مقابلتهم
وسلموا امير الجيوش مفاتيح البلد والقلعة فاكرمهم واعطاهم
الامان ودخلت الفرنساوية مدينة حيفا فوجدوا بها قاربًا
صغيرًا فيه جماعة من مراكب الانكليز فاخذوهم اسارى

وبعد ذلك امير الجيوش انتقل بالعساكر الى تجاه مدينة
عكّا ونصبوا المضارب والخيام فى محلّ يقال له ابو عتبه وبنوا
المتاريس الحصينة ووضعوا فوقها المدافع المتينة وشاعت
الاخبار فى تلك الاقطار بقدوم البطل المغوار فى ذلك العسكر
الجرّار الذى هو كالبحر الزخّار فخافت تلك الديار وعزموا

سلوكهم للقلعة من طريق امينة خافية عن العيون واخذوا ذخاير كثيرة واموال غزيرة ومسكوا المراكب التى فى المينا واكتسبوا امتعة غالية ثمينة ووجدوا فى القلعة اكثر من ثمانين مدفع ولم يعلموا مع مقادير الله الة الحرب لا تنفع فاستقيموا يا عباد الله وارضوا بقضاء الله ولا تتعارضوا على احكام الله وعليكم بتقوى الله واعلموا ان الملك لله يوتيه لمن يشاء والسلام عليكم ورحمة الله

الفقير السيّد خليل البكرى
نقيب الاشراف بمصر حالًا
عفى الله عنه

الفقير عبد الله الشرقاوى
رئس الديوان بمصر حالًا
عفى الله عنه

الفقير محمد المهدى
كاتم سرّ الديوان بمصر حالًا
عفى الله عنه

طبع فى مطبعة الفرنساوية العربية بمصر المحروسة (15)

ثم ان امير الجيوش سار بالعسكر قاصدًا مدينة عكّا على طريق الجبال ولما وصلوا الى اراضى قاقون فكانت عساكر الجزّار والنوابلسيه مكمنين فى الوادى الذى هناك وحينما بلغهم قدوم الفرنساوية اخرجوا منهم من فمّ الوادى خمسماية مقاتل وبدوا يربحون تجاه العسكر وكان قصدهم

مخالفين للقوانين الحربية والشرعية المطهرة المحمدية وحالاً فى الوقت والساعة هاج السرعسكر واشتدّ غضبه على الجماعة وامر بابتداء ضرب المدافع والقنابر الموجبة التدمير وبعد مضى زمان يسير تعطّلت مدافع يافا المقابلة لمدافع المتاريس وانقلب عسكر الجزّار فى وبال وتنكيس وفى الظهر من هذا اليوم انخرق سور يافا وارتجّ له القوم ونقب من الجهة التى ضرب فيها المدافع من شدّة النار ولا مردّ لقضاء الله ولا مدافع وفى الحال امر حضرة السرعسكر بالهجوم عليهم وفى اقلّ من ساعة ملكت الفرنساوية البندر والابراج ودار السيف فى المحاربين واشتدّ بحر الحرب وهاج وحصل النهب فيها تلك الليلة وفى ثانى يوم الجمعة غرّة شوال وقع الصفح الجميل من حضرة السرعسكر الجليل ورقّ قلبه على اهل مصر من غنى وفقير ومتجبّر وحقير الذين كانوا فى يافا واعطاهم الامان وامرهم بالرجوع الى الاوطان مكرومين وكذلك امر اهل دمشق برجوعهم الى اوطانهم سالمين لاجل ما يعرفوا مقدار شفقته ومزيد رافته ورحمته ويعفو عند المقدرة ويصفح وقت المعذرة لكثرة تمكّنه ومزيد اتقانه وتحصّنه وقتل اكثر من اربعة الاف من عسكر الجزّار فى السيف والبندق لما وقع منهم من الانحراف واما الفرنساوية لم يقتل منهم الا القليل والمجاريح منهم ليس بكثير وسبب ذلك

لا اله الّا الله وحده لا شـــريــــك له

بسم الله الرحمن الرحيم

من حضرة سرعسكر اسكندر كتخدا العسكر الفرنساوى الى حضرة حاكم يافا نخبّرك ان حضرة سرعسكر الكبير بونابارتــه امرنا نعرّفك فى هذا الكتاب ان سبب حضوره الى هذا الطرف اخراج عسكر الجزّار فقط من هذه البلد لانـه تعدّى بارسال عسكره للعريش ومرابطته فيها والحال انها من اقليم مصر التى انعم الله بها علينا فلا يـنـاسبـه بالاقامة بالعريش لانها ليست من اراضيه فقد تعدّى على ملك غيره ونعرّفكم يا اهل يافا ان بندركم حاصرناه من جميع اطرافه وجهاته وربطناه بانواع الحرب والات والمدافع والكثيرة والكلل والقنابر الغزيرة وفى مقدار ساعتين ليقلب سوركم وتبـطل الاتكم وحروبكم ثم نخبّركم ان حضرة السرعسكر المشار اليه بونابارته لمزيد رحمته وغزير شفقته خصوصًا بالضعـفـاء من الرعيّة خاف عليكم من سطوة عسكره المحاربين واذا دخلوا اليكم بالقهر فاهلكوكم اجمعين فامرنا ان نرسل اليكم هذا الخطاب امانًا كافيًا لاهل البلد والاغراب ولاجل ذلـك اخّر ضرب المدافع والقنابر ساعـة واحدة وانـنى لكم من الناصحين القلبية والحال انهم جعلـوا الجواب قتـل الرسول

حضرة السرعسكر الكبير بحفر خنادق حول السور لاجل ان يعملوا متاريس امينة وحصارات مُتقَنة حصينة لانه وجد سور يافا ملانًا بالمدافع الكبيرة ومشحونة بعساكر الجزّار الغزيرة وفى تاسع وعشرين من الشهر المذكور لما قرب حفر الخندق الى السور مقدار ماية وخمسين خطوة امر حضرة السرعسكر المشار اليه ان تنصب المدافع على المتاريس وان يضعوا الهاون الكبير باحكام وتاسيس وامر بنصب مدفع صيانةً لعساكره الصاعدين والمشتغلين بخرق السور وامر بنصب مدفع آخر بجانب البحر لمنع الخارجين اليهم من مراكب المينا لانه وجد فى المينا بعض مراكب اعدّوهم عساكر الجزّار الى الهروب ولا ينفع الهرب من المقدّر المكتوب ولما رأت عساكر الجزّار الكاينين بالقلعة ان عساكر الفرنساوية قلايل فبُرأ الغين للناظرين لسبب اختفآء الفرنساوية فى الخنادق وخلف المتاريس فغرّهم الطمع وفتحوا بجالهم من القلعة مسرعين مهرولين وظنّوا انهم يغلبوا الفرنساوية فهجمت عليهم الفرنساوية وقتلوا منهم جملة كثيرة فى الوقعة والزموهم والجوهم للدخول ثانيًا الى القلعة وفى يوم الخميس غاية شهر رمضان حصلت عند السرعسكر شفقة قلبية على الرعيّة وخاف على اهل يافا من عسكره اذا دخلوها بالقهر والاكراه فارسل اليهم مكتوبًا مع رسول مضمونه

منه فى امان واطمئنان فشاهدوا عسكر باشا الجزّار هاربين
بسرعة قايلين الفرار الفرار ثم ان الفرنساوية وجدوا فى
الرملة ومدينة اللُدّ مقدار كبير من مخازن البقسماط
والشعير ورأوا فيها الف وخمساية قربة مجهّزة قد جهزها
الجزّار ليسير بها الى اقليم مصر مسكن الفقراء والمساكين
ومراده يتوجّه اليها باشرار العربان من سفح الجبل ولكن
تقادير الله تُفسد الحِيَل قاصدًا سفك دماء الناس مثل
عوايده السابقة وتجبّره وظلمه مشهور لانه من تربية المماليك
الظلمة المصرية ولم يعلم من خسافة عقله وسوء تدبيره ان
الامر لله وكل شىء بقضايه وتدبيره وفى سادس وعشرين من
شهر رمضان وصلت مقدّمات الفرنساوية الى بندر يافا من
الاراضى الشامية واحاطوا بها وحاصروها من الجهة الشرقية
والغربية وارسلوا الى حاكمها وكيل الجزّار ان يسلّمهم القلعة
قبل ان يحلّ بهم وبعسكرهم الدمار فمن خساسة رأيه
وسوء تدبيره سعى فى هلاكه وتدميره ولم يردّ لهم جواب
وخالف قانون الحرب والصواب وقتل الرسول النجاب وفى
آخر ذلك اليوم السادس والعشرين تكاملت العساكر
الفرنساوية على محاصرة يافا وصاروا كلهم مجتمعين وانقسموا
ثلثة طوابير الطابور الاوّل توجّه على طريق عكّا بعيد عن يافا
اربع ساعات وفى السابع والعشرين من الشهر المذكور امر

الجيوش الاسارى واطلق سبيل من كان من الاقطار الشامية ومّيز المصريين واكرمهم غاية الاكرام وكان منهم السيّد عمر مكرّم نقيب الاشراف الذى كان هاربًا واعطاه الامان وامره ان يرجع الى الاوطان واما الهوارا والارناوط امر بقتلهم جميعًا لان كان البعض منهم فى قلعة العريش وحين اطلقهم امرهم ان يذهبوا الى بلادهم سالمين فاتوا الى مدينة يافا وحاصروا بها فقتلهم جميعًا من دون بعض انفار من الاغاوات الكبار وارسلهم اسرى مع نجانة (14) الى قايمقام يعرّفه بالاخبار عن هذا الانتصار وان يوزّع من الديوان الكتابات كما جرت لهم عادات ويخبر الى المصريين فى انتصار الفرنساويين على مدينة يافا

صورة الكتابات من علماء الديوان بمصر يعلّموا الاقاليم باخذ يافا

بسم الله الرحمن الرحيم سبحان مالك الملك يفعل فى ملكه ما يريد سبحان الحاكم العادل الفاعل المختار ذو البطش الشديد ، هذه صورة تمليك الله سبحانه وتعالى جمهور الفرنساوية لبندر يافا من الاقطار الشامية نعرّف اهالى مصر واقاليمها من ساير البرية ان العساكر الفرنساوية انتقلوا من غزّة ثالث وعشرين شهر رمضان ووصلوا الى الرملة فى خامس وعشرين

الاسود واذ شاهدتهم عساكر الاسلام ايقنوا بالموت والعدم والخلود وبقوا نادمين وفى امرهم حايرين واذ لم يجدوا لهم سبيلًا للانهزام ولا منقذًا ينقذهم الى برّ السلام فسلّموا الى قضاء الله والاحكام وطرحوا سلاحهم وسلّموا ارواحهم فبدت الفرنساوية يزجرونهم زجر الغنم ولم يزل هول الحرب فى امداد والكرب فى اشتداد وتتناثر الرؤس وتهلك النفوس وتنهتك الاحرار وتنكشف الاسرار والاستار وتقتل الرجال والنساء والاطفال وفاق صوت البكا والعويل على صوت البارود الجزيل وكنت تنظر واحد يقتل واحد جذيل واخر دمه يسيل والاخر بالأُسر ذليل ولا من يقيل ولا من يزيل ولم يزل الجيش الفرنساوى فى قتل وفتك وسبى وهتك ورنّ سلاح وهزّ صفاح واخذ ارواح من اوّل الليل الى اخر الصباح وكان يومًا اليمًا وحربًا عظيمًا وسلبوا كلما فى المدينة من المال والامتعة الغوال ولم يزل يعمل الصارم البتّار الى اخر النهار وكان ذلك نهار العيد والخلق فى حزن شديد وحلّ الانكيس فى نهار ذلك الخميس وفى ذلك الحين مات من العساكر ما ينيف عن الخمسة الاف ومن اهالى البلد الفين وقد هجمت الفرنساوية على المراكب التى فى المينا واخذوا منها بضاعة ثمينة واصبحت مدينة يافا لم يجد بها احدًا معافًا ولا بها مستتر وهى عبرة لمن اعتبر وفى ثانى الايّام احضر امير

بالرجال الشداد على الخيول الجياد واطلق عليهم الرصاص فما مكثوا امامه برهةً يسيرةً حتّى ولّوا منهزمين والى النجاة طالبين ولما كان الجنرال ميراد يحاربهم دخل الجنرال كليبر الى البلد من غير قتال وبات تلك الليلة فى غـزّة وفى الغدّ سيّر العساكر على مدينة يافا وكانوا وجدوا فى غزّة حواصل ذخيرة من بقسماط وشعير واربعماية قنطار بارود واثنى عشر مدفعًا وحاصلًا كبيرًا من الخيام وكلل وقنابر عظام فحازوا على الجميع ولم يزالوا سايرين حتّى وصلوا الى يافا وبنوا المتاريس امام البلد ووضعوا المدافع عليها ومن بعد اربعة ايّام من وصولهم وصل امير الجيوش واستخبركم فى البلد من العساكر فقالوا له نحو ثمانية الاف فكتب لهم وزيره اسكندر ينصحهم ان يسلّموا البلد لسلامة انفسهم فلم يرضوا بالتسليم بل قبضوا على الرسول فتركوه مقتول فبلغ امير الجيوش ذلك فاغتاظ غيظًا شديدًا وامر بضرب المدافع والقنابر على المدينة وابتدا الحرب من اوّل النهار الى الساعة التاسعة من ناحية حارة النصارى ثم امر امير الجيوش بان يهجموا على البلد هجمةً واحدةً ويشنّوا الغارة الجامدة ويظهر ما عندهم من المكافحة والمجالدة فغارت اوليك الشجعان وكان ليلة عيد رمضان فيالها من ساعة كانت من ساعات القيامة وتبًا لها من ليلة لم يكن بها سلامة وهجمت الفرنساوية هجم

وبقسماط وشعير وثلثماية رأس من الخيل الجياد وحمير كثيرة وجمال غزيرة اكتسبته جميعه الفرنساوية ومع ذلك عندهم الصفح عن اخلاصهم عند قدرتهم عليهم وهذا من صفات اصحاب المروّة من الرجال الابطال فبيا اخواننا لا تعارضوا الملك المتعال واتركوا انفسكم من القيل والقال واشتغلوا فى اصلاح دينكم والسعى فى معاش دنياكم وارجعوا الى الله الذى خلقكم وسواكم والسلام عليكم ختام

الفقير عبد الله الشرقاوى
ريس الديوان حالاً
عفى الله عنه

الفقير محمد المهدى
كاتم سرّ الديوان حالاً
عفى الله عنه

الفقير السيّد خليل البكرى
نقيب السادات الاشراف
عفى الله عنه

واما امير الجيوش فى تسعة عشر رمضان نهض بالعساكر من قلعة العريش الى خان يونس وفى الغد صارت مقدّمات العساكر على مدينة غزّة بنفوس معتزّة واوّلهم الجنرال كليبر سرعسكر الجيش والجنرال ميراد وكانت عساكر الجزّار وعساكر الغزّ فى مدينة غزّة فعندما شاهدوا عساكر الفرنساوية مقبلين ولّوا منهزمين فدهمهم الجنرال ميراد

خارجها فلما طال عليهم الحصار وتهدمت اسوار القلعة من ضرب الفرنساوية بالمدافع عليها وتيقّنوا بالهلاك طلبوا الامان من حضرة السرعسكر الكبير فاعطاهم الامان الكافى وسافر منهم نحو ثمانماية من ناحية الشول الى بغداد وانعم عليهم حضرة السرعسكر بالحيوة بعد ان تيقّنوا بالهلاك وهكذا اصحاب المروّات هولاء اعتقهم واطلق سبيلهم وبعض الكشّان والمماليك الذين كانوا فى القلعة نحو ستّة وثلاثين جنديًا طلبوا من حضرة السرعسكر ان ينعم عليهم برجوعهم الى مصر الى اعيالهم وبيوتهم فاحسن اليهم وارسلهم الينا والى وكيله ودخلوا عليه يوم الاحد فى ستّة وعشرين رمضان معزوزين مكرومين وارسل السرعسكر ان يوتى باكرامهم ان داموا على عهدهم الذى حلفوا به بالعريش وان خانوا وهانوا فيحصل لهم من يده الانتقام وامر فى الفرمان ان الجنرال دوكا يامر التجّار بالقوافل الى برّ الشام لينتفعوا بالمكاسب اصحاب التجّارة وينتفعوا سكّان برّ الشام ببضايع مصر حسب العادة السابقة ليحصل الامان بحلوله فى تلك الاراضى وكتب الى حضرة وزيره الجنرال اسكندر برتية فرمان يخبّرنا ويخبّر حضرة الوكيل بالحالة التى وقعت الى عساكر ابراهيم بيك وبعض من عسكر الجزّار المساعدين له وان الفرنساوية وجدوا فى قلعة العريش مخازن رزّ

يخرجون بسلاحهم فامر لهم امير الجيوش بذلك وخرجوا الى قدّامه فاطلق سبيلهم وكل واحد منهم ذهب الى بلاده واحمد كاشف وابراهيم كاشف وجماعتهما طلبوا من امير الجيوش التوجّه الى مصر الى منازلهم واعيالهم فاذن لهم بذلك وارسلهم مع بعض من الصلدات لاجل حمايتهم فى الطريق وساروا الى القاهرة وادخلوهم على قايمقام الجنرال دوكا وشاعت اخبارهم فى مصر وحضرت خلايق كثيرة لاجل الفرجة عليهم ودخلوا الى دار الكنانة بكل ذلّ واهانة راكبين الحمير بملابس رثّة ومن بعد مقابلة القايمقام وشيخ البلد توجّهوا الى بيوتهم وبعد ثلاثة ايّام مات احمد كاشف من قهره وتوارى فى قبره واما امير الجيوش بعد تسلّمه قلعة العريش وضع بها جانب من العسكر وقد ارسلوا الى علماء الديوان بان يوزعوا الكتابات كما جرت لهم العادة ۞

صورة كتابة علماء الديوان للديار المصرية

لا اله الا الله المالك الحقّ المبين ومحمد رسول الله الصادق الواعد واليقين نعرّف آل مصر وساير الاقاليم ان توجّهت الفرنساوية الى الديار الشامية وحاصروا قلعة العريش من عشرة فى رمضان الى سبع عشر ووقعت مقاتلة عظيمة خارج القلعة وكان فى القلعة نحو الف وخمسماية نفر غير من قتل

قلعة العريش فتاه فى الطريق وسار ثلثة ايّام من غير زاد والجاهم الجوع حتّى اكلوا لحم الخيل والجمال ثم اهتدوا على الطريق وعند وصولهم للعريش كانت بعض عساكر الجزّار واردين بقومانية وذخيرة الى القلعة فعندما نظروا الفرنساوية مقبلين تركوا القومانية وهربوا ووصلت الفرنساوية وقد فرحت بتلك الذخيرة واكتفوا بها ثلثة ايّام ثم حضر امير الجيوش وباقى العساكر ونصب الوطاق امام القلعة وكان فى قلعة العريش ثمانماية مقاتل وكان بينهم احمد كاشف الكبير تابع عثمان بيك الاشقر وابراهيم بيك كاشف الحبشى وفى ثانى الايّام ارسل اليهم امير الجيوش ان يسلّموا القلعة فلم يرضوا بذلك فامر بضرب المدافع وبقى الحصار على القلعة ثمانية ايّام ثمّ فرغت مونتهم وبارودهم فارسلوا يطلبون الامان فاعطاهم الامان وان يخرجوا من القلعة بغير سلاح ويحصل الصلاح ويفوزوا بالنجاح فلم يرضوا بذلك وبعد يومين حضر قاسم بيك المسكوبى بجملة عسكر وجبخانة وبقى بعيد عن القلعة وكان قصده ان فى الليل يدخل بغتةً فبلغ امير الجيوش وصوله وربطوا عليه الطريق وكبسوه ليلًا وذبحوا عساكره ولم يسلم منهم غير القليل وقتل قاسم بيك وعدّة من الكشّاف والمماليك واخذوا كل ما كان معهم وحينما بلغ ذلك الذين فى القلعة حاروا فى امرهم وارسلوا يطلبون الامان بحيث

من انواع الحرف والصنايع النفيسة ويجدّد فيها ما اندثر من صنايع الحكماء الاوّلين ويرتاح فى دولته كل الفقراء والمساكين فالتزموا يا اهل الارياف والفلّاحين بحسن المعاملة والادب واجتنبوا فى غيبته انواع الكذب والقبايح حتّى يراكم حين يقرب بعد هذا الشهر قد احسنتم المعاملة ومشيتم على الاستقامة وينشرح صدره منكم ويرضى عليكم وينظر اليكم بعين الشفقة وان حصل منكم فى غيابه ادنى خلل ومخالفة حلّ بكم الوبال والدمار ولا ينفعكم الندم ولا يقرّ لكم قرار واعلموا ان اذهاب دولة المماليك بقضاء الله وقدرته ونصرة سلطانكم امير الجيوش عليهم بتقدير الله وامره والعاقل يمتثل الى احكام الله ويرضى بمن ولّاه والله يوتى بملكه من يشاء والسلام عليكم ورحمة الله

الداعى لكم الفقير عبد الله الشرقاوى ريس الديوان الخصوصى عفى الله عنه	الداعى لكم الفقير السيّد محمد المهدى الحنفاوى كاتم السرّ وباش كاتب الديوان عفى الله عنه

وقد كنّا ذكرنا ان امير الجيوش ارسل الى الجنرال كليبر انه يسير بالعسكر الذى عنده فى دمياط ولما وصله ذلك الامر سار من مدينة دمياط على طريق قطية ومن هناك صار طالبًا

توجّه حضرة الدستور المكرّم سرعسكر الكبير بونابارته امير الجيوش الفرنساوية مسافرًا يغيب مقدار ثلثين يومًا لاجل محاربة ابراهيم بيك الكبير وبقيّة المماليك المصرية حتّى يحصل الراحة الكلّية للاقاليم المصرية من هولاء الاعدا الظالمين الذين لا راحة فيهم ولا رحمة فى دولتهم على احد من رعيّتهم وقد وصل الان مقدّمة الجيوش الفرنساوية الى العريش وعن قريب ياتيكم خبر قطيعة ابراهيم بيك ومن معه من المماليك نظير ما وقع فى قطيعة اخيه مراد بيك ومن معه فى اقليم الصعيد فيقطع دابرهم من برّ الشام كما انقطع دابرهم من اقليم الصعيد بالتمام ويبطل القيل والقال وتذهب الكاذبه التى تسمعونها من اوباش الرجال ونخبّركم ان حضرة السرعسكر المشار اليه يتجدّد له كل يوم نيّة الخير والرحمة ويحدث فى تصميم الشفقة والرأفة هذه هى نيّته لكم فى كل آل الاقطار المصرية ويحصل لهم النجاح والصلاح ويكمل فى ساير اقطارها السرور والاصلاح وتفرح اقاليمها على يد سلطانها بونابارته بمشية الله الذى مكّنه فيها ونصره على من ظلم فيها من المماليك المفسدين ولا يتمّ خلاصهم بالكلّية وتتطهر من دولة المماليك الردية الّا ببذل همّته ورأيه السديد فى تكميل نظامها بغنايهم لسيوفه الباتره وتكمل زروعها الفاخرة وانواع تجارتها الباهرة ويُحدث فيها برأيه وحسن تدبيره التحف

معه الى العريش فاجابوه بالسمع والطاعة وفى خامس يوم من شهر رمضان ركب امير الجيوش بونابارته فى العساكر وصحبته مصطفى كتخدا والعلماء قاصدًا مدينة بلبيس بالابطال الجبابرة والعساكر الوافرة وحين وصل الى الصالحية هرب امير الحاجّ محمد كتخدا الذى كان سابقًا الى مدينة غزّة ومن هناك سار الى عكّا وحين دخل على الجزّار قال له انت الذى كنت اغة الانكشارية قال نعم ولكننى هربت منهم واتيت اليك فقال له الجزّار ما انت الّا جاسوس ثم امر بقتله وكان العلماء بعد وصولهم الى الصالحية اعرضوا الى امير الجيوش انهم لا يقدرون على الاسفار فى البرارى والقفار فاذن لهم بالرجوع وسار امير الجيوش بتلك الجموع وكان قد امر امير الجيوش لكبار الديوان الشيخ عبد الله الشرقاوى والشيخ محمد المهدى الباقيين فى مدينة مصر ان يرسلوا مكاتيب لساير الاقاليم ويعرّفوهم عن مسيره لالديار الشامية فكتبوا كما امرهم وطبعوها فى المطبعة ووزّعوها على ساير الاقاليم وهذه هى صورتها

صورة الكتابة

فى محفل ديوان مصر الخصوصى الى جميع الاقاليم المصرية نخبّركم ان امس تاريخه خامس شهر رمضان المعظم

الغزّ المماليك الهاربين من سيفى فى الاقطار قد التجوا الى احمد باشا الجزّار المتولّى بتلك الديار فجمع لهم العساكر وحضروا الى العريش وعازمين على الحضور الى الديار المصرية لاجل خراب البلاد وقتل العباد وهلاك الرعيّة فلذلك اخذتنى الغيرة واستخرت الله وهو نعم الخيرة وعزمت اننى اسير اليهم بالعساكر واخرجهم من قلعة العريش بقوّة سيفى الباتر وابذّرهم بتلك البرارى والقفار واجعلهم عبرةً للناظر واقطع اثارهم من تلك الديار بعون الواحد القهّار واريح منهم مصر وتلك الديار وها قد ولّيت نايبًا عنى وقايمقام فى المدينة الجنرال دوكا فكونوا له طايعين والى كلامه سامعين وشيخ البلد عليكم الجنرال ضوصطين فعليكم ايّها العلماء والحكّام والاعيان والتّجاران تنبّهوا على اهل هذه الديار برفع الاذية والاضرار وان تكون الرعايا مطمأنين وفى منازلهم آمنين وان كان يبدأ فى غيابنا ادنى حركة من الحركات ضدّ العساكر والصلدات فقد امرت القايمقام وشيخ البلد وحاكم القلعة ان يهدموا البلد بالمدافع والقنابر ويقتلوا اهلها بحدّ السيف الباتر فكونوا على حذر من القضاء والقدر فاجابوه اننا ضامنين وكافلين هدو الجمهور وعدم حدوث امر من الامور ثم امر الى مصطفى كتخدا وعلماء الديوان ان ياخذوا الأُهبة للمسير

والتفاتهم العجيب لنظم البلاد وودّهم الغريب لراحة العباد وقد قطعوا اثار اللصوص والنهّابين والعربان الخطّافين واتقنوا الاحكام باحسن نظام وتظاهروا بالكرم والسخا ورخص القوت والرخا وبدأ امير الجيوش يجهّز الركبة على الاقطار الشامية وارسل القومانية والمدافع والجبخانات الى مدينة بلبيس والصالحية ونبّه على العساكر بتحضير ما يحتاجون من الات الاسفار وقد شاعت الاخبار بقدوم ذلك الجيش الجرّار الى اراضى عكّا وتلك الديار فاسرع احمد باشا الجزّار بتدبير ما يحتاج اليه فى الحصار خشيةً من هجوم الكفّار واستيلايهم على تلك الاقطار وحصّن مدينة عكّا بالابرجة والاسوار ووضع عليها القنابر والمدافع الكبار وحصّن ايضًا مدينة حيفا وارسل الى يافا العساكر وحصّنها بالمدافع والقنابر وامتدّ الى مدينة غزّة بعساكره وعشايره ووصلت جيوشه الى قلعة العريش واقاموا بها واتّصل الايراد الى ساير البلاد وتنبّهت الغزّ للجهاد وفى شهر شعبان سنة ١٢١٣ خرجت العساكر الفرنساوية الى مدينة بلبيس والصالحية وكتب الى الجنرال كليبر ان يتوجّه من دمياط فى البرّ على طريق قطية ويكون قايد العساكر الفرنساوية ثم ان امير الجيوش بونابارته من بعد ما سيّر العساكر احضر علماء الديوان ومصطفى كتخدا الذى جعله امير الحجّ والاغا والوالى والمحتسب وقال لهم ان

مصطفى اغا جُرْبجى وهو من مماليك عبد الرحمان اغا الذى
كان قديمًا اغة الانكشارية فى زمان على بيك وحين دخل
مصطفى اغا على امير الجيوش لبّسه فروًا فاخرًا وقلّده سيفًا
وولّاه منصب الاغاوية على الانكشارية وقال له قد بلغنى عن
سيّدك انه كان ريُسًا فى الاحكام خبيرًا بالايّام متدبّرًا
بالنظام ومُتقنًا وظيفته على التمام فاودّ ان تكون مثله وتقتفى
اثره فقبّل يده وانصرف من قدّامه مسرورًا وبالحقيقة ان
هذا المذكور اخلف سيّده فى احواله وافعاله وكان صادقًا
فى خدمته شديدًا فى همّته وقيل انه قتل مماليك كثيرة
كما كان يفعل سيّده فى حكمه وكان ذلك الرجل يكره المماليك
وزمرتهم كونهم قتلوا سيّده وكان حينما وجد مملوكًا
مستخفيًا فى المدينة يقتله سرًّا لانه كثيرًا كانت تدخل
المماليك الى مصر مستخفيين وبعد تلك الحوادث استكنت
مصر وكلّت اهلها من الحروب مع الفرنساوية وطاعتهم الطاعة
الرغبية لما كابدوا من شدّة باسهم وقوّة مراسهم وقد كان
الفرنساويون قد جرّبوا اكثر الناس بحسن احكامهم العادلة
وعدم ميلهم للمشاكلة وحسن سياستهم وعدم خيانتهم
وحبّهم المفرط للمسلمين ورفع المظالم عن الفلّاحين وضبط
عساكرهم وتواضع اكابرهم وصدق كلامهم وحسن زمامهم
وانطلاق الحرّية لساير الرعيّة واعطا الامان فى كل مكان

الاربع قلع ونقل اليها جبخانة والمدافع والقنابر وحصّنها بالعساكر وبنى فى القلعة الكبيرة ابراجًا ونقل اليها مدافع كثيرة وارسل اليها الزيت والمشاقة ليرى اهالى مصر ان اذا نهضوا مرّةً ثانيةً يُتلف المدينة بالحراقة وهكذا خبّر علماءهم ان يُخبروا الرعيّة ثم عيّن فى بلد الجيزة من الفرنساوية اصحاب الحرف والذين يسكبون المدافع والكلل وابنى فى امبابة افرانًا لاجل البقسماط وعمّر طواحين فى الهوافى الجيزة وفوق كوم الليمون وكانوا يطحنون ما يكفيهم كل يوم وامر بعمل البارود فى مصر مع ان قد كان معه الجبخانة تكفيهم عشر سنوات اذا كانوا يحاربون كل يوم ثم ان بعد نهاية تلك الحركات التى قد حدثت وقتل الجنرال دبوى شيخ البلد احضر امير الجيوش الجنرال دوسطين وولّاه شيخ البلد على مصر مكان الجنرال دبوى وكان هذا عاقلًا فاضلًا وفرحت اهل البلد بموت الجنرال دبوى لانه كان صعب الاخلاق وبطل لا يُطاق وكان حينما قامت الاسلام على الفرنساوية فهرب محمد اغة الانكشارية وكان ذلك الرجل جبانًا وهذه الرتبة لا يوافقها ذلك لانه يلزم ان يكون اغة الانكشارية بطلًا شديدًا فى الحرب والقراع صاحب مكر وخداع لان عليه ضبط البلد الليل والنهار ولا يسأل عمّا يفعل وبعد هذه الفتنة امر امير الجيوش بعزله واقام عوضه

العديد وعدّة فقهاء واناس فلتيه واخذوهم الى القلعة
واذاقوهم كاوُس المنية وقد كان مات بهذه الوقعة الفين
صلدات ومن اهالى المدينة ما ينيف عن خمسة الان وقد
خسرت الاسلام ولم تربح بهذا القيام سوا الذلّ والاهانة
وافتضاح جامع الديانة وكان عندما استعدّت اهالى مصر
على القيام ضدّ الفرنساوية كتبوا الى الشيخ الشواربى شيخ
الصعيد يستنجدوه الى اعانتهم وعيّنوا له زمانًا ليحضر
به بعشاير العربان وقد اتى فى الميعاد اذ كانت الفرنساوية
محيطة بالقاهرة وحين نظروا العربان مقبلة ضربوهم بالمدافع
والرصاص فولّوا منهزمين لان الفلّاحين والعربان لم يكونوا
يستطيعوا على مقابلة النيران وحرب اوليك الشجعان ورجعوا
بالذلّ والخسران وحين سكنت تلك الفتن سار الجنرال ميراد
الى بلدة قيلوب وقبض على ذلك الشيخ وحرق البلد ثم
ارسله الى امير الجيوش فقتله وولّى اخاه مكانه ثم اننا قد
ذكرنا عن الجنرال المهندس لاجل بناية القلع وبعد ما سكنت
تلك المفاسد من اهل مصر امر امير الجيوش فى بناية اربع
قلعات بالقاهرة على اربع جهات فالواحدة فى كوم العقارب
فوق الناصرية وواحدة فى كوم الليمون فوق اليزبكية
وواحدة فى كوم الغريب فوق خطّ الازهر وواحدة فوق
جامع ابى برص خارجًا من باب النصر وفى ايّام قليلة تمّت

مدهوش وقلب مرعوش واخذوا يترامَوا عليه بقيام العسكر من الجامع ورفع الحرب من كل مكان والمواضع فبكّتهم امير الجيوش بذلك الفعل الذميم والخطب العظيم وكانوا يقسمون له بالله ان ليس عندهم من ذلك اثار ولا علم ولا اخبار بل علّة الحال طلب المال وما قام الّا اوباش الرجال فابى امير الجيوش تصديقهم وانكر تحقيقهم ولم يسمح لهم بتخلية الجامع من العساكر واحرف وجهه عنهم وهو متعكّر الخاطر فانصرفوا من امامه وهم باكين وعلى احوالهم نايحين وتأسّفوا على جامع الكنانة وخراب الديانة ثم فى ذلك النهار ارسلوا له الشيخ محمد الجوهرى وكان فى كل حياته ما كان يقابل احدًا من الحكّام ولا يعترض الى امور العوام وفى دخوله قال له ما قابلت حاكمًا عادلًا كان ام ظالمًا والان قد اتيت متوسّلًا اليك ان تامر باخراج العسكر من الجامع الازهر وتغفر ذنب هولاء القوم الغجر واتخذنى مدا العمر داعيًا لك ناشرًا فضلك فانشرح امير الجيوش من ذلك الخطاب وانعطف وجاب قائلًا اننى عفوت وصفحت عن احبابك لاجل خطابك ثم امر امير الجيوش برفع العسكر من الجوامع واطلق المناداة فى المدينة بالامان وعقد الفحص عن الدين كانوا مجتمعين فى المشورة على قيام تلك الامور المنكرة فقبض على شيخ العميان الشيخ سعيد والشيخ الدى نادى فى المدينة بجمع ذلك الجيش

الهيجة وفى دخوله التقى مع ذلك الجمهور فولّوا من امامه ووصل الى بركة اليزبكية وفرّق العساكر حول البلد وامر ان تضرب من القلعة المدافع والقنابر وكانت جماهير الاسلام فى باب النصر والنحاسية وخان الخليل وخطّ الازهر والغورية والنحّامين خطّ المغاربة وهذه المحلّات داخل البلد وكانت الاسلام قد بنت متاريس فى تلك الاماكن المذكورة فسقط خوف عظيم على الفرنساوية وذعرهم هذا القيام وداخلتهم الاوهام لمعرفتهم بكثرة الخلايق التى فى مصر لانها كانت تجمع مليونًا من الناس ولا لكثرتهم قياس وضربت الفرنساوية اوليك الجيوش الكثار بالقنابر والمدافع الكبار فتضايقت الاسلام من كثرة الكلل والقنابر والرصاص المتكاثر واستقام الحرب ثلاثة ايّام وفى اليوم الرابع كبست الفرنساوية على جامع الازهر فهربت الاسلام بالذلّ والتعكيس وامتلكوا منهم المتاريس وابلوهم بالضرر وملكوا منهم الجامع الازهر وسلبوا ما كان فيه من الودايع والذخاير وابتدوا بعد ذلك يمتلكون مكانًا بعد مكان الى ان تملكوا اكثر المدينة واختفت الاسلام فى المنازل والجدران والقوا سلاحهم وصاحوا الامان وكانت الفرنساوية كل من يرونه بلا سلاح لا يعارضوه والذى يكون متسلّحًا يقتلوه وحينما نظرت علماء الاسلام ان جيوشهم انكسرت والفرنساوية انتصرت فساروا الى امير الجيوش بعقل

هذا القيام عليه وان هذا القتال لاجل ما طلب منهم من المال وسار بثمانية انفار ليطمّن اهل تلك الديار ويغرق تلك الجماهير ويسكن روع الكبير والصغير ولم يعرف ان ليس ذلك علّة المال فقط بل هى علل كثيرة الشطط وغزيرة النمط واحقاد كامنة فى جوارح القلوب وعداوة لا يدركها سوى ربّ الغيوب وفيما هو ساير فى سوق النحّاسين فبرز اليه احد الاتراك وضربه بخشبة على خاصرته فسقط عن ظهر جواده مغشيًّا فحملوه اصحابه ورجعوا به الى جنينة الافرنج القديمة وفى وصوله مات هناك وشرب كاس الهلاك وكانت العساكر الفرنساوية متفرّقين فى المدينة ولعدم معرفتهم باللغة العربية ما يكونوا يدرون ما هى الحادثة فى المدينة فهجمت عليهم تلك الجماهير من كل ناحية وكانوا يقتلون كل من وجدوه فى طريقهم من الافرنج الفرنساوية والملّة النصرانية من المعلّمين والرعيّة وكان يومًا مهولًا عظيمًا وخطبًا جسيمًا ثم هجمت جماهير الاسلام على طور سينا (13) فقتلوا البعض من الرجال ونهبوا بيوت النصارى واخذوا ما احبّوا من الحاجات وسبوا النساء والبنات واحتموا بقوّة الرجال داخل دير الطور وكان يومًا مشهور وكان اوليك الامم هايجين هيجات وحشية فتهاربت الفرنساوية الى البركة اليزبكية وكان فى ذلك الوقت امير الجيوش فى مدينة الجيزة فحضر لمّا بلغه تلك

اكتموه فى سرايرهم فابرز امرًا لساير حكّام الخطوط بان كلًا منهم يامر بخلع الابواب المركّبة فى الشوارع وفى يوم واحد خُلعت تلك الابواب العظام وبعضها اُحرقت بالنيران فركب امير الجيوش واخذ معه المهندسين ومنهم الجنرال كفرال الملقّب ابو خشبة لان كانت رجله الواحدة مقطوعة من ساقه ومصطنع له رجل من خشب فهذا الجنرال كان اعظم المهندسين فى مملكة الفرنساوية وبدأ امير الجيوش يجول بهذا الجنرال على ساير الاماكين التى حول دايرة مصر وغرس على راس كل مكان بيرقًا اشارةً لبناية القلع فاذا شاهدت الاسلام هذا الاهتمام تحرّكت للقيام وبدوا ينادون متبادرين الى الجامع الاكبر المعروف بجامع الازهر وهناك عقدوا المشهورة وابرزوا ما بالضماير المُضمرة وارسلوا احد الفقهاء فى شوارع مصر ينبّه المسلمين بالمبادرة الى الجامع الازهر حيث اجتمع العسكر وبدأ ذلك الشيخ المذكور يدور وينادى بالجمهور كل من كان موحّدًا ياتى لجامع الازهر لان اليوم المغازاة بالكفّار ونزيل عنا هذا العار وناخذ منهم الثار فبادر المسلمون واقفلت الحوانيت والوكايل لما سمعت صوت القايل ووصلت الاخبار الى دبوى الجنرال بان قامت اهالى البلد من الشيخ الى الولد وكان ذلك فى عشرة جماذ الاوّل نهار الاحد فنهض الجنرال المومى اليه والشرار تتطاير من عينيه ظانًّا ان

الدولة العثمانية بتقريرهم على المملكة حسبما كانوا يشيعون انهم حضروا الى مصر بارادة السلطان سليم وكانوا يوعدونهم فى وزير الى القلعة السلطانية من طرف الدولة العثمانية وقد كان يخبّر امير الجيوش بقدوم عبد الله باشا العظم من الشام الى مصر واعدّ له منزلاً لينزل به وامر بتدبيره وفرشه واذ مضت المدّة المعيّنة ولم يحضر احد فتسبّب من قبل ذلك اسباب كثيرة للنفور وابداع الفتن والشرور من قتل السيّد محمد كريم لانه كان احد الاشراف ومن ورود المكاتيب من الامراء المصريين بالاستنهاض الى اهل تلك الاقاليم وكتابات احمد باشا الجزّار الى البلدان المصرية واستنهاضهم على الفرنساوية وان قادم عليهم العساكر العثمانية ثم قيام اهالى برّ دمياط والحوادث التى بدّتها العرب والفلّاحين وعفو الفرنساوية عنهم وعدم القصاص لهم وقد كان الفرنساوية يُخرجون النساء والبنات المسلمات مكشوفات الوجوه فى الطرقات ثم اشتهار شرب الخمر وبيعه الى العسكر ثم هدم جوامع ومنارات فى بركة اليزبكية لاجل توسيع الطرقات لمشى العربانات وكان المسلمون يتنفّسون الصُعداء من صميم القلوب ويستعظمون هذه الخطوب وصاحوا لقد آن اوان القيام على هولاء اللئام فهذا وقت الانتصار الى الاسلام فشعر امير الجيوش بما فى ضمايرهم وما

نظام وقد كان عنده من الاقباط المباشرين يعقوب الصعيدى
وهو رجل شديد البطش مشهورًا بالفروسية والهمّة القوية
وهو الذى عند سليمان بيك وكان الذين خدموا من
النصارى اوّلهم الرجل السافرلى المدعو باترو وهذا الذى
كان يدعونه اهل مصر فريد الزمان لما عنده من العلوم
والفصاحة والقوّة والشجاعة وكان يعرف فى جميع اللغات
وفاق بالحسن عن حدّ الصفات وكان قد خدم عند
الفرنساوية وانقاد اليه جماعة من الغزّ المماليك واحتموا به
ثم الرجل الرومى المدعو نقولا قبودان فهذا المذكور كان
خادمًا عند مراد بيك ومتروّسًا على عدّة عساكر ومراكب
فى بلدة الجيزة وكان شابًّا موصوفًا بالشجاعة وهذا المذكور
كان متسلّم المتاريس فى عسكر الاروام حين دخلت الفرنساوية
الى برّ امبابة وامتلكوا القاهرة ولمّا امتلكت الافرنج المتاريس
القى نفسه فى بحر النيل وطلع الى مصر ثم خدم المشيخة
وامّا الذين خدموا الفرنساوية من الاسلام فهم كثيرون
فى العدد كالمقدّمين والقواصة والمترجّمين

ذكر ما حدث بمصر

انه من بعد ان مكثت الفرنساوية فى المملكة المصرية مقدار
ثلاثة اشهر فكان المسلمون يظنّون ان تورد لهم الاوامر من

بيك من حروب الفرنساويين من بعد حروب عديدة واهوال شديدة وكان حينما بلغ اهالى الحجاز دخول الفرنساوية الى الديار المصرية فارتجّت سكّان تلك الارض وماجت واضطربت وهاجت فتحرّك من الاشراف السيّد محمد الجيلانى وقد جمع سبعة الاف اماجيد وحضر بهم الى الصعيد واجتمع اليه العربان من اهل تلك البلدان عشرة الاف من غير خلاف وظهر امره واشتهر خبره فبلغ الجنرال ديزه قدوم ذلك العسكر فما هابه ولا تفكّر بل انه كبس عليهم بالليل بكلّ قوّة وشدّة وحيل فما سلم منهم غير القليل والذى سلم تشتّت فى البرارى والقفار وبليوا بالذلّ والدمار ومات فى تلك الوقعة السيّد محمد الجيلانى اذ كان هو على نفسه جانى لانه كان يزعم انه يحذف الرمال والغبار فى وجوه الكفّار ويُعمى منهم الابصار ويقبض عليهم باليد فخاب منه الكدّ والجدّ ثم بعد مدّة تجمّع الذين سلموا ورجعوا يُفسدون فى البلاد ويستنهضون بالعباد فارسل عليهم الجنرال ديزه شردمة من العسكر فهزموهم فى البرّ الاقفر وبعد ذلك راق الصعيد من محاربين الفرنساوية واطمأن حال الرعيّة واحبّوا الجنرال ديزه محبّة عظيمة لاجل سلوكه واحكامه المستقيمة وكان يحبّ العماير الملاح كريم بالعطاء والسماح وكان رهطًا من الارهاط العظام ونظم اقليم الصعيد احسن

تدركها العربان ولا تعرفها الغز والفرسان وصاح بهم صيحة
الاسد الغضبان فى تلك الجبال والوديان حتى لم يعودوا يقدروا
على الثبوت تجاه ذلك الهموت وزحمتهم اوليك الاسود حتى
ملكوا متاريسهم واشهروا تنكيسهم وشتاتهم فى الجبال والتلال
بشدة الحرب والقتال وملكوا مدافعهم واعلامهم ومضاربهم
وخيامهم وكسروا تلك الجماهير بقوة العزيز القدير وذهب
مراد بيك مع عزوته الى اعلا الصعيد وهو متحير من صلابة
هولاء الصناديد وقوة قلبهم الشديد وفنونهم العجيبة
وشجاعتهم الغريبة ودخل الجنرال ديزه الى مدينة المنية
واقام بها وحصن قلاعها وابراجها وبدأ يسيروا مراد بيك
مرحلة بعد مرحلة الى محل يقال له الاهون وهناك حدثت
بينهم وقعة عظيمة وكان قد تجمع مع مراد بيك جموع
كثيرة وطموش غزيرة فشتتهم ذلك الجنرال فى البرارى
والقفار ولم يزل ذلك الجنرال يقاتل فى اقليم الصعيد حتى
اطاعه الشيخ والوليد وهابته الاسياد والعبيد وهرب منه
مراد بيك الى مدينة اصوان ثم الى بريم ومن هناك
رجع الجنرال ديزه الى الصعيد ودبر الاقليم المذكور برأيه
السديد وامر فى بنيان الحصون الرفيعة فى جميع تلك المدن
المنيعة ثم انه جبى الاموال الميرية والمعاليم السلطانية ورتب
الصعيد ومهد ذلك الاقليم غاية التمهيد وكل مراد

وعندما تقابلوا مع مراد بيك تصافحوا واخلصوا الوداد وتركوا الاحقاد وغفروا السيئات وصفحوا عما فات وقراوا الفواتح على المغازاة فى سبيل الله وصاحوا يا غيرة الدين ونصرة المسلمين الله اكبر على هولاء الكافرين واستعدّوا غاية الاستعداد لملاقاة الاعداء والاضداد وكانت الغزّ افرس الفرسان فى ركوب الخيل والحرب والطعان وكان الجنرال ديزه ساير اليهم فى العساكر وهو غير فاكر الى ان وصل اليهم وكشف عليهم فوجدهم جيوش كثيرة وطموش غزيرة فصفّ عسكره صفوف بالترتيب الموصوف وقرع الطبول النحاسية وتقدّم بالعساكر الفرنساوية واطلق مدفعًا واحدًا للتنبيه ثم امر باطلاق ثانية فنهضت الغزّ والعربان نهوض الاسود والشجعان بالسيوف الهندية والرماح السمهرية على ظهور الخيل العربية وانقضّت انقضاض الغربان الى حومة الميدان وصرخوا اليوم يوم المغازاة وترك النفوس والمعاداة وحملت العربان والغزّ والفرسان واندفقت على الفرنساوية اندفاق البحور العرمرمية وتساقطت من الجبال سقوط الصواعق العلويّة حتّى خيل للناظرين ان الجبال تزعزعت والتلال تمزّقت وانتشب الحرب والقتال وابتدا ذلك الجنرال يروغ روغ المحتال حتّى تملّك فى المجال ودهمهم بالقنابر والكلل والرصاص الغير المحتمل وبدأ يريهم فنون الحرب الغريبة وانواع الاهوال العجيبة التى لم

حروبهم لان الفرنساوية من بعد دخولهم الى الديار المصرية وحريق عمارتهم على بوغاظ الاسكندرية انقطع امالهم من الامداد مع ما شاهدوه من الكره من اهالى البلاد وما لهم فى قلوبهم من البغض والاحقاد فكانوا يتنفّسون الصُعداء من صميم الفواد ويهجمون ولا يهابون كثرة العدد ويحاربون بامور حكمية وفنون علمية وقلوب صخرية غير هايبين الموت ولا خاشيين الفوت ومكث هذا الجنرال فى اقليم المنوفية مدّة وفيّة وجمع الاموال الميرية ومهّد البلاد وطمّن العباد ورجع الى مدينة مصر بعزّ ونصر وقد ترك فى مدينة منوف وكيلاً عوضًا عنه وقد ذكرنا ايضًا ان الجنرال ديزه تقلّد من امير الجيوش بونابرته اقليم الصعيد وقد تعيّن بالعساكر لحرب مراد بيك وبعد ما فرّ مراد بيك الى الصعيد قد ذكرنا عن توجّه القنصل لعنده من امير الجيوش فى الخطاب وما كان من الجواب فامر امير الجيوش الجنرال ديزه بالمسير بالعساكر اليه وكانت اربعة الاف مقاتل وكان مراد بيك قد تجمّع عنده الجيوش من الهوارا (12) والفلّاحين والعربان الى المنية وكانت مسافة ثلاثة ايّام عن القاهرة واجتمع اليه ما ينيف عن عشرين الفًا وكان فى برّ الصعيد عدّة من المماليك الهاربين حضروا لعنده وحضر ايضًا حسن بيك الجرداوى وعثمان بيك مماليك على بيك الكبير وهولاء كانوا مطرودين من الغزّ

الجنرالات الغرنساوية فى الاقاليم المصرية فكان الجنرال ميراد قد قلّده امير الجيوش احكام اقليم القليوبية وكان هذا الجنرال ذا شجاعة فى القتال قوىّ البطش فى الحرب والجدال وحين سار فى العساكر القويّة الى اقليم القليوبية وكان هذا اقليم اصعب الاقاليم لكثرة عربانه العُتاة وقومه العُصاة وبراريه الواسعة ووديانه الشاسعة فهذا البطل الشجاع اطاعته آل تلك البقاع والاصقاع من بعد ما اذاقهم حروب شديدة واحرق بلدان واهلك عربان وبحروب كثيرة افنى قبايل غزيرة وكان شيخ هذا الاقليم يدعى الشيخ الشواربى وكان يجمع خلقًا وافرًا وبلده كان بعيد يومًا عن القاهرة وكان من القوم الجبابرة وعربان اقليمه فاجرة فالتزم ان ينكس هامًا ويطيع قهرًا وارغامًا ثم ان هذا الجنرال من بعد ما تملّك هذا الاقليم جمع الاموال الميرية والترتيبات السلطانية ورجع الى مدينة مصر بكلّ عزّ ونصر وامّا الجنرال لانوس حاكم الاقليم المنوفية والجهات الغربية فهذا الجنرال سار الى مدينة منوف ومكث بها وجمع الاموال منها ومن القُرى والجبال وفرّق عساكره على بلدانها واطاعته جميع سكّانها وهذا الاقليم كان الين الاقاليم واهونها واجملها واحسنها ولم يحتاج هذا الجنرال النبيل الّا لحرب قليل لان كان اغلب اهالى الارض المصرية هابت شجاعة الغرنساوية ورجعت قلوبهم من شدّة

المنزلة ثم رجع الجنرال دوكا الى المنصورة ومن هناك سار
بالعساكر الى البحر الصغير قاصدًا اقليم المنزلة فخرجت له
عربان ذلك البرّ فى محلّة يقال لها الجملة والتقى فى جماعة وفيّة
وفرسان قويّة فصادمهم هذا الشجاع والقرم المنّاع وشتّت
عسكرهم وافنى اكثرهم واحرق تلك البلدة ثم سار الى المنزلة
فحين بلغ الشيخ حسن طوبال قدوم ذلك الاسد المغوار
فارتج رجةً عظيمةً وطلب الهزيمة وفرّ من ساعته الى الاقطار
الشامية وعندما وصل الجنرال دوكا الى بلدة المنزلة التقته
اهلها وقدّموا له الطاعة واخبروه بانهزام الشيخ حسن
طوبال فاعطاهم الامان واحضر اخا الشيخ حسن طوبال
واقامه شيخًا على تلك الديار وضبط القوارب التى كانوا
يسيرون بها من المنزلة الى دمياط فى البحيرة المالحة وارسل
تلك القوارب الى دمياط وكانت كثيرة فى العدد تنوف عن
خمسة الاف وقد امنت ألافرنج فى دمياط من نواحى اقليم
المنزلة لان قد كان حسن طوبال منتظرًا قدوم عساكر الجزّار
ليركب بتلك القوارب وياتى بها الى مدينة دمياط وبعد ايّام
يسيرة رجع الجنرال دوكا الى المنصورة من بعد ما حارب فى
طريقه عربانًا كثيرة الذين كانوا يقصدون حربه ويقفون فى
دربه واستمرّ اقليم المنزلة وبرّ دمياط طايعًا للفرنساوية
والعداوة فى ضمايرهم مخفيّة وقدّمنا الشرح فى تحكّم

رجوع الجنرال ويال الى دمياط بلغه ان لم تزل اهل تلك البلاد مجتمعين وفى قرية الشعرا مقيمين فعزم الجنرال ويال على المسير اليهم والقدوم عليهم وامر بان المجاريح والمرضى من الافرنج ينزلوا الى المراكب خوفًا من مسلمين البلد ومما يتجدّد وحين شاهدت النصارى ان الفرنساوية عازمين على تخلية البندر فساروا الى ذلك السرعسكر وقالوا له ما يحلّ لك ايّها الجنرال ان تذهب وتلقينا بايدى هولاء الاشرار لاننا قد سمعنا منهم امرارًا قايلين اقتلوا النصارى قبل الفرنساوية لانّهم متّحدين معهم سويةً فلمّا نظر الجنرال ويال ما حلّ بالنصارى من الخوف والوبال انثنى عزمه عن القتال وكتب الى الجنرال دوكا حاكم مدينة المنصورة يطلب منه الاسعاف فوجّه له ماية وخمسين صلدات وحين حضروا سار بهم الى قرية الشعرا بعد ما ترك اجناده فى دمياط وحين وصل الى الشعرا انهزمت منه تلك الجموع فاحرق البلد وقتل من وجد بها ورجع الى دمياط بقوّة ونشاط وصنع شنلك عظيم ونشر البيارق علامة الانتصار ونكس البيراق العثمانى الذى كان ناشره سابقًا حيث كان قد امر امير الجيوش ان فى كلّ مكان توجد الفرنساوية فليشنروا سنجاق الدولة العثمانية وبعد ايّام يسيرة حضر الجنرال دوكا الى دمياط وعقد المشورة مع الجنرال ويال على اخذ الجيزة وبلدة

ملهبة فلله درّهم من الرجال ما اشدّهم بالحرب والقتال لان
كانت تلك الامم قدرهم اضعاف فكسروهم بلا خلاف واوردوهم
موارد التلاف وقبل ان يطلع النهار اخرجوهم من البلد
قوّةً واقتدارًا الى البرّ والقفار ورجعوا الى قرية الشعرا خاسرين
وفى امورهم حايرين وكان قد وصلت الاخبار عند طلوع
الشمس الى اهالى الغربة وهى قرية صغيرة عند بوغاظ البحر
المالح ان المسلمين كبست دمياط وقتلوا اوليك الكفّار ولم
يبقوا منهم اثار وقتلوا جميع نصارى البلد ولم يبقوا منهم
احد وكان فى قرية الغربة خمسة انفار من الافرنج فهجموا
عليهم وقتلوهم وقدم مركب فيه ثلثة انفار فقتلوهم ثم هجموا
على قلعة الغربة وكان بها عشرين من الغرنساويين فاغلقوا
الابواب وارموهم بالرصاص فرجعوا عنهم خاسرين وعند
نصف النهار تحقّقت الاخبار بان الرجال المسلمين رجعوا
منكسرين والغرنساوية فى دمياط مقيمين فندم اهل الغربة
على تلك الفعال وخافوا على الحريم والعيال وفى ساعة الحال
جمعوا اموالهم واخذوا عيالهم وانحدروا فى المراكب هاربين
والى نواحى عكّا قاصدين ووصل الخبر الى دمياط بما صار فى الغربة
من الاختباط فركب الجنرال ويال الى الغربة فلم يجد بها
احدًا فنهبوا ما وجدوه واحرقوها بالنار ورجع الى دمياط
وابتدات الافرنج تبنى فى الغربة حصونًا للعساكر ثم بعد

سيفًا واحضر لديه شيخ اقليم المنزلة المعروف بالشيخ حسن
طوبال وقلّده سيفًا مذهّبًا وهذا الشيخ المذكور كانت
اهالى تلك الاقاليم تمتثل رأيه وتقتدى به وبعد ما تقلّد
ذلك الالتزام اتت اليه الكتابات من احمد باشا الجزّار ومن
ابراهيم بيك وبها يحثّوه ان لا يقبل الفرنساويين فى ارضهم
وان يستنهض اهالى الاقاليم ضدّهم ويكون مجاهدًا فى
حربهم وكانوا فى كتاباتهم له يوعدوه بسرعة وصولهم
اليه بالعساكر الوافرة ومن ذلك السبب تشاهر هذا الشيخ
المذكور فى خبث النيّة ضدّ الفرنساوية وقد استنهض اهل
تلك القرايا الذين حوله وعدوا رأيهم ان يجتمعوا فى
قرية الشعرا بالقرب من دمياط ويكبسوا الفرنساوية ليلًا
واوصلوا العلم مع اهالى دمياط واتّفقوا جميعًا على ذلك
الرباط وفى شهر ربيع الثانى كبست الرجال البلد ليلًا وقد
كان مسكن الفرنساوية فى الوكايل التى على البحر وهجموا
بضجيج عظيم وعجيج جسيم وهم ينادون اليوم يوم
المغازاة من هولاء الكفّار ومن يتبعهم من النصارى اليوم
ننصر الدين ونقتل هولاء الملاعين فانتبهت الفرنساوية من
المنام واستعدّوا للحرب والصدام والتقوا فى تلك الامم
واورثوهم مورث العدم واصطفّوا صفوف وضربوهم بالرصاص
والسيوف ومنعوهم عن الدخول وكانت ليلة مرعبة ونار

ذلك الكلام قبل اعتذارهم وعفى عن خراب ديارهم وامرهم
فى الرجوع والطاعة والخضوع ثم ان الجنرال دوكا صنع ديوانًا
وقال لهم اننى مامور من امير الجيوش بان أُحرِق هذه المدينة
واقتل كلّ من وُجِد بها ولكننى قد قبلت عذركم وصفحت
عن ذنبكم ولكن من حيث ان قبل ما تقع هذه الشرور ما
اعرضتم عما انتم مُطّلِعين عليه من حقايق الامور مع انكم
تعرفون رداوة اهل البلاد وما هم عليه من العناد فيلزمكم
ان تدفعوا جريمة قصاصكم اربعة الاف كيس فدًا دماكم
فقبلت الرعيّة ذلك المقال وفى مدّة قليلة اوردوه المال وبعد
ذلك ارسل الجنرال دوكا واعرض على امير الجيوش ما تدبّر
فرجع له الجواب بان يامر اهل تلك الاقاليم ان يرفعوا بيراق
الفرنساوية على روس المواذن وكلّ بلد لا ترفع ذلك السنجاق
حالًا تُحرق وقد كنّا ذكرنا انه حين دخل امير الجيوش الى
القاهرة ورتّب امورها وقلّد الجنرالية الاحكام فى الديار المصرية
وارسل الجنرال ويال الى مدينة دمياط فهذا الجنرال كان ذا
مكر واحتيال وبطل من الابطال فلمّا استقرّ فى مدينة دمياط
احضر اليه سبعة انفار من التّجار الكبار واقامهم لتدبير
البلد وتلك الديار ثم رتّب اغا انكشارية واقام واليًا للبلد
ومحتسبًا للديوان ورتّب الترتيب القديم واحضر شيخ قرية
الشعرا وهى بالقرب من مدينة دمياط والبسه فروًا وقلّده

فى كلّ جمعة نهار الخميس يصير السوق ويجتمع فيه كثير من
الناس لاجل البيع والشرا ففى احد الايّام قامت اهالى المدينة
وكبسوا اوليك الصلدات الفرنساوية وانتشب الحرب بينهم
واذ تضايقت الفرنساوية وكاد يخلص ما عندهم من البارود
فخرجوا الى البرّ ونزلوا فى احدى المراكب فتكاثرت عليهم
اوليك العوالم المجتمعة فى يوم الخميس وقد كان ذلك الوقت
ايّام جبر النيل فلم تسير معهم المراكب والتزموا بالرجوع
الى البرّ وقصدوا يسيروا برًّا الى مصر فلم تمكّنهم اوليك الامم
واورثوهم مواريث العدم ولم يزالوا يكافحون وعن ارواحهم
يدافعون الى ان قُتلوا عن آخرهم ولم يبق بقيّة من اوليك
الصلدات الفرنساوية وحين وصلت الاخبار فاشتدّ بامير
الجيوش الغيظ والغضب وامر الجنرال دوكا بان يتوجّه الى
المنصورة ويُحرِقها ويقتل كلّ من بها فسار الجنرال بثلثة الاف
صلدات وحينما بلغ اهالى المنصورة قدومه فهربوا منه ولم
يبق الّا القليل وحين وصوله رأى البلد خرابًا وتقدّم اليه
اوليك الباقون وابتدوا يعتذرون له بقولهم ان اهالى المدينة
ليس لهم ذنب بذلك الصنيع وانما صدر ذلك من الفلّاحين
والعربان لكثرتهم فى ذلك الميعاد من كلّ البلاد وان اهل
المدينة حيث تحقّقوا ان ليس لهم اقتدار عن منع اوليك
الأقذار فرّوا هاربين خوفًا من الفرنساويين فلمّا سمع الجنرال

له مركبًا صغيرًا ورجع الى دمياط من غير تأخير وقبض
الجزّار على تلك التجّار وكان بين الجزّار وبين الفرنساوية عداوة
قديمة وبغضة جسيمة من طرد قناصلهم من بلاده فلهذا
السبب ما كان يودّ منهم امانًا ثم ان الجزّاز ابتدا يحرّر الى
ساير الاقاليم المصرية ويستنهضهم على القيام على الفرنساوية
وكانوا الغزّ الذين حضروا الى برّ الشام تهيّج الفلّاحين
والعربان لذلك المرام ويكتبوا لهم على النهوض والقيام وقد
تظاهرت المصريون فى العصاوة والاسيّة على الطايفة الفرنساوية
وقامت الاربع اقاليم المصرية القبلية والبحرية والغربية
والشرقية وكان فى كلّ وقت يقع الخصام بينهم وبين الجنرالية
من الاربع الجهات المصرية وتُحرق البلاد وتهلك العباد الى ان
هلك عربان كثيرة العدد ومن فلّاحين البلد وامّا ذلك
الكوميسارية الذى رجع من عند الجزّار فانه وصل الى دمياط
وفى الغد سار الى مصر واخبر امير الجيوش بما تمّ له من
الجزّار فاشتدّ بالغضب من ذلك السبب وبدأ من ذلك الحين
يباشر بتجهيز السفر وما يحتاج اليه من الاستحضار وقد
كنّا ذكرنا ان فى المنصورة اقام من الفرنساوية ما ينيف
عن مأية وثلاثين صلدات وفى ذلك الوقت بدت اهالى
البلد يتشاورون على قتلهم واذ كانت هذه البلدة بعيدة
عن مدينة مصر وبرّها مُتّسع وعربانها كثيرة وقد كان

والتنعيم فبنئا على ذلك اصدرنا لكم هذا الكتاب لتعلموا منا
حقيقة السبب الداعى لهذا الاياب وتكونوا من قبلنا فى حيز
الامان وغاية الاطماءن وتفتحوا البنادر وتسيّروا المتاجر
لعمار البلاد وراحة العباد والسلام ثم توجّه ذلك الكوميسارية
المدعو باظان من مصر الى دمياط ومن هناك توجّه فى
مركب احمد باشا الجزّار الذى كان رابطئا فى الميناء واصحب
معه ترجمانئا واثنين من التّجار ولمّا وصل الى اسكلة عكّا
فكتب الكوميسارية باظان الى الجزّار يعلمه عن قدومه من
طرف امير الجيوش بونابرته ونزل القبطان الى عكّا وحينما
دخل امام الجزّار فسأله عن مصر وعن احوالها وعن سبب
خلاصه من مدينة دمياط فاجابه القبطان ان الفرنساوية
اطلقوا سبيلى وحضر معى كوميسارية من طرف سرعسكرهم
بكتابة وهو الان معى فى المركب ثم اعطاه كتاب الكوميسارية
باظان فلمّا فهم الجزّار ذلك الخطاب اشتدّ به الغيظ والغضب
وقال للقبطان وجّه هذا الكافر ودعه يسافر وان لم يرجع فى
الحال من هذه الديار احرقته بالنار ثم سأله من الذى اتى
معه فقال له القبطان ليس معه سوى ترجمانه واثنين من
التّجار وهم نصارى من ابناء العرب فقال الجزّار اخرج التّجار
بارزاقهم الى البلد ودع الكافر حالًا يسافر ورجع القبطان الى
المركب واعلم الكوميسارية بما سمع من الجزّار وفى الحال احضر

العلية والسدّة الملوكية لاستخلاص الديار المصرية وابرزت الاوامر والاحكام وساير الباشاوات والحكّام تستنهضهم للمغازاة عن دين الاسلام وقد حضرت الاوامر الشريفة الى احمد باشا الجزّار بالمغازاة على هولاء الكفّار ويكون سردار العسكر وكان امير الجيوش بونابرته حين بلغه استنهاض الاسلام الى تلك الديار فاستدرك الامر بكتابات الى الجزّار واستدعا باحد الكوميسارية وارسله الى دمياط لكى يسير فى مركب الى عكّا وكتب كتابًا الى الجزّار على هذه الصورة بعد الترجمة انه من المعلوم عندكم اتّحاد الدولة الفرنساوية مع الدولة العثمانية بالحبّ والصدوقية مُنْذ اعوام عديدة ثم لاخفاكم عداوتنا مع دولة الانكليز وسطاها على بلداننا التى فى اراضى الهند فاضطرنا الى الحضور لى هذه الاقطار المصرية وذلك باذن الدولة العثمانية وبارادتها الكلّية اوّلًا لقطع شجرة المماليك العُصاة على الدولة العلية ثانيًا لكى بعد قطع هولاء الظالمين وتمهيد المملكة وخلاصها من يد القوم الفاجرين فنسير الى الاقطار الهندية لتخليص بلادنا وارضنا من الدولة الانكليزية وها نحن مباشرين فى قرض المماليك العصاة على السلطان وما اتينا الّا اننا نحامى عن المسلمين ونرفع شرايع الدين ونسيّر محمل الحجّ الشريف الى المقام المنيف ونبقى السكّة والخطبة باسم حضرة محبّنا السلطان سليم دام بالعزّ

ببطش مقدّمهم وناشر اعلامهم الفرد الظاهر والليث الظافر امير جيوشهم بونابرته وقد ترك فى ساير الاقاليم الافرنجية مخافة قلبية سيما بعد اطّلاعهم على التملّك فى الديار المصرية ولكن حين بلغهم ما فعلت بهم الانكليز وان قد ربطت عليهم البواغيظ فقويت قلوبهم واملوا بنيل مطلوبهم فصمّموا النيّة على طرد العساكر الفرنساوية التى قد كان تركها فى الاقاليم الافرنجية واشهر الحرب ملك النمسا واستنهض معه ملك بروسا ونهضت ممالك ايطاليا مع رومية الكبرى هذا ما كان وسياتى الكلام عنه فى غير مكان وقد ذكرنا ان الفرنساوية حين تملّكوا مالطه ابقوا بها ستّة الاف من العسكر واصحبوا عوضها وفى هذه الايّام توجّهت الانكليز الى تلك البواغيظ وحاصرت مدينة مالطه اشدّ حصار الى ان اضرّ بهم الجوع وايقنوا بالجوع فتسلّموا الانكليز المدينة بالامان وقويت شوكة الانكليز فاشتدّ باسهم فى تملّك مالطه لانها بالقرب من الاسكندرية

ذكر ما تمّ فى ممالك الدولة العثمانية

انه عندما شاعت الاخبار بان الفرنساوية تملّك الديار المصرية هاجت جميع ممالك الاسلام لمحاربة الفرنساوية اللئام وصاحوا يا غيرة الدين وحماية المؤمنين واستنهضت الدولة

تلك الكتابات فانكر ذلك فاخرج له اياهم وحين نظر كتاباته
صار مذهولاً ولم يعلم ماذا يقول فامر امير الجيوش بارساله الى
شيخ البلد وقد اتت العلماء والاعيان يترجّونه باطلاقه
فاجابهم ان قد عرض امره على الشريعة وحكمت عليه بالموت
ودفعوا عنه خمسين كيس فلم يقبل ذلك وقال لهم ان
شريعتنا لا تقبل الرشوة ولا يقدر احد ان ينقذه من الموت
حتّى ولا امير الجيوش لان الشريعة اذا حكمت على احد
بالموت فلا بدّ له من ذلك ثم اعرض عليهم تلك الكتابات
واحضر السيد محمد كريم وقال له هذا خطّك قال نعم
ثم رجّعه الى السجن الى ان انصرفت العلماء وامر بان يمضوا
بالسيد محمد كريم الى ساحة الرملة ويطلقوا عليه الرصاص
وكان وهو ساير ينادى يا امّة محمد اليوم بى وغدا بكم وحين
قتل كان حزن عظيم عند المصريين ومن ذلك الوقت تنافرت
قلوبهم بالزيادة وقد كانت الانكليز بعد تملّكهم عمارة
الفرنساوية قد ربطت عليهم البواغيظ وحاصرتهم فى الديار
المصرية فارسل سرعسكرهم واعلم ملكهم بذلك الاقتدار
فهاجت المملكة واستبشرت بالانتصار وهيجوا معهم الدِوَل
الافرنجية واستنهضوا لمحاربة الفرنساوية ومن حيث ان
الجمهور الفرنساوى قد قهر ساير الممالك الافرنجية وظفر بهم
وسلب اموالهم وتملّك منهم مُدُنًا وقِلاعًا حصينةً وذلك

دون حرب ولا طعان ولم يدروا ما جرى عليهم من اوليك الشجعان فهذا ما كان من الغزّ بارض الشام واما ما كان من امير الجيوش فان بعد قيام الفرنساوية بمدّة طويلة فى مصر علموا ان عداوتهم فى سراير الاسلام مستكنّة فلذلك لم تكن قلوبهم مطمأنة وكانوا يخشون تسليم كتاباتهم للسعاة من اهل تلك البلاد فامر امير الجيوش بابطال السعاة من مصر الى البنادر وكانوا يرسلون المكاتيب فى المراكب وكانوا يضعون فيها عدّة من الصلدات لان المراكب كانت لاهل تلك البلاد والنوتية منهم ومن كون ان اهل تلك البلاد عازمين على ضرر الفرنساوية ومهمّين على تلك النية فكانوا يضيعون كثيرًا من الصلدات مع الذين يسافرون الى البنادر فالتزم امير جيوش ان يبطّل ذلك ورجّع السعاة من اهل البلاد كالمعتاد وقد كنّا ذكرنا ان امير الجبوش حينما تسلّم مدينة الاسكندرية قلّد السيد محمد كريم لتدبير امور البلد كعادة فى ايّام مراد بيك ففى ذلك الزمان وقع منه مكاتبة الى مراد بيك يحثّه على الحضور الى الاسكندرية لكى يسلّمه البلد فلما وصلت تلك المكاتيب الى امير الجيوش فغسّرهم وفهم ما فيهم وفى الحال ارسل الى الجنرال الحاكم فى الاسكندرية بان يقبض على السيد محمد كريم ويرسله له وحين حضر السيد محمد كريم قدّام امير الجيوش سأله عن

الى الديار المصرية وخروج الغزّ فبكا صالح بيك على خراب
اوطانه وتفرّق خلّانه وذهاب ماله وسبى اعياله وغاص فى
بحر الافكار وخاف من رجوعه الى تلك الديار وصار حايرًا من
تلك المصايب وفرقة الحبايب وقطع رجاه والامل ولم يعرف
كيف العمل واخذ بالمشورة مع اصحابه وخلّانه فثبت
رايه ان يتوجّه الى القدس الشريف صحبته المحمل المنيف (١١)
ولم يزل سايرًا بعزم ضعيف الى ان وصل الى القدس الشريف
فحينما شاهدوه اهالى المدينة بدوا يشتمون ويقولون لعنكم
الله يا ملاعين ويا اظلم الظالمين سلّمتم مدينة الاسلام الى
الفرنساوية الليام وهربتم من وجه الكفّار وابتديتم تخربوا
هذه الديار فلما سمع صالح بك تلك الشتايم المغمّة والالفاظ
المسمّة فاتّقدت بقلبه النيران وغاص فى البحران ونزل فى
منزله وهو مثل النشوان ومرض جملة ايّام من قهره ثم
توارى فى قبره وهكذا جرا الى ابراهيم بيك ولمن معه لما
حضروا الى اراضى الشام فكانوا يسمعون من الناس غليظ
الكلام وقد ذاقوا المشقّة والاتعاب وقضوا الاهانة والعذاب
فى البرارى والقفار من الذلّ والاضرار وكانوا اهالى الشام
يعيّرونهم فى الكلام ويلومونهم وهم لا يستحقّون الملام
وما كانوا يدرون ما قاست الغزّ فى الحرب والصدام من الكفرة
الليام وكانوا يظنّون ان الغزّ هربت من تلك البلدان من

ذكر العيد الذى صنعه امير الجيوش للمشيخة في ربيع ثانى سنة ١٢١٣

انه حين دخل شهر ربيع الثانى صنعت الفرنساوية عيدًا عظيمًا للمشيخة فى البركة البزبكية وذلك انهم اصطنعوا عامودًا طويلًا مرصّعًا وغرسوه فى البركة البزبكية وصوّروا عليه صورة سلطانهم وصورة زوجته اللذين قتلوهما فى مدينة باريز ثم جعلوا من العامود الى البرّ اخشاب مثلّثة الالوان وصوّروا عليها صورة الموقعات التى حدثت فى برّ امبابة وفتوح القاهرة وصورة الاشخاص المحاربين من الفريقين وصورة ايوب بيك المقتول فى هذه المعركة ومن مات من الغزّ وانهزامهم وكلما تمّ فى هذه المعركة وكانوا يقولون ان هذه شجرة الحرّية واما اهالى مصر كانوا يقولون ان هذه اشارة الخازوق الذى ادخلوه فينا واستيلايهم على مملكتنا واستمرّ هذا العامود نحو عشرة اشهر وحينما رفعوه استبشرت اهل مصر وابتهجت بالفرح وكانت الفرنساوية تصنع هذا العيد اينما وجدوا بفرح عظيم فى كل سنة

ذكر امير الحجّ لما خرج فى الحجّ قبل دخول الفرنساوية

انه فى سنة ١٢١٢ خرج الحجّ الشريف من مدينة مصر وكان صالح بيك امير الحجّ وبعد رجوعه من الزيارة الشريفة فى الطريق وصلت له الاخبار عن دخول الفرنساوية

لكلّ الناس وتخرج النساء والرجال من دون باس وصنع امير الجيوش وليمةً عظيمةً لساير الاعيان والعلماء واهل الديوان والجنرالية والفيسالية وحكّام الخطوط المصرية وقد اعجبت اهل القاهرة تلك الاحوال الباهرة والامور الصايرة

ذكر ما صنعه امير الجيوش فى مولد النبىّ الواقع
فى ١٢ ربيع اوّل سنة ١٢١٣

ان امير الجيوش بعد تملّكه القاهرة فى اثنى عشر ربيع اوّل كان مولد النبىّ محمد فصنع فى ذلك الاوان مولدًا عظيمًا على بركة اليزبكية كعادة اهل القاهرة وكانت ليلة عظيمة لانه صفّ جميع العساكر الموجودة داخل القاهرة صفوفًا بطبولهم والآلات الموسيقية وامر بحراقات عظيمة وضرب مدافع كثيرة وكان احتفالًا عظيمًا ومولدًا فخيمًا وحضر فى الوليمة بمنزل الشيخ خليل البكرى لان هذا المولد مختصّ بالسادات البكرية وذلك مع كامل الجنرالات والفيسالية والعلماء والاعيان واصحاب الديوان ثم اولى الشيخ خليل البكرى منصب النقابة عوضًا عن السيد عمر مكرّم نقيب الاشراف لانه قد كان هرب مع الغزّ الى الشام وقد كان الشيخ خليل البكرى محبًّا لجمهور الفرنساوية فلاجل ذلك بغضته الاسلام المصرية

قلوب الاسلام غير آمنة والاحقاد فى ضمايرهم كامنة ويشتهون لهم المهالك والوقوع فى اضيق المسالك فهذا ما الجاء امير الجيوش الى المخافة فبدأ الاحتيال بحسن الرقّة واللطافة لجذب القلوب وتحصيل المطلوب وكان هذا الامير المشتهر اسد من الاسود ونادرًا فى الوجود رهط من الارهاط العظام حكيمًا عليمًا بمكايد الايّام ۞

ذكر ما صنعه امير الجيوش فى جريان النيل

انه من بعد دخول الفرنساوية الى القاهرة بمدّة قليلة جبر النيل السعيد فاحضر امير الجيوش علماء الديوان وسألهم عن العوايد فى جريان النيل والقوانين وحرّرها عنده ثم امر باخراج العساكر من المدينة الى خارج البلد وان يصطفّوا صفوفًا فى مراتبها واحضر لديه اعيان المدينة وعلماءها والحكّام والتجّار من النصارى والاسلام وركب من منزله الكاين على البركة اليزبكية وركبوا جميعهم معه وخرجت اهالى مدينة القاهرة من ساير المِلَل وكان موكبًا عظيمًا ومحفلًا جسيمًا يُذكر جيلًا فجيلًا وفرّق مالًا غزيرًا وضُربت فى ذلك النهار مدافع كثيرة من ساير الاماكن ومن القلعة الكبيرة وصنعت الفرنساوية فى تلك الليلة حراقات عظيمة لم تكن صارت فى المدن القديمة وكان امان شاملًا

واحتوت الانكليز على اكثر تلك المراكب واستأسرت من فيها من العساكر واكثرهم هلكوا من ضرب المدافع والقنابر ولمّا وصل ذلك الخبر المريع والخطب الشنيع الى امير الجيوش فصار كالمدهوش وصفّق بكفّه ودبّ برجليه واحمرّت مُقلتاه وتسخّط على ذلك الجنرال لعدم اطاعته والامتثال وقال جزاه ما حلّ به من الوبالِ وصاحت الفرنساوية يالها من بلية لقد خابت الامال وهلكت الرجال وذهب الحال والمال لقد امتنع عنّا الامداد وخرمت علينا البلاد وشمتت بنا الاعداء والحسّاد وطمعت بنا الاسلام وزاد علينا الخصام وكان ذلك بدوُ الانكيس واوّل التعكيس وقد ايقنت الفرنساوية بالتهلكة بعد كسب المملكة لعجز الامداد عنهم ونفور الاسلام منهم لان الفرنساوية قد استعملت احتيالات كثيرة وسلكوا مسالك غزيرة لاجل الضرورة كاشتهارهم بالاسلامية ونكرانهم النصرانية واظهارهم للحرّية واقرارهم بالاتّحاد مع الدولة العثمانية وانهم باذنها دخلوا الديار المصرية وانهم مع الاسلام على اخلص طويّة واصلح نيّة ويرغبون راحتهم ويحبّون ديانتهم وكان الفرنساوية مؤانستهم غريبة وطول اناتهم عجيبة وكانوا احسن سلوكًا من ساير الجنوس واشهروا بالامن وطولة البال وطيبة النفوس ونشروا العدل وحسن الاحكام وقد احتووا الشرايع الحقيقية على التمام ومع كلّ ذلك

فى ابتداء قدومه اخرج العساكر من المراكب الى البرّية
فى ثغر الاسكندرية وامر الى سرعسكر البحر انه يبقى مقيمًا فى
البوغاظ لحماية الحصون لانه قد احتسب ان لم يتوفّق له فتوح
مصر فيحتاجوا الى العمارة واوصاه ان لا يلقى مراسيه فى
الميناء بل دايمًا يطوف امام اسكندرية وهو مُشرّع القلوع ثم
بعد ان امير الجيوش فتح مصر ارسل الى السرعسكر نجابًا
يامره بالقيام وقيل ان ذلك النجاب مات فى الطريق ثم ارسال
له نجابًا ثانيًا فلم يصله من العربان وكان السرعسكر ارمى
مراسيه فى منية بوقير واطمأن وكانت مراكبه الكبار الحربية
ثلثة وعشرين مركبًا ومنهم مركب عظيم وهو المدعو بنصف
الدنيا وكان تحوله ماية وثمانون مدفعًا وفيه الف من
العساكر وكان فيه اموال جزيلة وذخاير ثمنية اسلبوها من
تلك الممالك التى تملّكوها كما قدّمنا ذكرها وعند ما كانت
تلك العمارة رابطة فى البوغاظ وغافلة عن الايقاظ فدهتنهم
مراكب الانكليز على بغتةٍ وبدوا يطلقون عليهم القنابر والمدافع
واشتدّ عليهم الحرب يومًا وليلةً فاحترق من تلك العمارة
العظيمة اربع مراكب كبار ومن هم تلك السفينة العظيمة
والقلعة الجسيمة المسمّاة بنصف الدنيا واستمرّت تتّقد فى
البحر اربعة ايّام ومات من فيها من العسكر وسرعسكرها
الذى بسوء تدبيره قد هلك واهلك معه نفوسًا كثيرةً

فى شهر سفر ورجع الى مصر احضر القنصل كارلو وامره ان يتوجّه الى مراد بيك فى الصعيد ويتكلّم معه ان يُقدم الطاعة الى امير الجيوش ويكون عضوًا من اعضاء المشيخة ويتقلّد احكام مدينة جرجة واعمال الصعيد ويكتسب راحته وراحة البلاد والعباد ويكون له الامان فسار القنصل الى مراد بيك بذلك الخطاب وفى وصوله ترحّب به مراد بيك غاية الترحيب وقابله مقابلة الحبيب لان كان هذا القنصل له مدّة مستطيلة فى مصر وكان محبوبًا من ساير السناجق ولا سيما من مراد بيك وكان له عنده مبلغ من المال ثم ان مراد بيك سأله مستخبرًا عن احوال مصر فاخبره القنصل بكلما دبّره امير الجيوش ثم قال له ان بونابرته ارسلنى اليك لاجل الاعتماد على اجراء الحبّ والوداد وان تحقن دما العباد وتكتسب راحة البلاد فقال مراد بيك الى القنصل ارجع وقل له يجمع عساكره ويرجع الى الاسكندرية وياخذ منا مصروف عسكره عشرة الاف كيس ويكسب دما اجناده ويُريحنا من كفاحه وجلاده فرجع القنصل الى مصر واخبر بونابرته بما سمعه من مراد بيك فغضب امير الجيوش من ذلك وفى الحال امر الجنرال ديزه المعيّن على اقليم الصعيد بان يسير بالعساكر الى حرب مراد بيك فاخذ الجنرال اربعة الاف مقاتل وسار بها الى الصعيد فنرجع ان امير الجيوش بونابرته

بابراهيم ومراد وارجعوا الى مالك الممالك وخالق العباد فقد قال نبيّه ورسوله الاكرم الفتنة نائمة لعن الله من ايقظها بين الأُمم عليه افضل الصلوة والسلام ۞

الداعى لكم الفقير	الداعى لكم الفقير
السيد خليل البكرى نقيب	عبد الله الشرقاوى
الاشراف عفى عنه	عفى عنه
الداعى لكم الفقير	الداعى لكم الفقير
مصطفى الصاوى	محمد المهدى الحفناوى
عفى عنه	الشافعى عفى عنه
الداعى لكم الفقير	الداعى لكم الفقير
محمد الامير مفتى المالكى	احمد العريشى
عفى عنه	عفى عنه
الداعى لكم الفقير	الداعى لكم الفقير
سليمان الفيومى المالكى	محمد الدواخلى الشافعى
عفى عنه	عفى عنه
الداعى لكم الفقير	الداعى لكم السيد
موسى السرسى الشافعى	مصطفى الدمنهورى
عفى عنه	عفى الله عنه

ثم ان امير الجيوش بعد ما طرد ابراهيم بيك وباكير باشا

والمسكوب غاية العداوة الشديدة لاجل عداوة المسكوب
للاسلام واهل الموحّدين واعلمهم ان المسكوب يتمنّى الاخذ
لاسلامبول المحروسة ويعمل انواع الحيل والدسايس المعكوسة
فى اخذ ساير الممالك العثمانية الاسلامية لكنّه لا يحصل على
ذلك بسبب اتّحاد الفرنساوية وحبّهم واعانتهم الى الدولة
العلية ويريدون يستولون على اياصوفية وبقيّة المساجد
الاسلامية ويقلّبوها كنايس للعبادة الفاسدة والديانة
القبيحة الردية والطايفة الفرنساوية يُعينون حضرة مولانا
السلطان على اخذ بلادهم ان شاء الله ولا يبقون منهم
بقيّة وننصحكم يا ايّها سكّان الاقاليم المصرية انكم لا تحرّكوا
الفتن ولا الشرّ بين البريّة واياّكم تعارضوا العساكر الفرنساوية
بشىء من انواع الاذية فيحصل لكم الضرر والبلية فاذًا
لا تسمعوا كلام المفسدين ولا تطيعوا كلام المسرفين بالفساد فى
الارض الغير مصلحين فتصبحون على ما فعلتم نادمين وانما
عليكم دفع الخراج المطلوب منكم لكلّ الملتزمين لتكونوا فى
اوطانكم سالمين وعلى اعيالكم واموالكم آمنين لان حضرة
السرعسكر الكبير امير الجيوش بونابارته اتّفق معنا انه لا
ينازع احدًا على دين الاسلام ولا يعارضنا فيما شُرع من
الاحكام ويرفع عن ساير الرعيّة الظلم ويقتصر عن اخذ
الخراج ويُزيل ما ابدعته الظلمة من المغارم ولا تعلّقوا امالكم

ما امرهم به من المامورية وهذه صورة كتابات من العلماء مصر والاعيان الى الاقاليم والى البلدان

نخبّركم يا اهل المداين والامصار وسكّان الرياف والعربان كبارًا وصغارًا ان ابراهيم بيك ومراد بيك وبقيّة دولة المماليك ارسلوا عدّة مكاتبات ومخاطبات الى ساير الاقاليم المصرية لاجل تحريك الفتن بين المخلوقات ويدّعوا انها من حضرة مولانا السلطان ومن بعض وُزرائه وذلك كلّه كذب وبهتان وسبب ذلك انه حصل لهم شدّة الغمّ والكرب والهمّ واغتاظوا غيظًا شديدًا من علماء مصر ورعاياهم حيث ما وافقوهم على الخروج معهم وترك اعيالهم واوطانهم وارادوا ان يُوقعوا الفتن والشرّ بين الرعيّة والفرنساوية لاجل خراب البلاد وهلاك كلّ الرعيّة والعباد وذلك لشدّة ما حصل لهم من الكرب الزايد بذهاب دولتهم وحرمانهم من مملكة مصر المحمية ولو كانوا فى هذه الاوراق صادقين وانها من حضرة سلطان السلاطين لَكان ارسلها جهارًا مع اغاوات من طرفه معيّنين ونخبّركم ان الطايفة الفرنساوية بالخصوص عن بقيّة الطوايف الافرنجية دايمًا يحبّون المسلمين وملّتهم ويبغضون المشركين وطبيعتهم وهم احباب لمولانا السلطان قايمين بنصرته واصدقاء له ملازمين لمودّته ومعونته ويحبّون من والاه ويبغضون من عاداه وكذلك بين الفرنساوية

باكير باشا وابراهيم بيك وخرج فى شهر سفر وحين قارب مدينة بلبيس بلغه ان الباشا وابراهيم بيك هربوا الى الصالحية فتبع اثرهم وهناك التقت بهم خيالة الافرنج وهجمت عليهم فى تلك المرج وابتدأ الحرب واشتدّ البلاء والكرب واذ كانت الفرنساوية على الخيل لا يستطيعون مقاومة الغزّ المصريين فرجعوا عنهم مكسورين فمات منهم جملة مقتولين ولمّا وصل الخبر الى امير الجيوش فسار فى الحال وحين بلغ الغزّ قدومه فولّوا منهزمين ولم يزالوا سايرين الى ان وصلوا لمدينة غزّة ورجعت العساكر الفرنساوية الى مصر وهم مايدين بالسعد والنصر وبعد ذلك ابتدأ ابراهيم بيك يحرّر الى الاقاليم المصرية ويحثّهم على القيام على الفرنساوية ويستخرج لهم البيورلديات (10) من الجزّار وباكير باشا وكان جميع الغزّ يهيجون العربان والفلّاحين على العصاوة والقيام ضدّ الفرنساوية فاحضر امير الجيوش بونابارته امراء الديوان وهم المقدّم ذكرهم وشرح لهم السبب الداعى الى حضورهم لتلك الديار وان ذلك باتّفاق مع الدولة العثمانية وان الدولة الفرنساوية مساعدة الى الدولة العثمانية على قهر الدولة المسكوبية وصدّها عن مطلوبها المبين واسترجاع ما تولّوا عليه بالتغلّب من بلاد المسلمين وكتب لهم صورة كتابات ان يطبعوها بالعربية ويرسلوها الى الاقاليم المصرية ففعلوا

الكوميسارية الكبار المسمّى بوسلنج وقلّده مُعاطاة الاقلام الميرية وضبط مداخيل الاقاليم المصرية واقامه فى بيت الشيخ البكرى الكاين فى بركة اليزبكية وكان المصريون يدعونه الوزير اى وزير المشيخة الغرنساوية وارتقى هذا الى رتبة علية وكان عالمًا بعلم الحسابات كاملًا بجميع الصفات ولفظة كوميسارية هم الذين لا يتعلّقون بامور الحرب بل فى مُعاطاة الكتابة والحسابات والصنايع وما ماثل ذلك ثم ان بونابارته اقام خزندار الى المشيخة احد الكوميسارية المدعو استيفو وهو كان عالمًا بعلم الحسابات وجميع الامور تصل اليه ثم امر امير الجيوش ان العلماء الغرنساويين والفلاسفة يسكنون فى البيوت التى الى قاسم بيك وحسن بيك وما حولهم من بيوت الكشّاف التى هى فى باب الناصرية النافذة الى مصر العتيقة ثم ان امير الجيوش بونابارته امر ان يغرزوا محلّات معيّنة خارجًا من المدينة بحفظ الكرنتنا وكذلك فى مدينة الاسكندرية ثم فى مدينة رشيد ثم لمدينة مصر تكون الكرنتينا فى بولاق ثم لمدينة دمياط فتكون الكرتينا فى مدينة الغربة وشرعوا فى بناية المحلّات المعلومة وذلك لمنع رايحة الطاعون المسمومة كما جرت العادة فى بلادهم ثم ان امير الجيوش من بعد ما رتّب الترتيب المقدّم ذكره اخذ جانب من العساكر وسار بهم قاصد مدينة بلبيس لمحاربة الوزير

لذلك قصر المعنى الذى على شاطى النيل بين القاهرة ومصر القديمة لجعلوا اماكن لاجل صنع الادوية واقام هناك رئسًا للاطبّاء ورئسًا للجراحية وبعد ذلك امر امير الجيوش بونابارته بتفريق الجنراليات على الاقاليم المصرية فاقام الجنرال ديزه على اقليم بلاد الصعيد وكان هذا الجنرال برج مشيد وبطل عنيد ثم اقام الجنرال مورا وكان من الابطال الشداد وقلّده احكام اقليم القلوبية وكان شابًّا بالسنّ بديعًا بالحسن ثم اقام الجنرال لانوس الرجل الوديع المانوس وكان خبيرًا بالحروب ومقدامًا على الشدايد والخطوب وقلّده اقليم المنوفية من الجهة الغربية ثم احضر الجنرال دُكا الحسن السورة صاحب الوقايع المشهورة وقلّده احكام المنصورة وهى بلد مشهورة واقليمها واسع وبرّها شاسع ثم احضر الجنرال ويال وكان حميد الخصال وبطل من الابطال وارسله الى مدينة دمياط وصحبته ثلثماية نفر صلدات وسار بسرعة ونشاط الى ان دخل البلد فالتقوه العلماء والاعيان واعطاهم الامان ثم نظم اقليم دمياط احسان مما كان امّا ذاك البطل العنيد والليث الصنديد صاحب العزّ والنصر المشيد الذى كان بين تلك الجيوش فريد الجنرال دبوى فان امير الجيوش اقامه شيخ البلد مكانًا ابراهيم بيك لان ذاك الانتصار وفتح تلك الامصار كان عن يد هذا الجبّار ثم ان امير الجيوش احضر احد

واقفين على باب المدينة ليلًا ونهارًا وخارجًا الى حدود
بولاق ولا حدود الجيزة وانقطعت جنس اللصوص والخطّافين
والعربان والسرّاقين وكانت حكّام الخطوط فى كلّ سبة يطلقون
المنادات على الرعايا بكناسة الطرقات والشوارع ورشّ الماء لاجل
النضافة ونظام الطرقات ورسموا ان على كلّ باب بيت او باب
وكّالة (9) يكون قنديلًا شاعلًا كلّ الليل وكانت حكّام الخطوط
تدور فى الليل فكلّ باب لم يجدوا عليه قنديلًا فكانوا
يضربون عليه مسمارًا وفى الغد يقع على صاحبه القِصاص
وكانت المدينة تضىء فى الليل كالنهار ثم ان امير الجيوش
احضر مصطفى اغا كتخدا باكير باشا وآمنه والبسه فروًا
وجعله امير الحاجّ وامره ان يباشر لوازم الحاجّ وما يحتاج
اليه وقال لِماذا الوزير فرّ هاربًا مع المماليك ألم يعلم اننا
متّحدين مع الدولة العثمانيَة ونحن ما حضرنا الى هذه
الامصار الّا بالاذن من السلطان سليم والاختيار ثم امر الى
مصطفى اغا ان يحرّر الى باكير باشا بان يرجع الى القلعة
كما كان وله الكرامة والامان ورجع مصطفى اغا من امامه وهو
منشرح الصدر مستغربًا هذا الامر ثم ان امير الجيوش
شغّل الضربخانة فى القلعة كما كانت وامر ان يضع اسم
السلطان سليم حسب العادة وامر ايضًا امير الجيوش ان
يفرزوا محلّات للمرضى والمجروحين المعروف بالاسبستار وافرزوا

الله الشرقاوى والشيخ خليل البكرى والشيخ مصطفى الصاوى والشيخ محمد المهدى والشيخ سليمان الفيومى واحضر معهم اثنين من الاوجاقات وواحد من التجّار وهم على كتخدا باشى ويوسف شاوش باشى والسيّد احمد المحروقى وافرز الى هولاء محلًّا معيّنًا وعيّن لهم علايف شهرية واقامهم رؤساء فى ديوان خصوصى وكانوا فى كلّ يوم يجتمعون واقام معهم رجلًا فرنساويًا مترجمًا من اللغة الفرنساوية الى اللغة العربية ثم ان امير الجيوش بونابارته رتّب ديوانًا ثانيًا سبعة انفار من التجّار ومعهم رجلًا فرنساويًا مترجمًا وذلك ليكون ديوان البحر وافرز لهم محلّات معلومة لاستماع دعاوى التجّار والمتسبّبين واحضر امير الجيوش محمد كتخدا المسلمانى فهذا كان اصله ارمنيًا واسلم وترقّى فى زمان المماليك الى ان صار كتخدا ابراهيم بيك الصغير الذى غرق فى النيل يوم الحرب فجعل هذا الرجل اغة الانكشارية واحضر ايضًا رجلًا من الاوجاقات وجعله على الاحتساب واحضر ايضًا رجلًا يسمّى علّى اغا وجعله واليًا على البلد ثم امر امير الجيوش بان تُفرز محلات معيّنة لاجل المطابع التى احضرها معه من رومية وهى تطبع بجميع اللغات كما قدّمنا ذكره وجعل لذلك محلّات على شاطى اليزبكية ثم ان امير الجيوش قسم البلد خطوطًا وجعل لكلّ خطّ حاكمًا فرنساويًا وكانت الوُلاة من الفرنساوية

العساكر الغرنساوية كانوا ينهبون من بيوت الغزّ والمماليك فامر امير الجيوش برفع النهب وكانت الغزّ قد دفنت اموالها تحت الارض ولم يبق سوا الغرش والامتعة وقد نهبت اهالى المدينة من هم شيء كثير وفى ١٢ ارتفع النهب واطمأنت الناس فى اماكنها فهذا ما كان من دخول الغرنساوية وامّا ابراهيم بيك وباكير باشا فانهم بعد خروجهم من مصر ساروا الى مدينة بلبيس وهم فى الذلّ والتعكيس وامّا مراد بيك فسار الى اراضى الصعيد وفارقت الغزّ الكنانة وبليوا بالذلّ والاهانة وقد وقعوا بالشتات والخبال وانتهب اموالهم وسُبيت اعيالهم وناحوا على فراق مصر وتفرّقهم فى كلّ قطر وارموا من رؤوسهم القواوين الصفرآء ولم يبق القووق الاصغر فى مملكة مصر اثار وذاقوا من الغربة امرّ كاس وبقوا كعامّة الناس وكان امير الجيوش بونابارته بعد دخوله الى ارض مصر احضر تجّار ديوان البهار المعروف بديوان البنّ الوارد من الاقطار وطلب منهم الف وستّماية كيس وطلب من الاقباط المباشرين الدواوين الف وستّماية كيس ومن تجّار النصارى ثمان ماية كيس وتسلّم تلك الاربعة الاف كيس فى ستّة ايّام واوعدهم بوفائها عندما يروق الحال ويتّسع المجال وبعد ذلك ابتدأ فى النظامات فى مدينة مصر كما ياتى ذكره فاحضر اوّلًا خمسة انفار من العلماء الكبار وهم الشيخ عبد

تقابلوا اعطاهم الامان وساروا قدّامه بالمشاعيل الى ان دخلوا المدينة والمنادية تنادى امامه بالامان على الرعيّة والاعيان وجلس الجنرال دبوى فى منزل ابراهيم بيك الصغير وارسل بعض الصلدات تسلّمت قلعة السلطان واتّقدت تلك الليلة النار بمنزل مراد بيك وكان ذلك من الذين ينهبون وهم من اولاد البلد فنهض الجنرال دبوى واطفا تلك النار وعند الصباح فى تاسع صفر نهار الاثنين ابتدأت تنتقل العساكر من برّ الجيزة وامبابة الى مصر فعندما قدم امير الجيوش بونابارته فخرجت العلماء والاعيان والنصارى والاسلام لملتقاه وكان يترحّب بهم ويلتقيهم بالبشاشة والاكرام ويوعدهم بالخير والنظام ثم امر ان يفرشوا له منزل بقرب النيل ففرشوا له منزل محمد بيك الالفى الكاين على شاطى بركة اليزبكية ونزل كبير الاقباط المتسلّمين الاقاليم المصرية وهو جرجس الجوهرى وباشر بفرش المنزل وفى يوم الثلاثة دخل الامير الجيوش ونزل بذلك المنزل ودخلت جميع تلك العساكر التى ليس لها اوّل من آخر وامر امير الجيوش ان جميع اهالى مصر يضعوا على رؤسهم ام صدورهم علامة المشيخة وهذا النشان هو من الحرير الابيض والكحلى والاحمر قدر زهرة الورد وقد وضعتها جميع الناس من الرجال والنساء واطلق المناداة ان كلّمن دخل من دون علامة يجب له القصاص وحين دخلت

اخذوا لعيالهم ورجالهم وخرجوا من المدينة من باب
النصر قاصدين البرّية والديار الشامية وبقت بقيّة اهل
القاهرة تلك الليلة بمخاوف وافرة وعند الصباح اجتمع القاضى
والاعيان وقالوا ان الحكّام ولّت واحوالهم إضمحلّت فالتسليم
لنا اصلح وحقن دماء الاسلام اوفق وارجح وقد كنّا ذكرنا
ان القنصل والتجّار الفرنساوية تحت اليَسَق فى قلعة الجبل
فاحضروهم وطلبوا منهم ان يسيروا معهم الى بولاق وياخذوا
لهم الامان فاشار عليهم القنصل ان يتوجّه اثنان من التجّار
ومحمد كتخدا ابراهيم بيك وساروا الى برّ امبابة وفى وصولهم
تقدّموا الى مقابلة الجنرال دبوى وترحّب بهم وسألهم عن
احوال مدينة وما هو مراد اهلها فقالوا له ان الحكّام ولّت
والرعيّة ذلّت وقد اتينا من قبل علماء البلد والاعيان نطلب
لهم الامان فاجابهم الجنرال دبوى من القى سلاحه حُرم
قتاله فلهم منى الامان ومن امير الجيوش ومن كلّ من فى هذا
المكان وانما يلزمكم فى هذه الليلة ترسلوا المعادى والقوارب
لننقل بهم العساكر لان مرادى فى هذه الليلة ادخل البلد
ثم رجعوا محمد كتخدا والتجّار واعلموا العلماء بتلك
الاخبار فامرت العلماء والحكّام البلد حالاً بمسير القوارب
والمعادى الى برّ امبابة ونزل الجنرال دبوى بماية وخمسين
صلدات الى بولاق حيث كانت العلماء بذلك الاتّفاق وحين

طال الحرب واشتدّ البلاء والكرب ودام الطعن والضرب فعند
ذلك الوقت قرعت الفرنساوية الطبول النحاسية وهجم ذلك
البطل الذى ذكره تقدّم الجنرال دبوى المعظّم ولا زالوا يلتقون
الكلل فى صدورهم ويدوسون مجروحهم ومقتولهم حتّى ملكوا
المتاريس وكان ذلك على الغزّ انكيس وبدوا يطلقون المدافع
على الاسلام ويُورثوهم مواريث الاعدام وجادت الافرنج فى
القتال لما ملك دبوى المتاريس وكانت الافرنج ثلاثين الف
مقاتل ما بين فارس وراجل وكان كلّ من هولاء الصلدات
فى كلّ دقيقة يطلق الرصاص سبع دفعات فعند ذلك صاحت
الغزّ الفرار الفرار من حرب هولاء الكفّار وولّت العربان وانهزمت
الشجعان واذ ضاق عليهم ذلك السبيل القوا ارواحهم فى
بحر النيل فما سلم منهم الّا القليل وكان قد سقط قتيل
وداسته الخيل ذلك الجبّار والاسد المغوار ايوب بيك الدفتردار
ولم يبان له علائم ولا اثار بعد ان قتل جمعًا غفير وثبت
قدّام تلك الجماهير واما مراد بيك فرّ فى رجاله وابطاله طالب
النجاة لنفسه العزيزة ودخل الى الجيزة وقد احرق مركبه
الكبير الذى كان انشاه خوفًا ليلّا تكسبه اعدائه ثم سار
نحو الصعيد وكان باكير باشا وابراهيم بيك حين انهزموا
من بولاق وقلوبهم بنار الاحتراق ودمعهم ينحدر من الاماق
وقلوبهم مغترمات بالحسرات، وهم يتأسّفون على ما فات ثم

وجميع تلك الاقاليم فى الوجل العظيم ويضجون بالدعا المستديم الى الربّ الكريم وقد صعدوا الى المنابر وفتحوا المصاحف وهم فى غاية المخاوف ونهار السبت سابع عشر صفر اقبلت الجيوش الفرنساوية برًّا وبحرًا وتقدّمت العساكر المصرية واستعدّوا لحرب الفرنساوية وقرعوا طبول الحرب ووطدوا نفوسهم على الطعن والضرب وتقدّم الى المحاربة الجبّار العنيد والمُعدّ فى الحرب بالف صنديد الجنرال دُبوى فتلاطما العسكران وتصادما الجيشان وتهاجمت الشجعان وفرّ الجبان وبان القوىّ من الجبان وجادت العربان وتقدّموا الى الضرب والطعان وتجارت الفرسان الى حومة الميدان وضجّت بالمناداة اليوم يوم المغازاة ثم انقضّت السناجق كانقضاض البواشق بالسيوف البوارق والرماح الخوارق والخيول السوابق واطلقوا المدافع كالصواعق وثار العجاج وزاد الهياج وقد هجم فى ذلك الوقت البطل المغوار والاسد الهدّار ايوب بيك الدفتردار وحمم بحصانه وسط الغبار وصاح فى الاعداء ويلكم يا لئام ساقكم الغرور لفتح هذه الثغور اليوم نملى منكم القبور ونجعله عليكم يومًا مشهور وفى مثل هذا الاوان تبان الشجعان وتبلغ المنازل العالية الفرسان وتكسب الحمد والثناء فمن مات منّا احتوى بالجنان ومن عاش ربح من دون خسران وكان بدنياه سعيد ومن مات راح بالله شهيد وامّا

مسيرهم مُجدّين الى ان وصلوا الى محلّ يقال له الجسر الاسود واقاموا هناك فى غاية الذلّ والنكد فهذا ما كان من مراد بيك وذلك التدبير وما اصابه عسكره من الزلّ والتدمير وامّا ما كان من باكير باشا وابراهيم بيك الكبير فانهم بعد مسير مراد بيك نزلوا الى بولاق ونصبوا الخيام والوطاق وابتدوا يبنوا المتاريس على شاطى النيل وعندما اتتهم الاخبار بما قد حصل بعساكر مراد بيك من الدمار والانكسار من الاعداء الكفّار الفرنساوية الاشرار فتقطّعت ظهورهم وحاروا فى امورهم ووصلت الاخبار الى مصر فكان يومًا مهولاً وقامت اهالى البلد بالسلاح والعدد وتهدّدوا النصارى وصاحوا اليوم قد حلّ قتلكم يا ملاعين وصرتم غنيمةً للمسلمين ثم ارسل ابراهيم بيك الى مراد بيك ان يحضر الى امبابة تجاه بولاق ويبنوا المتاريس على شاطى البحر (8) ويضعوا المدافع ويبقى ابراهيم بيك وعسكره فى بولاق ومراد بيك وعسكره فى امبابة تجاه بعضهما والبحر بين الجهتين احتسابًا بان الفرنساوية اذا اتوا بحرًا يتلقّاهم ابراهيم بيك واذا اتوا برًّا يتلقّاهم مراد بيك وفى نهار الجمعة سادس عشر يوم من شهر صفر صعدت علماء مصر وعامّة الناس الى القلعة السلطانية واحضروا البيراق النبوىّ بضجيج عظيم واحتفال جسيم واتوا به الى مدينة بولاق وهم يموجون كالبحر الدفّاق

عن عشرين الف مقاتل من كلّ فارس وراحل وسار فى
العساكر كالبحور الزواخر نهار الجمعة الى ارض الرحمانية
وهى بلاد بالغرب من رشيد وكان قد ارسل الجبخانات والذخاير
مع عسكر كريد فى بحر النيل وكان صحبتهم علىّ باشا الجزّار
الذى كان مطرودًا من جزاير الغرب ومقيمًا فى مدينة مصر
وناصيف باشا ابن سعد الدين باشا العظم مطرودًا من
الدولة فهولاء كانوا ملتجيين الى مراد بيك فى ذلك الوقت
فارسلهم مع الذخاير والجبخانات وسار مراد بيك مع العساكر
على شاطى النيل امامهم وعندما وصلوا الى اراضى الرحمانية
فقابلوا الجيوش الفرنساوية قادمين كالسيل القاطر وكانت
غلايطهم سايرة تجاههم بحرًا وعندما نظروا الغلايط الى
تلك المراكب التى بها الذخيرة فتجاروا اليهم ووقع الكون
بينهم وارموا بعضهم بالمدافع والقنابر فسقطت احدى
القنابر على المركب الذى كانت به الجبخانة فطار البارود واحترق
المركب والذى بقربه من المراكب وكانت الناس تتطاير بالجوّ
كالطيور ووصلت الى الجبخانة التى على البرّ فشعلت فيها
وانوعرت العساكر لما شاهدت تلك النار واستقوُلوا من
الانكسار وايقنوا بالعدم والدمار وفى ذلك الوقت دهمتهم
العساكر الفرنساوية وانزلت بهم البلية فولّت العساكر
المصرية مُدْبِرين والى النجاة طالبين ولا زالوا راجعين وفى

واستعدّوا للحرب والقتال ثم اتّفق رأيهم ان يسجنوا القنصل والتجّار الموجودين من الفرنساوية فى مصر القاهرة خوفًا من الخون والمخامرة وسجنوهم جميعًا فى قلعة الجليلة وبعد ذلك اتّفق الجميع الكبير منهم والوضيع على القتال والصدام وان مراد بيك يسير فى العساكر المصرية لملاقاة الفرنساوية عند دمنهور وابراهيم بيك الكبير وباكير باشا الوزير مع بقيّة العساكر والقواد والدساكر يقيمون فى المدينة وكان قد هاج اكثر العلماء والاعيان وقالوا لا بدّ نقتل بالسيف جميع النصارى قبل ان نخرج لا حرب الكفّار وقال الوزير وشيخ البلد ابراهيم بيك غير ممكن اننا نُسلم الى هذا الغرم والرأى لان هولاء رعيّة مولانا السلطان صاحب النصر والشان واما النصارى فوقع عليهم وهم عظيم وخوف جسيم وبدوا الاسلام يتهدّدوهم بالقتل والسلب ويقولوا لهم اليوم يومكم قد حلّ قتلكم ونهبكم وسلبكم وكانت مدّة مهولة مرعبة ونار ثايرة ملهبة ولكن بالمراحم المولى عزّ شانه اذ انه قد عطف وحنّن عليهم قلب الوزير وشيخ البلد وكانوا فى كلّ يوم يرسلوا اليهم سليم اغا اغة الانكشارية حالًا يطمّنوهم (7) على ارواحهم واموالهم ويطلق المناداة فى كلّ البلد على حفظ الرعايا وعدم المعارضة لهم فلنرجع الى ما كنّا فى صدده وهو ان مراد بيك جمع الفرسان والغزّ والعربان واهل تلك الاطراف ما ينوف

بيك الطبجى وقاسم بيك المسكوبى وقاسم بيك ابو سيف
وقاسم بيك امين البحر والامير مرزوق ابن ابراهيم بيك
الكبير وعثمان بيك الطويل وشروان بيك وحضر من العلماء
الشيخ محمد السادة والشيخ عبد الله الشرقاوى والشيخ
سليمان الفيومى والشيخ مصطفى الصاوى والشيخ محمد المهدى
والشيخ خليل البكرى والسيد عمر نقيب الاشراف والشيخ
العربى والشيخ محمد الجوهرى وامّا العلماء الصغار فلا نقدر
نعدّهم لكثرتهم فهولاء السناجق المذكورين مع العلماء
المشهورين والوزير السلطانى باكير باشا العثمانى عقدوا
الديوان وحضرت السبع اوجاقات وعدّة من الاغاوات وجملة
من العوامّ ارباب الصوت والكلام وبدوا يتداولون بامر
الفرنساوية ودخولهم الى الاسكندرية ويستغربون من هذا
الخطب المهول والامر المجهول فامير اللواء مراد بيك بما انه
عارف ان خاطر الدولة العليّة متغيّر عليه فالتفت الى الوزير
وقال له ان هولاء الفرنساوية ما دخلوا على هذه الديار الّا
باذن الدولة العثمانية ولا بدّ الوزير عنده علم بتلك النيّة
ولكن القدرة تساعدنا عليكم وعليهم فاجابه الوزير لا يجب
عليك ايّها الامير ان تتكلّم بهذا الكلام العظيم ولا يمكن
ان دولة بنى عثمان تسمح بدخول الفرنساوية على بلاد
الاسلامية فدعوا عنكم ذلك المقال وانهضوا نهوض الابطال

ثم انه توجّهت تلك الفرسانات الى الديار المصريه وفى ثانى الايّام ارسل امير الجيوش بونابارته العساكر من الاسكندرية الى دمنهور وبندر رشيد وعندما بلغ اهالى رشيد قدوم الفرنساوية خرج الى لقاهم علماء واعيان البلد فسلّموهم البندر خوفًا من الضرر وتسلّم بندر رشيد الجنرال منو حاكمًا به وهذا الجنرال كان بطلًا من الابطال الكبار

وكنّا ذكرنا ان السيّد محمد كريم قد اخبر مراد بيك بذلك البلاء العظيم والخطاب الجسيم ولمّا وصلت النجابة الى مصر واخبروا مراد بيك بقدوم الفرنساوية الى مدينة الاسكندرية طرح الكتاب من يده وصاح على عساكره وجنده واحمرّت عيناه واضطرمت النار فى احشائه وامر باحضار الخيل للركوب وسار الى منزل ابراهيم بيك على ذلك الاسلوب وشاع الخبر واضطربت البشر وهاجت تلك الأُمم على ساق وقدم وحلّ فى القوم الاسف والندم واجتمعت الكشّاف والامراء والاشراف لقصر ابراهيم بيك بلا خلاف وحضر باكير باشا من القلعة السلطانية الى المعنية وحضروا جميع السناجق والاعيان مثل ابراهيم بيك الكبير ومراد بيك الكبير ومصطفى بيك الكبير وايوب بيك الكبير وابراهيم بيك الصغير ومراد بيك الصغير وسليمان ابو دياب وعثمان بيك الشرقاوى ومحمد بيك الالفى ومحمد بيك المنوفى وعثمان بيك البرديسى وعثمان

الخلاص ولا يبقى لهم اثار ، المادّة الاولى جميع القرى القريبة ثلث ساعات عن المواضع التى يمرّ بها العسكر الفرنساوى ترسل للسارى عسكر بعض وكلاء لكيما يعرّفوا المشار اليه انهم اطاعوا ونصبوا السنجق الفرنساوى الذى هو ابيض وكحلى واحمر ، المادّة الثانية كلّ قرية تقوم على العسكر الفرنساوى تُحرق بالنار ، المادّة الثالثة كلّ قرية تطيع العسكر الفرنساوى الواجب عليهم نصب السنجق الفرنساوى وايضًا نصب سنجق السلطان العثمانى محبّنا ادام الله بقاه ، المادّة الرابعة المشايخ فى كلّ بلد يختموا حالاً جميع الارزاق والبيوت والاملاك متاع المماليك وعليهم الاجتهاد الزايد لكى لا يضيع ادنى شىء منها ، المادّة الخامسة الواجب على المشايخ والقضاة والأيمّة ان يلازموا وظايفهم وعلى كلّ من اهل البلدان يبقى فى مسكنه مطمأنـًا وكذلك تكون الصلوة قائمة فى الجامع على العادة والمصريون باجمعهم يشكروا فضل الله سبحانه وتعالى لانقراض دولة المماليك قائلين بصوت عالٍ ادام الله تعالى اجلال السلطان العثمانى ادام الله تعالى اجلال العسكر الفرنساوى لعن الله المماليك واصلح الله حال الامّة المصرية تحريرًا فى عسكر اسكندرية ، فى ثلثة عشر من شهر مسيدور سنة ستّ من اقامة الجمهور الفرنساوى اعنى اواخر شهر محرّم سنة ١٢١٣ هجرية

بعونه تعالى من اليوم وصاعدًا لا يُستثنى احدًا من اهالى
مصر عن الدخول فى المناصب السامية وعن اكتساب المراتب
العالية فالعقلاء والفضلاء والعلماء بينهم سيدبّروا الامور
وبذلك يصلح حال الامّة كلّها سابقًا فى الديار المصرية كانت
المدن العظيمة والخلجات الواسعة والمتجر المتكاثر وما زال ذلك
الّا لطمع وظلم المماليك ايّها القضاة والمشايخ والائمّة ويا ايّها
الشورباجية (6) واعيان البلد قولوا لِأُمّتكم ان الفرنساوية
ايضًا مسلمين خالصين واثباتًا لذلك قد نزلوا فى رومية
الكبرى وخرّبوا بها كرسى البابا الذى كان دايمًا يحثّ النصارى
على محاربة الاسلام ثم قصدوا جزيرة مالطة وطرادوا منها
الكولرية الذين كانوا يزعمون ان الله يطلب منهم مقاتلة
المسلمين ومع ذلك الفرنساوية فى كلّ وقت كانوا محبّين
الخاصّ لحضرة السلطان العثمانى واعداء اعدائه ادام الله
ملكه وفى الخلاف المماليك امتنعوا من طاعة السلطان غير مُمْتَثِلين
الى امره فما طاعوا اصلًا الّا لطمع نفوسهم طوبى ثم الطوبى
الى اهل مصر الذين يتّفقون معنا بلا تاخير وينصلح حالهم
وتعلا مراتبهم طوبى ايضًا للذين يقعدون فى مساكنهم
غير مبالين لاحد من الفريقين المحاربين ان يعرفونا بالاكثر
يسرعون الينا بكلّ قلب لكن الويل ثم الويل للذين يتّحدوا
مع اوليك المماليك ويساعدوهم فى الحرب علينا فما يجدوا طريق

مصر جميعهم ان من زمان مديد السناجق الذين
يتسلّطون فى البلاد المصرية يعاملون بالذلّ والاحتقار فى
حقّ الملّة الفرنساوية ويظلمون تجّارها بانواع البلص والتعدّى
فحضرت الآن ساعة عقوبتهم وحسرت من مدّة عصور طويلة
هذه الزمرة المماليك المجلوبين من جبال الاباذا (5) والكرجستان
يُفسدوا فى الاقاليم الاحسان ما يوجد فى كرّة الارض كلّها
فاما ربّ العالمين القادر على كلّ شىء قد حتم فى انقضاء دولتهم
يا ايّها المصريون قد يقولوا لكم اننى ما نزلت فى هذا الطرف
الّا بقصد ازالة دينكم وذلك كذب صريح فلا تصدّقوه
وقولوا للمفتريّن اننى ما قدمت اليكم الّا لكيما اخلّص حقّكم
من يد الظالمين واننى اكثر من المماليك اعبد الله سبحانه
وتعالى واحترم نبيّه محمد والقران العظيم وقولوا لهم ايضًا
ان جميع الناس متساويّن عند الله وان الشىء الذى يفرقهم
عن بعضهم بعض فهو العقل والفضايل والعلوم فقط وبين
المماليك ما العقل والفضل والمعرفة التى تميزهم عن الآخرين
وتستوجب ان يتملّكوا وحدهم كلّما تحلو به حيوة الدنيا
حيثما يوجد ارض مخصبة فهى للمماليك والجوار الجمال
والحلل الحسان والمساكن الاشهى فهذه كلّها لهم خاصةً فان
كانت الارض المصرية التزام للمماليك فليوردوا الحجّة التى
كتبها لهم الله ربّ العالمين هو راوف وعادل على البشر

كبيرًا الجنرال كلبير ثم حضرت قدّام امير الجيوش اعيان البلد فتوسّلوا اليه فترحّب بهم وامّنهم واختار منهم سبعة انفار من الاعيان الكبار وهم الاستاد الفاضل والحاذق العاقل الشيخ محمد المسيرى العالم العلّامة والمشهور بالفضل والمكرمة ثم السيّد محمد كريم عين الاعيان ورئس الديوان ومعهم خمسة انفار من اهالى الاسكندرية الاخيار وقلّدهم زمام الاحكام وما يحتاج اليه البلد من النظام وان كلّ يوم يعملوا ديوان مشهور ويحكموا بما بينهم من الامور وقال لهم انه على مقتضى الحرّية يجب ان تتقلّد الاحكام عقلاء الرعيّة لان الخلق عند الله كلّ بالسوية وليس يتفضّل احد على الآخر الا بالعقل والنيّة وبعد ذلك امر باحضار المطابع التى احضرها معه من مدينة رومية وكانت تطبع فى اللغة الفرنساوية ولغة اللاتينية واليونانية والسريانية والعربية وكتب فرمانات وطبّعها فى العربية ووزّعها على الديار المصرية وهذه صورتها حرفًا بحرفًا

بسم الله الرحمن الرحيم لا اله الّا الله لا ولد له
ولا شريك بملكه

من طرف الجمهور الفرنساوى المبنى على اساس الحرّية والسر عسكر الكبير بونابارته امير الجيوش الفرنساوية نعرّف اهالى

السيّد محمد كريم يعلمٌ مراد بيك عن قدوم تلك العمارة فى هذه الالفاظ سيّدى ان العمارة التى حضرت مراكب عديدة ما لها اوّل يُعرف ولا آخِر يوصف لله ورسوله داركونا بالرجال وفى تلك الليلة ارسل ثلثة عشر ساعيًا بلا خلاف وقد ايقنوا بالموت والتلاف واما الفرنساوية بقوا تلك الليلة ينقلون العساكر من المراكب الى البرّ بالقوارب الى مكان يقال له العجمى (4) بعيدًا من مدينة الاسكندرية مسافة ساعتين وعند الصبح نظرت اهالى البلد الى العساكر فى البرّ ليس لهم عدد ولا لهم على حربهم جلد فتأهّبت الاسلام الى الحصار ومحاربة تلك الكفّار واطلقوا المناداة اليوم يوم المغازاة ولكن اذ كانت المدينة مأمنة من تلك الحوادث وغير مستعدّة لمثل هذه النواكس فما وجد فى قلع هذه المدينة الا قليل من البارود واكثر كالتراب من طولة الايّام وعند طلوع الشمس هجمت عليهم تلك العساكر كالبحار الزواخر والاسود الكواسر فما مضى نحو ساعتين من النهار حتّى تملّكت الافرنج الاسوار ودخلت المدينة قوّةً واقتدارًا وكان ذلك فى ١٥ محرّم سنة ١٢١٣ الموافق لشهر حزيران سنة ١٧٩٨ وطلبت الامان الرعيّة من العساكر الفرنساوية فاعطاهم امير الجيوش الامان وعدم المعارضة والعدوان وكان قد قُتل فى ذلك النهار من المسلمين مابة قتيل ومن الفرنساوية شيء قليل وانجرح جرحًا

عداوة ولا جلبنا عليهم رداوة وهذا كلام غير ممكن ان نصدّقه وان حضروا كما تزعمون فنصدّهم عن الدخول وليس لهم الينا وصول وامّا انتم فليس لكم الاقامة بهذه الديار وانما اذا جئتم تاخذون شيئًا من الماء والماكل فلكم الاختيار فاجابوه الانكليز انتم لستم فى هذا الحين كفوًا لصدّ الفرنساويين ولكن سوف تندمون على عدم قبولكم ابانا وعلى ما يحلّ بكم تتحسّرون وفى الحال اقلعوا من مقابل الاسكندرية وكان ذلك فى ثلثة عشر من شهر محرّم افتتاح سنة ١٢١٣ ۞ فرجع السيّد محمد كريم وهو حاير من ذلك البلاء العظيم وفى الحال اعرض ذلك الامر الى مراد بيك الى مصر وفى ثالث الايّام من بعد قيام مراكب الانكليز من ثغر الاسكندرية عند العصر نظر مركب عظيم فى البحر ولمّا قرب الى البوغاز ارسل قاربًا الى اسكلة الاسكندرية يطلب قنصل الفرنساوية ولمّا بلغ اهل المدينة خافوا خوفًا عظيمًا وعقدوا ديوانًا واتّفق رأيهم على عدم توجّه القنصل وكان يوميذٍ مركب الريالة (3) فى البوغاز وقبطانه فى المدينة فامرهم ان يطلقوا القنصل وقال لهم وان حصل سؤال عن ذلك فعلىّ الجواب وسار فى القارب الى المركب ثم ما اغربت الشمس الّا واقبلت العمارة العظيمة التى ليس لها عدد فسقط على اهل الاسكندرية خوفٌ عظيم وهمّ جسيم حين نظروا وجه البحر تغطّى من المراكب وحرّر

بذلك فضل الفرنساوية وبعد ذلك وضع فى مدينة مالطه
ستّة الاف مقاتل من الفرنساويين واخذ عوضها من المالطيين
وصار فى تلك النية قاصدًا مدينة الاسكندرية هذا ما كان
من امير الجيوش بونابارته واما الانكليز لمّا بلغهم خروج
هذه العمارة العظيمة وظنّوا انهم قاصدون بلدانهم فحصّنوا
ثغورهم ومكاناتهم ولمّا حقّقوا انهم قصدوا الديار المصرية
جهّزوا اربعة عشر مركبًا بكلك كبار وصاروا الى محاربتهم
لانه كان بين الانكليز والفرنساوية عداوة عظيمة وحقود
قديمة وقد تسلّموا بعض بلدان فى الهند كانت للفرنساويين
وبهذا السبب كان مسير الفرنساويين الى الديار المصرية
مؤملين انه بعد تملّكهم الامصار المصرية يستسيرون فى بحر
السويس الى بلاد الهند لان المسافة قريبة وحين دخلت
مراكب الانكليز ثغر الاسكندرية ارسلوا قاربًا يطلبون حاكم
المدينة فتوجّه الى مقابلتهم كمرلجى الاسكندرية السيّد محمد
كريم الذى كان مترّوسًا من قبل الامير مراد بيك وبعد
وصوله للمراكب سألهم عن سبب قدومهم فاخبروه انهم
طالبون عمارة الفرنساوية لكى يصدّوها عن الدخول الى ثغر
الاسكندرية فارتاب السيّد محمد كريم وقال فى نفسه ما هذا
الّا خداع عظيم واجابهم ان الفرنساوية غير ممكن انهم
يحضروا لبلادنا ولا لهم فى ارضنا شغل ولا بيننا وبينهم

اهل الجزيرة وخرب نظام تلك المدينة الجليلة واهان طغمة
الاكلريكين والرهبان وازدرى بالذخاير والصلبان وكان اضطهاد
عظيم على المسيحيين وكثير من اهل رومية تبعوا رأى
الفرنساوية ومكث مدّة فى رومية واتى الى مدينة باريز وكان
مدّة حروبهم فى البلاد الافرنجية ستّة سنوات وطاعت هم
غالب البلاد المذكورة وقد كانت الفرنساوية جهّزت عمارة
عظيمة فى طولون وكان عدّتها اربعماية وخمسين مركبًا
وعدّة عساكرها ستّين الفًا ورؤساء العساكر ستّة وعشرون
رجلًا معروفين بالشجاعة والقوّة والبراعة وعدّة الصلدات
الحربية ستّة وثلثون الفًا وباقى العساكر فيسالية واصحاب
صنايع ونوتية وحين تمّت العمارة ركب بها وصار طالبًا
جزيرة مالطه وعندما وصل اليها حاصرها مدّة قليلة
وافتتحها فى شهر ايار المطابق الى شهر ذى القعدة سنة ١٢١٢
هجرية بعد قيام تلك المشيخة بخمسة سنين وقبل ان ذلك
كان بولس الكوليرية الفرنساوين الذين كانوا موجودين بها
وبعد تولّيهم على مدينة مالطه رفعوا منها الحكّام الكوليرية
الذين كانوا من قبل ساير الملوك الافرنجية واطلقوا المأسورين
بها من الاسلام وارسلوهم الى بلدانهم بالسلام واوعدوهم
بان ما عاد يسير استئسار على الاسلام من المالطية على الدوام
ثم امرهم ان يبشّروا بذلك فى جميع بلدان المسلمين ويشكروا

واستولوا على ممالك بلاد ايطاليا وكانت حكم احد عشر سلطانًا وامتلكوا عدّة قلع من بلاد النمسا وكان ذلك الانتصار والتملّك عن يد ذلك الليث الظاهر والاسد الكاسر الفرد الفريد والبطل الصنديد امير الجيوش بونابارته وكان هذا من بعض كبار المشيخة الفرنساوية وكان قصير القامة رقيق الجسم اصفر اللون باعه اليمين اطول من اليسار مملوًا من الحكمة مشمولاً بالسعد والنعمة يبلغ من العمر ثمانية وعشرين سنة وهو اطلياني الاصل من جزيرة كورسيكا وتربيته في مدينة باريز كرسيّ دولة الفرنساوية وعند ما اقتربت تلك الجيوش الفرنساوية الى كرسيّ مملكة الانبراطور اي ملك النمسا عقد امير الجيوش بونابارته صلحًا مع الملك الانبراطور على شروط مكتومة غير ظاهرة ونهض من هناك سايرًا الى مملكة البندقية ودخل دخولاً عجيبًا لان مدينة البندقية هي بكر الابكار لكون انها من حين ما بنيت وقامت مشيختها قطّ ما دخلها داخل ولا سطا عليها عدوّ واستولى على جميع مدنها وجزايرها وتملّك على كنوزها وذخايرها ثم انّه سلّم مدينة البندقية الى ملك النمسا وابقى جزيرة كورفو له ووضع بها ستّة الاف صلدات ومن هناك سار بالجيوش الى مدينة رومية العُظما وبعد حروب شديدة وايّام عديدة مع عساكر البابا تملّك رومية وهزم البابا واستولى على كنوزه وذخايره وسلب اموال

الملوك يعرّفونهم عن تأييد مشيختهم وهذا ما تضمّنته
كتاباتهم ان كلّ من يقرّ بمشيختنا فهو حبيب لنا ومن لم
يقرّ بمشيختنا فهو عدوّ لنا ويستعدّ الى محاربتنا لاننا قد
استعدينا ان نحارب المسكونة باسرها ثم كتبوا مثل ذلك
الى الدولة العثمانية وقد كانت هذه الدولة المذكورة من
قيامها متّحدة مع الدولة الفرنساوية دايمًا فقبلت كتابتهم
وقرّت بمشيختهم واما الملوك الافرنجية حين وصلتهم كتابة
الفرنساوية نهضوا جميعًا باتّفاق على قدم وساق وعزموا على
حرب ذلك الشعب الخارج عن الاسلوب ليلّا تتشبّه به بقية
الشعوب فاوّل من اشهر عليهم بالحروب ملك النمسا الانبراطور
لانهم قد قتلوا شقيقته وزوجها ملكهم ثم نهضت ضدّهم
دولة الانكليز ثم سلطان اسبانيا ثم سلطان ايطاليا ثم البابا
سلطان مدينة رومية العظيمة وباقى سلاطين بلاد اوروبا
ولكون ان شعب هذه المملكة هو اوفر عددًا من ساير الشعوب
فاعتصبوا جميعهم عصبة واحدة واستعدّوا لحرب جميع
مضادّيهم وخرجوا من مدينة باريز الى قتال اعدائهم
الواردين عليهم من كلّ ناحية وابتدوا يحاصروا مدينة بعد
مدينة ومملكة بعد مملكة وهم فى عساكر كالبحار الزاخرة بالات
الحرب الوافرة والقوّات القادرة الى ان اشتهر بأسهم واقتدارهم
وانتشر تملّكهم وانتصارهم وتملّكوا حصونًا وقلع وبلدان وضيع

العساكر فى التبيعة حيث كان مكان الموت وقد كان صمت كلّى وامّا الملك لويس بعد ما قرأ صلوة المنازعين تعرّا من ثيابه بشجاعة فريدة وقلب غير مرتجف وصرخ بصوت عالٍ أيّها الفرنساويّون اننى اموت بريًّا واغفر لكلّ اعدائى وارغب ان موتى يكون مفيدًا للشعب ثم امر القايد العامّ الى الجلّاد ان يتمّم وظيفته وفى الحال قطع راسه وكان حزنًا عظيمًا عند الذين كانوا من حزب الملك وامّا الشعب فكان عنده سرور عظيم وصنعوا فى مثل ذلك اليوم عيدًا فى كلّ سنة تذكارًا لقتل الملك وانتصار الشعب وكان ذلك فى مبادى شهر ايلول فى سنة ١٧٩٣ وجعلوه بدو سنّتهم ولقّبوه تاريخًا للمشيخة وغيّروا الاشهر النصرانية ورتّبوها اشهر جديدة وسمّوها اسامى مختلفة وابقوها ثلثين يومًا على خلاف عدتها الاولى وفى ذلك الوقت رفضوا الديانة واقفلوا الكنايس والاديرة الرهبانية وقتلوا الرهبان والراهبات وعدّة من الاساقفة وارموا الايقونات وكسروا الصلبان وكان خرب عظيم فى تلك المملكة واهوال متلفة مهلكة وحدث عدّة مواقع بينهم وبين حزب السلطان ولا زالت تزداد وتنمو الاحقاد وتتجنّد الاجناد وتهلك العباد حتّى ضعف حزب السلطان وقويت شوكة المشيخة قوّةً عظيمةً وبعد ان اعتدل مزانها ووطدت اركانها واهلكوا اخصامها فانفدوا كتابات لساير

وجد معى ولم يزل مستمرًّا الان والى النهاية واسأل اسياد الجمهور ان يسلّموه كتبى وساعتى وكيس خرجيتى والاشياء المختصّة بى التى هى مودوعة عند مجمع الجمهور واننى اسامح اوليك الذين كانوا يحرسونى واصفح عن مقتلاتهم الردية والمضايقات التى ضايقونى بها وقد وجد بعض انفس شفوقة فليتمتّع هولاء بالراحة التى تحصل لهم وان يقبلوا شكرى لافضالهم ورغبتى بالمعروف نحو كلّ سعيهم ومهمّاتهم التى فعلوها لاجلى واننى انهى وصيتى موضّحًا امام الله اذ كنت قريبًا امتثل بازآء حضرته الالهية ان ضميرى لا يبكتنى على ذنب من الذنوب المنسوبة لى وقد حرّرت هذه الوصية نسختين فى حصن الطَّمبل فى خامس عشر كانون الاوّل سنة ١٧٩٢

المحرّر اسمه لويس السادس عشر

الشاهد به بياد من ملوك فرنسا

احد اصحاب الوظايف

وفى الساعتين ونصف بعد نصف الليل صعد القايد العامّ نحو الملك لويس وعرّفه انه يزمع ان يذهب الى الموت فاجابه الملك اننى مستعدّ لذلك واذ خرج من مكانه وصعد الى الكروسى حيث كان معلّم اعترافه وقد اصطفّت

الشرايع واننى اوصّى ولدى ان يهتمّ بكلّ اوليك الاشخاص
الذين كانوا متعلّقين بى وان يفتكر بانى قد حصلت على
التزام مقدّس نحو اولاد واقرباء اوليك الذين ماتوا لاجلى
والذين قد حصلوا على التاعسة بسببى واننى عالم انه كان
يوجد اشخاص كثيرون من اللذين كانوا متعلّقين بى ولم
يسلكوا معى بحسب التزامهم بل اظهروا عدم المعروف معى
فانا اسامحهم من كلّ قلبى واسأل ولدى انه اذا تقدّمت له
الفرصة لا يفتكر سوا بسعادتهم والخير لهم واننى اودّ ان
اظهر معروفى نحو اوليك الذين قد حفظوا تعلّقًا حقيقًا
نحوى من دون نفعهم الخاصّ كما اننى قد شعرت بالم من قلبى
رداوة بعض اشخاص لم يظهر منى نحوهم ونحو اولادهم
واصدقائهم الّا كلّ جودة وخير وهكذا قد شعرت بتعزية
بنظرى ما قد ظهر من تعلّق حقيقى من كثيرين نحوى ثم اسألهم
ان يقبلوا شكرى لافضالهم اذ كنت فى هذه الحال لا استطيع ان
ابدو فى المعروف نحوهم انما اوصّى ولدى ان يستقصى الى الفرصة
الملائمة الى مكافاتهم واننى اظنّ انى قلّلت اعتبارى للطايفة
الفرنساوية ان كنت لا اوصّى صريحًا ولدى باوليك الذين
انعطافهم الخاصّ نحوى قد جذبهم لينحبسوا معى ويطوّحوا
ذواتهم بخطر الموت لاجلى واوصّى ولدى بكلرى الذى ليس
لى سبيل عادل ان لا امدح اهتمامه وخدمته نحوى منذ

فقدهم ايّاى كلّ الزمان الذى يستمرّونه فى هذا وادى الدموع واننى استودع بنىّ لامراتى ولا ارتاب اصلًا بحنوها الشفوق نحوهم واوصّيها بالخصوص ان تهذّبهم تهذيب المسيحيين الكاملين وان تصيّرهم بان يعتبروا عظمة هذا العالم كخيرات خطرة قابلة الفقد والانقلاب وان يرفعوا لحاظهم نحو المجد الثابت الحقيقى واننى اتضرّع الى شقيقتى ان تستمرّ ملاحظة بنىّ بحنوها المعتاد وان تقوم مقام والدتهم ان حصلوا على فقدها من قبل النعس واننى اسأل امراتى بان تسامحنى بكلّ الشرور التى احتملتها بسببى وبكلّ غيظ قد يمكن ان اكون سبّبته لها فى مدّة اقتراننا وليكن محقّقًا عندها اننى لست بواجد عليها شيئًا من الاشياء واننى اوصّى بنىّ بكلّ حرارة انهم من بعد ان يتّقوا الله اذ كان تعالى واجب ان يتقدّم اكرامُه على كلّ شىء ويكونوا متّفقين دايمًا مع بعضهما بعض وخاضعين لوالدتهما وحافظين نحوها كلّ معروف وان يعتبروا شقيقتى كوالدة ثانية واننى اوصّى ابنى على افتراض انه اذاما حصل على النعس اى اضحى سلطانًا ان يفتكر بانه يلتزم ان يوجّه كلّ اهتمامه نحو سعادة اهل بلاده وانه يلتزم ان ينسى كلّ بغض وضرر خاصّةً لاوليك الذين سبّبوا الىّ ما انا محتمله الان وانه لا يستطيع ان يصيّر الشعوب سعداء ان لم يحكم حسب

تعالى بان اذ لم يمكنّني احصل على كاهن كاتوليكي فاسأل الله
ان يقبل اعترافي وندامتي الخالصة لكوني وضعت اسمي وكان
ضدّ إرادتي في بعض قضايا مضادًّا الاعتقاد بالكنيسة الكاتوليكية
وتهذيبها وانما قد استمريت دايمًا متّحدًا معها بخلاصة
قلبي واتوسّل لله تعالى ان يقبل قصدي الثابت ان استخدم
كاهنًا كاتوليكيًا حال ما يمكنّي ان منحني الحيوة لكي اعترف
بكلّ خطاياي واقبل من يده سرّ التوبة وانني اتضرّع لكلّ
اوليك الذين قد امكن ان اكون اغضبتهم بعدم الانتباه
اذ لم يبكّتني ضميري انني سبّبت لاحد ادنى اهانة والذين
قد امكن ان اكون قد اعطيتهم مثلًا رديًا او شكوكًا
فاتوسّل اليهم ان يسامحوني بالشرّ الذي يظنّون انني سبّبته
لهم وانني ايضًا اتوسّل لكلّ اوليك المحبّين ان يصنعوا
تضرّعاتهم مع تضرّعاتي لكي انال من الله مغفرة اثامي واذني
اغفر من كلّ قلبي لاوليك الذين قد اعلنوا ذواتهم اعداء
لي من دون ان يسبق لهم منّي ادنى سبب يوجب ذلك واسأل
الله ان يسامحهم ويغفر لهم ولاوليك الذين قد صنعوا معي
شرًّا عظيمًا امّا من قبل غيرة كاذبة ام من قبل جهل وانني
استودع لله امراتي وبنيّ وشقيقتي وإخوتي وعمّاتي وكلّ اوليك
المرتبطين معي بارتباط الدم او بنوع آخَر واتوسّل لله ان
ينعطف برحمته نحوهم وان يقوّيهم بنعمته على افتراض

وحده فاوضح لدى حضرته الالهية إرادتى الاخيرة وانى تارك نفسى لله سيّدى وخالقى واتوسّل اليه بان يقبلها برحمته ولا يحاسبها حسب استحقاقها بل حسب استحقاق سيّدى يسوع المسيح الذى قدّم ذاته لابيه السماوى لاجل خلاص كلّ البشر الذى انا اوّلهم (2) ولوكنت غير مستحقّ لذلك بل اننى اموت بالاتّحاد مع الكنيسة الكاثوليكية الرسولية الرومانية التى اقتبلت سلطانتها بتسلسُل متّصل من القدس بطرس الرسول مستودعة له من السيّد المسيح نفسه ، واننى اؤمن ايمانًا ثابتًا واعترف بكلّما هو متضمّن فى قانون الايمان وفى وصايا الله وكنيسته وفى الاسرار كما تعلمه الكنيسة الجامعة واننى قد عملت دائمًا بانى لم ادّع قد اصلًا فى اننى اقيم ذاتى قاضيًا فى انواع تفسير الاعتقادات المختلفة التى تمزق كنيسة السيّد المسيح بل اننى قد تصرّفت وساتصرّف دائمًا ان منحنى الله الحيوة مسلّمًا للتحذيرات التى تُعطى لى من رؤساء الكنايس المتّحدين مع الكنيسة الجامعة المقدّسة الرسولية والمتّفقين معها من اتيان سيّدنا يسوع المسيح وانى اندب من كلّ قلبى اوليك الذين يوجدون فى الضلال انما لا ادينهم بل احبّهم سويةً بسيّدى يسوع المسيح كما ترشدنى المحبّة المسيحية ، واتوسّل لله تعالى ان يغفر لى كلّ خطاياى لاننى قد اجتهدت بالفحص المدقّق عنها لكى اعرفها وامقتها واتضرّع امام عزّته

مريم انطونينا قائلًا لها تعلمى من مصايب والدك ولا تجزى من موتى وطلبت عيلته منه ان ينظروه عند الصباح فلم يُجِبهم الى ذلك وفى الصباح اعلموا المتوكّلون عليه ان الجمهور قد حكم عليه بالموت فطلب الملك لويس دقيقة لكى يتكلّم مع معلّم اعترافه فاذنوا له بذلك ثم اعرض مغلّفًا على احد المتوكّلين وتوسّل اليه ان يرسله الى مجمع الجمهور فاجابه اننى لا استطيع هذا الامر لكونى متفوّض ان ارافقك الى منقع الدم ثم اعطى ذاك المغلّف الى شخص آخَر واوعده انه يوصله الى الجميعة وكان بذلك المغلّف وصيته

وهذه هى وصيته

باسم الثالوث الاقدس الاب والابن والروح القُدس

انا لويس السادس عشر باسم ملك فرانسا فى اليوم الذى هو الخامس والعشرون من كانون الاوّل فى سنة ١٧٩٢ اذ كان لى اربعة اشهر مسجونًا فى الحصن المسمّى طَمْبل فى باريز فنعل هولاء الذين كانوا خاضعين لى وممنوعًا عن كلّ اشتراك حتّى مع عيلتى نفسها منذ احد عشر من هذا الشهر ومشتغلًا فى فحص لا يمكن يُعرف نهايته بسبب الألام البشرية التى لا يوجد لها اعتذار ولا مثال فى شريعة من الشرايع واذ لم يكن شاهد آخَر لافكارى ولا من التجى اليه سوا الله تعالى

تلك الامور اجابهم وايضًا انا اودّ عمار هذه المملكة وخيرها واطيع لما ترووه مناسبًا لرفع ضرّها وضيرها فقالوا له ان كنت كما زعمت اختم لنا الشروط التى تلائم اصلاح هذه المملكة وقيام المشيخة فقبل ذلك خوفًا من الشعب وختم لهم الشروط التى قدّموها له ثم بعد ايّام جهّز الملك نفسه للهرب وخرج ليلًا من مدينة باريز وصحبته اخوه وبعض اصحابه قاصدًا الانبراطور مَلِك النمسا لانه كان نسيبه شقيق زوجته وعند ما بلغ مشايخ الشعب خروج هذا الملك جدّوا فى طلبه فوجدوه فى إحدى اللوسطاربات التى فى الطريق فقبضوا عليه ورجعوا به الى المدينة ووضعوه فى السجن مع امراته وولده واما اخوه فانه نجى منهم وسار الى بلاد النمسا وبدأ جميع الشعب يصيح صارخًا فليُقتل الملك بموجب الشريعة لانه نكث فى عهده مع شعبه وقد هرب لكى يلتجى الى ملك النمسا الذى هو اخو زوجته التى قد تسبّب لنا هذا الخراب بسببها ثم ان بعد ما سجنوا الملك اربعة اشهر احضروه امام الشعب فى يوم الاثنين فى الحادى والعشرين من كانون الثانى وقد ابرزوا عليه الحكم بالموت فطلب الملك لويس ان يخاطب عيلته والمتوكّلون عليه احضروا له امراته وبنته وشقيقته واستمرّوا معه فى المكان الذى كان ياكل فيه نحو ساعتين ونصف وخاطب ابنته

والمماليك المحمّدية من بعد فتوحهم مصر الكنانة وبالله القوّة والاعانة ۞

انّه فى سنة ١٧٩٢ مسيحية الموافقة لسنة ١٢٠٧ هجرية حدث فى مدينة باريز بلبلة عظيمة اذ هاج شعب هذه المملكة هياجًا عظيمًا وتظاهر ظهورًا جسيمًا ضدّ السلطان والامراء والاشراف فى يوم كان شديد الارتجاف وابرزوا الكمين منذ اعوام وسنين وطلبوا نظامات جديدة وترتيبات حديثة وادّعوا ان وجود السلطان بصوت منفرد احدث خرابًا عظيمًا فى المملكة وان اشرافها يتنعّمون فى خيراتها وباقى شعوبها يكابدون اتعابها ومشقّاتها فلاجل ذلك نهضوا جميعهم سويةً تلك الشعوب الفرنساوية ودخلوا الى سراية الملك فخاف منهم خوفًا عظيمًا مع ارباب دولته وسألهم عن مرامهم والسبب الداعى الى قيامهم فاعلموه انه من الان وصاعدًا لا يبرز الملك امرًا او يبثّ رأيًا من تلقا ذاته بل يكون بثّ الاحكام والترتيب والنظام بموجب ديوان عظيم ومحفل جسيم ويكون الملك له الصوت الاوّل ثم من بعده مشايخ الشعب الذين عليهم المعَوَّل فبذلك يهون الصعب ويرتفع الظلم عن الشعب فلمّا فهم الملك لويس قيام هذا الشعب المذكور وما ابدوه من

وانتشار شانهم وربحهم من بعد خسرانهم وذلك بظهور
فرد افرادهم وتايد اجنادهم الليث الشديد والبطل
الصنديد امير الجيوش الامير بونابرته وذكر الحروب التى ثارت
بتلك الممالك وحدوث الشرور والمهالك وقهر البلاد التى
اتّصلوا اليها والانتصارات العظيمة التى حصلوا عليها
بانتقالهم الغريب من الغرب الى الشرق ومرورهم العجيب اسرع
من البرق ونزولهم على جزيرة مالطه كالصواعق الهابطة
وفتوحهم ثغر الاسكندرية واستيلائهم على الاقطار المصرية
وذكر ما تمّ لهم من التمليك فى حروبهم مع جملة الغزّ(١)
والمماليك ومسيرهم على الاقطار الشاميّة ومحاصرتهم لمدينة
عكّا القويّة مسكن ذاك الوزير الجبّار المعروف باحمد باشا الجزّار
ورجوعهم الى ارض مصر وما تمّ لهم فى ذلك العصر وكفاحهم
مع الدولتين العظيمتين الدولة العثمانيّة والدولة الانكليزيّة
ومصادماتهم للعساكر البرّيّة والبحريّة وخروجهم من مصر
القاهرة بالتسليم من بعد حروب وافرة وهول عظيم وذلك فى
مدّة ثلثة اعوام فى التمام ابتداءها شهر محرّم الحرام افتتاح
عام الف ومايتين وثلثة عشر هجرية وآخرها شهر ربيع الثانى
عام الف ومايتين وستّة عشر بالهجرة الاسلامية ثم يتلوه
ذكر تملّك الدولة العثمانية والدولة الانكليزية من بعد
خروج الدولة الفرنساوية وذكر ما تمّ لهم مع زمرة الغزّ

فاتحة الكتاب

بسم الله الحيّ القَيّوم الابديّ الازليّ الدايم السرمديّ الواحد الاحد الفرد الصمد الذى لا ربّ غيره وسواه لا يُعبد من خلق السماوات وزيّنها بالكواكب السايرة والنجوم الساهرة وبسط الارض واتقنها بحكمته الباهرة وقدرته القادرة وصنع الانسان وولّاه على ساير ما ابدع فى دنياه وجمّله فى العقل الفايق والذهن الرايق وامره بالسير على الحقّ وحفظ السنن وخلوص الودّ للخلق وترك الفتن نحمده سبحانه وجلّ شانه حمدًا يليق بعزّته ذات الجلالة ما بزغ بدر واشرقت غزالة ، امّا بعد فيقول العبد الضعيف صاحب هذا التاليف انه اذ قد جرت عادة الاوايل بتاليف الكتب والرسايل وذكر ما يمرّ عليهم من الحادثات الكونيّة والحركات الكلّيّة كقيام دولة على دولة وانتشار الحروب المهولة وما يتعلّق بها من المواقع المريعة والامور الفظيعة فحقّ لنا ان نورّخ فى هذا الكتاب لانتفاع الطلّاب ما حدث من التغيير والانقلاب ممّا اجرته يد الاقدار فى هذه الامصار وممّا اذنت به العزّة الالهيّة بظهور المشيخة الفرنساويّة وما تكوّن بسببها من الفتن فى البلاد الافرنجيّة وديار الروميّة وقتل سلطانهم وخراب بلدانهم

ذكر تملّك جمهور الفرنساويّة

الاقطار المصريّة والبلاد الشاميّة

تاليف معلّم نقولا التركىّ

طبع

فى مدينة باريز المحميّة

بدار الطباعة السلطانيّة

سنة ١٨٣٩ المسيحيّة

ذكر تملّك جمهور الفرنساويّة

الاقطار المصريّة والبلاد الشاميّة

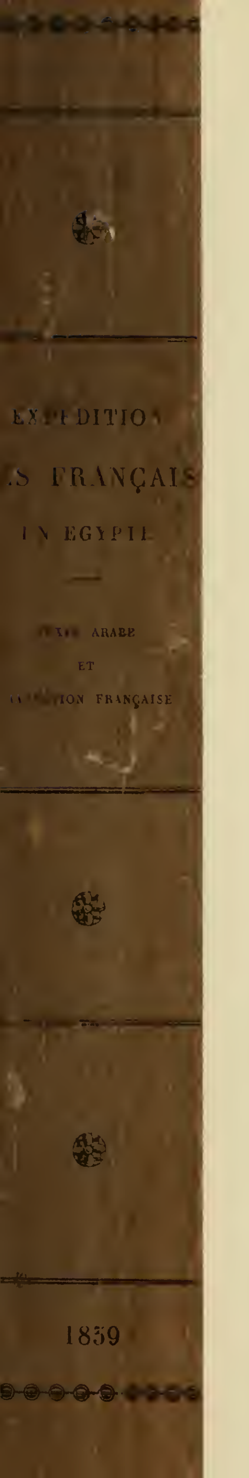
تاليف معلّم نقولا التركىّ

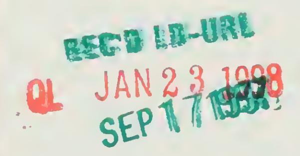
طبع

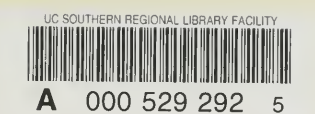
فى مدينة باريز المحميّة

بدار الطباعة السلطانيّة

سنة ١٨٣٩ المسيحيّة


ARABE
ET
FRANÇAISE
1839


REC'D LD-URL
QL JAN 23 1998
SEP 17 1998


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 529 292 5

